


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
210
NAPOLI



TABLEAU

DE

L'HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

PROVINCES-UNIES.

TOME PREMIER.



A
Utrecht chez J. VAN SCHOONHOVEN & COMP.
Londres P. Elmsly.
Paris Barois, fils ainé.
Bern La Société Typographique.
Geneve Barthelemy Chirol.
Leipzich Weidman & Reich.

MDCCLXXVII.



An acquaintance with the Hiſtory of the ancient periods of Government, is chiefly uſeful by inſtructing us *to cheriſh* the *preſent conſtitution, from a compariſon or contraſt with the condition of diſtant times.*

HUME'S Hiſt. of Eng. T. 3. p. 321.

DISCOURS
PRÉLIMINAIRE.

Le tems est trop précieux pour le perdre à répéter les lieux communs si souvent rebattus en faveur de l'histoire en général, ou pour repousser les paradoxes de quelques misantropes modernes qui ont fait d'impuissans efforts pour en infirmer l'utilité. En voulant prouver une chose évidente, on risque de faire croire qu'elle ne l'est pas. Tout ce qu'on peut objecter, contre la science de l'histoire, tombe beaucoup plus sur le sujet qu'elle traite & sur la maniere dont elle est traitée. Il ne s'agit pas de bâtir des systémes de perfectibilité qu'il est plus permis de désirer que d'espérer, il faut qu'en supposant les hommes dans leur état actuel de corruption ou d'imperfection; l'histoire leur ouvre une école de morale & de politique, où puissent se former des citoyens & des hommes publics. On sent qu'elle n'est point telle lorsqu'on y trouve qu'un répertoire

rebutant & stérile de dates & d'époques, qu'une sèche & fastidieuse nomenclature de noms & de généalogies, qu'une gazette froide & monotone des expéditions, où des millions d'hommes n'obéissent qu'à l'impulsion d'un seul, que le détail si affligeant pour les âmes honnêtes & libres, des fêtes, des caprices, des vexations lâchement palliées ou maladroitement justifiées d'un despote imbécille ou d'un Tyran furieux. Nous avouerons cependant que l'histoire de la plupart des peuples modernes, si fraîchement sortis des brouillards épais d'une barbarie immémoriale, ne semble pas devoir intéresser autant que celle de ces Grecs & de ces Romains dont les exploits & la grandeur font encore notre étonnement. Mais qu'on approfondisse le sentiment qui nous attache à la mémoire de deux peuples, rayés depuis tant de siècles, de dessus la surface de notre globe; n'est ce pas par ce qu'on est étonné de les voir de l'état le plus faible s'élever au degré de grandeur le plus imposant? N'est ce pas par ce

qu'on y voit les intérêts de chaque citoyen faire briller par le choc des passions mutuelles, l'homme, non le représentant? N'est ce pas par ce que chacun, mû par son propre instinct, réveillé par son influence personnelle, fait éclater jusqu'à l'excès les sentimens convulsifs du patriotisme, l'enthousiasme fougueux de la liberté & les brigues ardentes d'une ambition multipliée & indépendante?

A ces traits pittoresques si capables en effet d'exalter l'ame & d'éclairer l'esprit; je ne vois pas que les Grecs & les Romains soient des modèles dont il ne reste plus de copies. La République des Provinces-Unies parait avoir fait peu de figure, avant la derniere révolution. On s'imagine qu'elle n'était alors que comme un point perdu, imperceptible, dans l'immensité du globe. Mais ce point recelait un volcan, d'où il s'était déjà échappé de brillantes flammes. Pour éclater, il attendait une pression plus forte; le despotisme est arrivé; son poids devenu tous les jours plus pesant a tout ébranlé; l'explosion s'est faite; la liberté échappée de sa prison a développé cette force

 éner-

énergique qui lui est particuliere. Indomptable, renaissante de ses cendres; elle a lancé des traits de lumiere aux quels l'Europe doit peut-être celle dont elle jouit à présent. Quoique ce magnifique spectacle qui n'est point d'imagination, ne se déploye dans toute sa grandeur & sa richesse, qu'à la crise de la révolution; faute cependant d'en avoir, dans les faits qui précèdent, démêlé les ressorts & saisi l'ensemble; plusieurs illustres Ecrivains, étrangers & nationaux ont commis d'étranges erreurs. Quel plaisir d'ailleurs de parcourir les faibles commencemens & de suivre les progrès d'un peuple qui tient un rang si respectable dans le systême de l'Europe & qui est, sans contredit, le plus fameux de la terre relativement à l'espace qu'il y occupe! L'exécution d'un tableau si sublime & si intéressant n'eut pas dû attendre le coup d'essai d'un jeune homme; il exigeait la touche aisée d'une main de maître, les traits brillans d'un pinceau délicat & exercé. Cette tâche est trop au dessus de mes forces pour que je me flatte de l'avoir remplie; mais l'idée de l'avoir conçue, sur

un plan nouveau, dans la langue françaiſe, m'a inſpiré un courage préſomptueux.

L'hiſtoire des Provinces-Unies ſe diviſe en ancienne qui remonte aux tems les plus reculés & en moderne qui commence naturellement à l'abdication de Charles Quint. Qu'il eſt beau ! qu'il eſt inſtructif d'examiner, comment, dans l'hiſtoire ancienne, ce peuple éclos du ſein de la nature, y a reſté ſi long tems ! de le ſuivre dans ſa longue enfance, de voir ſe ſuccèder tant de ſcènes mouvantes & variées, d'expéditions militaires, d'émigrations, de changemens phiſiques du Sol ! de voir les villes s'élever, l'eſprit humain aggrandir ſa ſphere, le commerce ſortir du néant, étendre rapidement ſes branches, enfanter les privileges, ſources primitives de la révolution ! On ne ſaurait diſſimuler, que cette carriere ne paraiſſe, au premier coup d'oeil, ingrate & épineuſe. On ſera, cependant, étonné de voir qu'elle offre des particularités caracteriſtiques & différentielles qu'on ne trouve dans aucun peuple de l'Europe aux mêmes époques.

Le ſpectacle en eſt auſſi curieux que bizarre, quelquefois inſtructif & preſque toujours neuf & piquant. C'eſt en raſſemblant ces traits épars ſous un même point de vüe, qu'on apprendra à connaître le génie national ſur lequel le climat a tant d'influence, & qu'on verra éclore les germes du gouvernement actuel. Que d'erreurs énormes & d'hipothèſes abſurdes ce plan bien exécuté ne dévoilerait-il pas! Combien de fois, par exemple, ſoit ignorance, ſoit démangeaiſon de faire des hiperboles, n'a t-on pas répété que la mer & les poiſſons habitaient ce païs avant la derniere révolution? que le peuple était alors en très petit nombre & abſolument nul? On n'a pas fait attention qu'il n'eut jamais pu tenter la fameuſe inſurrection qu'on vante ſi fort, s'il eut été ſi faible qu'on le ſuppoſe. Toutes les villes étaient non ſeulement formées au milieu du quinzième ſiècle; on voit encore la Hollande & la Zeélande, inſpirer la plus active rivalité à la ligue anſéatique, &, ſeules, lui tenir tête, balayer *l'Océan & ſaiſir le ſceptre*

des

des mers du Nord. Dans une ſeule occaſion Leide nourrit deux mille pauvres, Amſterdam plus de dix milles: Nimégue, Utrecht, Amersfoort, Déventer, Groningue, paraiſſent avoir été auſſi peuplées, auſſi puiſſantes que de nos jours; on peut, ſans crainte, dire plus. Bien loin que la mer eut l'ancienne propriété du territoire; elle a au contraire, enlevé au peuple qui l'habitait, des morceaux d'une vaſte étendue. Le terrein que l'induſtrie a forcé cet élement orgueilleux à lui rendre, n'eſt point comparable à celui qu'il a gardé. De là ces révolutions ſingulieres du ſol, heureuſement inconnues dans les autres païs; mais qui ſont un tableau particulierement affecté à cette hiſtoire. Combien d'illuſtres auteurs n'ont pas avancé que la maiſon de Bourgogne avait réuni ſous ſes loix les dix ſept provinces de Païs-bas (*)? Tous les Etrangers, qui ont traité quelque ſujet relatif à l'hiſtoire des Provinces-Unies,

(*) *Voyez, entr'autres, Bentivoglio nella guerra di Fiandra p.* 1. 2. *Watſon's Hiſtory of Philip the Second King of Spain. V. I. p,* 70.

Unies, ſont néceſſairement tombés dans beaucoup d'erreurs, s'ils n'ont pu conſulter les derniers auteurs Hollandais qui ont jetté un grand jour ſur leur Hiſtoire.

La ſcène s'ouvre d'abord d'une maniere uniforme. Ce ſont des peuplades, iſolées, à demi ſauvages, n'ayant pour loix que des coutumes, errantes dans les forêts ou cachées dans des marais, diviſées en pâtres qui vivent du lait & de la chair de leurs troupeaux; en pêcheurs à qui les rivieres & la mer offrent une nourriture aiſée & abondante; en chaſſeurs qui dévorent des proies acquiſes par le fer. On peut voir dans les moeurs des Germains, comment, le plus fameux peintre de caractere oppoſe la ſimplicité de leurs moeurs, leur bravoure & leur amour pour la liberté, à la lâcheté, aux vices de ſes compatriotes dégénérés. (*) *Les Romains qui firent par la ſupériorité de la diſcipline & non par celle du courage " faire courber ſous le vol de leurs aigles tant de peuples indépendans, parurent reſpecter la liberté in-*

(*) *Robertſon Hiſt. de Charl. V.*

innocente du Batave. Ils cherchèrent, sous les titres spécieux de Frere & d'Ami, à lui dérober ce que leur joug avoit d'humiliant. Ils imposent aux Frisons des conditions plus dures; leur domination se change en tyrannie; ils ne tardent pas à soulever un peuple fier, qu'ils ne peuvent réduire qu'en lui donnant des loix & des institutions civiles. Les Bataves ne sont plus que des hordes d'Aventuriers qui s'estiment heureux d'avoir la garde des Empereurs & d'aider les Romains à la conquête de l'univers. Mais leur gloire vole avec celle des légions; ils créent & déposent les Césars; ils soutiennent leur patrie opprimée; ils se révoltent pour la défendre, réunis aux Frisons, ils tiennent longtems en échec toutes les forces romaines. Tacite, l'énergique Tacite, semble, en leur faveur, oublier sa précision ordinaire; une grande partie de son ouvrage est consacrée à célébrer leur gloire & leurs exploits. Ils ne cédent pas, ils traitent. Dans les irruptions des Barbares, on peut douter, si la Frise & la Batavie ne produisirent

pas autant de conquérans qu'elles en reçurent. Toujours est il certain qu'elles ont été une de ces grandes fabriques d'hommes d'où sortirent les conquérans des Gaules & de l'Angleterre. Elles furent, ensuite, comme il arrive presque toujours (*) subjuguées par les conquérans qu'elles avaient produits. Les Francs, sous prétexte d'étendre l'empire de la vraie foi,

(*) *Ainsi les Gaulois, en subjuguant une partie de l'Italie, en pénétrant jusqu'à Rome, ne firent qu'ouvrir la route de leur païs à la conquête des Romains; ceux-ci furent détruits par les Barbares qu'ils avaient subjugués. Les Germains, après avoir fondé l'Empire des Francs, tournent contre leur ancienne patrie, leurs armes victorieuses. Les Anglais soumettent à leur tour ces Normands qui les avaient réduits en servitude. Il semble qu'un peuple conquérant, ne fasse que transporter dans sa conquête le nerf, la fleur & l'élite de la mère patrie qui, devenue éthique & sans vigueur, ne peut plus se défendre contre l'avidité des conquérans qu'elle a produits, surtout quand les deux nations sont voisines. Cette observation, avec les modifications requises, est encore confirmée par bien des évenemens arrivés de nos jours.*

foi, ſoumettent à leur Empire, les Friſons, nom que conſerverent longtems tous les habitans des Provinces-unies. Les Normands contribuent à faire crouler le coloſſe monſtrueux de l'empire de Charlemagne. Leur puiſſance devient trop tyrannique pour durer longtems; ſur ſes débris s'élève avec plus d'éclat celle des grands feudataires. Le territoire des Provinces-unies démembré en quatre Fiefs principaux, reſte attaché au corps Germanique. Mais, ces inſtitutions odieuſes qui perpétuent la ſervitude civile, lors même que le joug politique eſt abbattu; en un mot, les cruelles inſtitutions féodales introduites dans les païs de Hollande, de Gueldre & d'Utrecht, ne peuvent pénétrer chez les Friſons. Ils reconnaiſſent l'Empereur; mais ils n'en veillent qu'avec plus de ſoin à ſe maintenir libres. Sa faibleſſe & ſon éloignement ne ſaurait leur inſpirer aucune crainte, & ſon aſcendant peut en impoſer à l'ambition des petits Princes qui payent cherement les entrepriſes qu'ils tentent ſur leur liberté. Pour rendre le ſpectacle plus diverſifié

& plus piquant, on voit ailleurs un prêtre tenter d'unir le Sceptre & la crosse. Mais en cherchant à rompre la subordination impériale; il est lui même arrêté par la puissance des Nobles & des villes. A l'ombre de sa puissance, toujours faible & précaire, s'établit un gouvernement presque Républicain. Les Ducs de Gueldre ne sont en général que des Ministres Subordonnés aux Etats. Les Comtes de Hollande ne peuvent s'affranchir du joug impérial sans le secours des seigneurs & des Nobles. Ceux ci les arrêttent à leur tour; ils affectent une égalité ménaçante; Guillaume I. leur doit son élévation. La condition, " de ces hommes laborieux qui ouvrent la terre, l'arrosent de leur sueur & nourrissent leurs freres" (*), offre dans les différentes provinces un spectacle curieux & varié. En Frise & dans les Ommelandes, les païsans figurent dans les diètes & se gouvernent par eux mêmes. En West-Frise ils maintiennent longtems leur indépendance contre

(*) *Voyages d'un Philosophe p.* 25.

ire les Comtes de Hollande; leurs différentes insurrections montrent qu'ils conserverent l'amour de l'antique liberté qu'ils avaient si longtems défendue. Dans les païs de Hollande, d'Utrecht, d'Overyssel, ils sont soumis au pouvoir, plus ou moins limité des Seigneurs ou des Baillis. Enfin, en Gueldre où l'administration intérieure des villes est absolument démocratique, les campagnes sont condamnées à une servitude féodale plus rigoureuse. L'esclavage personnel s'abolit imperceptiblement. C'est aux croisades que les communes doivent les premieres causes de leur puissance. Les grands Feudataires leur donnent des privilèges étendus, afin d'abattre l'orgueil des Seigneurs subalternes. Les villes naissent du sein de la liberté; elles sont bientôt en état de payer leur reconnaissance par des services effectifs. Mais en retour elles ont soin de se faire donner des exemptions & des prérogatives. Leur opulence s'accroît rapidement; elles prennent part à l'administration; leur crédit emporte bientôt l'équilibre; elles sont en état d'abaisser

ser & les Princes & les Nobles. Le peuple, devenu libre & puissant, dans un tems barbare où il manquait de législation, s'abandonne, dans toutes les provinces différentes, aux factions les plus sanguinaires; elles ne sont plus que des théâtres d'anarchie & de carnage. En Frise, on s'égorge par l'excès de liberté; dans le païs d'Utrecht, c'est en général pour la maintenir. En Gueldre on se massacre pour le choix d'un Prince. La même manie met les armes civiles à la main des Hollandais & des Zéelandais. Au milieu de ce délire aveugle, ces derniers tombent au pouvoir de la maison de Bourgogne. L'accroissement de la puissance de cette Dynastie, la diminution de la noblesse éteinte en grande partie dans les guerres civiles, préparent la grandeur de Charles d'Autriche, si fameux sous le nom de Charles-Quint. Ce Prince habile, qui ne possédait d'abord du territoire des Provinces-unies que la Hollande & la Zéelande, parvient successivement à le réunir tout entier sous sa puissance. Il ne fut pas le premier qui entreprit de gou-

gouverner d'une maniere arbitraire ; ses prédécesseurs avaient déjà attaqué, & même avec succès, les libertés de la nation qu'ils gouvernaient. Mais, Charles, sachant employer à propos la force ou l'adresse, affectant de la modération ; lors même qu'il cherchait à envahir les privilèges les plus précieux, parvint quelquefois à son but ; mais, en général, il ne fit qu'inspirer les sentimens de sa politique à la nation, que ses longues absences rendaient plus courageuse. Son fils, en faisant éclater un plan de despotisme plus découvert & plus oppressif, devient, malgré lui, l'instrument d'une insurrection & d'une liberté, que ses successeurs sont obligés de ratifier sous le sceau de la foi publique, & à la face de toutes les nations qui applaudissent.

Quelque soit l'époque qu'on envisage dans cette Histoire, la noble passion de la liberté parait avoir formé le caractere dominant de la nation. Avant l'arrivée de César ; c'était celle de l'état de nature ; elle fait entendre

dre sa voix ; même sous les Romains ; les Francs ne peuvent l'abbattre ; elle extermine les Normands. Elle se défend ensuite, en Frise contre la servitude féodale ; les Feudataires des autres Provinces sont toujours soumis à une autorité limitée. Dès que les villes deviennent puissantes, l'esprit républicain s'y introduit ; il fait éclater toute son énergie, sur tout dans les païs de Gueldre & d'Utrecht. Les Hollandais réussissent quelquefois à borner la puissance des Comtes dans toutes les opérations civiles & politiques. Les sept provinces, réunies sous les loix d'un même Prince, s'élèvent fièrement contre lui, dès qu'il veut les opprimer. C'est à l'indépendance qu'elles lui ont arrachée, c'est à la liberté seule qu'elles doivent leur existence politique, leur grandeur & leur force. C'est donc la liberté, la source des exploits les plus heureux & des actions les plus mémorables, que nous avons dû inspirer dans tout le cours de notre ouvrage. Notre esprit républicain ne doit pas paraître plus étonnant que l'attachement aux prérogatives roya-

royales dans l'Historien d'une monarchie. Cependant, pour nous accomoder à la faiblesse du siècle & prévenir les objections qu'on pourrait nous faire, expliquons ce que nous avons voulu dire toutes les fois que nous avons employé ces mots: liberté & despotisme. „ Il „ n'y a point, dit le sublime Montesquieu, „ de mot qui ait reçu plus de différentes significations, & qui ait frappé les esprits de „ tant de manieres que celui de liberté. Les „ uns l'ont pris pour la facilité de déposer celui à qui ils avaient donné un pouvoir tyrannique; les autres pour la faculté d'élire „ celui à qui ils devaient obéir, d'autres pour „ le droit d'être armés & de pouvoir exercer „ la violence; ceux-ci pour le privilège de „ n'être gouvernés que par un homme de leur „ nation ou leurs propres loix." Le sauvage du Canada trouve que les Anglais sont Esclaves; ceux ci condamnent hautement, comme tyrannie, l'Aristocratie des Provinces-unies (*). Un Batave qui voyage dans certains païs monarchiques, frémit quand il entend parler de

la

(*) *Hume's political Essays.*

la presse des matelots, d'Espions, de fermiers généraux, de lit de justice, de lettres de cachet, d'unité de culte. Il a peine à comprendre qu'il faille, pour que les pensées d'un honnête homme circulent librement, y voir apposé l'hyérogliphe mistérieux d'un pédant de collège. Il ne peut se consoler de cet outrage fait à la nation française, qu'en pensant combien d'argent la sienne en retire. Le Français va vanter en Italie, en Espagne, en Portugal, les libertés Gallicanes, les seules qui lui restent. Il jette un sourire dédaigneux sur les peuples soumis à la superstition & à l'inquisition. Les voisins méridionaux de la France déclament hautement contre le despotisme des successeurs d'Ali. Tous ces exemples qu'on pourrait multiplier à l'infini en faisant le tour du globe, prouvent, que la nature crie dans tous les coeurs : l'homme est né libre; *qu'il a des idées différentes, mais non pas contradictoires, sur la liberté. Elle a en effet, comme toutes les choses humaines, des modifications diverses. Elle diffère du plus ou du moins. Plus elle est l'expression des volontés générales, plus les pou-*

pouvoirs ſont diviſés ; plus elle paraît être dans ſa perfection & ſa plénitude. Au contraire, à proportion que le pouvoir va ſe concentrer dans la volonté d'un petit nombre, elle perd de ſa force ; elle eſt entierement anéantie, quand un ſeul homme poſſède tous les pouvoirs. Comme j'appelle liberté ce qui me paraît avoir été regardé comme tel par chaque peuple dont je fais mention ; j'appelle auſſi despotisme, tyrannie, toutes les atteintes portées par le Prince aux Privilèges de la nation qu'il gouverne. D'après ces obſervations préliminaires, quel eſt le peuple au monde à qui la liberté n'appartienne pas ? Pourquoi ſerait-elle légitime au delà, & illégitime en deçà de la Manche ? Il n'entre pas dans mon plan de donner une définition des différentes ſortes de liberté, civile, politique & religieuſe.

Les hommes d'aujourd'huy ſont trop éclairés pour jamais penſer à confondre la liberté avec un délire licencieux, & des loix abuſives & anti-ſociales. L'apôtre de la liberté, loin d'être, de nos jours, un homme dangereux

ſent

ſent au contraire l'amour du genre humain brûler toutes les facultés de ſon âme. Qui oſerait nier que partout, où elle établit ſon ſéjour, le bonheur ne ſoit attachée à ſes pas? Parcourez l'Angleterre, la Hollande, la France, l'Allemagne, la Suiſſe, l'Italie, l'Eſpagne, la meſure de la liberté eſt partout celle du pouvoir & du bien-être de chaque nation. La puiſſance actuelle des Rois de l'Europe, ne la doivent-ils pas à la liberté qu'ils ont procurée à des nations eſclaves de l'Ariſtocratie féodale? Ne doivent-ils pas la deſtruction des erreurs les plus dangereuſes, ſur la ſureté de leurs perſonnes à cette liberté par la quelle l'eſprit humain a enfanté tant d'utiles découvertes? N'eſt ce pas une choſe remarquable, que les peuples, où la liberté de religion & de la preſſe eſt la plus génée, ſont en général plus corrompus que les autres? Souvent même quand une nation a conſervé du nerf & des ſentimens d'honneur, on voit pluſieurs citoyens briſer avec gloire le joug ſous le quel on voudrait étouffer leur génie. Comment, par exemple, la nation

*tion Française a-t-elle pu de nos jours, soutenir sa réputation littéraire, comment a-t-elle pû, dans la morale & la politique, égaler, j'ai presque dit, surpasser les Anglais? n'est-ce pas par des ouvrages que la verité & la liberté ont revêtus de leur noble caractere, & qui ont sû se soustraire à l'*inquisition censoriale? *Puisque la vie des hommes est si courte, qu'ils trouvent dans le monde moral & dans le monde physique, tant de maux & tant d'ennemis; avec quelle jalousie ne doivent-ils pas conserver la plus précieuse des prérogatives du créateur; celle qui ennoblit leur être & qui diminue la somme de leurs maux? Il est bon qu'il y ait des Républiques, autrement les Monarques, se croyant de droit divin, que n'entreprendraient-ils pas alors, soit ambition, soit caprice? D'un autre côté, s'il n'y avait pas des monarchies; les Républicains ne sentiraient jamais si bien les charmes de leur constitution. C'est la comparaison, c'est le contraste qui relève les jouissances; c'est la douleur qui fait*

fait connaître le prix de la ſanté. Tous les peuples qui ont eu du courage & de l'élévation dans l'ame ont ſû maintenir leurs droits. Les peuples lâches, efféminés, ont fléchi ſous le joug.

Les lecteurs, qui ne ſont point accoutumés à une maniere de penſer forte, raiſonable & courageuſe, qui n'ont lû dans l'hiſtoire de leur patrie que celle du Souverain, ſeront étonnés de voir que nous ayons ici penſé aux peuples. Leurs droits, ainſi que leur hiſtoire, ſont oubliés, ſacrifiés, dans ces Ecrivains que la crainte glace, l'eſprit d'adulation amollit, la puiſſance fait pâlir, & dont les talens ſupérieurs euſſent pû quelquefois mériter de l'humanité. Nous avons eu cependant à parler des Princes dans cette hiſtoire; mais comme il nous a paru qu'ils ſont faits pour la nation, plutôt que la nation pour eux, nous nous ſommes attachés à elle plutôt qu'à eux. Quand l'occaſion s'eſt offerte de les louer nous l'avons fait avec droiture & impartialité. Lorſque les tems deviennent intéreſſans, nous avons eſſayé quelques

ques traits sur leur caractere; ils coulent entierement des faits, servent à les expliquer & ont des rapports essentiels à l'état de la nation. C'est souvent un tableau racourci de leur gouvernement. Ce n'est qu'avec douleur que, dans le grand nombre de Souverains dont nous avons eu à parler, nous en avons rencontré si peu dont le bien public ait été l'unique objet. On voit plusieurs héros, quelques politiques & peu de Princes citoyens. Nous eussions cru insulter à la noble fierté du peuple républicain, pour lequel nous écrivons, en les reproduisant à ses yeux sous des traits altérés ou flattés. Leur conduite a eu trop d'influence sur le bien-être de la nation, pour qu'on puisse dissimuler leurs fautes. C'est par un ressentiment légitime contre les mauvais Princes, (dit Pline, en faisant l'éloge d'un sage couronné) qu'on prouve son amour pour les bons (*). *Avec quel sentiment de joie &*

(*) Neque enim satis amarent bonos principes qui malos satis non oderint.

de volupté, j'aurais aimé à couvrir de fleurs la tombe d'un pere de la patrie, d'un protecteur des loix! Mais, helas! dès qu'on laisse à un prince des droits trop étendus, il ne pense qu'à renverser ceux des peuples. Il a peine à se figurer que leur puissance & leur intérêt puissent être les siens. Si donc, l'on entend, par politique, l'art d'enchainer les hommes; je me fais gloire de l'ignorer & de déclarer d'avance qu'on ne l'apprendra pas dans cet ouvrage. Quoique l'historien Républicain ait principalement en vûe d'instruire les peuples de leurs droits; il se garde bien de dissimuler les fautes & les erreurs qu'ils ont commises, soit dans l'ardeur des factions, soit par un fanatisme effrené de liberté. Inaccessible à la crainte, à l'interêt, il sait que " lorsqu'on parle des morts, on ne leur doit que la vérité pour l'instruction des vivans." (*) Sa voix libre & fière, mais juste & impartiale, est aussi éloignée d'outrager avec impudence que de flat-

(*) Théor. des L. Civ. D. prel. 240.

flatter avec bassesse, & la nation & ceux que des droits légitimes ont fait dépositaires de son destin. Transporté sur le roc solitaire & peu battu de la nature, il n'arrêtte ses regards que sur les ruisseaux purs & bienfaisans qui y prennent leur source. Ses organes visuels ne sont point fascinés par le masque trompeur des préjugés & des opinions. Il les attaque avec vigueur & courage; parce que l'interêt du genre humain est d'avoir une notion saine des rapports moraux des Etres & des vrais principes des loix.

C'est sur tout à la fin de chaque administration que, pour ne pas rompre le fil du récit, j'ai rassemblé, sous un même point de vüe, tout ce qui a quelque rapport aux moeurs, coutumes, législation, opinions, principes du droit public, nouvelles découvertes, grands hommes. Je puis me tromper, j'ai, cependant, cru qu'il était plus intéressant d'entendre parler d'un Erasme, d'un Grotius, d'un Brandt &c. que des fils, arriere-petits-fils de tel ou tel Prince dont l'ambition détruisait ou désolait souvent ces

hommes que les ſavans éclairaient par leurs lumieres bienfaiſantes. Nous avons pris plaiſir à rapeller tout ce qui peut jetter quelque jour ſur la force nationale au dehors, l'adminiſtration politique au dedans, les inſtitutions legiſlatives, les finances & l'élection des Magiſtrats. Il nous a paru que les particularités du ſyſtême municipal des villes, trop ſouvent négligées, étaient cependant néceſſaires pour l'intelligence des grands évenemens auxquels elles ont donné lieu. La machine du gouvernement eſt d'ailleurs ſi compliquée, qu'on ne ſaurait déranger un reſſort ſans en détruire le jeu & l'harmonie. Nous nous ſommes attachés plus que la plupart des Ecrivains à la Friſe, par ce que l'hiſtoire nous en paru curieuſe & peu connue. Nous avons embraſſé un plan plus vaſte que celui de M. WAGENAAR. *Il s'attache particulierement à la Hollande ; c'eſt en effet la province la plus intéreſſante ; mais, comme après tout, elle n'eſt qu'un des membres d'un grand corps ; les autres provinces méritaient auſſi d'être connues,*

ayant

ayant conservé non seulement, chacune, leur souveraineté indépendante ; mais renfermant encore des différences essentielles dans leur gouvernement & dans leurs loix. L'exposition de tant de sujets & d'évenemens disparates, ne pouvait manquer d'être fatigante. Il était difficile de rassembler tant de fils épars sans les brouiller ; comment arranger, tant d'objets, avec ordre, précision, clarté, les exposer, sans les confondre & par des transitions adroites, promener l'esprit de tableaux en tableaux, offrir dans cette variété même un fond inépuisable de plaisir & d'instruction ? Je n'ai négligé aucunes peines, pour rendre mon ouvrage intéressant. Les divisions que j'ai employées sont propres à mettre de l'ordre, de la méthode & à caractériser les époques. Mon titre m'eut même permis bien des licences que je me suis interdites. Pourquoi attaquerai-je les gouvernemens ; n'ayant éprouvé d'aucun d'eux ni bien ni mal (*)*? Je van-*

(*) Sine irâ & studio quorum causas procul habeo. —— nec beneficio nec injuriâ cogniti. Tacit.

vante ceux où la liberté règne; parce que je ſuis intimément perſuadé qu'on y eſt plus à ſon aiſe, non pour faire le mal, mais pour l'empêcher; ſouvent pour propoſer le bien & pour l'exécuter.

Afin que mon ouvrage fut utile aux étrangers, je me ſuis volontiers appeſanti ſur quelques points d'hiſtoire où ce païs a été impliqué avec ſes voiſins; ſur tout lorſque j'ai remarqué des fautes dans leurs hiſtoriens. J'ai raſſemblé plusieurs particularités qui m'ont paru propres à prévenir les erreurs, où tombent ordinairement ceux qui parlent des Provinces-unies. Les hiſtoires volumineuſes n'effrayent pas moins par le prix que par la prolixité; elles ſont, ſous ce double rapport, au deſſus de la portée d'un grand nombre de citoyens, à qui cependant la connoiſſance des révolutions civiles & politiques de leur patrie, ſerait très néceſſaire. Pour rémédier à ce double inconvénient, pluſieurs ſont tombés dans des excès contraires. Ceux-ci ont donné des abrégés de faits bien ou mal couſus; d'au-

tres

tres ont fait quelques collections des anecdotes les plus piquantes & des usages les plus singuliers, qu'ils ont pu compiler dans les annales des nations. Les uns, par une brieveté excessive, les autres par le défaut d'ordre & de suite, ont également manqué le but de l'histoire: celui de montrer l'enchainement des effets avec les causes, les principes de la grandeur & de la décadence des Etats. D'ailleurs, comme l'histoire d'une nation intéresse toujours plusieurs cantons différens; chacun s'attend à y trouver les faits où sa patrie a eu quelque part. La tradition lui en a-t-elle transmis certains traits; il espère de les voir éclaircis & coloriés, sous le pinceau de l'histoire. N'est il pas tenté de jetter le livre d'indignation, quand il voit son attente cruellement trompée? Il est vrai que l'histoire ne saurait détailler tous les faits. Quand ils ont laissé quelque impression, elle doit cependant en rafraîchir la mémoire. Ce n'est pas celui qui, dans une ample moisson, ne fait que glaner quelques épis, qui a fait un

 abré-

abrégé. Si, par le tableau fidel de ce qui est arrivé dans un tems, il ne peut offrir des objets de réfléxion & de comparaison pour l'avenir, il a travaillé pour le néant. Il n'est pas abréviateur, il est mutilateur. Un bon abrégé parait promettre beaucoup de choses en peu de mots. Les demi-lumieres ne servent qu'à faire des pédans de société, des esprits aussi arrogans que superficiels & des juges faux. L'histoire ne doit pas sacrifier les faits aux usages, ni les usages aux faits; ils doivent s'éclaircir les uns par les autres. Quand les faits sont bien choisis; ils peuvent quelquefois développer & les moeurs & les loix de la nation. C'est dans ces détails nécessairement variés & habilement entremêlés, contrastés, que tout homme peut puiser une source féconde de raisonnemens, d'instructions, sur ses interêts, ses devoirs, & qu'il peut reconnaître dans un miroir si diversifié, l'image de ses vices, de ses folies, de son propre coeur.

En un mot, les ouvrages qui portent ordinai-

nairement le nom d'histoires sont si volumineux, ceux qui ne sont que de simples abrégés sont si décharnés, que je n'ai osé suivre les traces ni des uns, ni des autres. J'ai préféré un milieu; j'ai donné un titre différent à mon ouvrage; celui de tableau. La peinture d'un vaste horison doit offrir la plus grande variété, ici des pâturages rians, là des collines, des cabanes, des ruisseaux. Comme les petits objets, loin d'être inutiles, servent souvent à relever les plus grands; que, sans eux, le tableau ne serait ni exact, ni fidel; j'ai rassemblé une foule d'évenemens souvent disparates; mais propres à faire ressortir toutes les nuances du spectacle des tems, des hommes & des choses. Ce vaste plan m'a engagé dans des discussions & des anecdotes qui ne m'ont pas semblé aussi minutieuses, qu'elles pourront le paraître à d'autres. Je suis aussi obligé de parler d'expéditions peu intéressantes pour des lecteurs étrangers. Mais je le répète; ce n'est pas principalement pour eux que j'écris. Tout citoyen qui tient au petit coin de ter-

terre, dont j'expose les variations, se rappelle toujours avec enthousiasme, les querelles, les exploits, les malheurs dont elle a été le théâtre. Les grands Royaumes ont de grands interêts, qui ne sont agités que par quelques hommes publics. Le peuple toujours compté pour rien; n'ayant partagé que le poids & les dangers des entreprises, bien loin d'y prendre interêt, doit regarder avec indifférence, j'ai presque dit avec horreur, ces évenemens tragiques, ces combats sanglans, ces campagnes ravagées, ces scènes de désolation & de carnage, effets d'une ambition effrenée, qui lui a souvent couté son honneur & toujours sa substance & son sang. La nation, au contraire, dont je trace les annales, petite, concentrée, ne formant, pour ainsi dire, qu'une famille divisée en sept branches, où tous se connaissent, où tous ont partagé les biens & les maux, la pauvreté & les richesses publiques, ne peut considerer qu'avec un ravissement voluptueux, tous les traits qui lui rappellent des ancêtres, des concitoyens & des ré-

volutions dont elle ſavoure les fruits délicieux. On a ſouvent dit que l'hiſtoire devait être écrite avec nobleſſe, gravité, dignité. Mais la vérité pour les faits & la clarté pour le ſtile ſont, je crois, les premiers devoirs d'un Hiſtorien. Il arrive ſouvent qu'une fauſſe délicateſſe, qui craint de choquer des oreilles plus décentes que chaſtes, gaze ou traveſtit tellement certains faits qu'ils ne ſont plus reconnaiſſables. Le voile dont elle les couvre eſt ſi peu diaphane, qu'on ne peut plus les voir à travers. Par exemple, en parlant de la corruption des moeurs; on a répété ſouvent des lieux communs qui nt rapport à tous les ſiècles, à tous les païs. Un ſeul fait eut plus inſtruit; il eut, ſouvent, fait connaître & les tems & les hommes. Dans le ſiécle éclairé où nous vivons, tout ce qui eſt vrai doit être expoſé aux yeux. Dès que le ſtile n'eſt ni bas ni rampant, & qu'on a ſoin d'amener des incidens qui varient la ſcène, on ne ſaurait ſalir l'imagination. Combien de fois, en ne rapportant un fait que d'une maniere vague & indéterminée;

cette fausse réticence ne fait elle pas imaginer pis ou faux ? En général nous nous sommes plus appliqués à dire vrai qu'à bien dire. Nous avons taché de saisir & de présenter les choses dans le point de vûe le plus frappant. L'histoire n'est point une galerie de portraits, c'est une scène mouvante où les personnages doivent se reproduire par leurs actions. Le secret de l'art est de les exposer sous la perspective la plus capable d'instruire le lecteur & de lui donner à penser. Il ne veut pas qu'on lui épargne le soin de réfléchir ; mais il est des cas où ils n'est pas fâché de rencontrer des réfléxions que l'historien est quelquefois obligé de faire ; par ce qu'elles donnent un nouvel éclat à des évenemens qu'il a plus approfondis que son lecteur. Il n'ose creuser dans les replis du coeur humain, que rarement ; seulement pour exposer les causes des événemens ; il ne craint pas alors de peindre les hommes d'un noir odieux ; mais ce n'est que lorsqu'il est fondé d'autorités raisonnables. Il faudrait être bien sot, pour s'imaginer que les hommes d'Etat

n'ont

n'ont jamais en vûe que le bien public. Quelques modernes ont eu grand tort de faire réjaillir sur le caractère de Tacite l'infamie des portraits qu'il nous a transmis. Au contraire, l'horreur qu'il inspire pour le crime en le peignant sous les traits les plus bideux ; le plaisir qu'il prend à lui opposer le tableau charmant de la simplicité des moeurs germaines decèlent la droiture & la pureté de son âme. De ce qu'on donne une mauvaise interpretation aux intentions des hommes ; il ne suit pas toujours qu'on le juge d'après son propre coeur. Il suit plutôt qu'on a un sens droit & un génie cultivé par l'étude de la société. Dans le cours ordinaire de la vie, n'entendons nous pas les hommes les plus grossiers prèter à certaines actions des motifs sinistres, qui sont assez bien fondés ? Le philosophe apprend à préserver son ame des vices odieux que la refléxion lui fait appercevoir chez les autres dans toute leur difformité & leurs suites funestes. Il sait que, pour peu qu'on s'écarte des principes d'une saine morale, on ne manque pas de s'attirer une foule

de maux; il ſait que la vertu eſt le principe néceſſaire du bonheur.

La Religion eſt ſans doute auſſi un des grands mobiles de la vertu. Si elle était détruite, quelle alternative reſterait-il à ceux qui, pour ſe diſtinguer du vulgaire, affectent de la mépriſer, en ſe retranchant ſur la loi naturelle? L'hiſtorien toujours obligé de la reſpecter, ne peut cependant diſſimuler l'influence bonne ou mauvaiſe qu'elle a eue ſur les évenemens & les opinions, ſuivant le bon ou le mauvais uſage qu'on en a fait. On peut voir dans les diſcours de Fleuri, dans l'hiſt. Ecclеſ. de Racine & dans M. Millot; que les Ecrivains les plus ſenſés de l'Egliſe Romaine ſont bien éloignés de juſtifier les excès que la crédulité & le fanatiſme ont produits dans les tems d'ignorance. Dans ces ſiecles infortunés où l'eſprit humain était ſi maltraité, ſi abruti, ſi vicié, il eſt des faits ou des opinions qu'on ne peut ſe diſpenſer de reproduire. Parmi les menſonges pieux ou plutôt impies que nous avons rapportés, il en eſt de ſi ridicules que

c'eut

c'eût été insulter au bon sens du lecteur de les attaquer sérieusement. Je me suis contenté de les exposer avec naïveté; pour peindre le siècle & égayer un tableau si sombre & si douloureux. Dans la fameuse réforme du seizieme siècle, les catoliques ne voyent que l'oeuvre du Diable; les protestans le doigt de Dieu: il est permis à l'historien de n'y chercher que les effets des passions, uniques ressorts du coeur de l'homme. Il doit toujours avoir en vûe d'inspirer à tous les hommes de se supporter les uns & les autres, quelques soient leur couleur, leur nom, leur symbole. C'est en leur montrant qu'elle est leur faiblesse & quels sont leurs malheurs, quand ils s'écartent des grands principes d'humanité & de concorde universelles, qui distinguent si avantageusement le christianisme de toutes les fausses religions, qu'ils apprendront à ne pas condamner ceux dont les idées ne sont pas tout à fait calquées sur les leurs. Combien de protestans qui croyent sincerement qu'il faut avoir perdu le bon sens pour être catolique Romain? Qu'il n'y

n'y a dans le papisme qu'un tas de dupes ou de fripons & que cette religion favorise l'esclavage, l'oppression & le despotisme? Elle a cependant eu dans son sein des Nicoles, des Fénelons, des Pascals, des Vondels. C'est sous son re que se sont formées la plus grande partie des Républiques de l'Europe. Jamais les Frisons, les Gueldrois, les Trajectins & les Overysselois, n'ont senti l'amour de la liberté avec tant d'énergie que sous son Empire. D'un autre côté, que de Romains qui ne peuvent concevoir qu'on puisse être honnête homme sans confession & sans prêtres! & que le bon Dieu ne serait pas tel s'il ne damnait sans misericorde, tous ceux qui ne croyent pas à la bulle unigenitus!

Répétons le hautement. Il n'y a que les Ecrivains du païs qui puissent fournir des lumieres sûres pour écrire l'histoire nationale. Je me suis donc attaché aux Auteurs Hollandais. L'ouvrage que Mr. Wagenaar a donné sous le titre de Vaderlandsche Historie, (histoire de la patrie,) est, sans con-

redit, supérieur à tous ceux qui ont traité le néme sujet avant lui. L'exactitude, la pro-fondeur des recherches, l'impartialité, la larté, la précision, le goût, l'élégance, le ugement exquis, le bon sens, forment e caractère de cet admirable Historien. Il peint d'après nature. Il s'interdit presque outes réflexions; mais il sait présenter les faits dans le jour le plus capable d'en occa-sionner aux lecteurs. Quand il s'en permet quelques-unes; on regrette que le plan qu'il s'était proposé, l'ait empêché d'en hazarder davantage. Cet Ecrivain est le guide dont 'ai suivi les traces avec plus de confiance. Il n'eut servi encore davantage, si, dans l'an-ienne histoire, il ne se fut pas attaché par-iculierement à la Hollande, s'il se fut plus 'tendu sur les autres provinces, sur les noeurs, la législation, l'état politique. Le soin u'il a eu d'indiquer ses autorités avec l'at-ention la plus scrupuleuse, m'a fourni la acilité de pouvoir les consulter avec promp-itude. Ayant embrassé un plan différent

du

du sien, il m'a été impossible de le suivre toujours. Mais; quand je m'écarte de lui, ou que j'entre dans des discussions où il ne s'est pas engagé, je multiplie les autorités. J'ai été en général obligé de citer les siennes, lorsque je n'ai pu me procurer les originaux.

Mon premier dessein était de faire un extrait de son histoire ou de la traduire. En abrégeant, j'ai acquis de nouvelles connaissances; je n'ai pu résister à l'envie de faire un ouvrage sur un plan qui fut à moi. D'ailleurs, quel libraire des Provinces-unies eut voulu se charger de la traduction d'un livre que tous les Hollandais regardent comme un chef d'oeuvre de leur langue? Cet ouvrage eut plus merité de paraître en France, que la traduction de tant de Romans inutiles, de tant d'insipides compositions étrangeres, qui font gémir les presses françaises. Il ne l'a pas été. L'ouvrage publié, sous le titre d'Histoire générale des Provinces-unies à Paris chez Tilliard en 8. volumes in 4to, n'est pas plus une traduction de M. WAGENAAR *que le Vir-*

Virgile de Scarron n'est une copie de l'Enéide. Les compilateurs Français n'ont, cependant, fait que le suivre presque pas à pas; comme on peut s'en convaincre en examinant seulement les dates & les citations de l'un & l'autre ouvrage. Ils disent (*) *qu'au milieu de leurs travaux, l'histoire de la patrie est venue à leur secours & qu'elle est formée sur un plan semblable au leur. La reconnoissance est modeste. Ce qu'il y a de plus singulier & de plus ridicule, c'est qu'en étalant les recherches érudites que leur ouvrage leur a coutées; ils ne font presque que se parer des dépouilles de M.* WAGENAAR *& de traduire ses deux préfaces. Vous êtes pauvres, nuds, dépouillés de tout; je vous donne des habits, des terres & des trésors. Votre gratitude se borne à me dire que je vous ai aidés à faire votre fortune. Il est certain que les auteurs Français, quels qu'ils soient, pouvaient, d'après le grand plan qu'ils ont embrassé, faire un bon ouvrage, en traduisant seulement l'auteur Hollandais. Au contraire, soit crain-*

(*) Préface.

le de n'être que des copistes serviles, soit orgueil national ; ils tronquent, ils mutilent, ils falsifient, ils omettent une multitude de traits caractéristiques. J'ai souvent frémi de l'audace avec laquelle ils osent maltraiter leur guide. Il n'y a point de Varillas qui l'emporte sur eux, pour mettre sur le compte des citations qu'ils ont copiées après lui, des traits qu'ils ont sû par oui dire ou qu'ils ont lû dans quelques vieilles chroniques suspectes. Ce qui est plus déplorable, c'est que j'ai remarqué plusieurs endroits où, étant impossible qu'ils n'eussent entendu l'auteur Hollandais ; c'est bien évidemment à dessein qu'ils ont pris le change & qu'ils lui font dire des choses contraires à celles qu'il dit en effet. Ceux qui seraient curieux de vérifier mon assertion, n'ont qu'à comparer les deux ouvrages à l'ouverture du livre, ou vérifier dans les auteurs Français les citations dont ils peuvent posséder les originaux. Je ne disconviens pas qu'il ne soit permis d'orner un fait & de le mettre dans un ordre différent. On

peut

peut changer l'ordre d'une collection de tableaux antiques & poudreux, leur donner du coloris & de la fraîcheur. Mais si l'on altère les objets ou qu'on y ajoute; ce ne sont plus les mêmes tableaux. Le judicieux Bayle a répété assez souvent qu'on ne saurait s'écarter si peu des originaux sans se hazarder à leur faire dire des choses différentes. On sait bien que tous les faits historiques ne sont pas également vrais. On voit même de nos jours les mêmes actions rapportées avec des différences essentielles. L'histoire étant sujette à tant d'inconvéniens, à un pyrrhonisme si souvent fondé, c'est une raison de plus de s'attacher avec un scrupule superstitieux aux sources; afin de présenter, si non ce qui est plus vrai, au moins ce qui est le plus vraisemblable. Pourquoi s'abandonner à des licences qui n'ont pour principe que la paresse ou l'envie effrénée de ne pas dire la même chose qu'un autre? Il peut bien arriver qu'en arrangeant les choses d'une maniere différente, elles intéressent davantage. Ce fait n'est il pas mieux

comme je l'ai mis, disait un Historien du siècle passé? Mais les Romans de Vertot & de S. Réal ne sont point l'histoire. Convaincu que la fidélité est le premier devoir de l'historien, je n'ai rien négligé pour entendre, ou pour me faire expliquer la langue des auteurs dont j'ai tiré les faits; afin de les exposer dans leur respectable simplicité. J'ose présumer que dans deux petits volumes in 12. *qui ne contiennent que l'histoire ancienne, on trouvera plus de choses essentielles quant aux moeurs, à la constitution & même aux événemens, que dans les* 4 *premiers volumes in* 4°. *de l'histoire générale, dont le huitième & dernier tome ne va pas plus loin que l'année* 1648. *J'espère au contraire, dans mes* 4 *derniers volumes qui vont se succèder rapidement, parceque j'ai acquis des lumieres & des commodités que je n'avais pas auparavant, j'espère, dis-je, conduire l'histoire jusqu'au milieu de ce siècle, sans négliger une exposition raisonnée, approfondie & succincte de tout ce qui sera relatif à la con-*

sti-

ftitution, civile & politique, au commerce & aux fciences. Si mon plan eft bien exécuté, il ne peut manquer de remplir un vuide qui fe trouvait dans la littérature Françaife. Je ne dois pas oublier de dire que, pour la perfection de mes deux premiers volumes, j'ai trouvé de grands fecours dans plufieurs ouvrages qui n'avaient pas paru du tems de M. WAGENAAR *ou dont il a fait peu d'ufage.*

Le dépouillement & la publication des chartes de Frife par M. le Baron de SCHWARTZENBERG, *m'a fournit des matériaux ineftimables que j'ai mis en oeuvre pour l'éclairciffement de la conftitution de Frife. Je n'ai pas ofé fuivre avec la même confiance les hiftoriens de ce païs. Des Ecrivains poftérieurs* (*) *ont prouvé qu'Ubbo Emmius, le plus illuftre de tous, n'était pas toujours un guide fûr. Les chartres de Dordrecht que M.* VAN

(*) Sehe Ooft-Friefifche Hift. und landes verfasfung, auf Befehl S. H. F. D. G. Albrecht. Aurich. 1720. Zie 't Staatsrecht door S. H. v. Idfinga.

VAN DE WALL *vient de publier, ne ſont pas ſeulement recommandables par la moiſſon abondante d'excellentes pièces qu'on y trouve. Le ſavant Editeur les a encore accompagnées de notes judicieuſes, excellentes, pleines d'érudition. L'ouvrage de M.* IDSINGA *intitulé* Staats-regt &c. *m'a ſervi beaucoup. C'eſt dommage que la mémoire de l'auteur, qui eſt réellement des plus heureuſes, faſſe trop ſouvent tort à ſon jugement. MM.* VAN LOON & HUIDECOPER, & *pluſieurs autres Auteurs ſavans dans l'antiquité, m'ont fourni de grandes lumieres. J'ai trouvé, dans quelques uns, d'excellens morceaux de critique dont j'ai profité. Mais, quand ils m'ont paru ſubjugués par l'envie de s'éloigner des routes battues, de faire des conjectures, j'ai uſé envers eux de la même liberté qu'ils ont pratiquée ſur les autres. Quand il m'arrive de contredire des auteurs fameux; mon audace ſeule ne doit pas me faire condamner. Il peut très bien arriver que celui qui s'exprime le plus mal, ſoit quelquefois le mieux inſtruit.*

Il

Il faut, que j'avertisse, ici, que j'ai, puisé des idées générales & quelques réflexions dans l'ouvrage Hollandais intitulé : les progrès & l'Etat florissant de la République des Provinces-Unies (*). *C'est une discussion politique instructive & approfondie, un tableau brillant, plein de feu & dénergie. Quant à l'histoire ancienne, il ne parle guères que de la Hollande. L'histoire d'Amsterdam & l'Etat présent des Provinces-Unies* (**), *ouvrages, où il suffit de dire que la touche de l'historien de la patrie se reconnaît, m'ont fourni des détails importans. Mon premier dessein n'était d'abord de citer mes autorités, que de tems en tems; surtout lorsque je m'écartais de l'Historien Hollandais. J'ai, même, poursuivi ce plan jusques vers le milieu du premier volume. Quelques personnes, à qui j'avais envoyé*

(*) De Opkomst en Bloei van de Republiek der Vereenigde Nederlanden.

(**) Amsterdams Geschiedenissen. De Tegenwoordige staat der Vereenigde Provincien.

***

voyé mes feuilles imprimées, m'ont réprésenté si vivement que mon exactitude à indiquer les sources où j'ai puisé, pourrait donner un plus grand prix à cet ouvrage, que je n'ai pû me défendre de déférer à leurs avis. Ce qu'on n'avait guères lieu d'attendre, dans une histoire des Provinces-Unies; ce sont, de tems en tems, des fragmens de l'ancien Français, très propres à indiquer les progrès & les variations de cette langue célèbre. Et ces fragmens ne sont point déplacés. Ils sont tirés de célèbres historiens, tels que Froissart, Commines, la Marche, alors sujets des maisons de Hainaut & de Bourgogne, dans le tems qu'elles gouvernaient la Hollande & la Zéelande. On sait que, cette langue étant encore celle de la cour sous les Princes Autrichiens, l'usage en devint très commun dans tous les Païs-bas. Quelques bonnes idées d'auteurs modernes m'ont paru quelquefois si analogues à mon sujet, que je m'en suis emparé avec confiance; me contentant, en général, de les citer à la marge, pour ne pas rompre le fil du

du discours. J'aurais, peut-être, dû les mettre plus souvent à contribution, pour soulager les oreilles du lecteur, que mon stile trop souvent incorrect ne manquera pas de choquer. Je l'avoue sincerement. Jeune encore, n'ayant jamais pensé à étudier les principes du Français, avec l'idée ambitieuse d'écrire, un jour, dans cette langue; n'ayant presque aucune occasion de la parler, ne lisant, guères, depuis plusieurs années, que des livres écrits dans les idiômes du Nord, il a fallu les circonstances les plus singulieres, pour me pousser dans la carriere où je suis engagé. D'ailleurs, le tems que j'ai dû employer, à dévorer la lecture des corps diplomatiques & d'anciens titres tudesques, conçus dans un langage difficile même aux nationaux, à les analyser, à les rédiger, m'a ôté le loisir d'arrondir mes périodes & eût suffi pour glacer le génie le plus ardent. J'ai, donc, tout à redouter de ce public, que les progrès de l'art d'écrire, du goût & tant de chefs-d'oeuvre de langage, ont rendu si sourcil-

 leux.

leux. Je devrais, cependant, avoir droit à son indulgence, pour ces deux premiers volumes, qui ne sont qu'un coup d'essay, une collection de faits trop peu cousus, pour captiver une attention continüe; mais nécessaires pour remplir le plan que je me suis proposé. Le tems, que j'aurais employé à rehausser la matiere par des discussions politiques & des réfléxions, eût été perdu pour les faits. Ces deux volumes ne sont, à proprement parler, qu'une introduction à l'histoire moderne. Alors, les faits sont tous liés ensemble. L'époque des troubles forme un espèce de Drame, où toute la curiosité de l'esprit se réveille, où l'interêt s'augmente, où l'attention se soutient, jusqu'au dénoûment. L'exposition nüe des belles scènes qu'elle offre, est seule capable d'intéresser le lecteur le moins attentif & de lui donner à penser. J'ajoute que mon stile sera plus châtié & plus coulant par les connaissances que l'habitude d'écrire m'a données dans le méchanisme du langage. Quelques savans du païs ont bien voulu applaudir à mes efforts. Un Ecrivain Hollandais,

dont

dont la réputation a précédé l'âge, à qui je dois d'excellens conseils & dont les productions m'ont quelquefois servi pour l'histoire ancienne (*) & me serviront encore bien plus, pour la nouvelle, quand je parlerai de l'Union d'Utrecht & du Stathouderat, n'a pas dédaigné de m'offrir, en outre, le secours vivant de ses connaissances lumineuses. D'illustres Professeurs, auxquels j'ai eu recours; lorsque j'étais en suspens sur quelques points épineux, ont également, & par leurs lumieres & par leur aménité, droit à mon admiration & à ma reconnaissance. Je ne doute, cependant, pas, qu'il ne se trouve des erreurs dans un ouvrage qui exigeait tant de soins & tant de recherches. Je recevrais, avec gratitude, toutes les observations que les personnes équitables voudront bien me communiquer. Ceux, à qui mon plan pourrait ne pas déplaire, & qui, pour m'aider à le perfectionner, possédent des ma-

(*) Voyez Tome premier p. 193. 239. Tome 2. p. 239.

matériaux que je puis mettre en oeuvre, sont priés de vouloir bien m'en faire part. Je suis très décidé à ne négliger aucunes peines, quand il s'agira de découvrir la vérité & de l'annoncer aux hommes.

Si quelqu'un me demande, qui m'a donné le droit de dire la vérité? Je réponds: l'idée avantageuse que je me suis formée de la dignité d'homme. Un Siamois, qui aurait le courage de parler avec liberté, mériterait des éloges d'autant plus grands, qu'il aurait à vaincre les préjugés les plus forts & à craindre le glaive sans cesse suspendu du despotisme. Les efforts de cet esclave devenu homme, seraient bien au dessus de ceux d'un Anglais à qui l'air seul de son païs semble inspirer des idées libres. Je suis, cependant, bien éloigné d'être dans le cas du Siamois. Si la nation à laquelle je m'honore d'appartenir, pouvait, jamais, cesser, au moins, de penser librement; le nom glorieux qu'elle porte ne serait plus qu'une ironie insultante: elle devrait le quitter à l'instant. Loin de haïr ma

pa-

patrie; tous ceux qui me connaissent, savent que mon séjour chez l'étranger n'a fait que me la rendre plus chere, & que par ma conduite & par mes procédés, j'ai, toujours, taché d'augmenter la bonne opinion qu'en avaient les uns & de détruire les fausses préventions que les autres avaient contr'elle. Ils savent combien j'ai dû me faire violence, pour que mon enthousiasme patriotique ne perçât pas dans un ouvrage qui doit être marqué au coin du cosmopolisme le plus étendu. Serait-ce donc en ménageant les préjugés de sa patrie qu'on ferait éclater son attachement pour elle? Ne serait-ce-pas plutôt en les heurtant de front, lorsqu'il est évident qu'ils lui sont funestes? Mes intentions sont pures & je puis, sans crainte, m'envelopper dans mon innocence.

Je suis trop jaloux de ma liberté personelle, je désirerais, avec trop d'ardeur, de la voir établie à bien des égards, à plus forte raison, sur des matières purement littéraires; pour être jamais offensé des censures que l'on pourrait lancer contre ce premier fruit de mes

veilles. Je n'ignore, cependant pas, que l'envie & la malignité naturelles au coeur humain, n'en publient, quelquefois, de très injustes. En ce cas, il est certain qu'un léger suffrage me donnera plus de satisfaction qu'une sanglante satyre ne saurait me causer de chagrin.



TA-

TABLE
DES
MATIERES

Contenues dans le premier Volume.

Les Provinces-unies avant l'invasion des ROMAINS.

Les Provinces-Unies sous les ROMAINS.

CLAU-

CLAUDIUS CIVILIS.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

LES

LES FRANCS ET LES FRISONS.

CHARLEMAGNE.

LES NORMANDS.

ta-

THEO-

THEODORIK III.

1004. Les Frisons soumis. Dernieres descentes des Normands. Utrecht. Le Comté de Teisterbant. Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque. Dordrecht bâtie. Plaintes contre Théodorik. Victoire célèbre du Comte Théodorik. Prétentions des Evêques d'Utrecht. Sikko frere de Théodorik. Origine des Pélérinages. Théodorik va dans la terre Sainte.

THEODORIK IV.

Utrecht. Elections orageuses. Donation à l'Evêque d'Utrecht. Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais. Iles de Zéelande. L'Empereur fait la guerre à Théodorik. Théodorik se ligue avec le Duc de Lorraine. Le Palais de Nimègue brulé. Combat naval où les Impériaux sont défaits. Tournoi à Liège. Dordrecht surprise & reprise. Théodorik tué.

FLORENT I.

La Gueldre. Guillaume Evêque d'Utrecht. Florent victorieux. Flo-
1061. rent tué entre les bras de la victoire.

THEODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Em-

FLO-

FLORENT III.

THEODORIK VII.

A D A.

bation. Précipitation d'Adélaïde. Mouvemens en faveur de Guillaume. Fuite & Malheurs d'Ada. Conquêtes de Van Loon. Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

GUILLAUME I.

Paix avec les Trajectins. Traités avec l'Angleterre. Guerre avec les Français. Le Comte de Hollande priſonnier en France. Alliance avec les Français. Nouvelle croiſade. Othon I, Othon II, Evêques d'Utrecht. Traverſée pour la terre Sainte. Siège & priſe de Damiette. Exploits des Hollandais & des Friſons en Aſie. Loix données à Middelbourg.

FLORENT IV.

La Gueldre, Gerard III. Guerre entre 1222. les Trajectins & les Gueldrois. Troubles de Groningue. L'Evêque défait & maſſacré. Election de Willebrand. Ceux de Drente ſoumis. Croiſade prêchée contre les Friſons de Stade. Florent aſſaſſiné dans un tournoi.

GUILLAUME II. Roi des Romains.

Etat de la Friſe. Guillaume de Hol- 1247. lande élu Roi des Romains. Succès & pertes de Guillaume. Nimègue reunie

à

 1296.

l'Evêque d'Utrecht. Siège du Fort d'Yffelftein. Caufes du malheur de Borfelen. Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht. Dordrecht affiégé. Hoftilités. Evafion de Borfelen. Trifte fin de Borfelen. D'Avennes rappellé. Mort du Comte. Combats judiciaires. Jurifprudence. Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Frifons.

JEAN II.

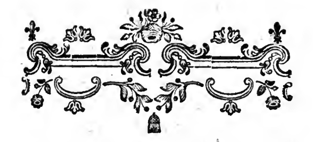
Jean II., de Hainaut proclamé Comte.
1299. Troubles en Zéelande. Mouvement de Reneffe. L'Empereur repouffé. La Zéelande ravagée & foumife. Troubles d'Utrecht. Guy de Hainaut élevé fur le fiège d'Utrecht. Guerre avec les Flamands. Middelbourg rendue. Siège de Ziriczée. Traité avantageux aux Flamands. Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre. Guillaume vaincu par les Flamands. Conquête de la Nordhollande. Expédition du Duc de Brabant en Hollande. Les Flamands s'emparent d'Utrecht. Witte de Haamftede fait chaffer les Flamands. Les Français viennent au fecours des Hollandais avec une flotte. Les Flamands affiègent envain Ziriczée. Combat naval où les Flamands font vaincus. Guy de Flandre prifonnier. La Zéelande foumife. Reneffe tué. Mort de Jean II. Ufages.

GUIL-

GUILLIAUME III.

GUILLAUME IV.

Fin des matieres contenues dans le premier volume.



TABLEAU

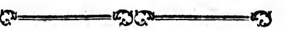
DE

L'HISTOIRE

GÉNÉRALE

DES

PROVINCES-UNIES.



Les Provinces-unies avant l'invasion des Romains.

IL n'y a que les peuples éclairés qui écrivent leur histoire, & celle des autres. Les livres les plus anciens, soit sacrés soit profanes, ne nous apprennent presque rien touchant les peuples que nous appellons septentrionaux. Les Romains qui porterent si loin leur

ambition & leurs conquêtes, ſont les premiers, qui nous font connaître les anciens habitans des contrées, qui forment aujourd'hui la République des Provinces-Unies. Mais l'hiſtoire de ces anciens habitans n'eſt que celle de leur deſtruction : voici comment la choſe arriva environ un ſiècle avant l'Ere commune.

Expédition des Cimbres & des Teutons.

Les Cimbres & les Teutons quittetent tout-à-coup la Cherſonèſe cimbrique connue de nos jours ſous le nom de Jutland, & les Iles de Codan aujourd'hui le Dannemark. Une inondation à ce qu'on dit, peut-être auſſi une population trop nombreuſe, ou l'envie de s'établir dans un climat moins triſte les détermina à s'expatrier. Hommes, femmes, vieillards, enfans tous partirent, & ſemblables à un torrent débordé, ils entrainerent avec eux pluſieurs nations qui ſe trouverent ſur leur route. Les Habitans du païs dont nous écrivons l'hiſtoire, ſe laiſſerent d'autant plus volontiers perſuader de courir les mêmes avantures, que leurs habitations, leur bêtail, leur ſubſiſtance venaient d'être la proie de l'océan débordé. On voit dans les Hiſtoriens de Rome quels ravages cette multitude innombrable & errante exerça dans les Gaules & l'Eſpagne, comment elle triompha de tous les gé-

néraux que Rome lui opposa jusqu'à l'époque memorable où Marius extermina tellement ses nombreux essaims qui couvraient des Provinces entieres, qu'il en restât à peine assez pour retourner sur leurs pas annoncer à leurs compatriotes leur désolante catastrophe. La leçon était terrible; aussi s'en souvinrent-ils pendant quatre siecles; c'est alors que nous les reverrons sous d'autres noms, & mêlés à d'autres peuplades tenter de plus heureuses irruptions, envahir & dévaster les mêmes païs, entamer peu-à-peu, & détruire enfin cet Empire qui n'était plus celui de ces Républicains qui avaient exterminé leurs ancêtres.

Les Battes ou Bataves envahissent l'Ile à laquelle ils donnent leur nom.

Les Battes, peuple qui habitait les bords de l'*Adrana*, maintenant l'*Eider* dans la Hesse, se voyant depuis long-tems harcelés sans relâche par les Cattes, voisins ambitieux & avides, résolurent de chercher un païs plus paisible. La grande Ile du Rhin qui venait de perdre ses habitans fut le lieu, où ils dirigerent leur retraite. Encouragés & conduits par les Chefs de la Religion, ils jetterent des canots & des radeaux sur l'Eider, embarquerent leurs familles, leur bêtail, leurs meubles, & aborderent à la faveur d une heureuse navigation dans la partie depeuplée de l'Ile. On ne voit pas que

leur invaſion ait été traverſée. Ils s'y établirent au contraire ſi bien, que, quoi qu'il dût s'y trouver quelques reſtes des anciens habitans, & que dans la ſuite on y rencontre pluſieurs peuplades différentes, tels que les Friſons, les Caninefates, les Cauches &c. ce ſont pourtant ces nouveaux Colons qui rendirent tout ce territoire fameux, & c'eſt d'après eux qu'on l'a appellé la très-noble Ile des Bataves.

Deſcription de l'Ile des Bataves.

Elle était détachée du continent par le Rhin qui ſe partageait à peu-près comme aujourd'hui à la pointe de Lobek. Le bras droit du Fleuve gardait ſon nom & courait ſe précipiter avec rapidité dans l'Océan près du lieu, où eſt à préſent Katwyck; non ſans avoir auparavant perdu une partie de ſes eaux, qui, ſous le nom de Flechta ou de Flevo, formaient pluſieurs Lacs, dont le plus conſidérable s'appellait auſſi Flevo & pluſieurs petites Iles entre leſquelles leur cours allait ſe perdre dans la mer par nombre d'embouchures, dont la plus orientale joignait l'Ile de *Schelling*. Le bras gauche du Rhin prenait le nom de Wahal qu'il conſerve encore, & ſe joignant bientôt à la Meuſe, il coulait doucement avec elle dans la même mer par une bouche immenſe. En s'attachant à ces trois principales embouchures, on parvient à

concilier les différentes defcriptions des anciens (*). Elles étendent auffi confidérablement l'Ile des Bataves qui n'aurait que vingt fept lieues de long fur fept de large, fi on la reſſerrait, comme font la plupart des hiftoriens, entre le Wahal & le lit du Rhin.

On voit ainfi quelles étonnantes variations ce païs a effuyé; on voit que la Batavie comprenait alors une grande portion de la Gueldre, de la Hollande, de la Province d'Utrecht, de la Weftfrife. Il ne faut cependant pas

Bataves & Frifons occupent tout le territoire.

(*) Cette opinion toute hardie qu'elle paraiffe n'en eft pas moins la plus vraifemblable. Elle parait même démontrée par l'Illuftre HISTORIEN de la Guerre des Bataves & des Romains. Il eft vrai qu'on ne marche qu'à tâtons à travers le cahos de l'hiftoire ancienne, il eft vrai que les connoiffances géographiques étoient alors fi imparfaites qu'on ne devrait pas être furpris de trouver des contradictions dans les différens écrivains. Mais quand un Savant inftruit & judicieux en rapprochant defcriptions, traditions, tems, lieux, offre à la raifon des conjectures lumineufes qui développent le nœud des événemens, pourquoi ne les adopterait-on pas? C'eft ce qui nous a engagé à puifer dans la fource que Mr. le Marquis de St. Simon a eu le courage d'ouvrir avec tant de fuccès.

croire que les Bataves se soient tenus renfermés entre les bras du Rhin : on sait au contraire qu'ils s'étendirent dans la Gaule Belgique ; on pense même qu'ils pénétrerent jusques dans les Iles de Zélande, autant qu'elles étaient habitables. Ainsi l'histoire des peuples que les Romains ont confondus sous le nom commun de Bataves devient celle de la plus grande partie des anciens habitans des Provinces-Unies. Les Frisons divisés en grands & petits paraîtront aussi sur la même scène : outre une partie de la Batavie, ils occupaient encore les Provinces de Frise, d'Over-issel, de Groningue & des Ommelandes. Quel peuple ! quand on considere que c'est presque le seul qui ait conservé en Europe son nom & son païs.

Mœurs antiques. Quoique tout le territoire situé à la gauche du Rhin proprement dit, paraisse avoir appartenu aux Gaules, & le païs transrhénien à la Germanie inférieure, on ne peut douter que les habitans n'aient tous été Germains d'origine. Ils en partageaient les mœurs, les usages, la langue & souvent le nom & les interêts. C'étaient de grands corps nerveux, épais, robustes, & leur visage était menaçant. Plus propres à supporter le froid que le chaud, la faim que la douleur, les fatigues de la guerre & de la chasse que les travaux

aſſujettiſſans de l'agriculture ou du ménage, ce que la nature ne leur fourniſſait pas aiſément, ils cherchaient à le ravir par la force des armes. Le jeu qui flatte de l'eſpoir d'un bien acquis en un inſtant était ainſi très-conforme à leur goût, à leur indolence. Ils y riſquaient juſqu'à leur liberté. On les voyait diſſiper leur long loiſir dans le ſommeil, les feſtins & la boiſſon, ſource de querelles quelquefois ſanglantes.

Enfans de la nature, elle leur fourniſſait ſeule leur vêtement. Une peau de bête attachée par devant avec une agraffe, une épine, ou une arête, leur couvrait une partie du corps. Les plus riches portaient des habits ſi étroits, qu'ils tenaient leur corps comme emboëté, & en faiſaient ſaillir tous les membres. Les femmes n'étaient diſtinguées des hommes que par un voile de lin nuancé de bandes de pourpre. Elles laiſſaient à découvert par innocence, ce que la pudeur fait cacher chès les peuples corrompus, la gorge, & les bras. Quoiqu'ils euſſent des cheveux d'un blond très-ardent, ils en relevaient encore la couleur en les peignant avec de la craie rouge : ils les roulaient auſſi en longues treſſes qu'ils rattachaient ſur la tête. Cette parure étrange leur ſiéait ſi bien que les yeux Habillement.

lascifs des Romains en furent frappés. Quelquefois aussi ils laissaient craître leur chevelure & leur barbe, qu'ils coupaient, quand ils avaient tué un ennemi. Où ils trouvaient une fontaine, un bois, un champ, & sur-tout une éminence à cause des inondations, là ils se batissaient une maison de bois, autour de laquelle ils laissaient un petit espace clos & fermé.

Habitations.

Exercices.

On pense bien que de tels peuples s'appliquaient peu à ces arts qui efféminent plutôt qu'ils ne policent (*); mais en revanche d'une main forte

(*) Ce n'est pas que les Germains aient tout à fait ignoré l'art d'écrire. Quand Tacite en vantant la chasteté des femmes germaines, dit qu'elles ne savaient pas le mistère des lettres, *secreta litterarum*, il est évident qu'il ne parle que d'un commerce secret & illicite de billets galans entre les deux sexes. Les Celtes (c. à. d.) presque tous les anciens peuples d'Occident, les Gaulois avec lesquels les Germains avaient tant de conformité, & de communication, connaissaient l'art d'écrire. Le discours préliminaire de la Traduction d'une partie des poëmes d'Ossian par Mr. le Marquis de St. Simon insinue & confirme cette observation. L'histoire des Bataves fait aussi mention de lettres écrites non seulement à Civilis, mais encore au peuple Frison. On présume que les Germains se servaient de caractères runiques avant l'arrivée des Romains.

& d'un bras assuré, ils savaient combattre de loin & de près avec leurs framées ou piques, lancer un javelot avec roideur, attendre & donner le choc dans les combats, traverser les fleuves les plus rapides, à la nage, tout armés, sans perdre leurs rangs. Mais comme leurs chevaux n'étaient ni beaux ni vîtes, qu'ils couraient toujours en avant sans être dressés à varier leurs évolutions, l'infanterie faisait la principale force de leurs armées. Quand ils se rangeaient en bataille, ils plaçaient les femmes & les enfans à la queue, afin d'exciter & de soutenir la valeur des combattans par des cris & des hurlemens entremêlés; on voyait épouses, meres, filles, se hasarder dans le champ du carnage, transporter les blessés hors de la mêlée, panser & succer leurs blessures. On les voyait souvent forcer les fuiards à retourner à la charge & contribuer ainsi à la victoire. On sent que de tels intérêts, que de tels témoins devaient métamorphoser les hommes en héros, & qu'on aurait tort de chercher un enthousiasme pareil dans ces fainéans soudoyés par un maître inconnu, marchant machinalement, & sans autre mobile, que l'ordre d'un chef qui les conduit comme des automates à la boucherie, ou au pillage.

Femmes à la guerre.

Mariages. C'était une infamie de se marier avant vingt ans. On ne négligeait pas d'allier l'âge, & la taille. Le mariage était conclu en présence des parens des deux parties. C'était l'époux qui prévenait sa future en lui offrant une dot. Elle consistait en un attelage de bœufs, un cheval bridé, une épée, une lance, un bouclier. Elle de son côté donnait une arme à son fiancé. Ces simboles éloquens apprenaient à la femme à s'élever au dessus de son sexe, en partageant les travaux de son époux en guerre, en paix, à la vie, à la mort. Et comme ils pouvaient se procurer une subsistance facile, soit dans le lait & la chair de leurs troupeaux, soit dans les fruits & le gibier de leurs forêts, soit en préparant une bouillie avec de la farine d'orge & d'avoine, & une boisson en laissant fermenter une décoction d'orge ou d'autre grain, ils ne craignaient pas de voir multiplier leurs enfans, qui ne connaissaient pas d'autre sein que celui de leur mere.

Funérailles. Les funérailles respiraient la même simplicité. Les corps des plus qualifiés étaient brulés sur un bucher elevé, avec leurs armes & quelquefois avec leur cheval. Un tertre, un gazon couvrait la cendre. Les femmes honoraient le défunt par des pleurs, les hommes par une douleur muette & un souvenir profond.

A travers les fables dont la verité est defigurée, on demêle chez les Germains, comme chez les Celtes & les Gaulois, la notion d'un Dieu suprême, principe & conservateur de tout. On sait, même que dans les tems les plus reculés, ils n'avaient ni temples ni idoles, tenant pour absurde de répréfenter ou de renfermer la divinité. Ils s'enfonçaient dans les boccages les plus sombres, les plus épais, auprès de certains arbres regardés comme sacrés; c'est-là qu'ils immolaient des victimes, & faisaient quelquefois couler le sang humain, avec celui des animaux. Il ne paraît pas vraisemblable qu'à la reserve du soleil, de la lune, du feu, êtres réels, les Germains aient eu les mêmes divinités que les Romains. Leur *Woden* était même différent de ce fameux *Odin* des Scandinaviens qui d'abord déifié pour son héroisme fut ensuite reconnu pour le Dieu Suprême, à peu près comme les Saints tutelaires de Naples & de Compostelle deviendrajent aisément les premiere divinités, si on laissait faire les moines & la populace (*). Woden, Odin, God étaient peut-être Religion. Encicl. art. polith.

(*) On se rappelle ici cette priere d'un Napolitain : Dominedio Prega San Gennaro che faccia il miracolo.

des noms finonimes & généraux, pour défigner la divinité. Quoiqu'il en foit de la théologie indébrouillable des peuples du Nord, il eft évident qu'à l'arrivée des Romains, quelques conformités entre les objets du culte des deux nations firent croire qu'ils adoraient les uns & les autres les mêmes dieux: peu-à-peu on s'habitua à les confondre, & à en remplacer les noms de la Semaine lorfqu'on adopta l'ufage de divifer le tems en fept jours. Il n'eft donc pas étrange qu'on ait trouvé des ruines d'idoles romaines telles qu'un Jupiter armé de la foudre, un Neptune, un Hercule & quelques autres inconnues telles qu'une Nehalennia, & une Bururina dans l'Ile de Walcheren.

Devins. Ils avaient beaucoup de vénération pour certains devins; on les confultait dans les affaires les plus difficiles & leurs réponfes étaient regardées comme autant d'oracles. Les Bardes étaient leurs poëtes. Ils chantaient les Héros, & leurs Romances transmifes à la posterité perpetuaient & faifaient naître les belles actions. Les différentes modulations fur lefquelles on rendait ces chants guerriers au moment du combat faifaient concevoir de bons ou de mauvais préfages. Ils tiraient auffi des pronoftics du chant & du vol des oifeaux,

Bardes ou Poëtes.

du henniſſement de certains chevaux entretenus dans les bois ſacrés & de l'iſſüe d'un duel entre un de leurs ſoldats & un priſonnier de l'ennemi.

Les jeunes gens donnaient quelquefois un ſpectacle étrange; mais conforme à leurs mœurs féroces. Ils ſautaient nuds au milieu d'une place heriſſée de lances & d'épées. La dexterité conſiſtait à ne point ſe bleſſer, aſſez payés, quand ils avaient amuſé les ſpectateurs. Spectacles.

La ſouveraineté réſidait dans les aſſemblées. C'eſt-là que les nobles & les hommes libres inauguraient les Généraux & les Rois; en les élevant ſur un bouclier. C'eſt-là qu'ils choiſiſſaient leurs Juges & leurs Centeniers, pour rendre la juſtice dans les différens cantons. C'eſt dans ces diètes établies, dans un tems fixe, à la nouvelle ou à la pleine lune, qu'on propoſait les matieres relatives à la paix, à la guerre. Elles ſe décidaient à l'unanimité des ſuffrages; on les donnait par le cliquetis des armes; on les refuſait par un murmure tumultueux. Chacun y paraiſſait armé. Lorſque les jeunes gens avaient atteint un certain âge, ils y étaient admis. Ils y recevaient d'abord le javelot ou le bouclier. C'était la premiere robe virile qui les émancipait, le grade qui les rendait membres de l'état. Aſſemblées.

Rois ou Chefs.

Ils confondaient ordinairement le nom de Roi avec celui de Chef. Quelque fut son titre; il n'était dans le fond que le premier des citoyens; son autorité était subordonnée à la volonté générale; il se rendait odieux, dès qu'il voulait outre-passer son pouvoir.

Législation.

Les procès jugés par les Magistrats supérieurs des districts, ou subalternes des Bourgs & des Hameaux, s'expédiaient sans longueurs, sans fraix, en plein champ & le même jour. Point de procédures trainantes, point de loix écrites, mais des coutumes claires, connues, constantes, conformes aux mœurs de la nation. Tacite, en parlant de celle des Bataves, leur assigne la supériorité de courage sur tous les autres Germains. Cette réputation ne les sauva pas de l'ambition avide des Romains. Le conquérant des Gaules eut la gloire d'accepter leur alliance ou plutôt leur soumission.



Les Provinces-Unies sous les Romains.

PResque tous les voisins des Bataves, Menapiens, Morins, Eburons, Ubiens, Sicambres, Usipetes, Tencteres n'avaient pû arrêter les succès rapides de César. La terreur marchait sur ses pas, & l'on pense que dans le tems que les cités & les peuples lui envoyerent de toutes parts des deputés pour lui demander la paix, & lui offrir des ôtages suivant la coutume; les Bataves negocierent une alliance avec les Romains. On les voit dès lors faire comme partie de leur Empire, soumis quoique se gouvernant par eux mêmes, exempts de tout tribut, assujettis au service militaire, & déçus par une ombre d'indépendance on les voit combattre sous les aigles romaines pour acquerir de la gloire pendant que les Gaulois luttaient encore pour défendre leur liberté. *Alliance des Bataves avec les Romains.*

Les Bataves avides de la guerre & déjà accoutumés comme tous les Germains à se donner à un service étranger suivirent volontiers les drapeaux des Romains. Leurs cohortes si fameuses dans la suite aiderent César à conquerir la Grande Bretagne, à dompter *Cohortes Bataves à la suite de César.*

les Eburons, les Eduens, les Arvernes révoltés, à le faire triompher en Espagne ſur les troupes de Pompée ſon rival, leſquelles étaient commandés par Petreius & Afranius. Leur cavalerie contribua à un avantage conſidérable auprès de Durazzo en Albanie. Ils ſignalerent leur valeur à la priſe & leur avidité au pillage de Goſini. Dans la plaîne de Pharſale leurs Fantaſſins tomberent avec tant d'impetuoſité ſur la cavalerie de Pompée, qu'elle fut culbutée ſur les légions qui prirent la fuite. Céſar voulant vanger l'aſſaſſinat de ſon illuſtre rival vit ſes cohortes Bataves & Germaines ouvrir à la nage le paſſage d'une riviere qu'on lui diſputait, & frayer le chemin à une victoire qui fut ſuivie de la conquête de toute l'Egipte.

Admiſes dans les Gardes prétoriennes.

Les Bataves devenus célèbres par leur bravoure & leur fidelité furent admis dans les Gardes prétoriennes d'Auguſte : On croit même qu'ils combatirent contre Antoine, & eurent part aux victoires qui déciderent de l'Empire en faveur du ſecond Empereur.

Ce Prince ayant conçu le projet de dompter les Germains & de réduire leur païs en Province Romaine confia à Druſus fils de ſa femme cette importante expédition. L'Ile des Bata-

L'Ile des Bataves

ves étant devenue le rendez-vous des

des troupes; le Général soit pour occuper l'inaction dangereuse du soldat, soit pour s'ouvrir un chemin dans la Frise & dans la mer du Nord, jusqu'alors inconnue aux Romains, fit creuser un canal qui réunissait le Rhin & l'Yssel, près de Doesburg, ville dont on lui attribue la fondation. On croit aussi lui devoir deux autres canaux sur le Rhin, à savoir le Does au dessus de Leide & le Vliet au dessous coulant l'un & l'autre à Vlaardingen. Ce qui est plus certain, c'est qu'étant entré dans les païs des Sueves, des Usipêtes, des Sicambres, il les dévasta entierement. S'étant ensuite avancé vers la mer du Nord en traversant probablement le Flevo, il vainquit les Frisons qui demeuraient à l'Est & les rendit tributaires de l'Empire. De là il pénétra à travers les marais chez les Cauches qui habitaient l'Oostfrise, & d'autres territoires circonvoisins; mais comme l'hiver approchait il retourna à Rome.

devient le rendez-vous de l'armée de Drusus.

Les Frisons subjugués.

Il revint l'année suivante, soumit entierement les Usipêtes, & chassa dans leurs marais plutôt qu'il ne vainquit les Cherusques. Son nom faisait trembler les Barbares, qui à son approche se dispersaient ou subissaient le joug, lorsque la mort l'enleva dans le tems qu'il s'apprêtait à aller recueillir les

Conquêtes de Tibere.

honneurs du triomphe. Tibere son frere soupçonné d'avoir hâté sa mort par le poison, lui ayant succedé; les Germains attaqués par les intrigues, & divisés par les défiances & les jalousies, que le nouveau Général eut l'adresse de semer entre leurs chefs, furent contraints de se soumettre & leur païs devint presque une Province tributaire de l'Empire. Les Caninefâtes, peuple qui partageait la langue, l'origine, le païs, la bravoure des Bataves s'étant attirés le ressentiment des Romains furent attaqués & vaincus par le même Général.

Quintilius Varus son successeur eut un sort bien différent. On remarque que les tribunaux odieux qu'il établit chez les Germains, les longues & humiliantes formalités de la Jurisprudence romaine auxquelles il voulut les assujettir comme un peuple conquis, les allarma, les aigrit tellement contre la domination des Romains que soulevés & conduits par le chef des Cherusques devenu fameux sous le nom d'Arminius, ils attirerent les légions dans les bois de Teutbourg aujourd'hui Wensfeld, les envelopperent, & en firent périr trois, sans qu'il s'en sauvât presque un seul homme. Alors tous les cœurs s'ouvrirent à la crainte, à la consternation la plus profonde:

Victoire d'Arminius.

8.

Augufte ne put modérer fa douleur; plufieurs mois entiers on l'entendit frapper de la tête les murs de fes vaftes palais, & redemander avec les cris perçans du défefpoir fes légions exterminées. On ne pouvait envifager un Germain fans trembler, on défarma toutes leurs cohortes qui fe trouverent à Rome, & celles des Bataves furent, fans doute, enveloppées dans la même difgrace. Quoiqu'il en foit, les unes & les autres furent bientôt rappellées, & l'on voit peu de tems après que Tibere devenu Empereur envoya une élite de Gardes Germaines & vraifemblablement de Bataves en Pannonie, où fon fils fut chargé d'aller éteindre une révolte.

Les Gardes Bataves disgraciées.

15.

Cependant Germanicus, fils de Drufus étant entré en Germanie vengeait la défaite & effaçait la honte des légions. Il pouffa fes conquêtes bien au delà du Rhin. Il pénétra jufqu'au champ de bataille qui fix ans auparavant avait couté tant de fang à l'Empire (*). Là giffaient des monceaux d'os blanchis, ou des reftes de cadavres épars. On appercevait des armes rompues, des membres de chevaux, & des têtes clouées aux arbres voifins. Dans les bois d'alentour on voyait les autels, où avaient été égorgés les tribuns & les premiers centurions. On raffembla tous les offemens,

Les Germains vaincus par Germanicus.

(*) *Linguet Hift. Rev. Emp. Rom. l.* 107.

& Germanicus creuſa le premier la foſſe, où on les couvrit tous également de terre avec une indignation attendriſſante & douloureuſe. Un engagement où Arminius balança la fortune des Romains, le péril auquel une inondation avait expoſé les troupes de Cecinna le long des digues bâties depuis peu par L. Domitius dans les Marais des païs, connus à préſent ſous le nom de Drente & de Twente depuis le bord du Rhin juſqu'à l'Eems & le Weſer, rien ne pût arrêter les ſuccès des Romains : les Germains emportés par une fougue préſomptueuſe, ayant oſé les attaquer dans leurs retranchemens furent repouſſés & maſſacrés tant que durerent la fureur & le jour. Arminius ne dût ſon ſalut qu'à une fuite précipitée.

Agrippine raſſure les Garniſons campées dans l'Ile de sBataves.

Lorſque l'iſſue de ce combat était encore incertaine, le bruit courut juſque dans l'Ile des Bataves, où ſe trouvait une garniſon Romaine, que les Germains s'apprêtaient à fondre ſur les Gaules à main armée. On parlait déjà de rompre le pont que Druſus avait bati ſur le Rhin à Gelduba, lorſque Agrippine digne épouſe & compagne courageuſe des exploits de Germanicus vole au devant des troupes, les arrette par ſon éloquence, & réveille leur courage par ſes careſ-

ses, ses soins, ses liberalités (*).

Cependant Germanicus victorieux revenait de son expédition, en descendant l'Eems jusqu'à son embouchure. Mais afin que sa flotte voguât plus à l'aise sur le Zuiderzee rempli de bas fonds, il donna deux legions à Vitellius pour les conduire entre le lac & la mer. Leur marche avait d'abord été assez tranquille, lorsqu'un vent du nord impétueux, joint à la haute marée de l'équinoxe, poussa tout à coup les vagues contre le reflux. Déjà l'océan, la grève, les campagnes n'offrent plus qu'un même aspect. Nul moyen de discerner un endroit guéable d'un gouffre, un fond solide d'un sable mouvant, plusieurs sont renversés par les flots, engloutis dans les abîmes. Vitellius ayant enfin gagné une éminence recueillit ses soldats qui sans feu, nuds, estropiés passerent une nuit cruelle. Le lendemain, la mer s'étant retirée, ils rejoignirent la flotte, se

Les legions en danger d'être submergées entre le Flevo & la Mer.

La Blett. Trad. Tac.

(*) Cette Princesse ou une autre Agrippine, femme de Neron avait fait bâtir un palais, que la Carte de Peutinger place à deux milles de Leide. On le confond aussi avec le Fort de Britten près de Katwyck, dont les ruines paraissent encore, quand la mer, qui les a englouties est très-basse.

rembarquerent & se rendirent vraisemblablement dans l'Ile des Bataves où ils avaient leurs quartiers.

Les Romains partent de l'Ile des Bataves pour marcher contre Arminius.

Cette Ile extrêmement commode par sa position & ses mouillages aisés devint encore l'année suivante le rendez-vous d'une flotte destinée contre les Germains. L'armée étant prête pour l'embarquement, Germanicus entre dans le Canal de Drusus, invoque les mânes de son pere, traverse le Zuiderzee, l'Océan, gagne l'embouchure de l'Eems, & débarque sur la rive gauche du fleuve.

On a répeté après Tacite que faute d'avoir pris terre de l'autre côté on fut obligé de perdre plusieurs jours à faire des ponts; mais qu'étaient devenus les bâtimens de transport? Pourquoi n'auroit-on pu s'en servir pour traverser en peu de tems une riviere telle que l'Eems? Quoiqu'il en soit, cette disposition fut très-funeste aux Bataves. Quelques uns ayant voulu braver les eaux & montrer qu'ils étaient habiles nageurs furent mis en désordre; il y en eut même de noyés. Le lendemain les mêmes soldats signalerent encore leur témérité. Conduits par Cariovalda leur Chef, ils franchissent le courant à l'endroit le plus rapide, & croyant poursuivre les Chérusques,

Témérité funeste des Cohortes Bataves.

ils font attirés dans une embuſcade & enveloppés de tous côtés. Ils ſe ſerrent l'un ſur l'autre & ſe formant en une colomne épaiſſe, ils ſoutiennent quelque tems une attaque ſanglante. Ils ſe battent en déſeſpérés, juſqu'à ce que Cariovalda en voulant ſe faire jour à travers les bataillons les plus impénétrables, tombe percé de mille coups & la plûpart de ſa nobleſſe à ſes côtés. Quelques uns échapperent, ſoit par une vigoureuſe réſiſtance, ſoit par le ſecours des Romains dont la cavalerie venait de débarquer. Quelques jours, après il ſe livra une bataille des plus furieuſes où les Germains furent battus, le fils d'un Général Cheruſque pris, avec ſa femme fille de Waromir, Capitaine des Bataves.

La flotte de Germanicus accueillie d'une tempête ſur la mer du Nord.

Les Romains victorieux ſe rendaient à la fin de l'été dans leurs quartiers d'hiver, les uns par terre, les autres ſur l'océan. Ceux-ci accueillis tout-à-coup d'une bouraſque mêlée d'une grêle effroyable virent leurs vaiſſeaux emportés au loin ſur des Iles, ou briſés ſur celles de l'Ooſtfriſe qu'environnent d'affreux rochers & de dangereux écueils. Germanicus jetté lui même dans le païs des Cauches eut peine à raſſembler les débris de ſa flotte. Supérieurs à tous les revers on vit preſque auſſitôt les Romains marcher

contre les Barbares à qui leur désastre
17. avait relevé le courage, les surprendre, les dissiper, les soumettre. Ce fut le dernier exploit de Germanicus. On sait comment rappellé à Rome par l'ombrageux Tibere, les acclamations dont on honora son triomphe envenimerent la cruelle jalousie du tiran, & comment ce héros périt à la fleur de son âge dans la persuasion funeste qu'on l'avoit empoisonné.

Germanicus meurt.

Ecole fondée par ce Prince chez les Bataves.

On dit que ce Prince avait fondé près de Leide une école, où la jeunesse Batave était instruite dans la langue & les manieres des Romains. On reconnait là la vraie politique des conquérans de l'univers. Ils n'ignoraient pas, que pour subjuguer des Sauvages ou des Barbares, il faut les civiliser: ce n'est qu'en leur donnant des lumieres qu'on parvient à leur ravir la liberté.

La domination romaine degénérait souvent en une tirannie révoltante; c'est ce qu'éprouverent les Frisons vaincus par Drusus & soumis à un tribut d'un certain nombre de cuirs de bœufs, n'ayant autre chose à donner. Olennius leur Gouverneur sans avoir égard à la petite espèce de leur bétail exigea d'eux des peaux égales à celles des plus grands animaux sauvages que
28. nourrissaient leurs forêts. On commença par leur enlever en payement leurs

Révolte des Frisons.

bœufs, puis leurs champs: on les réduisit enfin à livrer leurs femmes même & leurs propres enfans.

Les Frisons se plaignirent mais inutilement; le désespoir les entraine à la révolte, ils courent aux armes; les exacteurs sont saisis & pendus, le Gouverneur poursuivi jusques dans le château de *Flevus* que l'on croit avoir été situé dans l'Ile de Grind. Apronius Gouverneur de la basse Germanie accourt à l'aide des Romains avec une armée de Germains, de Caninefates, & peut-être de Bataves. Tous ses détachemens sont battus, & neuf cents Romains massacrés dans le bois de *Baduhenna*, dont la place existait, dit-on, dans le *Sevenwolden* à environ trois lieues du Zuider-zée. * Pendant que le Sénat tremblant pour lui-même ne pense qu'à ériger des statues au tiran qui l'écrasait, que Tibere n'ose nommer un général pour effacer cet affront, les Frisons voyaient leur nom & leur gloire voler dans toute la Germanie.

Les Frisons brisent le joug.

Caligula fils de Germanicus avait accompagné son pere dans ses expéditions. Sa jeunesse s'était passée dans les Païs-bas au milieu des Camps. Trois ans après son avénement à l'Empire, il

Expédition ridicule de Caligula dans l'Ile des Bataves.

(*) Le Zuiderzée est le même Lac que nous avons appellé FLEVO d'après les Romains.

lui prit envie de venir chez les Bataves, pour y recruter & completter sa garde. C'est dans leur Ile qu'il donna le triste spectacle des extravagances les plus inouies. Le fils d'un Roy Britte chassé par son pere, étant venu implorer sa protection, on publia que tous les Bretons avaient rendu hommage à l'Empereur, & l'on pense que le prétoire d'Agrippine assigné au Prince fugitif pour sa résidence, prit delà le nom de Britten. Ayant fait passer plusieurs corps de ses Gardes au-delà du Rhin, Caligula marche contre eux, comme s'ils eussent été des ennemis, & dès que dociles à l'ordre qu'ils avaient reçu, ils se fussent retirés à l'approche de leur étrange adversaire, celui-ci fît dresser un trophée pour servir de monument à sa ridicule victoire.

Ces traits de démence d'un côté, & cet excès d'avilissement d'un autre n'ont rien d'étonnant. L'Empereur avait, comme on sait, l'esprit égaré, & des mercenaires dont le métier est de vendre leur sang, ne connaissent d'autre point d'honneur que celui d'obéir au maître qui les paye. Il n'est donc pas incroyable, qu'à son ordre, les Légions & les Auxiliaires se soient rangés en bataille, pour combattre l'Océan; qu'au même signal ils aient ramassé des coquilles comme les dépouil-

les d'un ennemi vaincu. On bâtit ensuite une tour pour perpétuer un exploit si glorieux, & on a de fortes raisons de croire que c'est la même, dont-on découvre encore quelques ruines sous les eaux, à une lieue plus loin que *Britten*. Elle servoit de phare aux vaisseaux qui entraient par l'embouchure du Rhin.

Caligula étant tombé sous le coup mortel auquel tout tiran devait alors s'attendre, Rome était disposée & prête à recouvrer son ancienne liberté, lorsque ces Prétoriens, cette garde Germaine & Batave attachée aux Empereurs dont l'existence était leur soutien, proclamerent Claude & massacrerent les meurtriers. Les Romains habitués au joug, ne pouvant tout d'un coup s'élever à cette grandeur d'ame qui amene & maintient la liberté, plierent aisément, & reçurent leur maître de la main des Barbares. C'étoit Claude, Oncle du Prince assassiné. Les Bataves le suivirent dans une expédition contre les Brittes, & commandés par CLAUDIUS CIVILIS ils étonnerent tellement l'ennemi en franchissant les fleuves à la nage, que les Romains remporterent une victoire facile.

Les Co-hortes Bataves vengent & font un Empereur.

41.

Les Bataves en Angleterre.

Les Cauches, peuple, qui habitait l'Oostfrise, & d'autres territoires contigus firent alors des courses dans la

Pirateries des Cauches.

baſſe Germanie. Conduits par Ganaſcus, Caninefate, qui avait ſervi longtems dans les armées romaines, ils monterent des bâtimens légers & déſolerent les côtes, ſur-tout celles des Gaules, où ils trouvaient beaucoup de richeſſes & peu de réſiſtance. Corbulon, un des plus grands Capitaines, que Rome eut alors, arma promptement pluſieurs trirêmes & quelques autres bâtimens, donna la chaſſe aux corſaires, coula à fond preſque toutes leurs barques, & contraignit leur chef de chercher ſon ſalut dans la fuite. Les Friſons même, tout fiers qu'ils étaient depuis leur victoire ſur Apronius voyant l'échec arrivé aux Cauches leurs voiſins, ſentirent leurs cœurs s'ouvrir à la crainte. Ils traiterent avec Corbulon, & lui livrerent des ôtages. Le Romain leur donna des terres à cultiver, un Sénat, des loix, des Magiſtrats; il bâtit même une citadelle afin de les tenir en bride. Et comme ce général ſe trouvait alors près du lieu, où eſt à préſent Groningue; que la ſituation en était très avantageuſe pour un fort, & qu'on rencontre dans cette ville des conformités frappantes avec l'ancien gouvernement & les loix de Rome, on n'a pas manqué de regarder Corbulon comme ſon fondateur & ſon légiſlateur. On ne voit cepen-

Reprimées.

Les Friſons ſoumis.

dant pas comment ce Romain aurait eu le tems néceſſaire pour affermir une nouvelle légiſlation chez des Barbares, puis qu'ayant bientôt après ſoulevé toute la Germanie en faiſant maſſacrer Ganaſcus en trahiſon, l'Empereur rappella les troupes romaines en deça du Rhin.

Canal entre la Meuſe & le Rhin.

Digue de Druſus achevée.

De peur que l'oiſiveté ne relâchat la diſcipline militaire, afin d'épargner aux navigateurs un trajet tortueux & périlleux ſur une mer orageuſe (*), Corbulon fit à l'imitation de Druſus creuſer entre la Meuſe & le Rhin un canal, dont la poſition n'eſt plus connue. Paulinus Pompeius vint enſuite dans l'Île des Batâves, & animé de la même ambition, il acheva & continua vraiſemblablement juſqu'à Katwyk, la digue, que Druſus avait commencée ſoixante trois auparavant le long de la rive gauche du Rhin, afin d'en arêtter les inondations. 50.

La longue inaction, où l'on voyait

(*) Il y a dans le texte: *quâ incerta maris vetarentur.* Il eſt evident qu'il faut lire *vitarentur.* C'eſt la latinité la plus claire, le ſens le plus naturel, le plus propre à expliquer la deſtination d'un canal peu éloigné d'une mer que Tacite appelle *violentius cetero mari.*

Les Frisons envahissent quelques terres.

depuis quelque tems des armées ordinairement actives pour prévenir ou commencer des hostilités fit croire qu'elles avaient des ordres pour ne point marcher. Les Frisons croyant profiter des conjonctures firent passer leur jeunesse à travers les bois & les marais, embarquerent leurs vieillards sur les lacs, & vinrent s'établir dans les terres destinées aux soldats. On avait déjà bâti des maisons, ensemencé des champs, lorsque Dubius Avitus successeur de Paulinus envoya dire à ces nouveaux émigrans qu'ils eussent à deloger ou à obtenir de l'Empereur d'autres concessions. Verritus & Malorix qui gouvernaient les Frisons, *autant que des Germains se laissent gouverner*, crurent que le meilleur parti était de se rendre à Rome. Ils y vinrent en effet, & en attendant qu'ils pûssent avoir accès auprès de Neron, ils entrerent dans le théatre de Pompée. Quelques étrangers assis sur le banc des Senateurs attirerent toute leur attention; ils demandent aussitôt le motif d'une distinction si glorieuse. Ce sont dit un Romain, nos plus braves & nos plus fidèles amis. Vous n'avez point d'alliés qui surpassent les Germains en bravoure & en fidelité reprirent les Frisons aussitot, & ils courent en même tems prendre place parmi les Senateurs.

Députent à Rome.

Cette faillie tudesque fut goûtée : on la regarda comme l'effet d'une émulation louable ; Néron donna aux deux deputés le droit de citoyens ; mais il refusa à leurs compatriotes les établissemens qu'ils demandaient ; & comme ils avaient peine à y renoncer, on leur lâcha quelques Cavaliers auxiliaires qui tuerent ou firent prisonniers les plus mutins. Chassés.

Nos Bataves furent probablement ces auxiliaires. On les trouve encore à la suite de Suetonius Paulinus, aidant à conquérir l'Ile de *Mona*, aujourd'hui Anglesey, devenue la retraite d'un grand nombre de Brétons, le principal séjour des Druides, le réceptacle des transfuges. Conquête de Mona.

Le Monstre dont le nom est devenu, à la lettre, le sinonime de la cruauté, Néron avait honoré les gardes Germaines & Bataves de toute sa confiance. Elles étaient les éxécutrices de ses barbaries. Depuis treize ans Rome gémissait sous la tirannie, les provinces étaient le théatre des rapines & des exactions les plus criantes. L'oppression ayant à la fin enfanté la révolte dans les Gaules, Vindex noble Gaulois se vit bientôt à la tête d'un parti nombreux ; Virginius Rufus marcha contre lui avec les légions, la cavalerie Batave & les autres auxiliaires Germains. Bataves dévoués à Néron.

Les deux Chefs s'aboucherent & allaient se réunir contre l'ennemi du genre humain lorsque les deux armées ignorant ces dispositions, se livrent bataille sans attendre l'ordre. La défaite des Gaulois ne rétablit point les affaires de Néron. La haine que ses crimes avaient inspirée était trop profonde. Huit cohortes Bataves qui revenaient de la Grande Bretagne ayant pris le parti de Galba déjà proclamé en Espagne, cette défection fut le coup décisif. Néron déclaré ennemi de la patrie se porta le poignard dans la gorge.

Aidant à vaincre les Gaulois.

Huit Cohortes Bataves se déclarent contre Néron.

Galba appréhendant quelques suites funestes des dissensions qui s'élevaient entre les huit Cohortes Bataves, dont nous venons de parler & la quatorzieme légion, renvoya ces auxiliaires superbes dans la Grande Bretagne. Ayant passé chez les Germains & chez leurs compatriotes, ils ne virent par-tout qu'un mécontentement général contre l'Empereur, qui les avait privé du pillage, que leur victoire sur les Gaulois leur donnait lieu d'attendre. Ne pouvant digérer l'idée affligeante d'une telle perte, ils furent les premiers qui au commencement de l'année s'opiniâtrerent à ne vouloir prêter serment qu'au Sénat & au Peuple Romain. Ils chargerent même la Garde

Bataves mécontens de Galba.

prétorienne de leur nation, de déclarer de leur part, qu'un Empereur fait en Espagne leur déplaisait, & qu'ils allaient procéder à l'élection d'un autre. La Garde fut cassée aussitôt & renvoyée sans récompense; ce qui n'empêcha pas que l'Empereur détesté pour son avarice ne fut égorgé peu de tems après.

Gardes Bataves cassées.

On voit dans les guerres civiles occasionnées par la rivalité d'Othon & de Vitellius, quel ascendant les Cohortes Bataves avoient pris dans les armées & dans l'Empire. On sait que lorsque le soldat a connu sa force, il n'est plus possible de le contenir; aussi les Bataves ne faisoient-ils point scrupule de se vanter, que le destin de la guerre était entre leurs mains. Ce qui est certain, c'est que leur indécision tenait tout le monde en suspens, qu'en se déclarant pour Vitellius, ils lui firent un grand nombre de partisans, & qu'à la fin ils lui assurerent l'Empire. Les Légions ne voyaient qu'avec une noire jalousie l'orgueilleuse puissance de ces Barbares; plus d'une fois on fut prêt d'assouvir les animosités mutuelles dans le sang les uns des autres. Mais une circonstance critique & délicate arracha aux Romains un témoignage bien glorieux pour les Bataves. Le Général Valens voulant affoiblir ceux-

Orgueilleux ascendant des Cohortes Bataves.

Leurs dissentions avec les Légions

ci, toujours inquiets, toujours turbulens, crut que le meilleur expédient, était de les disperser & d'en détacher une partie. A cette nouvelle les alliés furent consternés, les légions s'écrierent en frémissant: *qu'à la veille d'un combat, à la vuë de l'ennemi, on ne dévait pas leur enlever les plus braves guerriers, des vetérans si souvent victorieux, les membres les plus fermes du corps de l'armée.* Les Bataves ne démentaient pas l'idée qu'on avait de leur bravoure. Leur impétuosité dédaignait de se servir de barques & de ponts, lorsqu'il fallait franchir les fleuves. Ils s'y jettaient comme dans leur élement, ils s'y battaient, & le Pô fut le théatre d'un combat, où les Othoniens étonnés de voir leurs barques enlevées & submergées par ces étranges plongeurs, leur abandonnerent honteusement la partie, & le nouveau champ de bataille. La Cavalerie Batave conduite par Alphenus Varus ouvrit peu de tems après le chemin à un combat, où l'armée ennemie fut entierement détruite, & après lequel Othon désespéré se tua de sa propre main.

Aveu honorable pour les Bataves.

Etrange combat dans le Pô.

CLAUDIUS CIVILIS.

Les Bataves n'avaient pas encore été accablés par l'alliance formidable des Romains. Depuis plus d'un ſiècle qu'ils s'étaient unis à cette dangereuſe puiſſance, ils s'étaient contentés de fournir des armes & des ſoldats, qui avaient cependant toujours pour Capitaines les premiers de leur nation. Un d'entr'eux ſe fit remarquer de bonne heure par ſa bravoure & ſes talens militaires. On lui trouvait plus de génie, plus de pénétration qu'il n'eſt ordinaire à un barbare d'en avoir. Quoiqu'iſſu du ſang des Rois, quoiqu'il eut ſervi ſous les aigles pendant vingt-cinq ans, Claudius Civilis n'en avait pas moins été victime de la cruauté des Romains. Il avait vu périr ſon frere ſous leurs coups. Envoyé lui même à Néron chargé de chaînes, il n'avait recouvré ſa liberté qu'à l'avénement de Galba à l'Empire; & il ne la devait qu'à la crainte, où l'on était, que ſon ſupplice n'irritât ſes compatriotes devenus redoutables. Il avait enſuite eû peine à ſe dérober à la fureur des légions qui connaiſſant ſon eſprit vindicatif & fertile en reſſources avaient demandé

Origine de la guerre des Bataves & des Romains.

hautement sa tête. Dès lors Civilis ne roula plus dans son esprit que des projets de vengeance, & lorsqu'il jettait les yeux sur les troubles intestins dont l'Empire était agité, il ne désesperait pas d'en profiter. Aimant à se comparer à Annibal & à Sertorius auxquels la perte d'un œil le faisait encore plus ressembler, il ne s'afficha point l'ennemi des Romains. Le nom de Vespasien proclamé Empereur par une poignée de soldats au fond de la Palestine lui parut le plus propre à couvrir ses desseins. Il se déclara en sa faveur, il reçut même de la part de deux Généraux Romains qui avaient épousé le même parti, des ordres de s'opposer aux troupes qui devaient rejoindre Vitellius.

Levées révoltantes dans l'Ile des Bataves.

70. Celui-ci avait ordonné de faire des levées chez les Bataves. Les recruteurs n'enlevaient pas seulement la plus brillante jeunesse; ils enrôlaient de force les vieillards & les infirmes, afin de leur vendre ensuite leur congé. Les plus beaux enfans, dont la plupart avaient, chez les Bataves, la taille prématurée, étaient arrachés pour servir à des infamies qui outragent la nature. Delà l'indignation, & un soulevement déjà prémédité qui arrete ces indignes recrues. Civilis habile à saisir les conjonctures attire, sous prétexte d'un festin, les plus distingués de la noblesse, les plus hardis d'entre la multitude, dans un bois

Civilis anime ses Compatriotes contre les Romains.

ſacré, & les voyant livrés au délire des ténebres & de la gaîté, il commence par leur rappeller la gloire & la nobleſſe de la nation, puis il expoſe les injuſtices, les rapts, les atrocités de la tyrannie. *Non*, dit-il, *nous ne ſommes plus des alliés, mais des eſclaves écraſés par des Préfets & des Centurions, qui ne ſe ſuccèdent que pour s'abreuver tour à tour de notre ſang & s'engraiſſer de nos dépouilles. Des étrangers avec qui nous n'avons rien de commun nous enlevent pour toujours nos enfans & nos freres. Les Romains ſont cependant réduits aux derniers abois; il n'y a dans leurs quartiers d'hiver que des vieillards & du butin. Que craignons nous? Les Germains nous ſont unis par le ſang, les Gaulois par le même eſprit. Les Romains même, ſi nous ſuccombons, ne nous regarderont que comme les malheureux partiſans de Veſpaſien; Vainqueurs nous n'aurons de compte à rendre à perſonne.*

On applaudit par des acclamations barbares, on ſe lie par les imprécations uſitées; on députe ſous main aux Cohortes Bataves alors à Mayence, & deſtinées pour la Grande Bretagne. On gagne les Caninefates qui s'ameutent & jettent auſſitôt les yeux ſur Brinno homme d'une audace bruſque & farouche, dont le pere s'était déjà fait

Attaque des Caninefates & des Friſons.

connaître par un esprit séditieux, & pour avoir lancé contre les extravagances de Caligula, des traits caustiques asses naturels, mais alors regardés comme nœufs & hardis. On le proclame Général en l'élevant sur un pavois, on court autour de lui, on marche sous ses ordres. Forcer & piller le camp des Romains, les obliger à brûler les forteresses qui servaient d'arsenaux dans la guerre, de greniers en tems de paix, enlever les provisions & les denrées des marchands & des vivandiers errans çà & là avec trop de securité, ne fut pour les Caninefates & pour les Frisons qui s'étaient joints à eux que l'affaire d'un moment. Et le pillage dût être considerable, si on considère la position de l'Ile des Bataves propre à devenir & devenue en effet un entrepôt & un centre de commerce entre les Gaules & la Germanie; si on considère les expéditions des armées & des flottes Romaines qu'on y voyait passer & repasser si souvent.

Civilis demasqué.

Les Romains se rassemblerent en petit nombre dans la partie supérieure de l'Ile. Civilis pensant leur cacher toute la part qu'il avait à leur defaite & cherchant à les disperser pour les opprimer plus facilement les invite à retourner dans leur camp & leur offre le secours de sa cohorte, contre, disait-il,

une poignée de Caninefates féditieux. Mais les Germains ayant laiffé découvrir la vérité par leur enthoufiafme belliqueux, Civilis leve le mafque & recourant à la force ouverte, il divife en trois bataillons les Bataves, les Frifons, & les Caninefates; il s'avance, il cherche le Romain qui parait fur les bords du Rhin fecondé d'une flotte qui navigue de conferve. L'action eft à peine engagée, que toute une cohorte de Tongres paffe fous les drapeaux de Civilis. Conftemés d'une défection fi imprévuë, les Romains fe laiffent égorger par leurs alliés & par leurs ennemis. Leurs rameurs Bataves en grande partie ne font pas plus fideles. Ils troublent les matelots & les foldats, ils maffacrent les pilotes & les centurions qui veulent les arreter. C'eft ainfi que Civilis qui n'avait point de bâtimens & qui manquait d'armes trouva l'un & l'autre dans la flotte des ennemis compofée de vingt quatre vaiffeaux : Conquête plus avantageufe que difficile & qui ne laiffa pas d'acquerir aux Bataves dans les Gaules & dans la Germanie le nom de RESTAURATEURS DE LA LIBERTÉ. Déroute & perte des Romains.

Les Germains envoyerent auffitôt des députés & promirent des fecours. Civilis donne aux Gaulois, qu'il avait fait prifonniers le choix ou de combat-

tre sous ses étendarts comme Officiers, ou de s'en retourner dans leurs cités avec les dépouilles des Romains. L'indolence affectée de Hordéonius Flaccus favorisait les premieres tentatives. Mais quand des couriers vinrent en tremblant annoncer à ce Gouverneur des Gaules, que les camps étaient pillés, les Cohortes défaites, le nom romain aboli chez les Bataves, il détache, il fait marcher aussitôt Mumius Lupercus avec deux légions, auxquelles se joignent quelques Ubiens (ceux de Cologne) la cavalerie de Trèves, & une aîle de Bataves, qui déjà subornée attendait à se déclarer dans la mêlée, pour mieux assurer la victoire à ses concitoyens. Les deux armées se joignent; Civilis parût au milieu des enseignes enlevées dans le précedent combat, & deployées alors pour inspirer l'effroy aux Romains, la valeur aux Bataves. Afin même d'exciter ceux-ci à vaincre, & pour retenir les fuiards par la honte, son épouse & ses sœurs, les autres femmes & les enfans, fermaient la bataille. Elles avaient à peine donné le signal par leurs cris mêlés aux chants des Guerriers, que les Romains désertés, puis attaqués par leurs auxiliaires Bataves, abandonnés lâchement des Ubiens & des Treviriens, après avoir courageusement, mais

Les Légions trahies & vaincues par les Bataves.

inutilement tenté de soutenir un choc trop inégal, se retirent dans le *Castra vetera*, ou vieux Camp situé, à ce qu'on croit, à Zante au païs de Clèves.

Un exprès dépêché par Civilis atteignit les huit Cohortes Bataves & Caninefates, qui marchaient de Germanie à Rome aux ordres de Vitellius. Les succès de leurs compatriotes réveillent leur insolence. Enflées d'orgueil & de fierté, elles forment aussitôt des demandes extravagantes, pour avoir un prétexte de se révolter. Trois mille légionnaires, quelques Cohortes Belgiques, & une multitude de Païsans & de Vivandiers voulurent leur boucher le passage à Bonn. Les Bataves inférieurs en nombre, mais soldats aguerris & experimentés se ramassent en plusieurs pelotons serrés & s'avançant dans les rangs qu'on avait trop éclaircis afin de les envelopper, ils tombent dessus pique baissée, ils leur passent sur le ventre, ils les dissipent, ils poursuivent les fuiards jusqu'aux portes de la ville, & après avoir comblés les fossés de morts, ils continuent tranquillement leur marche. Civilis devenu par la jonction de ces vieilles bandes, chef d'une armée considérable, n'en agit pas avec moins de duplicité. Il fit prêter à ses troupes le serment au

Passage de Bonn forcé.

Dissimulation de Civilis.

nom de Vespasien, il invita même les deux légions cantonnées dans le vieux camp à en faire autant. Elles répondirent que Vitellius était leur Empereur, qu'elles n'avaient pas de conseils à prendre d'un traître, d'un ennemi plus digne du supplice que d'être l'arbitre des querelles de l'Empire.

Attaque infructueuse du vieux camp.

Civilis fait courir aux armes toute sa nation, à laquelle se joignent les Bructeres & les Tencteres, ainsi que les Germains attirés par le pillage non moins que par la gloire. On vit bientôt tous ces peuples s'avancer vers le vieux camp. Leurs enseignes répréséntées par des figures d'animaux différens, mêlées alors avec celles des Cohortes véteranes offraient l'image d'une guerre civile & étrangere tout à la fois. On commence par décocher des traits qui tombent en vain sur les tours & les crenaux; puis on se précipite avec fureur contre le rempart, on applique les échelles, plusieurs s'élevent sur les boucliers de leurs camarades (*). Mais toujours répouf-

(*) Je ne puis peindre qu'à grands traits les évolutions militaires. Les détails qu'elles entraînent sont étrangers à mon plan. Ceux de cette guerre ont d'ailleurs en notre langue un Historien illustre. On peut aussi sur

fés & précipités avec carnage, las enfin d'une attaque cruelle & fanglante les affiégeans convertiffent le fiège en blocus, fachant qu'il y avait peu de vivres dans la place, & beaucoup de bouches inutiles.

Les Légions Romaines livrées à la mutinerie & à l'indépendance perdaient, dans les Gaules, leur tems à accufer, outrager, dépofer leurs propres généraux. Allarmées cependant pour leurs camarades affiégés, elles vinrent camper à Guelduba, fous la conduite de Herennius Gallus & de Vocula. Celuici fachant combien le butin eft capable d'animer des foldats, mene les fiens faire le dégât dans le païs des *Gugernes* alliés & voifins des Bataves. Cependant ceux qui étaient dans le camp s'étant laiffé battre & enlever un bateau de bled par les Germains, jettent leur général dans les fers, l'accufant d'intelligence avec les ennemis.

Les Légions révoltées contre leurs Chefs.

Civilis au contraire mettait tout en œuvre pour augmenter fes partifans. Tous les peuples de Germanie remués par fes négociations lui envoyaient des

la maniere de faire la tortue *per teftudinem fcandere*, lire la préface des Rev. Rom. de l'éloquent Mr. Linguet qui n'eft pas toujours un homme à paradoxes.

otâges pour confirmer leur alliance. Civilis donna des ordres à chacun d'eux pour ravager suivant qu'il était plus à portée, les terres des Tréviriens, & sur tout celles des Ubiens, qui, quoique Germains avaient abjuré leur patrie en prenant le nom d'*Aggrippinenses*. Il fait aussi passer la Meuse à une autre troupe, afin d'ébranler les Menapiens, les Morins, & les frontieres des Gaules. Ces deux expéditions ayant réussi, Civilis presse avec plus d'acharnement le siége du vieux Camp; mais les Romains firent périr tant de monde qu'on renonça à l'espoir de le prendre par assaut. Une nouvelle qu'on apporta alors à Civilis aurait pû déconcerter tous ses projets, s'il eût été plus sincère ou, pour mieux dire, moins en état de soutenir ses premiers efforts. Montanus Trevirien, Chef d'une Cohorte, vint de la part des Romains lui annoncer que Vespasien étant reconnu pour Empereur, il n'avait plus de prétexte de continuer la guerre. Civilis commence par biaiser; puis démêlant dans cet envoyé un caractere fier & avide de nouveautés, il lui fait lire dans son cœur ulcéré la juste vengeance qu'il médite contre les bourreaux de son frere & les siens, contre les oppresseurs de la liberté. Enfin il expose si bien la gloire & sur-

Ravages, invasions des Germains & Bataves.

Le vieux Camp attaqué.

Civilis gagne Montanus.

tout la facilité de l'entreprise, que Montanus ébranlé ne fit aux Romains qu'un rapport infidele, & ne tarda pas à se déclarer pour les Bataves.

Ceux-ci étaient bien loin de mettre bas les armes. Commandé par Julius Maximus, & Claudius Victor, fils d'une sœur de Civilis, un de leurs détachemens vint tomber à l'improviste sur les Romains qui furent mis dans une déroute sanglante, perdirent plusieurs enseignes, & étaient prêts d'être forcés dans leurs retranchemens, si une cohorte de Gascons nouvellement arrivée, ne fut tombée tout-à-coup sur leur arriere garde & n'eut rétabli le combat en faveur des Romains. La fortune se déclara encore contre les Bataves dans une action très-vive à la vue du vieux camp; mais les légions toujours divisées, toujours revoltées contre leurs généraux dont elles en massacrerent deux ne furent pas profiter de leurs succès. Une conjuration pour établir le siège d'un nouvel Empire dans les Gaules procurant encore à Civilis une diversion favorable, les soldats du vieux camp réduits aux extrêmités de la plus affreuse disette furent obligés de se rendre. On vit alors combien les Romains étaient détestés. Envain Civilis qui leur avait promit la vie parut condamner les transf-

Avantages des Romains.

Le vieux camp rendu.

ports furieux des Germains; ceux-ci les massacrerent impitoyablement, & livrerent aux flammes dévorantes le camp & quelques soldats qui s'y étaient réfugiés. Civilis coupa alors ses cheveux & sa barbe, qu'il avait juré de laisser craître jusqu'à ce qu'il eut exterminé les légions. On publia même que son fils encore enfant s'essayait un arc à la main à verser un sang odieux en tirant sur des prisonniers. Velleda une de ces imposteurs qui chez des Barbares peuvent impunément se faire consulter comme lisant dans l'avenir, avait eu le bonheur de ne pas se tromper en prédisant les succès des Germains. Pour l'engager à lui continuer la faveur de ses oracles, Civilis lui envoya entr'autres présens un prisonnier de marque qui fut tué en chemin.

La prophétesse Velleda.

Civilis lié avec Classicus & Tutor chefs de la révolte des Gaules.

Elle pouvait hardiment être reconnaissante. Les légions avaient eu la lâcheté de reconnaître le nouvel Empire des Gaules. Il y a plus: Classicus & Tutor, Chefs de cette grande révolution qui ne tendait à rien moins qu'à renvoyer les Romains au-delà des Monts, favorisaient les projets de Civilis. Celui-ci était trop politique pour ne pas paraître agir de concert avec eux, mais en même tems trop fier pour se livrer lui & ses concitoyens à

une nouvelle domination. On dit même qu'il aſpirait à l'Empire réuni des Gaules & des Germanies. L'imprudence des Gaulois renverſa tous ces différens projets. Ils prouverent alors ce qu'ils ont toujours montré depuis; que l'ivreſſe du ſuccès, leur inapplication, leur inconſtance naturelle leur fait perdre le fruit des révolutions que leur eſprit remuant & impétueux peut opérer en un moment. Au lieu d'empêcher les Romains de rentrer dans leur païs, ils les laiſſerent pénétrer par les gorges des Alpes Rhétiennes. Dès lors tout changea: les légions coururent ſe ranger ſous leurs premieres enſeignes, les peuples ſous leurs anciens maîtres. Tutor fut diſſipé, & les Tréviriens défaits par Cerealis. Civilis lui ſeul ôſant rallier & recueillir les vaincus, marche droit aux Romains, campés aux portes de Treves. Son attaque fut bruſque & imprévue. Tout plia ſous ce premier effort, les corps avancés de l'armée Romaine ſe culbuterent ſur les plus éloignés, le camp fut forcé, le pont de la Moſelle emporté. Céréalis était couché hors du camp, ce qui était aſſez la coutume de ce général, non moins avide de plaiſirs que de gloire. Voluptueux, mais habile à réparer par ſon intrépidité & ſa préſence d'eſprit les fautes que ſon

Imprudence des Chefs Gaulois.

Céréalis ſurpris par Civilis.

indolence, & son mépris des ennemis lui faisaient commettre, il s'élance du lit à demi nud, il vole au-devant des fuiards, les ranime, les fait retourner à la charge, regagne le pont, & secondé des cohortes & des légions, il arête les assaillans, puis les enfonce, & les poursuit jusques dans leur camp qu'il prend & demolit.

Civilis repoussé.

Perfidie des Ubiens.

Les Habitans de Cologne s'étaient quelque temps auparavant réunis aux Confédérés. Le retour & les victoires des Romains changerent bientôt leurs dispositions. Ils enivrerent tous les Germains qui se trouvaient dans leur ville, & les brûlerent dans leurs logemens, où ils les avaient renfermés. Ils offrirent même au vainqueur la femme & la sœur de Civilis, gages sacrés d'une alliance qu'ils n'auraient pas dû rompre si indignement. Civilis se disposait à venger cette noire & horrible trahison, lorsqu'il apprit que les côtes de l'Ile des Bataves étaient ménacées. Il vole aussitôt pour défendre & couvrir les lieux les plus exposés. Cependant la légion qui devait agir de concert avec la flotte venue de la Grande Bretagne s'étant retirée dans le païs des Nerviens, les Caninefates attaquerent d'eux-mêmes les vaisseaux ennemis, en prirent, en coulerent à fond la plus grande partie, & se jettant avec

Victoires des Caninefates.

vec rapidité ſur les Nerviens qui prenaient les armes pour les Romains, ils les défirent, ils les mirent en fuite. Claſſicus ayant en même tems remporté un avantage contre un détachement de Cavalerie Romaine qui marchait vers Nuys, le parti de Civilis parût ſe ranimer.

Secouru en effet par de nouveaux renforts arrivés de la Germanie; l'Arminius des Bataves vint camper à Vetera, place forte, & où le ſouvenir des ſuccès dont elle avait été le théâtre ne pouvait que réveiller le courage des ſoldats. Pour en rendre l'abord moins praticable il fit inonder tous les environs par le moyen d'une digue, qui traverſait le Rhin & faiſait refluer ce fleuve hors de ſon lit. La premiere attaque fut funeſte aux Romains peſamment armés & peu accoutumés à combattre dans l'eau. Ils ne purent ſoutenir le choc des Germains, alors ſecondés par la grandeur de leur taille, la légéreté de leurs armes, leur habitude à nager. Mais conduits, le lendemain, ſur un terrein ſolide par un transfuge, leurs Cavaliers tomberent à l'improviſte ſur l'arriere garde de Civilis, & les légions ayant alors redoublé de vigueur au front de la bataille, les Germains plierent, & tous les confédérés prirent la fuite.

Civilis campé à *Vetera.*

Les Romains repouſſés.

Réparent leur perte.

* Nimègue ou Battenburg.

Civilis refugié d'abord dans la ville des Bataves *, ne se crut pas en état de la défendre. Il enleva tout ce qu'il put transporter & ayant livré le reste aux flammes, il se retira dans l'Ile, où les Romains ne pouvaient le poursuivre faute de ponts ou de bâteaux. Il fit plus ; il détruisit la digue que Drusus avait bâtie sur la rive gauche du Rhin, & lui ouvrit un nouveau cours du côté des Gaules où la pente du terrain l'emportait. C'est ainsi que le lit de ce fleuve se trouva si diminué entre l'Ile & la Germanie qu'il semblait que c'était le même continent. Quatre attaques, dirigées toutes à la fois contre *Arenacum*, *Batavodurum*, *Grinnes*, *Vada*, camps Romains, sur la situation desquels les savans ne sont pas d'accord, signalerent l'audace plutôt que la fortune de Civilis. Les Germains s'étant ensuite apperçus que Cérialis, après avoir visité ses quartiers, descendait le Rhin avec peu de précaution, tomberent à la faveur d'une nuit obscure sur ceux de sa suite; ils enleverent même sa trirême; mais le Général qui à la suite d'une intrigue amoureuse, avait passé une nuit furtive sur un autre bord, eut le tems de se sauver moitié endormi, moitié habillé.

Civilis passe dans l'Ile.

Digue de Drusus renversée.

Cérialis surpris.

Sourdes

Il ne se passa plus rien de considéra-

ble entre les deux partis. Cérialis désespérant de réduire un adversaire que ses défaites ne pouvaient terrasser, s'applique à aliéner les esprits des confédérés. Etant entré dans l'Ile il porta par-tout la désolation & par un vieux stratagême militaire il épargna les terres de Civilis. Les confédérés commençaient déjà à être fatigués d'une guerre sanglante & ruineuse; ils cherchaient déjà des prétextes pour mettre bas les armes. Ils donnerent volontiers dans le piège & ne virent plus dans Civilis qu'un furieux funeste à sa patrie, qu'il sacrifiait à son ressentiment particulier. Civilis instruit de ces dangereuses défiances ennuyé même aussi de ses propres revers, prêta facilement l'oreille aux négociations. Il demanda une entrevue à Cérialis. Elle se fit sur un pont de la Nabalia* dont-on avait rompu une arche. Quoique la narration de Tacite soit interrompue quant aux articles du traité, on ne doute pas que les Bataves ne soient rentrés dans leurs anciens privilèges. Le même historien dit ailleurs que Rome a conservé aux Bataves son estime & son alliance; qu'ils ne se laissent ni insulter par des impôts, ni écraser par des exacteurs, mais que libres de charges & de contributions, ils sont, comme les armes,

Pratiques de Cérialis.

*Aujourd'hui l'Yssel.

Paix entre les Romains & les Bataves.

uniquement reſervés & employés pour le ſervice militaire (*).

Caractere de Civilis. C'eſt ainſi que les Romains reprirent l'aſcendant que doivent obtenir des troupes diſciplinées & unies ſur des ennemis plus vaillans que guerriers, & diviſées comme le ſont toutes les armées compoſées de différents peuples. On rencontre dans Civilis toutes les qualités des Héros, & des politiques : génie, audace, patience, talens pour la guerre & pour la négociation. Mais n'y trouve-t'on pas auſſi quelques-uns de leurs défauts ? Une fierté qui lui fit des ennemis dans ſa propre famille, une ja-

(*) On lit dans un Ecrivain Français, contre le texte formel de Tacite ; Que Corbulon fit aſſaſſiner Ganaſcus dans une entrevûe, quoiqu'il n'ait commis cette perfidie, que par des émiſſaires & des ſcélérats : *Miſſos qui dolo . . . aggrederentur ;* Que Civilis avait une flotte dans ſon premier Combat, quoique ce ne ſoit qu'après la trahiſon des rameurs Bataves qu'il acquit des Vaiſſeaux : *naves quibus indigebat adeptus ;* Que Civilis appella les nations d'au-delà du Rhin, & courut avec elles aux portes de Trèves, pillant les Ubiens &c., quoi qu'il l'ait fait faire par commiſſion : *Ille ut cuique proximum vaſtari vbios jubet.* Qu'on ſait que Civilis fut conduit à Rome, où il périt ſous la hache ou en priſon &c. La nouvelle hiſtoire générale

loufie qui lui fit éloigner les capitaines qui fe diftinguaient par des qualités trop éclatantes, & qui lui fit refufer de fe réunir aux Gaulois. Avait-il donc une autre ambition que celle d'affranchir fa patrie? Ce qui eft remarquable, c'eft que nous verrons la même ambition renouvellée dans des tems poftérieurs, par de nouveaux Civilis, après des efforts plus heureux, dans des circonftances à peu-près pareilles.

Comparaifon des Païs-bas anciens & nouveaux.

En voyant depuis plus d'un fiècle les peuples dont nous faifons l'hiftoire fournir tant de foldats pour & contre les Romains, on ne faurait douter que leur païs ne dût regorger d'habitans.

---

des Provinces-Unies en 8v. in 4°. Ouvrage certainement recommandable par l'étendue du travail & la profondeur des difcuffions fourmille cependant de pareilles infidélités. Ce n'eft point l'envie de critiquer qui me les fait découvrir ici; mais comme dans la fuite mon récit fe croifera encore davantage avec celui d'un Hiftorien auffi célèbre, fur des faits dont le lecteur ne pourrait guères confronter les pièces originales; je me fuis arêté à un Auteur qui n'eft pas enfoui dans les grandes bibliothèques, & qui eft entre les mains de tout le monde. Je fais qu'il eft des Ecrivains affez imprudens pour vouloir enchérir fur Tacite, mais au moins ne faudrait-il pas le tronquer.

La pêche, les prés, les forêts, en offrant des moyens de subsistance faciles favorisaient leur population. Il y avait peu de villes, puisque la seule, dont il soit fait mention dans cette guerre, était hors de l'Ile, & que les sièges ne sont dirigés que contre des camps; mais chaque peuplade, (on en comptoit plus de dix soit dans l'intérieur soit aux environs de l'Ile) cantonnée & circonscrite dans des marais & des bois, formait des essains nombreux. Si Tacite revenait au monde, en revoyant un païs, où les villes sont semées, où l'art a su faire servir à l'utilité & à l'ornement des différentes Provinces, leur élement le plus funeste; reconnaitrait-il ce territoire hideux & âpre qui de son tems fatiguait l'œil & résistait à la culture? Mais en voyant les habitans si pleins d'une noble horreur pour toute apparence de joug, si idolâtres de la liberté; il ne pourrait méconaitre les descendans des Bataves!

Conquêtes d'Agricola. 79.

Ceux-ci ne paraissent plus que comme les auxiliaires les plus zélés des Romains qu'ils venaient de combattre. Ils suivirent les expéditions d'Agricola, dans la grande Bretagne, ils contribuerent à achever la conquête de toute l'Ile, ainsi que celle de Mona.

Le Danube traversé

L'Empereur Adrien successeur de Trajan se servit de leur cavalerie dans

ſon expédition en Orient. L'audace des Bataves à traverſer le Danube armés, à cheval, & à la nage répandit ſi fort la terreur parmi les Pannoniens révoltés qu'ils furent bientôt ſoumis. Suidas fait mention d'un certain Soranus, Batave, qui, après avoir lancé une flèche dans les airs, en décochait une autre, qui fendait la premiere en deux. L'Empereur prouva même en faiſant ériger un mauſolée à cet habile Archer avec une inſcription qui apprenait aux races futures les talens par leſquels il s'était ſignalé, que le merveilleux frappe plus que l'utile. Un autre monument, plus avantageux pour la nation dont il eſtimait tant les Soldats, fut un marché que ce même Adrien fit bâtir dans l'Ile des Bataves où il y avait un commerce floriſſant. L'itinéraire de Peutinger le nomme *Forum Adriani*, & l'on croit qu'il était ſitué près du village de Voorburg. On attribue encore à Adrien ainſi qu'à Marc-Aurele, & à Lucius Verus ſes Succeſſeurs, la conſtruction ou la réparation de pluſieurs chemins publics. On lit même le nom des deux derniers ſur une pierre milliaire trouvée dans un marais proche de Naaldwyk.

[Margin: par les Bataves. — 120. — Adreſſe de Soranus Archer Batave. — Marché d'Adrien. — Chemins des Romains.]

Les Bataves aiderent à déſarmer les meurtriers de Pertinax. On les voit

[Margin: Diſtinction des cohor-]

tes Bataves. enfuite s'attirer la confidération de Septime Sevère, & former un corps
197. diftinct, dont les Officiers avaient comme les Centurions des Légions Romaines, le droit de porter un cep de vigne, qui leur fervait de Bâton de commandement. On a découvert plufieurs antiquités qui ne permettent pas de douter que Sevère n'ait fait quelque féjour dans l'Ile. Il y fit élever un arfenal pour la quinzième Légion des Volontaires.

Arfenal de Septime Sevère.

Caracala Caracalla aimé & foutenu des Soldats instrumens & complices de fes crimes,
212. promena avec fecurité fa fureur dans tout l'Empire. Les mœurs farouches, & l'habillement guerrier des Germains le frapperent; il leur fit l'honneur de les eftimer & même de les craindre. On le voyait fouvent vêtu comme eux & paré d'une perruque blonde afin de mieux leur reffembler. Quand il eurent découvert fon faible, ils furent en profiter; ils en tirerent même de grandes fommes. On fait que les Bataves étaient comptés entre les Germains. Peut-être fous ce nom participerent-ils auffi à la révolte qui fit périr l'Empereur Alexandre Sevère.

LES FRANCS ET LES SAXONS.

ON a imaginé différentes hipothèſes touchant les émigrations des Barbares. Il eſt peut-être utile de s'arrêter un inſtant ſur une révolution qui changea toute la face de l'Europe, & à laquelle le païs dont nous faiſons l'hiſtoire, a eu tant de part. Les Romains en aſpirant à la Monarchie univerſelle ſouleverent tout l'univers contr'eux. Les Germains furent, de tous les peuples qu'ils attaquerent, les plus difficiles à vaincre, & les premiers à former des ligues militaires pour renverſer leur domination. Ils avaient vu ſous Civilis quelles ſecouſſes ils pouvaient donner à un Empire affaibli par ſon étendue & dechiré par les factions. Les échecs terribles qu'ils eſſuyerent ne les rebuterent point. Les mouvemens de leurs conſédérations réveillerent leurs voiſins du Nord. Elles ébranlerent tous les peuples du Rhin à l'Elbe & au Danube; & delà à la Viſtule à la Nave, & le long de la mer Baltique. Les Vandales trouverent le chemin ouvert par les Quades, & quoique les premieres irruptions euſſent été malheureuſes, ceux qui échapperent enchantés des

Origine des Emigrations.

richesses, des commodités, & du beau climat des provinces romaines apprirent à dédaigner une patrie triste & glacée, & devenus affamés de pillages, ils chercherent à s'établir en des lieux, où ils seraient en état de reprendre leurs courses. Ils les trouverent dans les contrées de Germanie dont la fleur des habitans avait été, ou détruite par les Romains, ou mêlée à d'autres ligues. Ceux à qui les habitations manquerent, entrerent dans les associations, les ranimerent & les soutinrent. Cependant l'épidémie des émigrations gagnait toujours de proche en proche une foule de petits peuples aussi pauvres que guerriers. Les Goths viennent après les Vandales; les Huns & les Alains (*) se succèdent comme

(*) C'étaient les Tartares de nos jours, les mêmes nations dont les conquêtes sont bien supérieures à celles d'Alexandre ou des Romains. Un philosophe moderne a prédit que ces Hordes ambulantes allaient redevenir les maîtres des Russes & les nôtres. Il est certain que des peuples à qui l'âpreté du climat donne des corps robustes & des esprits entreprenants, que leur vie active & errante engage à attaquer & à ne pas se décourager, ont un grand avantage sur des nations enervées par le repos, & amollies par les arts. Au lieu

les flots de la mer. Le Colosse de la puissance romaine après avoir résisté encore quelque tems à des attaques si violentes & si multipliées se dissoût & tombe. Les Provinces les plus riantes & les plus méridionales sont envahies par les peuples les plus féroces, & les plus septentrionaux. L'Europe éprouve une révolution de mœurs, de loix, de langage. Cette révolution fut cependant moins sensible dans nos Provinces, quoiqu'elles aient subi un grand nombre d'invasions; c'est que ceux qui les envahirent Francs, Saxons, Frisons, étaient tous des peuples sortis d'un même païs, de la Germanie (*).

---

d'hommes nous n'aurions, à ce que pense sans doute Rousseau, que des forteresses & des canons à opposer à des Guerriers que la grande barriere de la Chine, & les gorges murées du Caucase n'ont pu arrêter. Et les Moscovites, seuls en etat de prévenir cette révolution, s'en rendraient incapables, l'accèlereraient même en se civilisant.

(*) Mr. LAURENT VAN DEN SPIEGEL a développé cette observation dans un livre int: *Oorsp. en Hist. van 't Vaderl. Recht*, ouvrage profond & méthodique, où j'ai trouvé la clef de quelques points d'histoire très épineux.

Premieres ligues des Francs.

Les Francs, nom qui paraît désigner une association de Germains transrhéniens, formée par l'amour, d'abord de la liberté, ensuite du pillage, puis des conquêtes, mêlée probablement avec quelques-unes des peuplades sorties du Nord, entreprirent de s'élancer sur les Provinces de l'Empire. Alors dechirées par l'anarchie d'un gouvernement tout militaire, elles n'étaient plus que des théâtres de carnage. Dans l'espace de sept années on y vit paraître & disparaître jusqu'à trente prétendans nommés tirans. Ainsi le nom romain ne fit plus trembler les Barbares. Ils insulterent & forcerent bientôt les barrieres. On place la premiere irruption des Francs dans les Gaules, à peu-près dans le tems que Valérien mena ses troupes à sa malheureuse expédition contre les Perses. La Batavie fit alors partie de leurs établissemens, soit comme membre de la conf́édération, soit comme conquête.

Les Francs établis dans la Batavie.

260.

Posthumus soutenu par les Barbares.

On croit que ces mêmes Francs soutinrent Posthumus le plus célebre & le plus habile de ces trente Usurpateurs qui disparurent si vîte. Il fit en effet construire des camps & des routes, au-delà du Rhin. On conserve encore de ses médailles où l'on voit que les Barbares savaient aimer

& servir ceux à qui ils s'étaient dévoués.

Les Francs redoublaient leurs efforts pour pénétrer dans l'Empire. Ils devaient être bien redoutables, puis qu'un léger avantage qu'Aurélien, ensuite Empereur, mais alors simple Tribun d'une légion campée à Mayence, remporta sur eux, donna lieu à un vaudeville où les soldats se vantaient d'avoir fait main basse sur mille Francs & sur mille Sarmates. Il ne paraît pas que leurs bandes errantes se soient réunis en corps considérables. Combien de victoires Probus aurait-il dû remporter sur eux, s'il en avait, comme on le prétend, détruit jusqu'à quatre cens mille? C'étaient des conquérans bien rapides, puisqu'ils s'étaient déjà rendus maîtres de plus de soixante villes dans les Gaules. Ils en furent chassés avec la même rapidité. Relancés jusques dans leurs marais, & leurs retraites les plus inaccessib'es, Probus les contraignit de rester sur le Rhin, de cultiver les terres, (ce qui est la plus grande peine qu'on puisse imposer à des hommes accoutumés à vivre de brigandage), de payer tribut, de fournir des auxiliaires aux Romains, & de garder eux-mêmes les barrieres contre les incursions des autres Barbares.

Tentatives & défaites des Francs.

275.

Les Francs soumis par Probus.

Etonnante navigation de quelques corsaires Francs.

Obligés de refluer dans l'Ile des Bataves, les Francs porterent avec eux leur esprit inquiet & entreprenant. La situation de leurs établissemens fait présumer, que ce sont eux, qui, sans respect pour la foi des traités, brûlerent sous Probus plusieurs vaisseaux Romains qui étaient sur le Rhin. Ils ne s'en tinrent pas là. S'étant saisis d'un bon nombre de bâtimens, ils pénétrerent par l'Océan jusqu'en Espagne, où ils pillerent Tarragone. Delà voguant à pleines voiles vers la Sicile, ils forcerent & désolerent Siracuse. Enfin après avoir allarmé toutes les côtes d'Afrique, & de Lybie, sans avoir essuyé aucune perte considérable, ces avanturiers hardis rentrerent, après la plus étonnante navigation, dans l'Ile des Bataves par l'embouchure du Rhin. Le butin qu'ils rapporterent de leurs pirateries excita la cupidité de leurs compatriotes & de leurs voisins. Les Saxons qui habitaient originairement au-delà de l'Elbe, & s'étaient étendus le long de la mer du Nord, dans le païs des Cauches & des Frisons, se joignirent à ces nouveaux pirates. Montants de petits vaisseaux construits de bois & couverts de peaux de bœuf, ils croisaient en tout tems la mer Britannique. Nous les verrons bientôt maîtres de toute la Frise & conquérans de l'Angleterre.

Toutes les Marches de l'Empire étaient également menacées. Dioclétien sentant qu'il était impossible à une seule tête de mettre tout à couvert, avait trouvé dans Maximien un homme capable de le seconder sans lui faire ombrage. Celui-ci tomba sur les Germains, & en fit un horrible carnage. Les Francs furent aussi vaincus & réduits à demander la paix. Il confirma leur Roi nommé Gennobon, qui résidait à ce qu'on pense, dans la Batavie. Il en transplanta plusieurs dans le païs des Nerviens & des Treviriens, leur donna les loix romaines & des terres à cultiver, leur faisant jurer en même tems de ne plus inquiéter les provinces de l'Empire.

Victoires de Maximien sur les Francs.

284.

Il laissa à Carausius, Menapien, une flotte pour assurer les côtes & donner la chasse aux Corsaires Francs & Saxons. Carausius commença par s'enrichir en n'attaquant les Pirates que lorsqu'il était sûr, qu'ils s'étaient enrichis de dépouilles. Mais craignant le ressentiment de l'Empereur il se retira dans la grande Bretagne, où les Francs, ses partisans sortis la plus grande partie de la Batavie, le proclamerent Empereur. Constantius Chlorus créé César par Dioclétien s'avança d'abord avec une armée & une flotte dans la Batavie, occupée alors par différentes peuplades de

Carausius ligué avec les Francs & les Saxons.

287.

Francs. Plusieurs milliers furent pris, dissipés ou massacrés.

Probus chasse des troupes de Francs de la Batavie, soumet les Chamaves & les Frisons.

Semblables à des nuées qu'un orage promene d'un point de l'atmosphere à l'autre, & qu'un vent contraire repousse & balaïe avec la même facilité, les Barbares qui se pressaient les uns sur les autres du Nord au Midi, de l'Orient au Couchant, attaqués alors par la famine ou par le glaive se fondaient, disparaissaient ou se sauvaient dans les retraites les moins accessibles. La Batavie devint alors leur refuge ou plutôt leur proie. Constantius vint les y forcer & purgea le païs des émigrans dont il était inondé. Il en enleva une grande partie, & comme le voisinage de la mer les invitait à la piraterie, il les transplanta dans les païs connus à présent sous le nom de Beauvoisis, de Champagne, & de Picardie. On vit alors, dit un Panégiriste, tous ces Barbares labourer les campagnes & paître des troupeaux pour nourrir les Romains. Les Chamaves qui paraissent avoir formée une tribu de Francs établie entre le Rhin & l'Yssel, jusqu'à la mer, furent aussi domptés & cultiverent la terre pour les mêmes maîtres, de même que les Frisons & d'autres peuples.

Irruption & défaite des Francs

Constantin ayant succèdé à l'Empire après la mort de Constantius son pere,

on vit les Bructeres, les Chamaves, les Chérusques, les Vangions, les Tubantes, tous, peuplades, qui habitaient l'intérieur ou les environs de la Batavie, se liguer avec les Allemands & sous le nom commun de Francs, se préparer à piller les provinces de l'Empire, après s'être suivant l'ancienne coutume des Germains, choisi deux Rois ou Chefs. Ils se préparaient à passer le Rhin, lorsque Constantin parût sur la rive opposée. Cette arrivée imprévue de l'armée romaine jetta l'effroy parmi les Barbares; ils se dissiperent. Constantin peu content d'une victoire si facile, & s'imaginant, suivant l'usage, que son triomphe serait plus glorieux, s'il était teint de sang, feignit une retraite, & fit embusquer un détachement de ses troupes au-delà du Rhin. Cette perfidie réussit. Les Francs furent accablés par une attaque soudaine; une multitude prodigieuse fut prise ou massacrée, les troupeaux égorgés ou enlevés, les villages brulés. Les jeunes gens trop féroces pour souffrir l'esclavage, trop suspects pour être enrôlés, furent avec les deux Rois Ascaric, & Regaise livrés aux bêtes dans l'amphithéatre de Trèves. Cependant le courage de ces malheureuses victimes étonna ceux qui s'amusaient de leur supplice. On les vit courir au devant

par Constantin.

306.

Hist. B. Emp. 1. 70.

de la mort, & conſerver encore un air intrépide entre les dents & ſous les ongles des bêtes farouches, qui les déchiraient ſans leur arracher un ſoupir. Tel était l'héroïſme de ces Barbares, auſſi capables de ſouffrir des cruautés que d'en exercer. Voilà comment les illuſtres Romains ſe jouaient de l'humanité! Et Euſebe n'a pas craint de donner à ce Conſtantin, le nom de très doux & de très Clément!

Les Frontieres du Rhin miſes en état de défenſe.

Afin d'aſſurer les frontieres contre de cruelles incurſions, Conſtantin répara & garnit de troupes les forts déjà bâtis le long du Rhin juſqu'à l'Océan; il entretint auſſi ſur le fleuve une flotte bien armée. Dès lors ni les glaces de l'hiver, ni les ſécheresſes de l'été ne firent plus craindre de voir les Barbares paſſer le Rhin. Les Francs entrerent même dans une intime alliance avec les Romains.

Incurſions des Francs.

341.

Elle ne dura pas long-tems. Le premier Empereur Chrétien ayant eu l'imprudence de tranſporter le ſiège de l'Empire en Orient, & de l'affaiblir encore en le partageant entre ſes trois fils; dès qu'il fut mort, les Barbares inſulterent avec plus d'audace, & de ſuccès, toutes les frontieres de l'Occident. Les Francs établis près de l'Océan & par conſéquent dans la Batavie furent les plus terribles. On les voyait

braver avec autant d'intrépidité ſur l'Océan, qu'ils marchaient ſur la terre, ne ceſſer de pourſuivre quand ils étaient vainqueurs, & revenir bruſquement à la charge quand on croyait les avoir mis en fuite. Conſtans s'avança contr'eux; mais on a tout lieu de croire qu'il les ſoumit plutôt par l'argent que par la force.

Expéditions de Julien.

356.

Les Barbares avaient priſes, pillées & ſacagées cinquante villes le long du Rhin lorſque Conſtantius envoya Julien dans les Gaules. Ce Prince fit triompher par-tout les aigles romaines. Dans une ſanglante victoire qu'il remporta ſur les Allemands près de Strasbourg, on retrouve une aîle de Bataves employée comme des auxiliaires formidables, & propres à ſervir de reſſource dans les dernieres extrêmités. On voit enſuite le Vainqueur s'avancer du côté de la Batavie, pourſuivre & aſſiéger, entre Juliers & Gulick dans deux forts ſitués ſur la Meuſe, un parti de ſix-cent Francs, qu'il ne réduiſit cependant que par la diſette au bout de cinquante quatre jours de ſiège.

Recherches ſur les Saliens.

C'eſt dans le territoire de nos Provinces-Unies qu'on rencontre pour la premiere fois des Francs Saliens. Sans les faire venir ni du Sala en Franconie, ni de l'Yſſel ou Sala dans l'Overyſſel, ne pourrait-on pas trouver

l'étimologie de leur nom dans le ZAAH (Sale) qui signifie la mer chez les Grecs, dont la langue devenait alors plus commune par la translation du siège de l'Empire à Constantinople. La coutume, dit Ammien, leur a fait donner ce nom; peut être pour les distinguer des Ripuariens qui habitaient les rivieres. Et cette observation de Mr. VAN DEN SPIEGEL, est d'autant plus vraisemblable que les Saliens ne sont autres que ces Francs bravant suivant Libanius, la mer avec la même intrépidité qu'ils marchent sur la terre. Ce sont les mêmes qu'Eumenius place dans un païs, qu'à peine peut-on nommer terre. ,, En effet, dit-il, en parlant sans doute de la Zélande, l'Escaut l'environne, & se replie autour d'elle en faisant divers circuits;" & en parlant de la Hollande, ,, le Rhin la tient embrassée de ses deux bras. Ce païs est tellement imbibé d'eau que les endroits les plus fermes tremblent sous les pas (*)". C'est donc dans la Batavie & la Toxandrie qu'il faut cher-

Oorsp. en Hist. van 't Vad. Recht. 23.

(*) On voit que sans recourir aux Normands, c'est de la situation naturelle du païs que la Hollande & la Zélande dérivent leur nom; l'une de son terrein bas & plein de cavités, l'autre de sa position dans la mer.

cher le berceau des fondateurs de la Monarchie françaife, c'eft-là peut-être, qu'ils ont rédigé la loy fameufe, connue fou sle nom de Salique.

Julien marche contre les Saliens & les Chamaves.

359.

Ils avaient pour voifins les Chamaves, qui habitaient au-delà du Rhin vers fon embouchure. Il parait que ces uns & les autres s'étaient avancés fur les terres des Romains. D'ailleurs les deux peuples maîtres de bords & de la navigation du fleuve pouvaient arrêter les convois de grains que Julien faifait venir de la grande Bretagne pour être diftribués par le Rhin aux peuples réduits à la difette. On propofe d'acheter des Barbares la liberté du paffage; Julien rejette cette idée avec indignation, il s'avance, il fe hâte de marcher contre eux pour les éloigner ou les foumettre. Les Saliens allarmés lui envoyent des députés pour lui demander & lui offrir la paix. Julien les écoute, leur donne des efpérances & des préfens, mais en même tems ils preffe fa marche & paraît au milieu de leur païs lorfqu'ils s'y attendaient le moins. Les Saliens alors fans défenfe, & effrayés de l'appareil d'une armée formidable, tombent aux genoux du Prince, ils fe foumettent en livrant pour ôtages leurs femmes & leurs enfans.

Les Chamaves ne furent pas réduits

ſi facilement. Ils ſe diviſerent en petits pelotons qui fourageaient la nuit, & s'enfonçaient le jour dans l'épaiſſeur des forêts. Ces brigands étaient hors de priſe à des troupes régulieres, lorſqu'un Franc nommé Charietton d'une taille & d'une hardieſſe fort au-deſſus de l'ordinaire, offrit ſes ſervices. Quantité de Barbares avaient déjà péri ſous ſes coups. Il ſe fit alors accompagner de pluſieurs de ſes compatriotes inſtruits comme lui de la maniere de camper des ennemis, & des moyens de les ſurprendre. Ils les prenaient au dépourvu la nuit, pendant que le jour des troupes embuſquées dans tous les défilés maſſacraient ou faiſaient priſonniers tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Les malheureux Chamaves tremblerent alors de ſe voir exterminés; ils eurent recours à la clémence du Général Romain. Julien leur demande le fils de leur Roi pour ôtage. A cette parole les Barbares pouſſent des gémiſſemens & des cris lamentables, le pere s'écrie d'une voix entrecoupée de ſanglots, que ſon fils eſt tombé ſous le glaive des Romains. Ce ſpectacle attendrit Julien juſqu'aux larmes. Il fit paraître tout-à-coup le jeune Prince que l'on croyait mort, mais qui n'était que priſonnier. Les Barbares reſtent immobiles de ſurpriſe, de joie, d'ad-

miration. Julien n'eſt plus pour eux un conquérant armé du glaive pour exterminer ou dompter leur nation, c'eſt un Dieu bienfaiſant, ils tombent à ſes genoux. Julien après avoir reçu leur ſoumiſſion, & leurs promeſſes de ne plus rompre les traités faits avec les Romains, retint le jeune priſonnier auprès de lui, voulant, diſait-il, le traiter avec les honneurs qui convenaient à ſa naiſſance. Il ne demanda pour ôtage que la mere du jeune Prince.

Nous avons ſuivi dans ce trait d'hiſtoire le récit de Mr. LE BEAU. Hiſt. B. Emp. 2. 473. Il nous a paru concilier parfaitement des narrations très différentes. Mr. HUIDEKOPER a raiſon: les Quades que Zozime met ici ſur la Scène, il faut les laiſſer aux bords du Danube. Mel. Stok. 1. 10.

Les Attuariens, peuplade de Francs qui habitait la Gueldre & le Comté de Zutphen, & s'était habituée à ravager les côtes des Gaules furent ſoumis l'année ſuivante. Ainſi Julien voyait partout la victoire attachée à ſes pas. Il dit lui-même, qu'il a chaſſé les Chamaves, leur a enlevé une multitude prodigieuſe de femmes, d'enfans, de beſtiaux; que dans quatre expéditions au-delà du Rhin, il a traité les Barbares comme un Chaſſeur traite les bêtes ſauvages.

Les Attuariens ſubjugués.

360.

Les Cohortes Bataves dévouées à Julien.

L'Ile des Bataves commence à perdre fon nom. Elle ne le laiffe qu'aux auxiliaires qu'elle fourniffait toujours aux Romains, foit de fes anciens, foit de fes nouveaux habitans. On les voit à la fuite de Julien faire avec les Hérules & les Gaulois la principale force de fon armée. Il avait fû leur infpirer un attachement incroyable pour fa perfonne. Conftance ayant voulu les rappeller auprès de lui ; ils ne voulurent jamais fe féparer de Julien, alléguant qu'ils avaient pofé pour condition de leur fervice, qu'on ne leur ferait jamais paffer les Alpes. Ils eu-
363. rent fans doute la plus grande part à l'émeute de ces foldats qui proclamerent Julien Empereur, & l'éleverent fur le pavois fuivant l'ancienne coutume des Germains. Ils poufferent jufqu'au fanatifme le plus furieux, leur enthoufiasme pour lui. A Sirmie en Pannonie, ils immolerent dans leur défefpoir, Lucilien qui venait leur annoncer l'élection de Jovien fon gendre, & la mort de Julien.

Mouvemens des Barbares transrhéniens.

La terreur du nom de ce Prince avait contenu les Barbares tant qu'il vécut; ils fe réveillerent à fa mort de tous côtés. Jovien ne fit que paraître fur le trône. Valentinien fon fucccef-
366. feur trouva par-tout les Barbares difpofés à fe foulever ; ils ofaient même

fe plaindre, qu'on leur faifait des préfens moins confidérables qu'à l'ordinaire. Charieton qui commandait alors dans les deux Germanies avec le titre de Comte fut chargé de marcher contre les Germains & de prévenir leurs irruptions. Mais il fut lui-même furpris. Les Barbares fondirent avec impétuofité fur l'armée Romaine, l'enfoncerent & la mirent dans une déroute complette. Les Bataves fe démentirent dans cette occafion. Ils furent les premiers à fuir, ils perdirent même leur enfeigne, qui fut portée dans le camp des Barbares avec des acclamations de joie & confervée comme un trophée des plus glorieux.

Fuite des Cohortes Bataves & des Romains.

L'Empereur fut indigné de l'infidelle lâcheté de fes auxiliaires. Il fe tranfporte dans le camp, leur fait les reproches les plus fanglans, & pour comble d'ignominie, il ordonne qu'on les dégrade des armes & qu'on les vende comme de vils efclaves. Cette humiliation flétriffante fit la plus grande impreffion fur le cœur des Bataves. Ils crient miféricorde en promettant de laver leur honte dans le fang des ennemis. Valentinien ne fut pas infléxible, & l'on vit les Bataves dégager bientôt leur parole. Ils furent les premiers à charger près de Mets un détachement de Francs qui fut pref-

Les Bataves punis & pardonnés.

que exterminé. Et quelque tems après ils arracherent aux Barbares l'enſeigne qu'ils s'étaient laiſſé enlever.

Les Saxons.

Les Saxons habitaient originairement le Jutland. Ptolomée qui vivait dans le ſecond ſiècle, en parlant des peuples qui s'étendent le long de la mer du Nord, place les Friſons en deçà de l'Eems, les petits Cauches entre l'Eems & le Weſer, les grands Cauches entre le Weſer & l'Elbe, & au delà de l'Elbe dans le païs qu'on nomme aujourd'hui la Holſace & le Sleswick, les Saxons. Ceux-ci s'étaient de tems immémorial fait connaitre pour des pirates déterminés. On les vit enſuite admettre leurs voiſins à l'exercice du même métier, qu'ils regardaient comme très noble; & ſoit comme conquérans, ſoit comme les plus forts, on les voit donner leur nom à pluſieurs peuplades en deçà de l'Elbe. C'eſt ainſi qu'on les trouve établis dans les marais alors inacceſſibles des Cauches & des Friſons. C'eſt ainſi qu'on les rencontre juſques dans l'intérieur & dans les environs de la Batavie. Leurs incurſions fréquentes firent même appeller *Rivages Saxoniques*, les deux côtes oppoſées de la Gaule & de la grande Bretagne, où ils faiſaient leurs deſcentes. Leur ligue & celle des Francs paraît pour quelque tems abſorber les noms de toutes les

autres nations qui habitaient nos Provinces-Unies. On prétend même que tout le païs au-dessous de Nimègue jusqu'à l'Escaut fut appellé *Basse Saxe.* Un critique habile (*) a réfuté cette assertion. On ne saurait douter cependant que la rivalité de ces deux puissantes ligues ne dût les porter à des hostilités réciproques. Il semble même que l'une envahit souvent des parties du territoire de l'autre. Mais on les trouvait toujours réunies, quand il s'agissait d'infester les mers par des courses.

* *M. Huidecoper.*

Théodose, pere du grand Théodose qui devint Empereur, après avoir, avec l'aide des Cohortes Bataves, réprimé les incursions des Barbares qui désolaient l'intérieur de la Grande Bretagne, voulut nettoyer les mers des pirates qui les infestaient. Il leur donna la chasse, il en détruisit un grand nombre. Il entra ensuite sur leurs terres & sur celles des Francs établis vers le bas Rhin & le Wahal, & fit partout le dégat.

Théodose vainqueur des pirates Francs & Saxons.

Les Francs & les Saxons recommencerent bientôt leurs ravages & leurs cruautés. On voyait les derniers remonter le Rhin sur des barques légères, se jetter sur les frontieres des Romains, & après les avoir pillées faire passer leur butin dans leurs marais

Nouvelles courses des Francs & Saxons.

370.

presque impraticables. Le Comte Nannenus ne put soutenir leur attaque impétueuse. Le Général Sevère marcha contre eux à la tête d'un corps considérable. La vue d'une armée redoutable remplit les Saxons de terreur, ils demanderent la paix & livrerent une partie de leur jeunesse pour être incorporée aux troupes romaines. Pendant que les autres sur la foi du traité regagnaient leurs foyers sans crainte & sans défiance, que firent les Romains ? Ils détacherent un parti considérable pour leur dresser une embuscade dans un Vallon. La trahison ne réussit que trop ; tous les Saxons périrent non sans avoir vendu cherement leurs vies. C'est être trop impartial, s'écrie Ammien, que de nommer perfidie une telle exécution. N'etait-il pas permis de profiter d'une occasion favorable de détruire une bande de Brigands ? Cette apologie est digne des Romains d'alors, dont les forfaits autrefois hardis & héroiques, pour ainsi dire, ne portaient plus que l'empreinte de la faiblesse & de la lâcheté.

Dernieres expéditions des Cohortes Bataves.

Tels étaient les expéditions des armées de Valentinien. Cependant ce Prince trouvait toujours les Bataves prêts à couvrir de nouveaux lauriers & à faire oublier leur premiere fuite.

Quelque tems auparavant il s'était addreſſé à eux pour ſe venger des Allemands, qui à Sultz ſur le Nécre retranchés ſur un rocher eſcarpé, bravaient ſes efforts & l'avaient pourſuivi lui-même l'épée dans les reins. La nuit même gagnant le ſommet de la montagne avec des cordes & des crampons, les Bataves avaient attiré contre eux tous les Barbares & procuré une diverſion, à la faveur de laquelle, l'armée romaine pénétra d'un autre côté, ſurprit, enveloppa les ennemis qui furent preſque tous paſſés au fil de l'épée. On trouve encore des Cohortes Bataves dans la guerre de Thrace contre les Goths. Mais leur nom va ſe perdre dans les troubles qui ſuivirent la mort 378.
du Grand Théodoſe. Sous Honorius pluſieurs de leurs vieilles & nouvelles bandes s'établiſſent dans les Gaules, en Italie, en Orient, où elles étaient en garniſon. On prétend qu'elles ont laiſſé leur nom à Batavie ville de Rhétie, ainſi qu'à Paſſau au confluent du Danube & de l'Inn. Leur patrie put à peine ſauver une partie de ſon nom, qu'on retrouve dans la BETUWE actuelle. Le peu d'anciens habitans qu'elle conſerva ſe fondit dans les ligues & les peuplades nouvelles.

Théodoſe avait, malgré ſes talens ſupérieurs, eu peine à contenir les Bar- 395.

bares au delà des limites. Il n'eft pas étonnant qu'à fa mort ils fe foient débordés dans l'intérieur de l'Empire, quand même Stilicon ne les eut pas introduits. Tous les peuples fe confondent, & on eft etonné de voir toutes les contrées de l'Europe, ou entierement depeuplées, ou foulées par des hommes qu'elles n'avaient jamais produits. Au milieu de cette horrible confufion, comment débrouiller le fort de nos Provinces-Unies? On prétend qu'elles furent auffi la proie des Barbares, que les Vandales, les Alains, les Sueves, les Sclaves, vinrent s'y établir, mais on n'a point de preuves qui conftatent cette invafion, on eft au contraire fondé à croire que la fituation peu attrayante du païs le fauva du déluge de ces nations hiperboréennes que l'on voit fe jetter de préference dans les climats les plus doux & les plus riants. Les Francs & les Saxons n'étaient pas des gens à céder fi facilement leurs poffeffions. Nourris au fein d'une liberté antique & fauvage, ils avaient confervé cette élafticité d'ame & de corps, faute de laquelle les autres peuples amollis & énervés par une longue oppreffion ne peuvent fe défendre contre des nations audacieufes & aguerries qui connaiffaient leur faibleffe

Invafions des Barbares.

& dévoraient leurs dépouilles. Après avoir étudié ce point d'hiſtoire avec toute l'attention & la patience poſſibles, j'ai cru voir qu'on n'avoit point de raiſons à oppoſer, qu'il y en avait au contraire de fortes pour croire que les Provinces-Unies ont dans tout ce période été partagées entre les deux grandes ligues des Francs & des Saxons, que le cours du Rhin diviſait à peu près, ſans qu'on puiſſe aſſigner avec certitude leurs vraies limites, parceque les uns avaient ſouvent des Colonies dans le territoire des autres ; ce qui ſervirait à expliquer ce que diſent d'anciennes Chroniques, que les Saxons étaient établis au deſſous de Nimègue juſqu'à l'Eſcaut. Ce qui confirme ces obſervations c'eſt qu'on verra bientôt les Friſons envahir les mêmes païs, mais ne devoir leur établiſſemens qu'aux émigrations des Francs dans les Gaules, des Saxons en Angleterre. Cette remarque répand un grand jour ſur l'hiſtoire ancienne. Les perſonnes qui penſent que tous les pas vers la vérité en fait d'hiſtoire ſont précieux m'en ſauront gré. Le ſuffrage des autres lecteurs me ferait très flatteur, mais on ne peut contenter tous les goûts !

Rome ne pouvait ſe défendre elle même bien loin d'être en état de don- Ligue Armorique.

ner des fecours à fes Provinces. Entre
411. les peuples qui abandonnés de leurs fouverains fe gouvernerent par eux mêmes, on doit diftinguer la République des Armoriques. Elle comprenait la Bretagne actuelle, elle s'étendaitauffi plus avant le long des côtes de la mer. Quand on lit que cette union fut formée pour la défenfe commune, afin de réfifter aux incurfions affreufes des Barbares, qu'elle chaffa les Gouverneurs & les Magiftrats etablis par les Romains & qu'elle ne voulut plus écouter aucune propofition de rentrer fous la dépendance, on croit lire la révolution des Païs-bas dans le feizieme ficle!

Clodion Roi des Francs.

L'hiftoire des premiers Rois des Francs eft fort incertaine. Il paraît qu'ils n'étaient originairement que des Chefs fous lefquels la nation fe réuniffait, quand il s'agiffait d'exécuter des expéditions militaires. Chaque peuplade s'en choififfait un, mais cette multitude de commandans ne pouvant opérer entr'eux qu'une divifion funefte ils fe raffemblerent fous un feul, & c'eft à cette réunion qu'ils dûrent des fuccès permanens & des établiffemens folides dans les Gaules. Clodion eft le premier dont on fache quelque chofe d'authentique. Il faifait fa réfidence à Difpargum fur les frontrieres des Tongres,

gres, qu'on croit être Dieſt ſur le Demer dans le Brabant. Il eſt aſſez probable que la Toxandrie ou le Brabant fut le lieu, où les Francs redigerent la loi Salique qui n'etait d'abord que le recueil des uſages de la nation. C'était-là le centre de leur Royaume. Le ſavant Mr. Freret parait avoir prouvé dans ſes obſervations contre l'*Auteur du nouveau ſyſtême, le P. Daniel*, que le Royaume des Francs comprenait alors tous les païs qui forment aujourd'hui la Hollande, la Zéelande, le païs de Juliers, le Brabant, la Flandre, le Hainaut, les territoires & les villes de Cambray & d'Arras. Ce fut dans la plaîne de cette derniere ville que Clodion, dans le tems que tout ſon camp celébrait les nôces d'un Capitaine, fut ſurpris & tué avec une grande partie de ſa nobleſſe. Il ne parait pas que les Francs aient après cet échec été dépouillés de ce qu'ils poſſédaient dans les Gaules.

Oorsprong ende Historie van 't Vad. Recht. 50.

433.

Conquête de Saxons & des Friſons.

Les Bretons abandonnés à l'indépendance, après avoir été flétris & hébétés par l'eſclavage des Romains, ne purent ni maintenir leur liberté, ni repouſſer les irruptions féroces des Ecoſſais & des Pictes. Ils eurent l'imprudente lâcheté d'appeller à leur ſecours ces pirates qui depuis un ſiècle & demi avaient infeſtées leurs côtes.

Les ennemis des Bretons ne purent tenir contre le courage & l'expérience militaire des Saxons, mais les Bretons au lieu d'etre délivrés virent trop tard qu'ils avaient attiré chez eux des auxiliaires dont l'interêt & l'ambition étaient les ſeules loix. Enchantés de la douceur du climat & de la fertilité du terroir, les Saxons inviterent leurs compatriotes à venir aider & partager la conquête qu'ils méditaient. Elle ſût quelque tems diſputée, Horſa même un des Chefs fut tué dans une action, mais Hengist ſon frere recevant chaque jour de nouveaux renforts des peuples établis depuis l'embouchure du Rhin juſqu'au Jutland, la majeure partie des anciens Bretons fut à la longue exterminée, ou expulſée ou réduite à l'eſclavage.

446. Dès lors il ne reſta, dit Robertſon, aucun veſtige des inſtitutions antérieures à la conquête; tout changea, mœurs, loix, gouvernement, langage. On ſait que les Anglais ont enſuite parlé pendant longtems le dialecte Saxon. On verra bientôt leurs Miſſionnaires aborder en Friſe, & s'y faire entendre dans leur idiôme maternel. La langue des Francs était la même. On voit, en 597, pluſieurs Evêques Français ſuivre en qualité non ſeulement de coadjuteurs, mais d'interprêtes, l'Apôtre Auguſtin en Angleterre. Cette iden-

sité de langage prouve invinciblement que les Conquérans des Gaulois & des Bretons étaient sortis en grande partie des Provinces-Unies, & que les Provinces-Unies étaient alors occupées par les deux grandes ligues des Saxons & des Francs, parlant les uns & les autres le même langage (*).

(*) Les anciennes possessions & le commerce des Anglais en France ont introduit, il est vrai, dans leur idiôme moderne plus de mots du français actuel que d'aucune autre dialecte. Mais ce n'est pas aux emprunts, au pillage des mots qu'on peut reconnaître la parenté des langues ; c'est aux termes primitifs, aux conjugaisons, à la sintaxe. Sous ce rapport la langue anglaise est originairement tudesque. Il est d'ailleurs plus aisé à ceux qui parlent le tudesque de saisir l'accent Anglais qu'aux Français. Des Académiciens de Paris ont examiné la conformation des organes d'un Taitien pour découvrir ce qui l'empêchait de proférer certains sons, ils auraient bien dû faire aussi des épreuves sureux mêmes, & rechercher pourquoi ils ne peuvent prononcer ni le *th* anglais, ni le *ch* ou *g*, tudesque, ni le *cice* italien, ni &c. &c. &c. Ce ne serait pas là une recherche de pure spéculation, quand on se rappelle tant de Français égorgés pour n'avoir pu prononcer (en 1282) *Ciceri* en Sicile (en 1302), *Schild* à Bruges.

LES FRANCS ET LES FRISONS.

Les Frisons reparaissent.

C'EST ainsi que les Saxons qui habitaient la Frise coururent aux pillage de la Grande Bretagne les uns après les autres. Une grande partie de Frisons qui avaient pris le nom de la grande ligue s'y transporte. De là plusieurs historiens n'ont pas fait difficulté de dire que les Anglais descendaient de la nation Frisonne. Cette émigration eut des suites remarquables. Le peu de Frisons qui avaient conservé leur ancien nom ne tarderent pas à le faire revivre avec plus d'éclat. On prétend même qu'ils chasserent les Saxons de tout le païs & qu'ils leur enleverent le château de *Wiltenburg*, connu ensuite sous le nom d'*Utrecht*. La Frise s'étendit successivement le long de la mer du Nord, de l'Elbe au Rhin, à la Meuse, à l'Escaut. Les Saxons se retirent au Nord & au Midi ; on les trouve sur les bords du Weser & de l'Elbe, & même près du Rhin autour de la Frise. On les voit même souvent ligués avec les Frisons pour s'opposer à leurs ennemis communs, les Français.

C'eſt ainſi que les Provinces-Unies ſe trouvent de nouveau diviſées entre deux peuples que le Rhin ſéparait, les Friſons & les Francs. Des pirates Saxons tenterent une deſcente dans les Gaules. Les Francs étaient alors alliés des Romains. Leur Roi Childeric tomba ſur les Brigands qui furent taillés en pièces & diſſipés. Les Francs ſe jetterent enſuite, par répréſailles, ſur les Iles Saxonnes probablement les mêmes que Ptolomée place à l'embouchure de l'Elbe. Elles furent conquiſes, & les habitans obligés de ſe ſoumettre à Childeric.

Iles Saxonnes conquiſes par les Francs.

Pendant que les Empereurs d'Orient jouaient le rôle de Théologiens, ne s'occupant que de querelles de Religion, Rome & l'occident étaient la proie des Barbares. Semblable à ces météores qui laiſſent encore après leur extinction quelques trâces d'étonnement chez les peuples ſuperſtitieux, Rome en impoſait encore par ſon nom. Et comme ſi les Vainqueurs de l'Italie euſſent hérité des droits de l'Empire, on vit les Francs & les Saxons s'adreſſer aux Goths plutôt pour acquérir une eſpèce de droit ſur les païs conquis que pour faire un traité d'alliance. On trouvait auſſi dans quelques Provinces des Gouverneurs ſe prétendans Lieutenans des Romains. Tel fut

Clovis, Vainqueur de Siagrius. l'infortuné Siagrius. Clovis fils & Successeur de Chilpéric, Roi des Francs Saliens, le vainquit, lui fit couper la tête & enrôla sous ses drapeaux toutes les troupes Romaines qui lui aiderent ensuite à subjuguer la Thuringe.

486.

491. Les succès rapides de ce conquérant féroce qui s'était soumis la plus grande partie des Gaules, allarmerent les peuples de la Germanie. On pense que les Frisons qui ne devaient voir qu'avec crainte & jalousie l'accroissement formidable de la puissance des Francs, se joignirent, ainsi que les Saxons, à la confédération des Allemands. Le combat fut livré dans la plaîne de Tolbiac ou Zulpich entre Bonn & Juliers. Les Français Vainqueurs étendirent leur domination bien au delà du Rhin, du coté de Cologne.

Bataille de Zulpich.

496.

Clovis baptizé. Clovis attribua cette victoire au Dieu des Chrétiens; il abjura le culte des Idoles. Remi, Evêque de Rheims, lui dit en le baptisant, „ 'qu'il ne devait pas négliger d'honorer les Prêtres, „ de les consulter dans toutes les occasions & que de là dépendait le bonheur de son règne." Cette conversion servit encore à étendre & à affermir l'empire de Clovis dans les Gaules. Les deux royaumes que les Wisigoths y avaient fondés furent englou-

tis dans ses états. On prétend même qu'Anastase, Empereur d'Orient, lui donna le titre & les ornemens de Patrice, de Consul & d'Auguste. On dit aussi qu'il l'invitat à renouveller l'Empire d'Occident, sans doute afin qu'il réunît en un même corps toutes les portions démembrées de l'Empire Romain.

Puissance de Clovis.

Gregoire de Tours dit que Clovis immola à son ambition plus de neuf Princes ses parens & bien d'autres qui étaient ses voisins. Il ajoute „ que Dieu assujettissait tous les jours ses ennemis „ sous sa main, parce qu'il marchait „ devant lui en sincerité de cœur & „ qu'il faisait les choses qui lui étaient „ agréables. On lit dans un auteur moderne, que la conduite féroce, perfide & barbare de Clovis, & de la plupart de ses fils & de ses petits fils, ne doit pas nous prévenir contre le caractere des Français de ce tems-là, & dans un autre écrivain, que les Francs ardens au pillage, avides de conquêtes, féroces dans les Combats, avaient cependant un fonds particulier d'humanité. —— Ils avaient l'humanité des Lions & des Tigres qui ne dévorent plus lorsqu'ils sont rassasiés de proie.

Cruautés de Clovis.

Clovis laissa ses états à ses quatre fils. Quelle que fut la mere il suffisait

Théodoric Roi d'Austrasie. alors d'être fils de Roi pour monter sur le trône. Théodoric fils d'une concubine règna sur l'Austrasie ou France

511. Orientale. Elle comprenait tous les païs situés entre le Rhin, la Meuse & la Mosselle. Procope témoigne que le Rhin servait de limites aux Francs, d'où il suit, dit Mr. WAGENAAR, qu'une partie de la Gueldre & de la Hollande, se trouva avec la Zéelande sous la domination de Théodoric.

Descente de Cochiliac Roi des Normands. C'est sous ce règne que les Danois ou Normands commandés par leur Roi Cochiliac commencerent à se faire connaître par des ravages. Soit en remontant le Rhin auprès de Katwyck,

513. soit en débarquant plus au Sud, on trouve qu'ils pénétrerent jusques chez les Attuaires, qui habitaient une partie de la Gueldre. Ils avaient déjà rempli leurs vaisseaux de butin & de prisonniers, lorsque Théodebert fils de Théodoric marcha contre eux, les vainquit, tua leur Roi, enleva leur flotte, rassura & nettoya les côtes infestées par ces brigands.

Les Warnes. On donne au même Théodebert, devenu Roi d'Austrasie après la mort de son Pere, une sœur nommée Théodechilde. Elle épousa, dit-on, Hermegiskel Roi des Warnes, peuple, qui des bords du Waar était venu s'éta-

blir dans le Rhinland. On raconte qu'après la mort de son mari, les Seigneurs la firent consentir à donner sa main au Prince Radigis dont elle était belle mere. Cette alliance irrita une rivale audacieuse & puissante. C'était la fille du Roi des Angles ou Anglais, à laquelle le Prince avait été promis dez l'enfance. Elle arma 400 batimens, & embarqua, dit on, cent mille hommes. Pour en chercher un dans le continent elle passe la mer, & après avoir contraint le Prince à répudier Hermegiskel, elle l'épouse elle même. On s'apperçoit que nous touchons à des tems, où il faut toute la severité de la critique pour discerner le vrai du merveilleux; mais ce merveilleux donné pour tel sert à nous faire connaître l'esprit du siècle.

La France Orientale s'étendait dans la Germanie & avait les Saxons pour voisins. Il est facile de prévoir qu'un tel voisinage ne pouvait guères être paisible entre des Barbares également avides de pillages & de conquêtes, c'est-à dire des Héros. Les Saxons commencerent les hostilités en se jettant sur les terres des Français. Clotaire alors Roi d'Austrasie les alla chercher & les vainquit sur les bords du Weser. Les Saxons furent soumis à une imposition annuelle de 500 Clotaire Vainqueur des Saxons.

vaches. Les Romains étaient plus polis; ils n'avaient exigé des Frisons que les peaux. (p. 24)

Nouvelles courses des Saxons.

555. Les Saxons étaient pauvres, on leur enlevait cependant toutes leurs richesses; cet impôt leur parut un fardeau pesant, flétrissant, insupportable. Ils se souvinrent d'avoir fait acheter cher leur précedente défaite. Sollicités d'ailleurs sous main par Childebert Roi de Neustrie, ils portent le ravage & la désolation jusque dans le cœur de l'Austrasie. Ils s'en retournaient déjà gorgés de butin, lorsqu'ils trouverent sur leur route une armée formidable de français. L'effroi s'empare de leurs cœurs; ils demandent & promettent la paix, offrant de payer & d'augmenter même le tribut. Le Roy Clotaire était disposé à les écouter, mais ses Soldats insisterent pour qu'il livrât bataille. Ils le trainerent même hors de sa tente qu'ils déchirerent, & lui tenant le sabre sur la tête en le ménaçant de le frapper en cas de résistance, ils le contraignirent de les mener à l'ennemi. Les Saxons se bâttirent en désespérés, tinrent si fermes, & le carnage qu'ils firent, fut si terrible qu'on fut trop heureux de leur accorder des conditions plus douces. Si les premiers Rois de France, remarque le judicieux Robertson, posse-

daient une autorité si bornée même à la tête de leur armée, on conçoit que leur prérogative, pendant la paix, était encore plus limitée. Ils montaient sur le trône, non par droit de succession, mais en conséquence d'une élection libre & volontaire, faite par leurs sujets." Cette observation développe, sans avoir besoin d'un plus ample commentaire, le gouvernement politique de ce tems-là. Des conquérans aussi fiers, aussi libres, n'avaient pas de Souverains, ils n'avaient que des Chefs qu'ils suivaient, observe le même auteur, non par contrainte, mais par choix, non comme des soldats à qui il pouvait ordonner de marcher, mais comme des volontaires qui s'étaient offerts librement pour l'accompagner." L'idée de se choisir un chef ou Roi dont le commandement donnât plus d'uniformité & de vigueur aux expéditions militaires, est de la politique la plus simple & la plus naturelle. Mais celle de conférer à un seul homme un pouvoir arbitraire & absolu n'entra jamais dans la tête d'un peuple à demi sauvage. Il a encore le bonheur de sentir ses forces & de connaître les droits de l'homme.

Les Partages des Etats de Clotaire entre ses quatre fils devinrent une source de guerres civiles qui déchirerent Troubles en France.

tout l'Empire français & dans lesquelles nos Provinces furent sans doute enveloppées. Chilperic se rendit si redoutable par sa puissance & sa cruauté, que les Frisons, & les autres peuples transrhéniens, après le massacre de l'infortuné Sigebert, dont ils avaient appuyé le parti, n'oserent entreprendre aucune hostilité contre le tiran. Le récit des scènes sombres & tragiques dont la France fut alors le théatre sont presque étrangères à notre histoire, nous les épargnerons à nos lecteurs.

Les Warnes exterminés.

595. Le petit peuple des Warnes dont une avanture Romanesque nous a à peine débrouillé l'existence, occupe pour la seconde & derniere fois les annales de ce siècle. Ils attirerent, sans qu'on en sache la cause, les armes des Français dans leur païs. On tomba sur eux à l'improviste, on en massacra un si grand nombre que leur nom fut entierement éteint. Ceux qui réchapperent paraissent s'être fondus avec les Frisons.

Les fastes de la politique parlent seulement des Etats, qui, tout petits qu'ils puissent être, ne laissent pas de se gouverner par eux mêmes. On n'est plus rien dès qu'on est réuni comme à présent l'Irlande & l'Ecosse à l'Angleterre, l'a été durant plusieurs

ſiècles une grande partie de nos Provinces à d'autres etats. Les peuples alors n'ont plus de nom particulier, & leur territoire n'eſt connu que quand il plaît au Monarque d'y diriger ſes expéditions ou d'y tenir des aſſemblées. On a de Childebert pluſieurs ordonnances datées de *Trajectum*, nom qui convient à Maſtricht plutôt qu'à Utrecht occupée alors, dit Mr. WAGENAAR, par les Friſons.

Les Saxons ne portaient qu'en frémiſſant le joug des Français. Les Députés qu'ils envoyerent à Clotaire pour lui annoncer qu'ils ne voulaient être ſoûmis à perſonne s'exprimerent, dit on, avec une inſolence, qui ne reſta impunie, que parce qu'ils ſe laiſſerent baptiſer. Dagobert fils de Clotaire Roi d'Auſtraſie marcha contre les révoltés, & vint les attaquer ſur les bords du Weſer. Le premier choc laiſſa la victoire indéciſe. Mais le Roi ayant volé au ſecours de ſon fils chargea les Saxons avec une impétuoſité furieuſe, paſſa à leur Duc ſon épée à travers du corps, & remporta une victoire complette. Le Vainqueur parcourut enſuite toute la Saxe, ordonnant de maſſacrer tous ceux qui excédaient la hauteur de ſon épée. On tranſporta en France les femmes & les enfans pour les vendre comme eſclaves. Les Saxons vaincus & maſſacrés.

Les détails de cette expédition ont

Si les Frisons furent alors soumis aux Français.

ont paru romanesques à Mr. WAGENAAR. Cependant sur la foi de KLAAS KOLYN (*), dont il a ensuite reconnu, & avoué courageusement que la chronique était supposée, il mêle les Frisons aux Saxons & les rend également victimes de la vengeance effrénée des Vainqueurs. Il paraît, ajoute le même écrivain, en citant le même chroniqueur, que c'est à l'époque de cette conquête qu'il faut placer la prise du Chateau de Wiltenburg à Utrecht par Dagobert. Il ne parle, comme on voit, que par conjectures. Il y a au contraire des raisons

(*) KAKOLYN, dit plaisamment Mr. HUIDECOPER, est un jeune imposteur qui pour se faire écouter comme un vieillard, ajuste à son menton imberbe une barbe grise postiche, mais pareil à l'ane couvert de la peau du lion il est trahi par le son naturel de sa voix. Qu'un vil. intérêt ait fait fabriquer des médailles, des chartres, &c. C'est ce que l'histoire n'atteste que trop souvent; mais que dans ces derniers tems, on se soit amusé à entasser les mots tudesques les plus obscurs & les plus barbares, pour en rimer une chronique assez longue & l'offrir à la posterité sous un nom du XII. siècle, es-ce délire? es-ce scèleratesse? C'était, certainement, un métier bien sec, bien triste, bien ingrat.

très-fortes pour croire que les Français n'ont jamais eu quelque autorité en Frise avant la victoire de Pepin en 692. On trouve constamment les Frisons maîtres d'Utrecht. Et s'il est vrai que Dagobert y bâtit une Chapelle, les Frisons n'y consentirent un certain tems que pour ne pas s'attirer le ressentiment d'un voisin puissant & capable de tous les excès, qu'inspire un zèle aveugle & fanatique. On affirme même qu'ils ne tarderent pas à la renverser. Qui peut assurer si cette Chapelle n'etait pas construite sur la rive gauche du Rhin? Qui peut assurer, si la place de *Vicus Portus*, autour de laquelle ce Prince établit des péages sur les deux rives du Rhin, n'était pas située plus haut en remontant le fleuve du côté où les Français avaient les Saxons pour voisins? Et quand même ils auraient possédé une ou deux places au delà du Bas-Rhin il n'en faudrait pas conclure que les Frisons fussent sujets des Francs. Embden appartient aujourd'huy au Roi de Prusse, est il pour cela Souverain de toute la Frise? C'est ainsi qu'en paraissant nous écarter quelque fois, quoique rarement, du récit d'un Historien aussi sage, aussi éclairé que Mr. WAGENAAR, nous ne pouvons nous dispenser de proposer nos raisons. Sans cela pour-

rait-on nous pardonner notre témérité?

Dagobert laissa deux fils, Sigebert Roi d'Austrasie & Clovis du reste de l'Empire français. Ces deux Princes étaient trop indolens & trop inhabiles pour soutenir les rênes du gouvernement; ils en abandonnerent le soin aux Maires du Palais, qui n'étant originairement que les administrateurs des maisons royales, s'étaient peu-à-peu élevés jusqu'au Ministere & au commandement des armées. Se voyant ainsi investis de tout l'éxercice de la souveraineté, ils ne laisserent à leurs maîtres d'autre gloire que celle de se fonder un autre Royaume dans les cieux; ce qui était alors assez facile aux Princes, s'entend, car les Moines & les Prêtres en ouvraient la porte à tous ceux qui dotaient ou bâtissaient des Eglises & des Monasteres. Entrainées par la même ambition, deux sœurs de Grimoald Maire d'Austrasie s'acquirent un grande celebrité. Le Béguinage si fameux dans tous les Païs-bas, une Chapelle située au lieu où est à présent Geertruidenberg, paraissent devoir leur nom & leur établissement à ces deux pieuses Dames Geertrude & Begga. Il n'est pas étonnant qu'on les ait ensuite reverées comme Saintes; on a même pendant plusieurs siècles, con-

Moyens étranges pour gagner le ciel.

conſervé l'uſage de boire dans les feſtins & en d'autres ſolemnités une razade connue ſous le nom de *Sinte Geerden minne*.

Etat de la Religion.

Ces fondations religieuſes prouvent que le Chriſtianiſme commençait à pénétrer dans les Païs-bas. L'Evangile étant devenu ſous Conſtantin la Religion dominante de l'Empire, & ſous Clovis celle du Royaume des Francs, les lumieres de la foi durent s'étendre avec rapidité. On n'en voit cependant s'échapper que de très faibles étincelles le long de la rive gauche du bas Rhin & pas au-delà Lorſque ſous le Règne de Dagobert, St. Eloy élevé à la faveur par ſes talens pour l'orfevrerie, & ſur le ſiège de Noyon pour ſa piété, vint prêcher à Gand, à Courtray, à Anvers & chez les Barbares (ſans doute les Zélandais) qui par la ſituation de leur païs iſolé & entouré d'eau avaient eu peu d'occaſions d'entendre parler du Chriſtianiſme, il trouva par-tout les tenèbres les plus épaiſſes de l'idolatrie. L'auteur de ſa vie raconte qu'à ſa prédication on renverſait les idoles & les temples, & qu'on courait au baptême; ce qui prouve qu'il ne pénétra pas chez les Friſons d'au-delà du Rhin, puiſque nous les allons voir attachés avec une eſpèce de fanatiſme à leur ancien culte.

Missionaires en Frise.

On sait au contraire que les premiers Missionaires qui planterent la foi dans la Frise furent fournis par l'Angleterre.

677. Wilfrid Evêque d'York ayant encouru la disgrace d'Edfrid Roi de Northumberland, son Souverain, entreprit de porter ses plaintes au siège de Rome dont la puissance avait été introduite en même tems que l'Evangile chez les Anglais. Les vents pousserent le vaisseau sur les côtes de Frise. Ce fut inutilement que le cruel Ebroin Maire du Palais de France excité par Edfrid & par un ressentiment particulier, tenta d'arracher le Prélat de sa retraite pour le faire mourir. Adgille Roi des Frisons ne se laissa pas intimider par la puissance d'un voisin d'ailleurs redoutable. Loin de violer l'hospitalité, il brûla avec dédain, la lettre qu'on lui avait envoyée (*), rendit à Wilfrid & à ses compagnons tous les honneurs possibles, & leur permit de prêcher librement leur religion dans ses Etats. Comme le séjour que ces ardens convertisseurs firent en Frise fut très court, & qu'ils ne prêchaient guères qu'un demi-christianisme qui consistait à se laisser baptiser, & à croire

(*) Donc les Français n'avaient alors point d'autorité en Frise.

qu'un Pontife résidant sur les bords de Tibre était le Roi des Evêques & le premier des hommes, cette premiere prédication n'eut pas de grands succès.

Nouveaux Missionaires s'embarquent pour la Frise.

688.

Environ dix ans après le Moine Egbert issu d'une noble famille Anglaise entreprit de conquérir au christianisme le païs des Frisons. Il était déjà en mer lorsqu'une furieuse tempête jetta son vaisseau sur des bancs de sable. Le saint Missionaire eut peur, il renonça à sa glorieuse expédition. Wigbert son compagnon ne se rebuta pas si facilement, il poursuivit son voyage, aborda en Frise, où il trouva une terre très ingrate à défricher. Le Roi Radboud Successeur d'Adgille était aussi attaché à l'idolâtrie que l'ardent Missionaire à la religion qu'il annonçait. Il était réservé à d'autres ouvriers & à d'autres moyens de recueillir des fruits dans ce sol rébelle; nous verrons bientôt que's étaient ces fruits arrachés avec violence avant la saison, & arrosés quelquefois de sang.

Les Frisons vaincus & soumis par Pepin.

692.

En France la Mairie avait éclipsé la Royauté. Pepin d'Heristal à la tête des trois Royaumes d'Austrasie, de Neustrie & de Bourgogne, maître de la personne des Rois, voyant toute l'autorité concentrée dans sa personne entreprit de reculer les bornes de l'Empire français.

Les Frisons jusqu'alors indomptés, & les Saxons qui dans l'anarchie des précedentes guerres civiles s'étaient procuré l'indépendance, oserent braver la puissance formidable qui les ménaçait. On en vint à une bataille rangée où les Français victorieux firent promettre aux Vaincus de reconnaître leur Empire. Un historien * qui vivait à-peu-près dans le même tems dit à cette occasion que Pepin se soumit la Frise citérieure; ce qui fait présumer que les Frisons pouvaient dans les derniers troubles s'être avancé en deçà du Rhin. On voit, en effet, suivant le témoignage d'anciens historiens, que tout le païs le long de la côte, jusqu'à *Schaltheim* près d'Anvers à l'embouchure de l'Escaut fut compris sous le nom commun de Frise. La suite de l'histoire va nous apprendre qu'Utrecht resta encore quelque tems sous la même domination.

* Bede.

Willebrord prêche en Frise.

695. Pepin n'était pas moins zélé pour étendre le Christianisme. Il chargea Willebrord de le prêcher aux Frisons. Ce nouvel apôtre avait succé en Angleterre, sa patrie, les maximes les plus outrées sur la puissance du pape. Afin d'ériger un Evêché ou un Archevêché relevant immédiatement du siège de Rome, il se rendit auprès de Sergius I, & se fit sacrer Evêque des Frisons

ſous le nom de Clément. On dit que, ſoit avant ſoit après ce voyage, étant venu dans l'Ile de Walcheren, il trouva les infidèles proſternés aux pieds d'un Mercure adoré ſous le nom de Wodan ou Godan, ce qui enflamma ſi fort ſon zèle, qu'il briſa la ſtatue, & reprocha vivement aux Idolâtres leur infidélité. On ajoute qu'un Miniſtre ou Serviteur de l'Idole prit, en vrai payen, le parti de ſon Dieu outragé. Il tombe ſur l'Apôtre du Seigneur & lui décharge un coup de Sabre ſur la tête; mais ce forcené fut bien puni; car le Diable le ſaiſit, le tourmenta & le précipita au bout de 3 jours dans le goufre infernal. Le Saint au contraire ne manqua pas d'être guéri promptement & radicalement.

Non contens de s'oppoſer de toutes leurs forces à la prédication de l'évangile, ſans conſidérer qu'elle était ſoutenue par Pepin, les Friſons ſe mirent à faire des courſes ſur les frontieres des Français. Il paraît même qu'ils s'étaient aſſociés un certain *Everard* Seigneur d'un certain Bourg ou territoire nommé *Elſt*, ſitué dans la Betuwe. Ce qui eſt vrai, c'eſt que cet Everard eſt accuſé dans des Chroniques authentiques de s'être ligué avec les infidèles, nom qui ne peut convenir qu'aux Friſons. Pepin vint les attaquer

Incurſions des Friſons.

697.

près du fort de Doreſtad, c'eſt-à-dire Duurſtede ſur le Rhin. Le combat fut long & ſanglant, mais enfin les Friſons furent enfoncés de toutes parts & Radboud alla ſe cacher précipitamment au fond de la Friſe. On penſe que la ville ou citadelle d'Utrecht tomba alors entre les mains des Français. Il paraît cependant que la guerre ſe termina par un traité, puiſque peu de tems après on trouve Grimoald fils de Pepin marié avec Theudeſinde fille du Roi Radboud.

Progrès des Miſſionaires.

698.

La Religion des Vainqueurs fut prêchée avec ſécurité. Des Egliſes bâties de tous côtés à Vlaardingen, Petten, Heilo, où l'on trouve encore un puit qui porte le nom de S. Willebrord, à Duurſtede, Woudrichem, Riswyk, Hageſtein, Zandwyk, Malſen, Oud Heuſden, Schoonderwoerd, Arkel, tous endroits de la Friſe, prouvent, ſi les chroniques diſent vrai, que les armes de Pepin donnerent pour cette fois beaucoup d'efficace à la prédication. On attribue au même Willebrord bon nombre de miracles auſſi amuſans qu'incroyables. Il eſt fâcheux que des critiques durs & atrabilaires, auſſi bien chez les Catholiques que chez les Proteſtans, aient relégué toutes ces ſortes d'avantures merveilleuſes avec les chimères des lutins & des revenans.

Les foirées d'hiver n'en font devenues que plus longues & plus accablantes! Elles étaient fi courtes fi délicieufes dans le bon vieux tems!

Grimoald étant à Liège dans l'églife de St. Lambert, où il faifait fa priere, fut affaffiné par Rangaire le Frifon garde du Roi Radboud. On dit que la Princeffe Theudelinde, incitée foit par fon pere foit par quelque autre motif d'animofité contre fon mari, avait fuborné le Scélerat, qui lui porta le coup. On ignore ce qu'elle devint dans la fuite; mais on fait que Pepin fit périr par les tourmens tous ceux qui avaient trempé dans la mort de fon fils. Théobalde fon petit fils quoiqu'enfant fut nommé Maire du Palais. Mais dès que la mort eut enlevé Pepin, ce qui arriva quelques mois après, Plectrude fa veuve entreprit de gouverner les trois Royaumes en qualité de régente de Theobalde. Les peuples fe révolterent; ils élurent pour maire du Palais un Seigneur nommé Rainfroy; qui trouvant dans Charles Martel un concurrent auffi redoutable par fa naiffance, (il était fils naturel de Pepin, & pouvait lui fuccèder fuivant l'ufage de ces tems-là,) foit par fes qualités héroiques, fit alliance avec Radboud animé d'ailleurs contre toute la race de Pepin.

Grimoald affaffiné.

714.

715.

Radboud vainqueur de Charles.

716.

Charles s'étant présenté aux Frisons près de Cologne, fut battu, & une grande partie de ses soldats passée au fil de l'épée. Rainfroy à la tête des troupes de Chilperic II. entra aussitôt dans la forêt des Ardennes. Elle s'étendait alors dans la Flandre, le Luxembourg, une partie de la Gueldre, le Brabant, & l'on dit que le bois de Sonien près de Bruxelles en est un reste. Rainfroy la traversa & vint réjoindre les Frisons triomphans. Pendant que les confédérés se répandaient çà & là sans précaution, Charles tomba tout-à-coup sur eux, à Amblef près de l'abbaye de Stablo dans le païs de Liège; ils furent entierement dissipés. Cette victoire fut le coup décisif. Depuis cet époque Charles Martel, à force d'héroisme & de prudence, parvint bientôt à se rendre maître de l'état, comme son pere l'avait été.

Le Frisons surpris.

Conversion de Radboud manquée.

719.

Radboud fut obligé de se soumettre, & l'on pense qu'il promit d'embrasser la religion chrétienne. Wolfran Evêque de Sens fit même le voyage de Frise. Les travaux apostoliques de ce Prélat eurent les plus grands succès, une multitude prodigieuse courut au baptême. Le Roi même, dont un des fils venait de se convertir, se présenta sur les fonds. Il y entrait déjà, lorsque se retournant tout-

à-coup, il demanda à Wolfran quel était le destin du grand nombre de ses illustres ancêtres décédés avant lui. Etants morts sans baptême, répondit le Prélat, vous devez les croire infailliblement damnés. Alors Radboud retira le pied de la cuve; „j'aime mieux „ repliqua-t-il aller avec mes peres dans „ le paradis peuplé de Wodan, que d'être au ciel avec une poignée de vos „ chrétiens." Wolfran se retira; & Radboud, consumé depuis plusieurs années par une maladie de langueur, mourut trois jours après. Les Chroniques attribuent cette mort au Diable à qui il s'étoit voué. Il est singulier que l'esprit malin entendit toujours si mal ses propres intérêts.

L'évangile fit ensuite de tous côtés des conquêtes sur l'idolâtrie, on relevait les églises renversées, & Willebrord jettait les fondemens du siège épiscopal d'Utrecht devenu le centre de cette mission. Pour la rendre florissante Charles n'épargnait pas les liberalité. Il accorda en 722 à un monastere bâti dans l'enceinte d'Utrecht, tous les revenus qui devaient entrer dans le fisc, soit du dedans soit des environs de la ville, les pâturages de *Gravaningen*, le village ou château de *Fethna*, avec les manses, terres, ca-

Donations à l'Eglise d'Utrecht.

722.

banes, maisons, habitans serfs ou lites, les bois, arbres, eaux, canaux, troupeaux avec les pasteurs de l'un ou l'autre sexe. La formule porte que c'est pour racheter ses pechés & gagner le ciel. Dans une autre diplôme, où l'on donne à l'église consacrée à Utrecht sous le nom du Sauveur & de la Ste. Vierge, tous les biens confisqués au Seigneur Everard dans la Bétuwe, on dévoue au courroux céleste quiconque osera y contrevenir, on lui souhaite la damnation & que la terre s'entr'ouvre pour l'en-

*Heda, 28. 30. gloutir tout vivant comme Dathan, & Abyron *. On voit qu'outre la jurisdiction civile & ecclésiastique, les Evêques acquérant par les concessions des droits illimités sur la personne de ceux qu'on leur transportait, comme des troupeaux de brebis, ils étoient en état de s'élever insensiblement à la puissance énorme, dont nous les verrons ensuite revêtus. Dans ce tems-là une métairie comprenait, avec les immeubles, les bestiaux & les esclaves qui la mettaient en valeur.

Révolte des Frisons sous Poppon.

732. Tandis que la bravoure de Charles Martel sauvait la France & l'Europe des armes musulmanes sous l'effort desquelles étaient déjà tombées toutes les provinces méridionales depuis les Pi-

renées jusqu'aux Alpes (*); les Frisons profitaient de cette diversion pour se réunir sous Poppon successeur de Radboud. On ignore les motifs de leur révolte. Amoureux de la liberté jusqu'à l'enthousiasme, peut-être s'imaginaient-ils qu'on voulait les lier au joug par le christianisme; allarmés peut-être de l'accroissement formidable de la puissance des Français, ils se jetterent, suivant l'ancienne coutûme des Germains, sur la frontiere & exercerent par-tout des hostilités atroces. Charles Martel vole aussitôt contre eux, mais par un nouveau trait d'habile capitaine, il crut ne pouvoir dompter des peuples si indociles, qu'en portant la guerre dans le cœur de leur païs. Une flotte bien armée s'avança le long des côtes à l'Est du Zuiderzée par le lac de Borndiep entre l'Ostergo & le Westergo, où la mer avant la construction des digues pénétrant bien avant dans les terres, formait vraisemblablement deux peninsules auxquelles les auteurs du tems donnent

(*) Si ce vaillant homme n'avait pas arrêté cet impétueux torrent (dans la célèbre journée de Poitiers) dit un auteur fertile en saillies; on verrait peut-être aujourd hui autant de Turbans en France (j'ajoute en Europe,) qu'en Asie.

Défaite des Frisons. le nom d'Iles. Les Frisons incapables de soutenir l'attaque impétueuse d'une armée si bien commandée, sont

736. enfoncés de toutes parts avec un horrible carnage; Poppon périt les armes à la main. Ensuite les vainqueurs parcourant tout le païs le fer d'une main, le flambeau de l'autre, pillent, brûlent, renversent temples, idoles, bois sacrés, & après avoir soumis tous les peuples, ils rentrent dans leurs vaisseaux gorgés de butin.

Testament de Willebrord. Cette révolution était favorable à la prédication de l'évangile; mais Willebrord n'eut pas le tems d'en recueil-

737. lir les fruits; il mourut l'année suivante dans l'Abbaye d'Epternach qu'Irmine fille de Dagobert II. avait bâti & doté auprès de Trèves. Le testament, que ce serviteur de Dieu a laissé, montre que ses travaux apostoliques n'avaient pas été sans récompense dans ce monde. Des domaines immenses, des terres de la plus vaste étendue, des villages entiers, des droits de péage qu'il légua à son abbaye dans la Gueldre, le Brabant & sur-tout en Hollande font connaître la piété du siècle, & le désintéressement des convertisseurs.

Mort de Charles. Martel. Charles Martel mourut sans avoir ôsé prendre le nom de Roi après avoir gouverné en souverain pendant vingt-

cinq ans, laissant la réputation d'un Prince aussi vaillant que politique. 741.
Les Ecclésiastiques, dont-il avait souvent distribué les richesses exorbitantes à ses soldats & à ses capitaines n'en ont pas jugé si favorablement. Il ne fut selon eux qu'un tiran, il fut damné en corps & en ame; car son tombeau ayant été ouvert on n'y trouva qu'un horrible dragon qui en sortit avec une fumée puante. On l'avoit vu même, en revelation sans doute, tourmenté par les diables dans les enfers. Cependant son autorité se trouva si bien établie à sa mort qu'il ne s'éleva pas la moindre contradiction dans le partage que ses deux fils Carloman & Pepin se firent de l'Empire Français.

Winfrid était un moine Anglais ou Ecossais, qui dès les commencemens de la prédication avait abordé en Frise, & s'était même arrêté quelque tems à Wyk te Duurstede. S'étant delà rendu à Utrecht, il avait inutilement tenté de convertir le Roi Radboud. Toute l'Allemagne devint ensuite le théatre du zèle de Winfrid. Il fit plusieurs voyages à Rome. Le Pape le nomma Pasteur universel de toute la Germanie, ensuite Archevêque de Mayence, sous le nom de Boniface. Pepin l'ayant chargé de pour-

Winfrid ou Boniface.

741.

voir l'Eglise d'Utrecht d'un Evêque après la mort de Willebrord, il avoit sacré & installé Grégoire de Trèves, issu d'une famille royale. Les lettres de Boniface font voir combien le nombre des chrétiens était petit dans ces cantons en comparaison de celui des mécréans Eh quel christianisme! On voyait les prêtres tantôt baptisant à la maniere des chrétiens, tantôt immolant des boucs & des taureaux aux divinités payennes. On mangeait des chairs immolées, & on croyait les purifier par le signe de la croix; il y avait même des chrétiens qui vendaient leurs esclaves pour servir à d'horribles sacrifices. On leur reprochait comme un crime exécrable leur coutûme de manger du cheval & du lard cuit ou crû. Ils avaient peu de prêtres; encore étaient-ils adonnés aux plus énormes débauches, à un concubinage public. Il s'était même trouvé un prêtre qui avait baptisé: *in nomine patria & filia*, &c. & Boniface avait eu la bonhommie de rebaptiser tous ceux sur lesquels on s'était servi de cette formule. C'est envain qu'on tentait d'empêcher des prêtres & des Evêques de s'adonner aux exercices de la chasse si opposés à la modestie clericale; plusieurs même allaient à la guerre contre les chrétiens aussi bien que contre

Etat du christianisme en Frise.

les infidèles. C'eſt à cette conduite ſcandaleuſe que le Pape Zacharie ne fait pas difficulté d'attribuer les victoires que les payens remportaient de tems en tems ſur les chrétiens. Quelques prêtres vagabonds éxerçaient leur miniſtere ſans ordination légitime ou ſans l'aveu des Evêques. Trois eſpèces d'héréſiarques, Adalbert, Clément & Samſon ſemaient des dogmes nouveaux & racontaient des viſions. Boniface, pour réprimer ces abus & ces erreurs, les fit attaquer & foudroier dans pluſieurs aſſemblées eccléſiaſtiques & nationales où il préſidait toujours. Les erreurs tomberent par leur abſurdité, mais les déſordres ne purent être déracinés de long-tems.

D'un autre côté Boniface s'attachait à faire des proſélites par la perſuaſion. Daniel Evêque de Wincheſter lui donne dans ſes lettres pluſieurs avis ſur ce ſujet. „ Accordez, dit-il, aux Idolâtres la généalogie de leurs Dieux. „ Demandez leur enſuite ſi ces Dieux „ peuvent avoir été les créateurs du „ monde? s'ils ſe ſont engendrés les „ uns les autres? où ces Dieux pouvaient-ils être logés, avant la création? Pourquoi leur ſacrifiant pour „ les biens temporels, ils ſont ſi pauvres, pendant que les chrétiens poſſédent des terres fertiles en bled,

„ huile, vin & toutes ſortes de pro-
„ ductions ! Faites leur conſidérer la
„ vaſte étendue du monde chrétien en
„ comparaiſon duquel ils ſont ſi peu
„ de choſe, que leur religion autre-
„ fois dominante a été ſubjuguée à la
„ prédication de l'évangile." De pareilles raiſons étaient ſans doute ſpécieuſes pour des Barbares, & les embarraſſaient juſqu'à ce que l'habitude, ſeul aſcendant de tels peuples, les eut accoutumés au chriſtianiſme. Mais quelle dialectique à attendre d'un ſiècle où l'imprimerie n'étant pas inventée, la diſette du parchemin, la rareté des Copiſtes rendaient les livres ſi chers & ſi peu communs qu'un paſteur pouvait à peine ſe procurer une bible. Boniface était un génie ſupérieur du ſiècle ; c'eſt cependant lui qui dénonça Virgile miſſionaire de Germanie, & qui le fit condamner comme un hérétique, parce qu'il plaçait d'autres hommes dans la partie du globe oppoſée à celle que nous habitons, c'eſt-à-dire qu'il ſoutenait qu'il y avait des antipodes.

Les Saxons & les Friſons vaincus.

743. Pendant qu'une partie du nord était à peine demi chrétienne, tout le reſte reſtait encore plongé dans les ténèbres du paganiſme. Tels étaient les Saxons toujours impatiens du joug des Français. Vaincu par Carloman, Didéric leur Chef ſe ligua enſuite avec Rad-

boud Seigneur de la Basse Frise, frere de Gondebaud qui avait succedé à Adgille, frere de Poppon dont nous avons parlé. Les deux Rois, Pepin & Carloman, ayant réunies toutes leurs forces, marcherent contre les deux nations revoltées. La victoire des Français fut des plus complettes. Il faut croire que les Frisons négociérent un traité avec les Français, puisque après l'abdication que fit Carloman du Duché d'Austrasie pour aller se faire moine dans la solitude du Mont Cassin, on les voit combattre sous les drapeaux des Français, & contribuer à une victoire où les Saxons qui avaient brûlé plus de trente églises dans l'Evêché de Boniface, furent taillés en pièces ou faits prisonniers, leur païs mis à feu & à sang; & un grand nombre baptisé pour éviter la mort ou l'esclavage.

744.

746.

Les Frisons combattent pour les Français.

Pepin surnommé le Bref, voyant toute l'autorité concentrée dans sa personne entreprit de détruire l'antique respect que les Français conservaient pour le sang de leurs premiers Rois. Il commença par s'assurer les suffrages des grands, & par gagner tous les Ecclésiastiques en leur faisant restituer une partie des biens que son pere leur avait ôté (*). Le

Pepin déclaré Roi & sacré par Boniface.

751.

(*) Un capitulaire de 755. (art. 30.) est remarquable. On condamne à la Bastonade

Pape, dont les décisions pouvaient être d'un grand poids sur l'esprit de la multitude, ayant déclaré qu'il était convenable de donner le titre à celui qui avait l'autorité, Childeric III. dernier Roi du sang de Clovis fut razé & enfermé avec son fils dans un monastere. Pepin se fit proclamer solemnellement, & l'illustre Boniface qui avait été l'ame de cette révolution, le sacra dans l'Eglise de Soissons. Voilà le premier exemple d'un Roi des Français, se faisant oindre à l'exemple des Rois d'Israel. Cette onction était propre à inspirer à des peuples superstitieux une sorte de vénération religieuse. C'est ainsi que se perdit la céremonie antique & guerriere d'inaugurer les Rois en les promenant sur un bouclier autour de leur camp. „Voilà le germe de cet orgueilleux délire qui fit commettre aux Ecclésiastiques tant d'attentats contre l'autorité temporelle. Comme les Evêques, en imposant la couronne, semblaient la donner de la part de Dieu, ils prétendirent qu'ils pouvaient aussi l'ôter, juger & déposer leurs Souverains. Ce ne furent

Essais Hist. sur Paris. 2. 103.

Fleuri Hist. Eccl. disc. 4. 10. 11.

---

tout Ecclésiastique & tout Moine qui viendra à la cour porter des plaintes contre son Evêque ou son Abbé.

plus d'humbles pasteurs, modestement assis dans les conciles sur des stales de bois, un cierge à la main; c'était de nouvelles puissances, armées de la foudre, portées sur les orages & les tempêtes qu'elles excitaient dans l'état, & qui, se croyant le front dans les cieux, foulaient les Sceptres d'un pied superbe, les rendaient, ou les distribuaient à leur gré."

C'est ainsi que les Saints d'alors ne craignaient pas de s'immiscer dans les affaires politiques les plus délicates. On avait vu quelque tems auparavant à Leptines le même Boniface entrainer par son éloquence toute une assemblée d'Evêques, & leur persuader de céder à Pepin une partie des biens de l'église pour l'entretien des troupes. Il savait combien la faveur & le crédit de son Souverain pouvait contribuer au succès de ses prédications. On voit aussi dans un débat qu'il eut avec Hildegaire l'Evêque de Cologne au sujet de l'Evêché d'Utrecht, dont tous deux revendiquaient la jurisdiction, qu'il n'était pas moins jaloux de ses droits pontificaux. On ignore le résultat de ce différend; mais on trouve après la mort des deux parties le siège d'Utrecht soumis à la métropole de Cologne.

Débat sur la jurisdiction de l'Evêché d'Utrecht.

Cependant la propagation de l'évangile était la passion dominante de Bo-

Derniere mission de Boniface en Frise.

niface. Entrainé par un zèle dont son âge très avancé ne put ralentir l'ardeur, il entreprit une nouvelle mission dans la Frise. Les progrès qu'elle fit allarmerent ceux qui prenaient à cœur l'ancienne religion. Un jour que campé à Dokkum, Boniface attendait les Néophites qui devaient s'assembler pour recevoir la confirmation, une troupe de payens fondit tout-à-coup sur lui & sur ceux de sa suite. Soit pour attirer un peuple grossier par l'éclat, soit qu'on voulut prendre ses sûretés dans un climat inconnu & barbare, soit par un faste ordinaire aux riches prélats de ce siècle, le Saint Apôtre avait à sa suite un train brillant, des tentes dressées, & des gens armés. Quelques-uns voulurent repousser la force par la force, mais,
754. accablés par la multitude, ils furent martirisés à leur corps défendant. Tous périrent au nombre de 53, parmi lesquels on compte un nommé Eoban qu'on croit avoir été Evêque d'Utrecht. Tout ce qui se trouva dans le camp & dans les bateaux devint la proie des Barbares. Avides de butin & n'ayant trouvé dans quelques coffres que des livres dont-ils ignoraient ou méprisaient l'usage, ils les jetterent dans les marais. On prétend cependant en avoir retrouvés &

ſauvés trois qui furent portés avec le corps de Boniface dans l'abbaye de Fulde qu'il avait fondée au païs de Heſſe. * Cette abbaye n'était d'abord qu'une égliſe couverte de chaumes; c'eſt aujourd'hui une Principauté; il faut être gentilhomme pour être Moine; l'Abbé eſt ſouverain depuis longtems & Evêque depuis 1753.

* Annal. de l'Empire, 1. 12.

Les Chrétiens du païs vengerent cruellement la mort de Boniface. Ayant à leur tête un des Gouverneurs de la France Orientale, ils traverſerent les Lauwers, ravagerent les champs des infidèles, firent main baſſe ſur tous ceux qu'ils ſoupçonnèrent d'avoir trempé dans le meurtre, emmenèrent leurs femmes, leurs enfans, leurs eſclaves. On raconte auſſi que Radboud II., qui règnait alors à l'Eſt des Lauwers, ſoupçonné d'avoir ſuſcité la perſécution n'échappa à leur fer vangeur qu'en ſe ſauvant dans le Jutland.



CHARLEMAGNE.

Les Saxons vaincus par Charlemagne.

768.

PEpin laiſſa tous ſes Etats à ſes deux fils. Carl ou Charles, connu enſuite ſous le nom de Charlemagne, étant devenu, par la mort ſubite de ſon frere, ſeul maître de toute la Monarchie, marcha contre les Saxons que ſon père avait vaincu pour la troiſième fois, qu'il avait ſoumis à un tribut de 300 chevaux, mais qui n'en étaient pas moins toujours prêts à briſer le joug dès que le Vainqueur était éloigné. Leur camp d'Heresbourg fut forcé, leur idole appellée Irmanſœule, ce qui ſignifie colomne d'Irman, détruite, tout le païs ravagé juſqu'au Wéſer & les peuples contraints de ſe ſoumettre en livrant douze ôtages.

Révoltes des Saxons.

Ils reprirent bientôt les armes. Chaque année fut ſignalée par de nouvelles révoltes & d'affreuſes incurſions. Quelquefois battans, ſouvent battus, on les voyait courir au baptême pour fléchir leurs vainqueurs, briſer leurs fers avec la même facilité, rétablir leurs idôles & ravager les frontieres dès que les troupes étaient éloignées de leur voiſinage. La Friſe fut auſſi

le théatre de leurs cruautés. Introduits, à ce qu'on prétend, par le Roi Radboud dans le territoire de Gundebold son frere, ils commirent les plus grandes barbaries par-tout où ils porterent leurs pas. Ils s'avancerent ensuite vers le Rhin, dévasterent & brûlerent la ville & l'église de Deventer. Une défaite des plus sanglantes qu'ils essuyerent sur les bords de l'Eider ne fit que suspendre leur inquiétude guerriere. Witikind le principal de leurs chefs, génie ardent, intrépide, fécond en ressources ne tarda pas à rallumer le flambeau de la révolte. Les églises, qu'on avait commencé à construire dans leur païs, furent jettées à bas, les missionnaires expulsés ou massacrés. Willihad qui, quelque tems auparavant, avait prêché l'évangile dans la Frise orientale (*), & delà avait été en-

La Frise ravagée.

779.

782.

(*) Arrivé chez les Frisons d'au-delà du Lauwers, quelques-uns voulaient le faire mourir comme un impie qui parlait contre les Dieux; d'autres plus raisonnables leur dirent: nous voyons que cet homme n'est coupable d'aucun crime, & nous ne savons si la religion qu'il nous prêche ne vient point de Dieu. Tirons au sort si nous devons le faire mourir ou le renvoyer. Dieu conduisit le sort de telle maniere, qu'il lui fut favorable, & les Barbares ayant tenu conseil, le

voyé par Charles dans la Saxe, où il conduisait l'église de Brême n'échappa à leur fureur qu'en se sauvant en Frise. Charles envoya contr'eux un détachement & trois de ses généraux, dont l'un appellé Théodoric, n'a pas manqué d'être régardé, par les faiseurs de conjectures, comme un ayeul des Comtes de Hollande. Witikind les battit à plate couture, dans le combat de Sontal. Tant que Charles n'avait eu à se mesurer qu'avec des troupes de Barbares mal armés, & mal disciplinés, dont les défaites immanquables servaient du moins à relever la gloire de ses armes, sa clémence pour eux ne s'était pas dementie. Un échec

laisserent aller. Delà il vint à Drente, où les infidèles le chargerent à coups de bâton, & l'un d'eux lui voulut couper la tête, mais l'épée sans lui faire aucun mal coupa seulement la courroie d'un reliquaire qu'il portait pendu à son cou. Les Barbares étonnés de cette merveille le laisserent aller avec ses compagnons. *Fleuri*. Liv. 44. 15. Voilà les miracles, de ce tems-là : on est moins surpris qu'ils inspirassent si peu de respect à des Barbares, & que n'ayant que de pareils Thaumaturges à ses ordres, Charles fut obligé d'employer de soldats & des loix de sang pour faire des conversions.

échec si terrible alluma dans son cœur tous les feux de la colere & de la vengeance. Il marche en personne & porte à ses ennemis la terreur & le désespoir. Witikind prend la fuite, mais le Monarque vainqueur fit, dans un seul jour, couper la tête à quatre mille Saxons à Verden sur les bords du Wéser. Cette proscription sanguinaire ne fit qu'effaroucher d'avantage & porter à son comble l'animosité des infidèles contre Charles & son culte. Les Frisons, probablement, ceux de l'Oostergo, n'en conçurent que plus d'horreur contre une religion qu'ils regardaient comme un instrument, dont on ne se servait que pour les façonner au joug. Ils courent aux armes, ils promenent leur fureur le long de la Flie, ils renversent les églises, chassent les convertisseurs, entre lesquels se trouva un certain Ludger qui, après avoir été instruit dans le Ministere à Utrecht, s'était rendu à Dokkum où il prêchait l'évangile depuis sept ans, Charlemagne instruit de cette révolte, envoye son fils nommé Charles contre les Saxons établis dans la Westphalie; tandis que d'un autre côté, s'étant jetté, entre l'Elbe & le Sala, sur les terres habités par les autres Saxons & par les Frisons, il brûle leurs villages & leurs cabanes. La victoire suivit par-

Les Frisons révoltés
783.

Les Frisons ligués avec les Saxons.
783.

Vaincus.

Punis. tout les drapeaux des Français. Charles pour punir les vaincus leur ôta le droit de patrimoine, c'est-à dire que les enfans ne purent succèder à leurs parens sans une permission que le Souverain pouvait leur refuser en donnant leurs biens à d'autres. Enfin Wittikind voyant que tous ses efforts ne pouvaient maintenir la liberté expirante des anciens Germains, prêta l'oreille aux offres de Charlemagne, il vint le trouver à Attigni & se soumit à recevoir le baptême. Cette ré-
785. volution fut un coup fatal au paganisme; un grand nombre de Saxons, entrainés par cet exemple embrasserent la religion chrétienne. Pour la cimenter encore d'avantage dans les païs idolâtres, on établit par-tout des écoles & des Evêchés. Les vieux Frisons & les Saxons, dit le célèbre Alcuin, Auteur contemporain, gagnés les uns par les *bienfaits*, les autres par les *ménaces* professent tous à présent la religion chrétienne. O Clémence inéfable du Seigneur, s'écrie le poete Saxon, qui leur donna pour Docteur l'illustre Charles qui forçait les gens à se sauver malgré eux! On avait en 780, dans un capitulaire, décerné la peine de mort contre celui qui refuserait de se laisser baptiser, ou qui mangerait de la viande en carême.

Les guerres contre les Saxons ne présenterent pas seules des lauriers à cueillir à Charlemagne. On le vît dans cet intervalle mettre fin au Royaume des Lombards en Italie, & passer en Espagne pour rétablir un Prince Sarazin sur le trône: expédition célèbre par la défaite de son arriere garde à Roncevaux, où le fameux Roland fut tué & où, selon l'Archevêque Turpin, périt aussi Gondebold Roi de Frise qui menait à ses ordres sept mille soldats d'élite; on l'honora comme Martyr, & son corps fut inhumé à Belin. Gondebold Roi de Frise.

On voit ensuite les Frisons contribuer aux victoires des Français. Ils aiderent Charles à soumettre les Wilses, peuple Esclavon établi entre l'Elbe & l'Eider. Dans la guerre que ce Prince fit aux Huns, on voit les Frisons sous les mêmes drapeaux & commandés ainsi que les Saxons & les Turingiens par le Comte Théodoric. L'armée Française alla chercher & défit les ennemis au-delà de l'Inn, entra dans leur païs, le ravagea jusqu'au Raab, démolit tous les forts, & s'en revint chargée d'un butin immense. Les Frisons aident les Francs à soumettre les Willes. 789. Et les Huns. 791.

Le même Théodoric faisant l'année suivante passer ses nouvelles recrues dans le païs des *Rhiustri*, que l'on croit devoir placer dans le Comté d'Emb- Théodoric surpris dans le païs des Rhiustri.

den & d'Oldenburg, les Saxons qui a-
793. vaient abjuré le Christianisme, & s'étaient liés sécretement avec les Huns, tomberent tout-à-coup sur l'armée qui marchait sans défiance & la taillerent en pièces au passage du Wéser. Charles apprit cette nouvelle dans un moment critique; elle ne put, qu'augmenter sa douleur de n'avoir pu joindre l'Océan au Pont Euxin, par un canal qui devait réunir le Rhin & le Danube.

Fin de la Guerre contre les Saxons & les Frisons.

Après avoir mis fin à la guerre contre les Huns, après leur avoir enlevés les trésors dont leurs ancêtres avaient dépouillés les Romains, il rentra dans le païs des Saxons, qui furent soumis
794. sans coup férir. S'étant ensuite révoltés & ligués avec les Frisons, ils essuyerent des pertes si considérables, qu'ils mirent bas les armes pour la derniere fois, après une guerre, que l'on dit avoir duré trente trois ans. Les rudes saignées que les Saxons avaient souffertes, n'avaient fait qu'enflamer leur sang ardent & fougueux. Pour les dompter entierement on expatria l'élite de la nation, on en dispersa jusqu'à dix-mille en Suisse, en Flandre, & l'on donna leur païs aux Abrodites peuple doux & fidèle.

Charlemagne Empereur.

Etant venu à Rome pour secourir le Pape, Charlemagne fut couronné,

Empereur par le Pontife & proclamé aux acclamations de tout le peuple. 800.
La puissance impériale éteinte en occident depuis Augustule fut ainsi ressuscitée. Nous verrons bientôt comment le partage des états, entre tous les fils des Souverains, comment le démembrement des fiefs entre les grands Vassaux, fit écrouler l'édifice de cette puissance rapide & monstrueuse, qui conserve à peine une ombre de sa premiere grandeur dans le corps germanique encore subsistant. Charlemagne fut reconnu par Nicephore Empereur d'Orient, on proposa même le partage des limites entre les deux Empires. On remarque qu'à son entrée à Rome les étudians Français, Saxons, Frisons, pour lesquels il avait fondé des écoles dans cette ville, lui vinrent au-devant, drapeaux & bannieres deployées, & chantant des Cantiques.

Partage de l'Empire.

L'Empire de Charlemagne surpassait en puissance & en étendue toutes les Souverainetés de l'univers alors connu. Il avait sous sa domination tous les peuples du monde depuis l'Elbe jusqu'au fond de la Calabre, & depuis la Germanie Orientale jusqu'à l'Ebre en Espagne. Le danger des partages, qui sous la premiere race avait produit tant de guerres & fait couler des flots de

ſang, ne pouvait échapper au génie pénétrant de Charlemagne. Entrainé cependant, ſoit par un uſage que ſon antiquité rendait reſpectable, ſoit par la tendreſſe paternelle, ſoit par la néceſſité de diviſer un état trop étendu pour une Monarchie, ce Prince partagea de ſon vivant toutes ſes poſſeſſions entre ſes trois fils. Cette précaution ne put arrêter les courſes des Danois ou Normands. Anciens alliés des Saxons, ils les avaient ſoutenus dans les guerres précédentes, avaient accueillis dans leurs retraites glacées, ceux qui,

Incurſions des Danois. rougiſſans d'un joug étranger n'avaient jamais pu ſe plier à la religion & à la domination des Français.

807. Dès lors la haine & la vengeance furent communes. Conduits par le Roi Godefroy, les Normands & les Saxons ſe jetterent d'abord ſur les terres des Abrodites, ſans doute parce qu'ils occupaient l'ancien territoire des Saxons. Les Comtes qui voulurent arrêter ces furieux, furent mis en déroute, le païs ſubjugué, & Rerik, ville commerçante, livrée au pillage. Mais dès qu'ils apprirent que le jeune Charles à qui la Saxe & la Fri-

808. ſe étaient échues en partage, volait à la défenſe de ſes Etats, ils enleverent promptement un butin conſidérable & lui abandonnerent leurs conquêtes. Ils

éleverent ensuite une muraille sur la rive septentrionale de l'Eider; ils entrerent même en négociation pour la paix, dont-ils rompirent bientôt les conférences. Afin de contenir ces brigands rédoutables dans leurs limites, on bâtit sur l'Eider le fort d'Essesfeld, aujourd'hui Itzehoe dans le Holstein. 809.

Origine des pirateries des Normands.

Les Danois ainsi répoussés sur la terre, s'ouvrirent une autre route qui les rendit plus entreprenans & plus formidables. L'Océan était leur élément. Familiarisés avec les tempêtes, ils les voyaient arriver avec une joye barbare, se félicitant d'avoir à lutter contre les vagues en fureur, & de pouvoir dans le tems où chacun se rassurait contre la crainte d'une descente, surprendre les païs qu'ils voulaient saccager. La piraterie était chez eux comme chez leurs ancêtres une profession honorable & lucrative. Ils ne pouvaient d'ailleurs choisir une occasion plus favorable pour faire du butin. Charlemagne, après avoir enrichi ses sujets des dépouilles des Huns, avait encouragé l'agriculture & les arts. Le commerce qui en est le fruit, faisaient alors circuler aisément, dans un vaste Empire, les richesses & les differentes productions des Provinces diverses qui le composaient. Witlam à

l'embouchure de la Meuse, Wyk te Duurstede & Tiel étaient florissantes par leur négoce. Les Frisons, nom qui comprenait tous les peuples établis dans le territoire des Provinces-Unies, faisaient alors un commerce considérable. Leurs chevaux, leurs laines, leurs toiles étaient recherchés comme à présent. On sait que Charlemagne donnait à Pâques à quelques-uns de ses officiers subalternes des habits de Frise. Il envoya même à plusieurs princes étrangers des manteaux de Frise, peints en blanc, en gris, en pourpre. Il y avait déjà dès les tems des Romains des marchés publics dans le païs, & Charlemagne en établit encore dans plusieurs endroits de son Empire. Le Frise offrait même, par sa proximité, & ses côtes, une nouvelle facilité aux incursions des Danois.

Invasion de la Frise par les Danois.

810.

Ce fut là qu'ils dirigerent leurs premieres descentes. Godefroi, avec une flotte de deux cens voiles, commença à roder autour des Iles qui bordent les côtes de Frise. Elles furent cruellement dévastées. Les Normands débarqués ensuite sur le continent se divisent en trois bandes, dont chacune attaque un détachement de Frisons, qui furent battus de tous côtés, mal-

gré la bravoure de Rerek ou Herik, (*) qui gouvernait alors la Frise avec le titre de Duc. Le vainqueur, s'étant fait payer une contribution de cent livres d'argent, poussa l'orgueil jusqu'à se regarder comme Souverain de la Frise. Il se vantait même que tout le païs lui appartenoit de droit, étant à ce qu'on prétend, petit-fils du Roi Radboud du côté de sa mere. Il entra même dans la Mosel!e menaçant de remonter la riviere, & de faire trembler Charlemagne jusques dans Aix, sa Capitale. On dit que ce Prince étonné de l'audace de ces Corsaires ne put s'empêcher de s'écrier en gémissant: „ Que „ feront donc après ma mort des Bar„ bares assez hardis pour envahir les „ côtes de mon Empire tandis que je „ vis encore." On fit de tous côtés des préparatifs: une armée formidable se rassemblait déjà vers la source de la Lippe, une flotte nombreuse descendait de Gand à Boulogne, lorsqu'on apprit que les Brigands privés de leur Chef, tué, les uns disent par son fils, les autres par un de ses gardes, s'étaient retirés en désordre. On fit ensuite une trêve avec Hemming, neveu

Les Normans vuident la Frise.

(*) C'est peut-être le même nom que Dirk ou Théodorik.

& ſucceſſeur de Godefroy. Les Ambaſſadeurs des deux Souverains s'abouchèrent ſur les bords de l'Eider, dont le lit fut reconnu pour limite des deux Etats. Les Jutlandais enveloppés enſuite dans des diſſenſions civiles ne purent rompre leurs ſermens que pluſieurs années après. Mais pour prévenir leurs ravages on établit à l'embouchure des fleuves & le long des côtes; des petites flottes toujours armées & prêtes à arrêter les deſcentes. Boulogne fut le principal chantier de celles du Nord; on y releva même l'ancien phare qui avait été détruit par le tems.

Marine.

Charlemagne meurt.

Charlemagne mourut en 814, après avoir aſſocié à l'Empire, couronné de ſon vivant & déclaré pour ſon ſucceſſeur Louis le ſeul fils qui lui avait ſurvécu. Le Règne de cet Empereur eſt le plus grand ſpectacle qui ſe préſente dans l'hiſtoire des nations occidentales. L'état politique & civil de nos Provinces dans cette époque intéreſſante mérite d'être éclaircie avec d'autant plus de ſoin, qu'on y verra la ſource de pluſieurs loix & uſages encore ſubſiſtans.

Constitution, usages, coutumes.

Il paraît que la Frise, même sous la domination des Français, s'étendait encore du Wéser à l'Escaut. Elle était divisée en Orientale & en Occidentale que la Flie partageait en deux. Elle surpassait ainsi en grandeur les contrées connues sous le nom de Provinces-Unies, outre qu'elle comprenait un terrein assez considérable que la mer, & le Zuiderzée, ont ensuite englouti. Un païs qu'habitaient plusieurs nations isolées & separées par des marais, des lacs & des forêts, était sans doute divisé en plusieurs districts sous des dénominations particulieres; les Francs étaient les maîtres par droit de conquête, mais tous les habitans étaient appellés Frisons, à-peu-près comme à present on confond assez communément les habitans des sept Provinces sous le nom commun de *Hollandais*. Utrecht, Wyk te Duurstede, Vlaardingen, Rhynsburg ou Keenenburg étaient ainsi que Dokkum des villes de Frise. Nimègue paraît cependant avoir appartenu à l'Austrasie. Cette ville était alors très florissante. Charlemagne enchanté de sa situation riante & de son terroir fertile y avait fait construire un Palais magnifique, où il faisait sa résidence Etat des Pais-bas.

une grande partie de l'hiver ou du printems.

Gouvernement. La Frise, auparavant gouvernée par un Roi, devint sous les Français un Duché dépendant de leur Empire. On ne donnait ce nom qu'à un territoire d'une vaste étendue, subdivisé ordinairement en plusieurs Comtés. Telles étaient dans le moyen siècle la Véluwe & la Bétuwe. Le Duc & les Comtes commandaient les armées, rendaient la justice, levaient les tributs. Il ne faut pas croire que ces trois pouvoirs réunis dans les mêmes personnes rendissent le Gouvernement plus despotique. On sait que sous Charlemagne les affaires se réglaient dans les assemblées générales (*), où le Souve-

(*) Appellées champs de Mars ou champs de May, parce qu'on les tenait, ces deux mois de l'année, suivant l'ancienne coutume des Germains dans de grandes plaines. On observait la même coutume dans les comices particuliers des Provinces & des Cantons où l'on rendait la justice, où l'on faisait, l'on abrogeait, l'on interpretait les loix en pleine campagne. On trouve encore dans ces païs quelques traces de cet ancien usage. Les Frisons s'assemblaient même dans le quatorzième siècle près d'Aurik en Oostfrise sous un Arbre fameux, appellé *Upstal-boom*, qui a donné son nom à des loix inserrées dans le code Frison.

rain ne faisait que proposer & recueillir les voix, où les Barons, les Evêques, le peuple même, c'est-à-dire le corps entier des hommes libres, avait droit d'assister, soit en personne soit par des réprésentans, où les loix n'étaient publiées que du consentement de tous. Dans les comices particuliers de chaque Province, le Duc & les Comtes présidaient, mais soit dans le civil soit dans le politique, ils ne décidaient jamais seuls. Outre qu'ils s'éclairaient & s'observaient mutuellement, ils étaient encore assistés par des Officiers subalternes qui sous le nom de Ratchimburges, Scabins, Vicaires, Centeniers, Sénieurs, avaient leurs différens Cantons ou départemens, où ils veillaient à la sureté & au repos des citoyens. Quant au pouvoir fiscal, les droits du Prince à l'égard des hommes libres étaient si simples qu'on ne pouvait guères en abuser. Ils consistaient en domaines, en amendes, en péages, en dons gratuits, & en de certaines voitures exigées dans de certaines occasions publiques; & quant aux droits judiciaires il y avait des loix qui prévenaient les malversations. Afin même de rendre la conduite des gens en place, plus circonspecte, le Souverain envoyait, quatre fois l'année, dans les Provinces, ses

Charl. V. intr. 2.319. & suiv.

commiſſaires Royaux (*Miſſi Dominici*) qui recevaient les appels, les plaintes & qui, lorſque l'affaire paſſait leur portée, en renvoyaient la déciſion aux grandes aſſiſes du Roi, c'eſt-à-dire aux Plaids ou Parlement appellé *Mallum Imperatoris*. Lorſque le Duc & les Comtes menaient à la guerre les milices des hommes libres, qu'eux ſeuls avaient le droit d'enrôler, ils avaient des Lieutenans qui faiſaient les fonctions de juges, juſqu'à ce que l'expédition fut terminée; car alors toutes les troupes étaient congediées & chacun s'en revenait dans ſon païs. Le Duc & le Comtes étaient nommés & confirmés par le Roi. Ils promettaient à leur inſtallation d'être fidèles à l'Empire, de gouverner le peuple ſoumis à leur adminiſtration ſuivant leurs loix & leurs coutumes, de protèger les Ecclétiaſtiques, les Veuves & les Orphelins, de lever les revenus du fiſc & de punir les malfaiteurs.

Compoſitions. Ces punitions conſiſtaient preſque toutes en amende. On voit dans les loix Friſonnes avec quelle préciſion le prix de chaque crime était ſpécifié ſuivant la gravité du délit, le rang du coupable & de l'offenſé. On expiait le meurtre, le larcin, l'incendie, la fornication, le viol & toutes ſortes d'attentats corporels, par des ſatisfactions pécuniaires. Celui qui avait tué ſon

pere était condamné à perdre ſon héritage. Mais celui qui avait profané un temple était d'abord conduit au bord de la mer. Là on lui fendait les oreilles, on le privait des organes de la virilité, on l'immolait aux Dieux dont il avait profané le temple (*). On ne voit pas qu'outre les traîtres qu'ils pendaient & les poltrons qu'ils noyaient, les peuples Germains aient décernée la peine de mort contre d'autres coupables. Ceux qui n'avaient pas d'argent, ſe rachetaient en donnant du bétail, des grains, du miel, des armes, des chiens, des chevaux, des oiſeaux de chaſſe ou des terres.

Il faut vraiſemblablement attribuer au tems de Charlemagne la rédaction des loix friſonnes, ſoit de celles que l'on conſerve encore écrites dans l'ancien langage, ſoit de celles redigées en latin, auxquelles les ſages du païs *Willemarus* & *Saxmundus* ont fait des additions. On ne ſaurait douter que les loix Ripuaires & Saliennes n'aient eu auſſi quelque autorité dans les Païs-bas, ainſi que les fameux Capitulaires de Loix.

(*) Il paraît qu'entre les peuples nouvellement convertis, quelques-uns conſerverent encore des reſtes de ſuperſtitions payennes. Cette loi n'eſt peut-être citée que comme un ancien uſage, mais alors aboli.

Charlemagne, c'eſt-à-dire les ordonnances faites dans les grandes aſſemblées ſur toutes les branches de l'adminiſtration publique, ſoit civile ſoit eccléſiaſtique. Ces différens récueils formaient alors le code de juriſprudence & la forme poſitive du gouvernement des Païs-bas. On ne doute pas que les épreuves judiciaires n'aient été en uſage chez les Friſons lorſque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On n'a qu'à parcourir leur loi pour en voir pluſieurs exemples. Lorſque le ſerment ne pouvait décider, on ordonnoit le duel où l'on s'imaginait que Dieu ne manquerait pas d'accorder la victoire à celui qui avait le bon droit. L'épreuve par l'eau froide, ſe faiſait en jettant l'accuſé dans une cuve pleine d'eau. S'il allait au fond, il était innocent, s'il ſurnageait, on le tenait pour coupable. Une autre épreuve ſe faiſait en plongeant le bras dans de l'eau bouillante pour prendre au fond d'un vaſe un anneau béni. L'accuſé était quelquefois condamné à empoigner un fer rouge, ou bien à marcher pieds nuds ſur des charbons ardens; Charlemagne lui-même, croyant prévenir toute diviſion entre ſes enfans à qui il partageait ſes Etats, avait ordonné en cas de conteſtation, le jugement de la croix qui conſiſtait à

Epreuves judiciaires.

donner gain de cause à celui qui tenait le plus long-tems les bras étendus en croix.

Il n'y a qu'à lire, dit Mr. de Montesquieu, les loix des Saxons & des Frisons, pour voir qu'elles sortent des mains des vainqueurs : On trouve dans les loix des Saxons des duretés qu'on ne voit point dans les autres codes des loix des Barbares. Nous avons déjà dit que le même Prince ôta à l'un & l'autre peuple le droit d'hériter. Il paraît donc qu'en *leur accordant* dans le traité qu'il fit avec eux, *l'affranchissement de tout cens*, c'est-à-dire, du tribut que payaient les esclaves, (la conquête les avait rendus tels) en *leur permettant de vivre & de se nommer* LIBRES, *ne faisant avec les Français qu'une seule & même nation*, l'Empereur n'avait en vûe que de ne pas pousser à bout des peuples, qui, ne pouvant oublier qu'ils étaient des hommes, se seraient plutôt fait exterminer que de paraître privés de leur liberté. C'est en effet une chose remarquable, que de tous les peuples qui rédigerent alors leurs anciens usages en codes de loix, on trouve dans celles des Frisons, ajoute encore l'illustre Montesquieu, une rudesse originale & un esprit qui n'avait point été affoibli par un autre esprit. Les rédac-

Réflexions sur les loix Frisonnes.

teurs y firent peu d'altérations, parce que les peuples ont toujours resté dans la Germanie.

Religion. Leur religion au contraire était changée. Temples, idoles, bois sacré, tout avait été détruit, renversé. C'est une observation à faire, que parmi les chrétiens d'alors, les Frisons furent des plus attachés à l'église romaine. Il se conservait encore chez eux quelques restes de paganisme qu'on ne pût déraciner de long-tems. On apprenait dans les écoles, on suivait dans les cérémonies le chant romain. L'église d'Utrecht était la Capitale & la Métropole de tout le païs. L'Evêque la gouvernait, c'était une ville royale (*villa regia*). On y comptait déjà une succession de sept Prélats. Elle voyait tous les jours sa puissance & ses richesses s'augmenter. Charlemagne avait donné, en 777, à Alberic, quatrième Evêque, le village de *Lisidunn*, aujourd'hui Leusden aux environs de l'Eems, avec les prés, bois, habitations, esclaves, meubles, immeubles, que le Comte Wigger avait possédés, l'église d'Ubkirika au-dessus de Duurstede, avec cent toises de terrein autour, une Ile que forment le Rhin & le Leck, quatre forêts situées des deux côtés de l'Eems & des péages sur le Leck. Le même Empereur tenta aussi d'établir la dîme, mais bien

loin qu'on puiſſe prouver qu'elle ait été convertie en tribut néceſſaire, on voit que Louis le Débonnaire en confirmant les donations antérieures, y ajouta, comme une faveur, la dîme des ſerfs, terres, péages, commerce & de tout ce qui appartenait au fiſc &c. La politique des Rois Français était de rendre riches & puiſſans les Evêchés établis chez les peuples éloignés & portés à ſecouer le joug. Ils s'imaginerent qu'ils trouveraient dans le caractere ſouple & docile des Eccléſiaſtiques gagnés par les bienfaits, des Vaſſaux peu redoutables & propres en même tems à entretenir, par l'aſcendant que donne la religion, les peuples dans la ſubordination & la ſervitude. Nous verrons bientôt comment les circonſtances fournirent à ces humbles prélats l'occaſion d'uſurper quelquefois la puiſſance ſouveraine.



LES NORMANDS.

C'Eſt une obſervation importante à faire que les Francs, depuis qu'ils eurent fondé leur monarchie dans les Gaules, furent preſque toujours victorieux dans leurs guerres étrangères. On dirait, qu'ils ne permirent aux Friſons & aux Saxons de leur gagner quelques petites victoires que pour trouver un prétexte plus ſpécieux de les accabler & de les ſubjuguer entierement. Charlemagne donna à cet Empire qui portait, comme nous le verrons, dans ſon ſein des ſemences de déſunion & de décadence, l'éclat le plus brillant, un nerf, une vigueur irréſiſtibles, & une étendue qui fera toujours l'étonnement de la poſterité même la plus reculée. Mais l'action des deux principes qui avaient détruit l'Empire romain, à ſavoir les attaques d'un ennemi étranger & les diſcordes inteſtines ébranlerent bientôt & firent crouler cet édifice qui ne s'était ſoutenu que par la force extraordinaire du bras qui en avait élevé la grandeur, réuni les parties. Et par une fatalité, qu'on aurait bien dû remarquer, le territoire des

Provinces-Unies fut le premier démembré de l'Empire de Charlemagne comme il l'avait été de celui des Romains. *La comparaison est encore plus juste quand on considère que les successeurs de César & ceux de Charlemagne rentrerent quelquefois dans le païs après son démembrement, & y conserverent long-tems des droits. *Voyez p. 6c.

La douceur de Louis le Débonnaire fut d'abord favorable aux Frisons, ils entrerent dans leur droit d'hérédité que Charlemagne leur avait ravi. Mais cette même douceur dégénérant en molle condescendance leur devint encore plus funeste. Hériold, un des petits Princes ou Seigneurs qui règnaient alors au-delà de l'Elbe ayant été chassé du Jutland par les fils de Godefroy, vint se réfugier auprès de l'Empereur, qui charmé de trouver une occasion d'entretenir divisés des peuples qui n'avaient pas de plus grand plaisir que d'infester l'Océan & les côtes, dès qu'ils n'avaient rien de mieux à faire, reçut Hériold à bras ouverts. Il fit même plusieurs tentatives pour le rétablir sur le trône, mais elles ne réussirent pas. Le Prince fugitif s'étant ensuite laissé baptiser ainsi que Thora son Epouse, ses deux fils Godefroy & Rudolf, ses deux freres Roruk & Hemming avec un grand nombre de Danois, l'Empe-

Les Frisons rétablis dans le droit d'hérédité.

814.

Hériold Prince Danois.

815.

817.

821.

826.

reur conféra à Hériold la féodalité de Wyk te Duurftede, un Comté & quelques fiefs dans *Kennin*, probablement le Kennemerland à Roruk; il paraît que Hemming obtint aussi quelque autorité dans l'Ile de Walcheren. On donna encore à Hériold, pour sa résidence, le Comté de Rhiuftri ou Ruftingerland en Frise sur le Wéser, afin qu'il pût avoir un abord plus facile
827. dans ses états à la premiere occasion, & une retraite commode & sure en cas de besoin. Hériold étant ensuite rentré dans le Jutland, avec les Auxiliaires de l'Empereur, s'y soutint quelque tems, mais il fut bientôt chassé avec les Missionaires qu'il y avait introduits pour prêcher la foi. C'est envain que l'Empereur fit proposer quelque accomodement; Hériold ayant, durant les conférences, tenté de mettre le feu à quelques villettes ou hameaux qui appartenaient à ses compatriotes, on fondit sur les Impériaux,
828. on les chassa, on envoya ensuite des députés pour appaiser l'Empereur, qui craignant de s'attirer de tels ennemis sur les bras, reçut aisément leurs excuses. Il y a toute apparence qu'Hériold revint à Duurftede, où son séjour attira bientôt aux malheureux habitans de la Frise les maux que nous allons raconter.

Tandis que Louis le Débonnaire, ou plutôt le faible, transportait, par ses partages inconstans, les Païs-bas d'un de ses enfans à un autre, & que ceux-ci souvent réunis pour attaquer & détroner leur pere, étaient toujours divisés pour déchirer & bouleverser l'Empire, les Normands profitaient de cette anarchie pour recommencer leurs cruelles descentes. Une escadre de treize de leurs corsaires étant entrée par le Rhin qui avait encore son embouchure à Katwyk, ils ravagerent les lieux d'alentour, ils remonterent le fleuve, & après avoir passé à travers Utrecht ville bâtie sur les deux côtés du Rhin, ils s'avancerent jusqu'à Duurstede. Cette ville devenue alors, suivant les anciennes chroniques, un entrepôt & un magazin* de commerce, fut pillée, incendiée, plusieurs Habitans passés au fil de l'épée, plusieurs trainés en esclavage. Enhardis par leurs premiers succès, deux années consécutives, les pirates repéterent les mêmes ravages, une partie de la Frise ainsi que Duurstede fut chaque fois le théatre sanglant de leurs descentes féroces.

* *Emporium.*

Walcheren, Duurstede &c. envahies & ravagées.

L'Empereur, voyant que les traités les plus solemnels étaient de faibles liens pour contenir des Barbares accoutumés à se jouer de la foi des ser-

mens, eut recours à un expédient
837. plus capable de leur en imposer. Il
distribua des garnisons le long des côtes. Les Normands arriverent bientôt ; ils visiterent tous les forts avec une inquiète & pénétrante avidité, & trouvant que ceux de Walcheren étaient plus faibles & moins soignés, ils y font une descente. On ne s'attendait point à cette irruption soudaine, ainsi les Brigands portent aisément dans tout le païs le carnage & l'incendie. Le Comte Eggard & Hemming frere d'Hériold tombent sous leur glaive. S'ouvrant ensuite par l'Escaut un passage jusqu'à Anvers ils pillent la ville & y mettent le feu. Witlam, ville située vraisemblablement près de Goerée à l'embouchure de la Meuse, aujourd'hui sous les flots, mais alors florissante par son commerce, éprouva le même sort. Les Barbares promenent leur fureur jusqu'à Duurstede, ils font payer aux habitans de fortes contributions. Apprenant enfin que l'Empereur se disposait enfin à marcher contre eux, ils se retirent avec leur butin. C'est peut-être à cette descente qu'il faut placer plusieurs cruautés exercées par les mêmes corsaires dans le Kennemerland & le Rhinland. A Egmond l'église de St. Adelbert fut détruite, à Noordwyk un prêtre nommé Jerome, fameux par

Cruautés des Normands.

sa

sa sainteté, fut martirisé. Deux corps de Frisons livrerent ensuite aux Barbares un combat sanglant & se firent presque tous exterminer. Les deux Comtes qui les commandaient, Gerolf, & Thibold furent les victimes de leur opiniâtre intrépidité. Les autres Comtes bien loin de se distinguer par le même héroisme, furent accusés d'avoir abandonné aux Normands les uns en lâches, les autres en traîtres, le païs qu'ils étaient chargés de défendre. On les dégrada, on donna leurs dignités 838. à d'autres; on envoya dans plusieurs ports des ordres de mettre au plus vîte une flotte en mer. Les Normands se contenterent alors d'armer en course & d'enlever tous les bâtimens marchands, qu'ils pouvaient attraper. On appréhendait même une descente contre laquelle on se fortifiait de tous côtés, lorsqu'on apprit qu'une tempête avait détruit ou dissipé tous les armemens des pirates.

Cependant l'Empereur qui aimait les gens d'église & ses enfans, devenu le jouet des uns & des autres, recevait la discipline de la main des Evêques, se laissait mettre en pénitence, & dépouiller ignominieusement de sa dignité. Ensuite réhabilité & absous il récommence à partager ses états.

Partage de l'Empire.

839.

On observe que dans le dernier partage qu'il fit, Lothaire obtint tous les païs à l'Est de la Meuse, & des diplômes authentiques témoignent qu'il eut dans son lot le Duché de FRISE, le Comté de HAMMELAND qui contenait une partie de la Véluwe & de l'Evêché d'Utrecht, le Comté de BETUWE, le Comté de TEISTERBANT avec Duurstede, dont l'ensemble forme la plus grande partie des Provinces-Unies. Toutes les contrées le long de la rive gauche ou occidentale de la Meuse jusqu'à la Mer entrerent dans la portion de Charles.

Descentes. Il était plus commode de partager diplomatiquement la Frise à Worms en Allemagne que de la défendre sur les lieux contre de nouvelles irruptions des Normands, & contre les invasions plus terribles encore de l'Océan qui en absorbait une partie, & dont l'impérieuse violence semblait se jouer de l'ambition vaine & impuissante des faibles successeurs de Charlemagne. Le 26 Décembre, les vagues de la mer poussées par un orage impétueux, s'éleverent jusqu'à la cîme des dunes & inonderent presque toute la Frise. Quantité d'hommes & de bêtes furent noyés; on compta jusqu'à deux mille quatre cens trente sept maisons détruites par les flots. On a cru

Inondation affreuse.

839.

long-tems que les fables amoncelés avaient à cette époque fermé le cours du Rhin qui avait son embouchure à Katwyk. Il est bien plus vraisemblable que depuis que Civilis eut affaibli un de ses bras en renversant la digue de Drusus*, cette mutation a été l'effet lent & progressif de plusieurs causes phisiques, différentes les unes des autres.

*Voyez p. 50.

Ravages des Normands.

840.

Les révolutions se succèdent. Louis expire en 840, laissant à Charles II, surnommé le Chauve, le titre d'Empereur. L'Empire est toujours travaillé & épuisé par les discordes de ses enfans. Les Normands en profitent pour insulter toutes les côtes. Ils remontent jusqu'à Rouen où ils commettent des ravages & des massacres affreux. On dit plus: on prétend qu'ils furent excités par Lothaire, & que, pour récompenser Hériold leur Chef, il lui donna en fief l'Ile de Walcheren, & quelques districts voisins. Evénement remarquable. On sait que les Saxons n'avaient pas été gagné à la vraie religion par la douceur & la patience si fort recommandées aux Apôtres dans l'évangile. Pour les attacher à son parti, Lothaire leur ayant donné une entiere liberté de conscience, un grand nombre retournerent à l'idolâtrie.

Partage de Verdun.

Les trois freres enfin réunis font à Verdun le fameux partage qui fit en-

trer une partie des Païs-Bas dans la
843. portion de Lothaire ensuite appellée
LORRAINE. Elle s'étendait dans
tous les païs enclavés entre la Saône, le Rhône, l'Escaut, la Meuse & le Rhin jusqu'à l'embouchure de ce fleuve à Katwyk. Elle comprenait par conséquent toute la Zélande, le Brabant Hollandais, une partie considérable des Provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Hollande. Louis le Germanique eut, en qualité de Souverain de la France Orientale, ensuite nommée ALLEMAGNE, toutes les Provinces situées à la rive droite du Rhin & ainsi une grande partie de la Frise. Les Iles de Zélande à l'Est de l'Escaut paraissent être échues à Charles le Chauve comme maître de la FRANCE proprement ditte.

La Frise presque subjuguée par les Normands.

Les Normands qui n'étaient pas compris dans ces traités de partage en retiraient cependant le plus grand profit. Bien instruits de la faiblesse dont les troubles intestins affectaient l'Em-
845. pire, ils en insultent impunément toutes les côtes. Les Provinces & les villes les plus méridionales, Toulouse & Bordeaux ne peuvent échapper à leur œil curieux, pénétrant, avide de butin. Ils n'abandonnent le siège de Paris qu'à force d'argent. Ils se montrent à l'embouchure de l'Elbe, mais

repoussés par les Saxons, ils viennent tomber sur la Frise. Une grande bataille qu'ils perdirent ne les découragea pas. Ils retournent à la charge & vainqueurs dans deux combats, ils immolent à leur fureur un nombre prodigieux de Frisons. Ils subjuguent presque tout le païs, & le foulent par d'impitoyables extorsions. Pour comble d'ignominie, les indignes successeurs de Charlemagne, au lieu d'employer la prudence & le courage pour repousser de tels aggresseurs, députent à leur Prince pour l'engager à arrêter les hostilités, & pour lui déclarer la guerre en cas qu'il refuse d'y mettre ordre. On ne pouvait plus clairement faire connaître son impuissance. Les Provinces de Charles & de Louis n'en furent que plus rapidement insultées. Lothaire lui-même qu'on croyait agir de concert avec les pirates ne put les empêcher de s'emparer de Duurstede & de s'établir dans la Bétuwe.

La facilité, avec laquelle les Danois s'emparaient si souvent de Duurstede, donna lieu à des soupçons contre Hériold qui y faisait sa résidence, & y avait quelque autorité. On le soupçonna d'être d'intelligence avec ses Compatriotes & d'avoir sa part au butin. Les Comtes chargés de défendre les frontieres des Etats de Lothaire, Hériold massacré.

le surprirent & le firent périr. On accusa à la cour Roruk son frere d'être du même complot. On l'arrêta, on le mit dans les fers, quoique le bruit commun proclamât son innocence. Mais ayant trouvé moyen de s'échapper, il s'enfuit d'abord auprès du Roi Louis, puis chez ses compatriotes, où il équipa une flotte, avec laquelle il vint infester les côtes. Ensuite remontant le Rhin, il rentra dans Duurstede, & s'y fortifia si bien, que l'Empereur se vit contraint d'entrer en négociation avec lui & de lui céder non-seulement la ville, mais encore d'autres territoires voisins, à condition qu'il payerait au fisc les droits régaliens, & défendrait le païs contre les autres incursions.

Roruk maître de Duurstede.

850.

Descentes des Normands.

Ainsi recompensées elles n'en devinrent que plus vives & plus fréquentes. Chaque année fut signalée par de nouvelles courses & de plus horribles déprédations. Une flotte de 250 voiles fut équippée par Sidrok, vieux corsaire & par Godefroi fils d'Hériold alteré de vengeance non moins qu'affamé de pillage. Après avoir à leur aise désolé toute la Frise ils remontent l'Escaut. Charles & Lothaire s'avancerent sur les deux rives avec une puissante armée. Mais Charles, n'osant se mesurer avec les Barbares, se retira;

851.

852.

853.

il fit même un traité avec eux qui leur laissa le champ libre. Aussi revinrent-ils l'année suivante ravager les deux Royaumes.

Godefroi & Roruk étant rappellés dans leur patrie par l'ambition d'y règner, l'Empereur Lothaire profita de leur absence pour donner à Lothaire son second fils l'investiture de la Frise. L'Empereur mourût la même année. Les Princes Danois n'ayant pas réussi dans leur entreprise reparurent avec leur flotte, & sans essuyer la moindre opposition, ils s'établirent de nouveau dans la Frise. Plus d'une fois on les vit se jouer ainsi de l'oppression des peuples, & de la lâcheté des Souverains.

Le fils de Lothaire Duc de Frise.

854.

Tout inspirait aux Danois le fanatisme des conquêtes, du pillage, du massacre. „ Nos guerriers, dit un de leurs poëtes, cherchent le trépas avec fureur: atteints du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir!" On dit qu'un de leurs chefs ravi de périr dans la bataille, s'écriait transporté de joie." J'entends la voix d'Odin qui m'appelle; des filles d'une beauté divine m'introduisent dans un palais superbe & m'invitent à me coucher mollement sur des lits voluptueux, à m'enivrer d'une bierre délicieuse dans le crâne sanglant de mes

Mœurs des Normands.

ennemis." Ainſi la cruauté était chez eux un principe de religion. Ils ne rougiſſaient pas de la perfidie. Ils ne connaiſſaient pas les remords des ſerments violés. Leurs vaiſſeaux ou plutôt leurs barques remontaient aiſément les baies & les rivieres. Ils les tiraient ſur les deux bords d'où ils ſe diſperſaient dans le païs, & après s'être raſſaſiés de ſang & de pillage, ils s'en retournaient, réſervant les enfans, pour en faire des pirates & les femmes pour un eſclavage plus cruel que la mort. Le ſuccès les invitait quelquefois à commencer des établiſſemens chez les peuples vaincus; mais bientôt entrainés par leur habitude à courir d'expédition en expédition, après avoir couvert un païs de ruines hideuſes, on les voyait porter le fer & la flamme ſur ceux qui avaient échappé à leur premiere furie. C'eſt ainſi qu'on les voit envahir, quitter, reprendre tour-à-tour la Friſe. Les Princes Français ne ſavaient employer contre eux que la reſſource auſſi imprudente que honteuſe d'achêter la paix. Et comme outre la haine contre le chriſtianiſme que les Saxons avaient inſpirée aux Normands, les égliſes & les maiſons religieuſes leur offraient encore les conquêtes les plus riches en vaſes ſacrés, proviſions de bouche, meubles pré-

cieux, & les plus faciles, n'ayant pour défenseurs que des prêtres & des moines; c'est-là qu'ils dirigerent souvent leur marche, & qu'ils commirent d'affreux brigandages. Hungerus, Evêque d'Utrecht, après avoir vu sa ville & son église pillées, renversées, les bourgeois & sur-tout les ecclésiastiques tués ou dispersés, s'était réfugié auprès du Roi Lothaire. En 863, les Normands remonterent le Rhin jusqu'à Cologne, non sans avoir attaqué Duurstede, où les Marchands qui s'étaient retirés pour mettre leurs effets en fureté, furent massacrés pour la plupart, & un grand nombre d'habitans faits prisonniers. Ainsi la Frise était pour les Barbares une fatale retraite, d'où ils prenaient leur essor, quand ils se disposaient à aller ravager les contrées circonvoisines soumises à l'Empire Français.

Utrecht & Duurstede ravagées.

857.

863.

Cependant la violence fit naître de tems en tems des révolutions qui engloutissaient quelques-uns des essaims que le Nord affreux vomissait de son sein inépuisable. On vit, en 873, un Comte Frison nommé Adalgus à qui la Chronique donne le titre de Roi, rallier ses sujets errans & fugitifs, livrer un combat sanglant aux Barbares, dans lequel périt Rudolf leur chef, les réduire à se rembarquer & à

Les Frisons se défendent.

873.

livrer des otâges. On vit encore les Frisons probablement ceux de Westfrise se rassembler sous Radboud leur Seigneur, aller attaquer dans l'Ile de Walcheren, le célèbre Rollo de-
Rollo. venu ensuite Duc de Normandie. Rollo Vainqueur étant ensuite entré
874. en Frise suivit le lac d'Almera vraisemblablement le Zuiderzée. Les Frisons le prévinrent en fondant sur lui avec impetuosité. Mais les Normands couverts de leurs boucliers, se serrant les uns sur les autres l'épée à la main, rompirent l'attaque. Le massacre qu'ils firent des Frisons fut horrible. Rollo courut tout le païs, le soumit, & en extorqua de fortes contributions.

Le Palais de Nimègue brûlé. En 881, après avoir pillé & ravagé des villages & des monasteres, les Normands réduisirent en cendres une pla-
881. ce nommée Bajorzuna habitée en grande partie par les Frisons. Ils remonterent le Wahal à la fin de la même année & s'avancerent jusqu'à Nimègue. Et cette ville, où Charlemagne soixante ans auparavant dictait ses loix à l'Europe soumise, devint la proie d'une poignée de Barbares. Le palais impérial fut leur place d'armes, ils s'y rétrancherent jusqu'à ce que les glaces de l'hiver plutôt que les troupes du Roi de Lorraine les en eurent chassés.

Le cri des peuples fuſpendit un inſtant les animoſités des petits fils de Charlemagne. Carloman & Charles le Gros ſe réuniſſent. Sigefroi & Godefroi étaient alors retranchés à Haſlou, place forte ſur la Meuſe, d'où ils faiſaient leurs excurſions dans la baſſe Germanie, & où ils avaient entaſſé les dépouilles de Maaſtricht, de Liège, de Cologne, de Bonne & d'autres villes pillées. Là, ſans les attaquer, l'armée ſupérieure des deux Rois pouvait les réduire en leur coupant les vivres. On les tenait bloqués, inveſtis. Les ſoldats demandaient un aſſaut général, lorſque Charles, trahi par ſes émiſſaires ou plutôt par ſon incapacité, écouta leurs préliminaires. La religion chrétienne que Godefroy promit d'embraſſer fut le voile ſous lequel on tacha de couvrir l'infamie d'un traité auſſi avantageux aux Normands que funeſte aux Friſons. On céda à Godefroy tout ce que Roruk ſon oncle avait poſſédé en Friſe, & l'Empereur Lothaire lui accorda même ſa fille Giſèle qui apporta pour dot à ſon époux la PROVINCE DE FRISE.

Les Normands aſſiégés à Haſlou.

882.

Godefroy obtient une partie de la Friſe.

Tout ce que le deſpotiſme peut inventer de plus dur à des peuples qui ſe ſentent nés libres pour leur faire perdre cette élaſticité d'ame, toujours

Les Friſons aſſervis.

prompte à s'élancer contre l'oppreſſion, fut alors employé par Godefroy. Les Chroniques diſent même qu'il fit porter aux Friſons une corde au cou, afin que, ſans autre forme de procès, on pût pendre à toute heure qui conque eut ôſé ſe révolter. Qu'on penſe ſeulement que de telles précautions auraient été inutiles chez des peuples efféminés ou avilis. En s'efforçant de dévorer leurs plaintes & de paraître céder à la violence, les Friſons nourriſſaient dans leur cœur des idées de liberté & de vengeance. Elles éclatèrent bientôt. L'Empereur ne pouvant ni réprimer, ni aſſouvir l'ambition de Godefroy qui, peu content des maigres paturages de la Friſe, demandait quelques terroirs où il put cueillir du vin, eut recours à la politique des Princes faibles. Il ſe crut en droit d'uſer de trahiſon envers un Uſurpateur que la Sainteté du ſerment n'avait jamais arrêté. Everard Comte Friſon, autoriſé par la cour & animé contre le tiran qui l'avait dépouillé de ſa charge & de ſes terres s'étant trouvé à un pourparler ménagé à deſſein, abbattit Godefroy par terre d'un coup de ſabre ſur la tête à Hériſpich, place où le Rhin formait une Ile en ſe diviſant en deux branches. Cette perfidie, choſe étonnan-

Les Normands exterminés.

885.

te! eut les suites les plus heureuses. Les Frisons se ralient de tous côtés & fondent sur leurs infâmes oppresseurs. On fait main basse sur tout ce qu'on peut attraper de Normands. Au lieu qu'auparavant on ne pensait qu'à fuir à leur approche, à se tenir cachés dans des trous faits sous terre au milieu des marais & des forêts; à présent l'Enthousiasme de la liberté a multiplié les bras & créé des Héros. Des troupes Normandes, qui venaient de ravager la Westphalie & de vaincre les Saxons, sont attaquées par les Frisons du Comté de Teisterbant qui les taillent en pièces. En un mot tous les Normands qui se trouvaient dans le païs, furent exterminés. Et Sigefroi qui après le siège de Paris était revenu en Frise périt probablement dans la même révolution. Les Frisons trouverent dans les richesses de leurs ennemis, dont-ils prirent & pillerent tous les bâtimens chargés de butin, un ample dédommagement pour leurs anciennes pertes & la juste récompense d'une insurrection, qui n'avait d'illégitime que d'avoir commencé par une trahison toujours condamnable. Il est triste que pour détruire une usurpation visiblement tirannique, pour récouvrer la noble prérogative de la liberté, il ne paraisse rester aux nations oppri-

mées que des moyens perfides. Ce n'eſt que dans les païs libres qu'on peut dépoſer & condamner juridiquement les tirans qui oſeraient attentes aux droits du peuple.



LES COMTES.

THÉODORIK I.

Sur les débris de la domination des Princes Normands, s'éleva la puissance des Comtes. Everard qui avait porté le premier coup trouva sans doute sa recompense en recouvrant son Comté. Quant au Comte Gerolf, qui par le même motif avait eu part à la même révolution, ce fut lui qui en retira le plus grand avantage. Il rentra non-seulement dans ses biens, mais, fin politique & habile Courtisan, il sût se faire céder d'immenses possessions qui arrondirent ses petits états & les rendirent puissans. Donations faites aux Comtes.

On sait que le sistême féodal avait introduit chez les successeurs de Charlemagne, la coutume de donner des fiefs aux Officiers dont ils voulaient recompenser les services. En 868, un Comte Frison nommé Théodorik avait obtenu du Roi Louis, des territoires considérables dont on voit ensuite les Comtes de Hollande jouir comme par héritage. Arnoul successeur de Charles à l'Empire, Souverain de la Lorraine, accorda à Gerolf une forêt &

888. de vastes possessions entre le Rhin & *Suithardeshage*, village près de Bodegrave, avec les habitations, les serfs, les bois, eaux, moulins, chemins, droits de pêche, enfin une propriété libre & absolue avec le pouvoir de la transmettre à ses descendans (*).

Charles le simple investit Théodorik I.

Voilà l'origine de la puissance des Comtes de Hollande. On croit assez communément que Gerolf laissa ses possessions à ses deux fils. Le plus jeune nommé Walger obtint le Comté

922. de Teisterbant, mais l'ainé nommé Théodorik est regardé comme le premier Comte de Hollande, quoiqu'il ne posséda selon toute apparence qu'une partie de la Hollande actuelle, qui ne parait pas même avoir été connue sous le nom qu'elle porte à présent. Théodorik sut, comme son pere, tirer avantage de la faveur ou plutôt de la faiblesse des successeurs de Charlemagne. Charles le simple étant venu,

(*) On doit savoir que la Lorraine, dont la Frise faisait partie & dépendait immédiatement, avait été, en faveur de Lothaire II. fils de l'Empereur Lothaire, erigée en un Royaume, dont la possession excita ensuite bien des guerres par l'ambition des Souverains, jusqu'à ce que l'Empereur Othon convertit ce Royaume en Duché.

en 922, dans ſes états de Lorraine s'appliqua à gagner tous les Seigneurs pour les engager à ſoutenir ſes droits contre la faction de Robert le Fort*. Comte de Paris, qui cherchait à le détroner. C'eſt à Aix la Chapelle, la veille de pâques, le 20e du mois de May, qu'on prétend que ce Prince donna au Comte Théodorik un diplôme fameux, ſoit parce qu'on le regarde comme la charte qui érige la Hollande en état preſque indépendant, ſoit par les conteſtations qu'il a cauſé parmi les ſavans, & quant à l'époque & quant à l'authenticité. Après avoir conſidéré qu'on trouve les ſucceſſeurs de Théodorik en poſſeſſion du païs mentionné dans la donation nous avons penſé qu'il ſerait utile d'en expoſer le ſommaire. On y voit les limites du Comté définies. C'était *Suithardechage* & Bodegrave à l'Eſt, Fortrape au Sud, Katwyk à l'Oueſt & le ruiſſeau de Kinhem au Nord. Si on place le ruiſſeau de Kinhem en Kennemerland près d'Alkmaar, & Fortrape dans l'Ile de Sudbeveland, on trouvera que ce Comté contenait ſeulement une partie de la Hollande actuelle. Dans un autre diplôme, le Roi Charles, vraiſemblablement Charles le ſimple, étant à Bladelle, village dans le Brabant Hollandais, don-

* *Biſaieul de Hugues Capet.*

ne à certain fidèle nommé Théodorik l'église d'Egmond avec toutes ses dépendances. Quand il feroit vrai que les chartes auraient été fabriquées dans des tems postérieurs par les Moines d'Egmond, pour se concilier la faveur des Comtes de Hollande, en considérant seulement l'anarchie, où la France & l'Allemagne étaient alors plongées, les succès des autres grands vassaux, qui de tous côtés s'érigeaient en Souverains & rendaient leurs dignités héréditaires, on conçoit que les Successeurs de Charlemagne qui d'ailleurs avaient souvent montré le peu de cas qu'ils faisaient de la Frise en la cédant avec la derniere facilité au premier avanturier Normand, qui se présentait, dûrent se mettre peu en peine d'arrêter l'ambition des Comtes de cette Province, & de les empêcher de pousser leur indépendance autant que les abus du sistême féodal pouvaient le permettre. Or comme sans avoir quelque idée de ce sistême qui dans ce même période s'est glissé chez les peuples dont nous faisons l'histoire, il est impossible de bien connaître les évenemens du moyen siècle, & même la jurisprudence actuelle sur la propriété des biens, jettons un coup d'œil sur cette institution importante & singuliere.

On a déjà dit que les premiers Francs, conformément aux anciennes mœurs des Germains leurs peres, n'avaient dans leurs expéditions militaires suivis leurs chefs, qu'en qualité de volontaires & sans aucune idée de devoir. Des peuples si fiers en s'établissant dans les païs conquis se réserverent sans doute chacun une propriété libre, absolue, indépendante. Cependant comme ils se voyaient exposés à être troublés dans leurs possessions par le reste des anciens habitans, & qu'ils couraient le danger plus rédoutable encore d'être attaqués par des Barbares aussi avides, & aussi féroces qu'eux-mêmes, ils sentirent la nécessité de s'imposer volontairement des obligations de servir la communauté plus étroites & plus expresses, que celles auxquelles ils avaient été soumis dans leurs habitations natales. On doit donc présumer que chacun s'obligea dès-lors à prendre les armes pour la défense de sa nation & se soumit à une peine quand il refusait ou négligeait de remplir ce devoir. Un tel possesseur s'appella *homme libre*, ensuite ses terres *francs-aleux*, sa propriété *allodiale*. Elle fut même laissée à plusieurs des anciens habitans. Les hommes libres n'étaient obligés de marcher que pour le service de l'état. D'un autre côté le Chef

Origine du sistême féodal.

Robertson Charl V. intr. 2. 38.

& les autres Capitaines, qui pour leur ambition particuliere avaient besoin de se faire des partisans attachés à leurs personne par des liens plus forts & plus étroits, ayant alors acquis les lots les plus considérables, les terres les plus vastes, en distribuerent une partie à condition qu'au premier signal, en toute occasion, celui qui en avait l'usufruit, (car la propriété restait toujours aux donateurs) fut toujours prêt à prendre les armes en leur faveur. Ces terres furent d'abord appellées bénéfices, ensuite fiefs; la possession féodale, les possesseurs *feudataires* ou *vassaux*. Les privilèges attachés à ces sortes de possessions les rendirent honorables, avantageuses. Non-seulement on les briguait avec ardeur, mais les vassaux devenus puissans obtinrent que les bénéfices leur seraient assurés pendant la vie. Dès-lors les hommes libres chercherent à convertir leurs francs aleux en fiefs. Ils s'empresserent encore plus de faire cette mutation dans l'anarchie qui suivit la mort de Charlemagne, afin de trouver dans le patronage d'un seigneur puissant un protecteur qui put les défendre, contre l'oppression & la rapine. Enfin les Ducs & les Comtes s'étant fait propriétaires des Provinces & des villes dont l'administration ne leur avait été confié que

pour un tems & s'étant arrogés le droit de conférer les domaines royaux, éxigerent l'hommage & donnerent occasion aux arriere-fiefs. Tout prit insensiblement la forme de fiefs, terre, maison, rente, pension, droit de péage &c (*). Les grands Offices furent des fiefs, toutes les parties de l'Empire de Charlemagne furent demembrées en autant de fiefs, dont les uns relevaient de la France & les autres de l'Allemagne. C'est de cette derniere couronne que nos Provinces-Unies partagées en quatre fiefs principaux la Gueldre, la Hollande, l'Evêché d'Utrecht, la Frise, après avoir été assez long-tems enclavées dans la Lorraine, ont toujours relevé. On voit en conséquence les Empereurs venir de tems en tems dans le païs, y accorder des droits régaliens, & tenir des

(*) Nous montrerons bientôt comment la constitution de la Frise resserrée ensuite au Nord résista si bien aux progrès fatels du sistême féodal que les terres y sont toujours restées en Francs-aleux, tandis que les Provinces d'Utrecht, de Gueldre, de Hollande, de Zélande sorties de son sein éprouverent à-peu-près les mêmes variations de mœurs & de coutumes que l'Etat auquel elles étaient liées par le nœud féodal.

diètes à Nimègue, à Utrecht & en d'autres endroits. Quant à l'efpèce de féodalité à laquelle les Vaffaux des Païs-bas étaient affujettis, il parait que lorfqu'ils fe fentaient faibles, ils s'avouaient *Vaffaux liges*, c'eft-à-dire qu'ils étaient obligés de fervir leur Suzerain envers & contre tous, & que lorfqu'ils avaient la force en main, ils fe difaient *Vaffaux libres*, c'eft-à-dire qu'ils n'étaient aftreints à fecourir le Suzerain qu'en certains cas.



THÉODORIK II.*

Tels étaient les Comtes de Hollande. Quoique leurs noms nous servent d'époques dans l'histoire des différentes Provinces, il ne faut pas en conclure qu'ils en aient été les seuls Souverains; on voit au contraire les Evêques d'Utrecht marcher leurs égaux, s'élever même au-dessus d'eux; les nommer leurs vassaux. On voit les Avoués, les Comtes, les Ducs de Gueldre non moins puissans, non moins dignes d'être connus.

Nous avons taché de développer par quels dégrés & sur quelle baze la puissance des Evêques d'Utrecht s'était élevée. Elle monta considérablement sous le règne de Henri Roi de Lorraine & de l'Empereur Othon. Les Evêques enga- UTRECHT.

(*) Aux Donations près dont nous avons parlé, on ne trouve rien sur Théodorik I., si-non qu'il fut enterré à Egmond, dont il était fondateur, & que son fils lui succéda.

gerent facilement des Princes, qui pour se soutenir avaient besoin du secours de leurs vassaux, à leur faire de grandes concessions. Avant la fin du neuvieme siècle leurs vastes possessions s'étendaient déjà dans tout le païs. A peine le Comte Gerolf pere de Théodorik I. fut-il mort que l'Evêque fût faire donner à son église la sixième partie de la pêche à l'embouchure du Rhin. Dans le Kennemerland, la Westfrise & même jusqu'au Téxel ils avaient des droits de pêche, des dîmes, des péages & d'autres droits régaliens. C'est envain que les Donateurs stipulaient, que les concessions n'étaient que pour entretenir les ecclésiastiques, les nécessiteux, les nouveaux convertis; les Evêques s'en servirent toujours, pour l'exécution du plan d'agrandissement personnel qu'ils s'étaient formé. Ceux dont la vie était exemplaire s'acquéraient encore une nouvelle considération. On observe que Radbod petit fils des Rois de Frise, du côté de sa mere, appellé à la cour de Charles le Chauve, avait refusé de s'occuper d'affaires temporelles, alléguant que l'emploi d'un Evêque était de prier pour le Roi & le peuple & de gagner les ames. Il résidait souvent à Deventer, d'où il parcourait toute la Frise pour arracher

les restes d'idolâtrie. Ses successeurs ne furent ni si dévots, ni si désintéressés. En 933, le Roi Othon accorda même à l'Evêque Baldrik le droit de battre monnoie dans Utrecht. Il ajouta à cette faveur des terres considérables. Dès-lors les Evêques se virent en état de soutenir leur puissance par les armes. En 934, les Normands ayant fait une nouvelle descente en Frise & détruit l'église cathédrale d'Utrecht, Baldrik XV Evêque, & Successeur de Radbod, leva quelques troupes, & tomba sur les Barbares avec tant de courage, que non-seulement ils furent chassés du païs, mais contraints de regorger le butin dont-ils avaient dépouillé les églises.

Les Gouverneurs de cette Province commencerent de bonne heure à usurper les droits régaliens & à changer leur office en dignité héréditaire. On connait le fameux accord de 870. par lequel Louis de Germanie & Charles le Chauve de France se partagerent en portions égales toute la Lorraine, & où la Betuwe, le Teisterbant, le païs des Attuaires se trouverent ainsi qu'Utrecht & deux parties de la Frise annéxés à l'Allemagne. LA GUELDRE.

Il paraît qu'alors les Gouverneurs de la Gueldre qui portaient le titre d'avoués & de protecteurs se trouverent, par le pouvoir civil & militaire, dont ils étaient investis, assez puissans, pour profiter des troubles & acquérir une sorte d'indépendance politique. Il semble même que les peuples fatigués d'être les instrumens & les victimes des discordes des lâches successeurs de Charlemagne, se prêterent facilement à une usurpation que d'ailleurs ils n'auraient guère été en état d'arrêter. On pense qu'à Leupold de Pont succèderent par droit de succession Wichard I. & Gerlak I. qui vivait dans le même période où nous avons placé Théodorik I. Mais leur puissance semblable dans son origine à celle des Comtes de Hollande fut d'abord circonscrite dans des bornes très-étroites. Ce n'est que peu-à-peu qu'ils s'aggrandirent par l'acquisition de la Bétuwe, de la Véluwe, du Teisterbant, de Zutphen, qui formaient alors autant de Comtés différens, gouvernés par des Seigneurs particuliers. En voyant l'Empereur toujours pris pour arbitre, & prononçant définitivement dans les contestations qui s'élevaient entre tous ces petits vassaux, en jettant les yeux sur l'hommage qu'on

lui rendait, & ſur les conceſſions qu'il accordait de tems en tems, on ſent que ſes droits impériaux devaient être étendus, & le lien féodal très étroit dans ces premieres tems.

On ne ſaurait douter que depuis Charlemagne le territoire connu à préſent ſous le nom de Friſe, de Weſtfriſe, de Groningue & de Drente n'ait été ſoumis au même gouvernement que les autres païs auxquels les Friſons avaient donné leur nom. Le diplôme, où Charlemagne leur accorde la prérogative de la liberté, comme ſi elle n'était pas un droit, & leur permet de ſe choiſir des Conſuls qui éliront un *Poteſtat* ou Magiſtrat ſuprême avec une juriſdiction abſolue ſur toute la Friſe, porte des caracteres viſibles de ſuppoſition. D'ailleurs le privilège n'appartiendrait pas moins à toutes les autres Provinces qui portaient le même nom. On ne voit cependant pas, qu'elles s'en ſoient jamais prévalues. C'eſt même une choſe étrange, que, quoique tous les hiſtoriens de Friſe parlent de leurs Poteſtats avec une complaiſance, une abondance de cœur inexprimable, & que Winſemius même faſſe mention d'une médaille, où le nom d'un certain *Sixtus Siaerdema* ſe trouve gravé, je n'ai cependant pas LA FRISE.

eu le bonheur de rencontrer, avant le 15e siècle, le nom d'un seul Potestat dans la collection des Chartes de Frise redigée par l'illustre Baron de Schwartzenberg. On y trouve pourtant des traités, des donations, des assemblées, enfin bien des articles rélatifs au gouvernement aussi bien qu'aux évenemens. Dans les guerres des Comtes de Hollande & des Evêques d'Utrecht avec les Frisons, l'historien de la patrie ne fait pas mention d'un seul Potestat. On trouve au contraire les Frisons dans les différentes invasions qu'ils subirent, comme abandonnés à la liberté primitive de la nature. C'était de l'Empereur, seul qu'ils ne voyaient jamais & dont l'éloignement ne leur faisait craindre aucun des abus d'une puissance présente & visible, qu'ils se disaient relever immédiatement. Et quand l'Empereur donnait leur païs tantôt à l'Evêque d'Utrecht, tantôt au Comte de Hollande & même à d'autres, il parait que les Frisons supporterent toujours impatiemment cette domination féodale. C'est ainsi que sous le prétexte de ne vouloir dépendre que de l'Empereur ils se conserverent toujours libres, & empêcherent les progrès de la propriété féodale de pénétrer dans leur païs. Leur histoire offre ainsi

une perspective unique, pittoresque, & d'autant plus frappante, qu'elle forme un contraste parfait avec le tableau de toutes les autres nations de l'Europe dans les mêmes siècles. Tandis qu'ardente à étendre ses prérogatives aux dépens de la couronne, une troupe de petits tirans appellés vassaux s'appliquait dans tout le reste de l'Europe à opprimer & à dégrader la partie la plus nombreuse & la plus utile de l'humanité, le peuple Frison conserva une espèce d'antique férocité, & les vertus qui sont le partage des nations sauvages, le produit de l'indépendance & de l'égalité. Il conserva la force d'ame, le sentiment de sa dignité personelle, le mépris du danger & de la mort. La Frise s'offre à l'œil du philosophe, comme un chêne robuste à qui la sève de la liberté a conservé sa verdure, sa force, sa beauté, tandis que le reste de l'Europe ne lui présente que l'aspect d'une vaste forêt dont le souffle impur & impétueux de la tirannie aristocratique a dépouillé, flétri, ou deraciné tous les arbres.

Voyez Robertson. I. 36.

Toutes ces différentes observations m'ont paru essentielles pour se former une idée juste du gouvernement politique & pour suivre le fil de l'histoire de

nos Provinces dans le moyen ſiècle. Et comme depuis la conquête de la Lorraine par Othon I., Empereur d'Allemagne, elles entrerent pour toujours dans le corps germanique dont-il parait qu'elles firent dès-lors membre & partie, les évenemens ne peuvent ſe développer avec méthode & clarté ſans connaître les différens ſuzerains & les grands feudataires qui y ont exercé la puiſſance Souveraine, nous aurons ſoin de marquer en titre les noms des Comtes de Hollande, ceux des Empereurs, ſans oublier de parler des Evêques d'Utrecht, & des Comtes de Gueldre.

Les Huns. Les Huns ou Hongrois ſe répandirent dans toute la Germanie & commirent partout les plus grands excès de cruauté. Ils pénétrerent juſqu'en Friſe détruiſant tout ce qu'ils trouverent ſur leur paſſage n'épargnant ni ſexe, ni âge, ni ſacré, ni profane. La conſtruction de deux forterèſſes dont on voit encore les ruines près d'Udelermeer entre Arnhem & Wageningen eſt attribuée à ces Barbares, dont elles portent le nom*. Henri l'Oiſeleur était alors Empereur d'Allemagne. Le Comte Théodorik marcha, dit-on, pour ſon ſervice ſous la banniere de Suabe. On fit enſuite avec les Barbares une trève de neuf ans. On ſait que cet Empe-

* Hunnen Schanſen.

reur aimait à exercer la nobleſſe par des joûtes & des tournois. S'il eſt vrai qu'il en donna un, où près de mille gentilshommes entrerent en lice, il y a toute apparence que les Comtes qui gouvernaient nos différentes Provinces dûrent auſſi s'y trouver. On lit même que Théodorik II. figura dans un, parmi les Comtes de l'Empire. On croit auſſi qu'il fut envelopé dans la défaite de Giſelbert Duc des deux Lorraines, qui avait pris le parti du Prince Henri contre l'Empereur Othon ſon frere. C'eſt à cette époque qu'on fixe la réunion parfaite du territoire des Provinces-Unies à la ſuzeraineté de l'Empire.

926.

935.

Les Provinces-Unies réunis irrévocablement à l'Empire par Othon I.

939.

Les donations que faiſaient alors les Empereurs de terres immenſes & de droits régaliens, qu'ils poſſédaient dans nos Provinces, prouvent invinciblement leur ſuzeraineté. Outre les donations à l'Evêque d'Utrecht deſquelles nous avons parlé, on voit l'Empereur Othon céder, en* 950, ſes biens ſitués dans la Véluwe à l'egliſe d'Angar. En 968, il donne le païs d'Urk au cloître d'Elten. En 970, il confirme la donation que Wichman Comte d'Ameland avait faite à l'égliſe du même nom. En 985, Othon III. tranſporte par un diplôme daté de Nimègue à ſon fidèle Comte Théodorik la propriété de tout

Conceſſions des Empereurs à leurs feudataires des Païs-Bas.

950.

*Falke Codex Corb.

968.

970.

Friesl. Chait. I.

ce qu'il ne possédait auparavant que
985. comme fief ou usufruit de l'Empire. Quoiqu'on trouve dans cette concession plusieurs noms barbares; il paraît cependant qu'elle aggrandissait considérablement les Etats des Comtes. Des exemples pareils de la puissance des Empereurs dans toutes nos Provinces s'offrent très-souvent dans notre histoire du moyen siècle. Il est étonnant que des savans illustres tels qu'un Grotius, un Scriverius & d'autres encore, égarés peut-être par un Patriotisme mal-entendu, aient cru devoir nier cette féodalité; comme s'il y avoit lieu de craindre qu'une institution, dont l'absurdité est universellement reconnue & presque abolie par-tout, put donner atteinte à la constitution présente des Provinces-Unies appuyée sur les droits imprescriptibles de la nature, si heureusement & si solidement recouvrés. Cette question historique paraît aujourd'hui décidée pour l'affirmative. On trouve la vérité approfondie & démontrée dans une savante dissertation, faite par Mr. Meerman.* C'est en comparant les tems anciens aux nouveaux, des coutumes absurdes & anarchiques à des loix dictées par l'esprit de raison & d'égalité, que les Hollandais apprennent à s'attacher avec un nouveau zèle au rempart

* *Solut. vincul. int. S. R. J. & fe-der. Belg.*

facré d'une liberté achetée par tant d'épreuves & devenue l'unique baze de leur bonheur.

Nous n'avons rien dit & nous ne dirons rien des expéditions plus que douteufes de Théodorik II. contre les Weft-frifons que les chroniques accufent de révolte fans qu'on voye comment la jurifdiction du Comte pouvait s'étendre fur eux. On raconte qu'à l'occafion des outrages que ces prétendus rébelles auraient commis fur les Religieufes d'Egmond, dont le couvent avait été fondé par fon prédéceffeur, Théodorik II. mit des Moines Bénédictins à leur place.



ARNOUD.

989. On obſerve que ce nouveau Comte ſuccèda à ſon pere ſans avoir eu beſoin de ſe faire confirmer par l'Empereur. Depuis cette époque, nos différentes Provinces paraiſſent former chacune des familles particulieres qui ſouvent s'entreheurtent & s'entredéchirent cruellement, mais cependant ſans paraître enveloppées dans les révolutions étrangeres. Le Comte ſe diſait Vaſſal libre & membre de l'Empire. On voit même Arnoud figurer comme tel dans un tournois à Magdebourg.

Guerre avec les Weſtfriſons.

993. Les chroniques diſent que les Weſtfriſons excités par Volkmar Evêque d'Utrecht refuſèrent de prêter homage à Arnoud. Le Comte pénétra à la fin de l'été dans leur païs avec une armée conſidérable. C'était alors un territoire iſolé, dont les lacs & les marais rendait l'abord preſque inacceſſible à l'ennemi. L'armée étant venu camper au lieu, où eſt à préſent le bourg de Winkel, périſſait de ſoif, car toutes les eaux étaient ſaumâtres. Dans cette extrêmité, Arnoud, que les chroniques nous répréſentent généralement

comme un homme pieux, en un mot comme un Saint, s'étant mis en prieres, découvrit par révelation une source d'eau vive, à laquelle toute l'armée trouva de quoi se désalterer. Les Westfrisons lui furent plus cruels. Ils forcerent ses retranchemens, ils dissiperent ses troupes, ils l'exterminerent lui-même. Ainsi périt ce Comte que quelques chroniques ont nommé le Gantois parce que du chef de sa mere il possédait le Burgraviât de Gand qu'il laissa à Adelbert son fils ainé, dont les descendans le conserverent jusqu'au milieu du douzième siecle. Il n'est pas étonnant que les Moines, chroniqueurs d'Egmond attribuent des miracles à ce Prince, le nommant Saint & Martir; car il donna à leur eglise de vastes possessions situées à Leide, à Vlaardingen, à Bergen, à Kastrekom, à Velsen, à Voorhout, à Noordwyk.

Mort d'Arnoud.

993.

Arnoud avait encore deux fils Sivaard ou Sicco & Théodorik. Celui-ci succèda à la dignité de Comte & au territoire qui porta ensuite le nom de Hollande.

THÉODORIK III.

Les Frisons soumis.

1004. CE Prince n'avait que douze ans. Luitgarde sa mere qu'on dit avoir été sœur de l'Epouse de l'Empereur Henri II. obtint la régence. Les Frisons crurent profiter de cette minorité pour se maintenir dans l'indépendance; mais l'Empereur ayant équippé une flotte en faveur de Luitgarde, contraignit les rébelles à se soumettre. Après la mort de la régente ils se révolterent de nouveau. Le jeune Comte leva une armée considérable pour les réduire. Les Frisons sentant que l'alliance avec l'Empereur mettait encore le Comte plus en état de tirer une cruelle vengeance de la mort de son Pere, accéderent à un traité dans lequel ils s'engagerent à lui payer la dîme de leurs revenus, à le servir à leur dépens toutes les fois qu'il les manderait. Le Comte promit de son côté de laisser la mort de son pere impunie.

Dernieres descentes des Normands.

Soit que le véritable esprit de la religion chrétienne, qui est la douceur & la tolérance, eut ralenti dans les Danois nouvellement convertis cette soif

de ſang humain, de dépopulation, de pillage, que leur inſpiraient les dogmes affreux du fanatiſme d'Odin, ſoit qu'ils ſe fuſſent épuiſés par des excurſions non moins funeſtes à leur propre païs qu'à ceux qu'ils avaient envahis, ils ne commettaient plus ces brigandages imprévus & rapides qui avaient dévaſté & enſanglanté une partie de l'Europe. Ils avaient, il eſt vrai, en 1009, remonté la Meuſe, pillé & détruit Tiel ville commerçante; ils n'avaient pas même, tout chrétiens qu'ils étaient, épargné le couvent de St. Walburg fondé & doté par Walger Comte de Teiſterbant. 1009.
Mais à la premiere nouvelle que Godefroi Avoué de Gueldre, Balderik Comte de Clèves & Unroch Comte de Teiſterbant marchaient contr'eux à la tête des milices du païs, ils s'étaient rétirés dans leurs bâtimens emportant précipitamment leur butin. Et quand ils revinrent l'année ſuivante ils rencontrerent tant de réſiſtance & des ſuccès ſi couteux que s'étant avancés juſqu'à Utrecht ils n'oſerent en former le ſiège. Et l'Evêque Ansfrid ayant eu l'incivilité de leur refuſer l'entrée de la ville, qu'ils ne demandaient ſeulement, diſaient-ils, que pour y faire leurs dévotions, ils s'en allerent & 1010.

abandonnerent pour toujours leurs trop mémorables incursions.

Utrecht. Baldrik qui par son courage contre les Normands, & son attention à fortifier & embellir la ville d'Utrecht méritait d'y commander en Souverain, laissa, en 977, sa dignité à Volkmar XVI Evêque. A Volkmar succèda, en 993, Baudouin, à Baudouin Ansfrid en 994. Avant de se séparer de sa femme pour embrasser l'état ecclésiastique, il avait été Comte de Louvain & de Hui; il possédait même quelques terres dans le Comté de Teisterbant. Il laissa à son église la plus grande partie de ses vastes domaines, & sur-tout ceux qui se trouvaient situés dans le Comté de Teisterbant. Il paraît qu'après la mort de Walger frere de Théodorik I., ce Comté avait été démembré par les donations impériales. Radboud fils de Walger en avait possédé une partie, laquelle fut ensuite donnée à l'Eglise d'Utrecht. Un autre fils de Walger, appellé Poppon, y conserva aussi quelques possessions. Du tems d'Ansfrid, il paraît qu'Unroch ou Hunerik son neveu gouvernait ce Comté jusqu'à ce qu'Adelbold successeur d'Ansfrid sût engager l'Empereur Conrad à le transporter à son église. On dit qu'il comprenait alors le Thielerwaard, le Bom-

Le Comté de Teisterbant.

melerwaard & les terres de Kuilenburg, Buuren, Vianen, Arkel, Heufden & Altena jufqu'à a vieille Meufe.

Théodorik avait fur ce Comté les droits de fucceffion. Une partie touchait même fes propres états. De-là de vives difputes & les guerres fanglantes qui fuivirent entre les Hollandais & les Trajectins. L'Evêque voulait encore s'approprier la chaffe exclufive dans la forêt de Merwede & la pêche d'alentour dans la Meufe & le Waal: privilège auffi réclamé par l'Evêque de Liège, celui de Trèves, & plufieurs autres Seigneurs Eccléfiaftiques. Théodorik ne dit mot, mais pour appuyer des droits héréditaires, il fit bâtir un fort fur les ruines, à ce qu'on prétend, de Durfos. La fituation de la place fit qu'un grand nombre de Frifons, car c'était encore le nom des fujets de Théodorik, vinrent s'y établir: ainfi commença Dordrecht une des plus anciennes villes de Hollande, qui, dans les affemblées des Etats conferve encore à préfent le premier rang, entre les villes de fa Province. Théodorik, après avoir pourvu à la fureté de fes prétentions, fit un nouveau pas vers l'indépendance. Sans être autorifé par l'Empereur, il bâtit des péages pour rançonner tou-

Source des Guerres entre le Comte & l'Evêque.

Dordrecht bâti.

1015.

tes les marchandises qui montaient ou descendaient les deux rivieres.

Plaintes contre Théodorik.

Cette nouveauté jetta l'allarme parmi tous les Marchands. Ceux de Tiel s'addresserent à l'Empereur, & lui déclarerent que: „ s'il ne délivrait „ leur négoce d'une pareille entrave, ils ne pourraient faire le trajet d'Angleterre, ni engager les Anglais à venir commercer dans leur „ païs, & que peu-à-peu ils feraient „ hors d'état de lui payer les impôts „ ordinaires." Ces plaintes & surtout les cris des Ecclésiastiques émurent l'Empereur; il donna ordre à l'Evêque Adelbold & à Godefroy le Barbu Duc de Lorraine, régardé conséquemment comme second Suzerain du Comte, d'aller démolir Dordrecht. Les Evêques de Cologne & de Liège eurent ordre de suivre la même expédition avec leurs forces militaires.

De tous ces Prélats qui poserent un moment la Sainte mitre pour se couvrir d'un casque guerrier, celui d'Utrecht était, non sans raison, le plus acharné. Dideric Bavo, Margrave de Bodegrave, son Vassal qu'il avait chargé de faire des courses sur les terres de Hollande avait été lui-même chassé des siennes; & le Prélat ayant voulu réparer cet échec, avait vu ses pro-

pres troupes défaites par Théodorik, ses Ecuyers & ses chevaliers massacrés pour la plupart, tout le païs à l'Est du Rhin du côté de Bodegrave ajouté aux états du Comte.

Godefroy était à la tête des Confédérés. Quoique son armée fut plus propre à combattre à cheval que sur l'eau, il ne laissa pas d'équipper une flotte considérable & de descendre le Wahal. Il fit surprendre le pont de Giessen, & s'avançant sur la Merwe, il prit terre à la vue de Dordrecht. Les Habitans des environs eurent à peine le tems d'abandonner leurs demeures & de se réfugier dans le fort. Soit pour rendre l'abord inaccessible à l'ennemi, soit pour faciliter l'écoulement des eaux dormantes, tout le païs était coupé de canaux. Au milieu des marais, on voyait çà & là quelques éminences, sur l'une desquelles s'élevait la citadelle, cause funeste de la guerre. C'est-là que les Frisons cantonnés pouvaient observer tous les mouvemens des ennemis & agir en conséquence. C'était une retraite sûre où l'on ne pouvait les forcer. Godefroy, n'ayant d'autre ressource, détache quelques troupes légeres avec ordre d'aller insulter les retranchemens, de battre en retraite aussi-tôt qu'elles seraient attaquées & d'attirer les Frisons en raze

Victoire célèbre du Comte Théodorik.

campagne. Théodorik devina la ruse, & sût la tourner à son avantage. Laissant une partie de ses troupes pour faire face aux ennemis, il vient d'un autre côté les prendre en flanc. L'attaque fut impétueuse & terrible. Les Lorrains sont enfoncés & culbutés. Il ne portent à leur camp que le désordre & l'épouvante. La voix perfide d'un inconnu qui criait: *sauves! sauves!* augmente la consternation & jette dans tout le camp une terreur panique. La déroute devient générale; tout fuit à la débandade. Ceux qui sont près du fleuve tâchent de gagner à gué ou à la nage, leurs bâtimens dont quelques-uns trop chargés coulent à fond. Quantité de fuiards embarassés par leurs armes & par leurs cuirasses restent embourbés, „ & tous ces intrépides héros „s'écrie le Moine Alpert, historien du tems, se laissent, ô prodige inoui! égorger comme des statues par les *Brigands de Frisons.*" Ceux qui étaient dans les bateaux font force de rames pour remonter le courant. Théodorik apprenant que l'Evêque d'Utrecht lui échappait par ce moyen détache la Garnison de Dordrecht, pour courir après les fuiards. Le carnage recommence; les rivieres & les canaux sont rougies de sang, les chemins jonchés de morts; Godefroy

blessé lui-même tombe entre les mains du Vainqueur qui le relâche bientôt, non sans lui avoir fait promettre de lui ménager la réconciliation de l'Empereur. Cette déroute couta la vie à presque tous les bataillons Liègeois & Cambraisiens; il y périt des Comtes, des Chevaliers, des Ecclésiastiques. L'Evêque Ditmarus ne parle de cette affreuse journée que les larmes aux yeux. Il répéte, il accumule les malédictions, & contre le Comte qu'il appelle un jeune homme maudit, & contre son païs qu'il nomme une Ile méprisable & sur laquelle il employe les imprécations que David avait lancé contre le Mont Gilböé. On crut reconnaître le doigt de Dieu dans cet épouvantable malheur. Tous les historiens du tems n'ont qu'une voix pour dire, qu'il avait été annoncé par une comête couleur de feu, & par des cris d'oiseaux s'entredéchirans sur le champ de bataille.

L'Evêque fut contraint de se soumettre à la paix. Théodorik conserva ses possessions, vraisemblablement, sous la suzeraineté du Prélat. On trouve en effet son nom dans une liste des vassaux de l'Evêché d'Utrecht. Prétentions des Evêques d'Utrecht.

On ne doute pas que l'Evêque ne fut alors le feudataire le plus puissant des Païs-Bas. Mais que le Duc de

Brabant, ſes Comtes de Flandre, de Hollande, de Gueldre, de Zutphen, de Rechem, enfin que tous les autres petits Seigneurs de ces Provinces aient été alors Vaſſaux de l'Evêque, c'eſt ce qui ne me paraît pas vraiſemblables. Ainſi la liſte que l'on conſerve de tous ces prétendus feudataires d'Adelbold ſemble ou ſuppoſée par l'avidité & l'ambition, ou alterée, ou poſtérieure à Adelbold. Théodorik y eſt appellé Comte de Hollande, quoique tous les monumens du tems atteſtent que ſon territoire n'était con-
1024. nu que ſous le nom d'une partie de Friſe. Dans la diète où il parût, en 1024, entre les Princes de l'Empire qui élurent Conrad Duc de Franconie, Empereur, on lui donne le nom de Thiederic de Friſe, ainſi que dans un autre aſſemblée à Hirſtfeld à laquelle il aſſiſta en 1030. Cette prérogative valait bien celle que lui don-
1030. ne la liſte en queſtion de *Grand Maréchal* de l'Evêque d'Utrecht, c'eſt-à-dire, ayant ſeul l'honneur de porter l'épée à ſon inſtallation & de tenir la bride de ſon cheval quand le Prélat mettait pied à terre.

Sikko frere de Théodorik.

Sikko frere de Théodorik avait épouſé la fille d'un certain Gozewyn, qui avait quitté la Friſe pour venir s'établir à Kaſtrichem en Weſtfriſe.

Cette alliance, ſans doute diſproportionée, augmenta la déſunion qui ſubſiſtait déjà entre les deux freres. Ils ſe réconcilierent à la fin. Sikko eut pendant ſa vie le gouvernement de Kennemerland & de Weſtfriſe. Il laiſſa deux fils, Théodorik, qui fut le premier Seigneur de Brederode & de Zevenbergen, & Godefroi Seigneur de Luxembourg.

Dès les premiers ſiècles du chriſtianiſme, les chrétiens s'étaient plû à viſiter avec une ſorte de vénération les païs où les grands miſtères de la religion s'étaient accomplis. Un pélerinage ſi long ne pouvait ſe faire ſans beaucoup de fatigue & de danger. Peu-à-peu l'éxécution en devint ſi méritoire qu'on la regarda comme un moyen d'effacer preſque tous les crimes. Cette effervescence pieuſe s'acrut encore vers la fin du dixième ſiècle par la crainte où chacun était du jugement dernier. Et quoique après les mille ans révolus, la machine du monde ſubſiſtât encore dans ſon orbite, le zèle des pélérinages ne s'était pas réfroidi parcequ'on n'avait pas ceſſé d'avoir beaucoup de péchés à expier & d'être abruti par la plus ſtupide ignorance. Les Califes même ne s'oppoſaient pas à ces dangereuſes viſites. Ils n'y voyaient qu'une ſource de com-

Origine des Pélérinages.

merce avantageuſe, qui enrichiſſait l'Aſie en y faiſant couler tous les tréſors de l'Europe. Et Rome, qui aurait pu partager la dévotion des pénitens, en les attirant au tombeau des Apôtres, n'était plus que le théatre de la licence la plus effrenée, où la vie des hommes & l'honneur des femmes n'étaient pas même en ſureté. Cet enthouſiaſme religieux trouva facilement priſe dans l'eſprit de Théodorik que la paix & la mort de ſon frere laiſſaient dans l'inaction. Il fit donc le pélérinage de la terre ſainte. La reſte de ſa vie nous eſt inconnu. Il laiſſa deux fils. Nous allons parler de ſon Succeſſeur.

Théodorik va dans la terre ſte.



THÉODORIK IV.

D'Anciennes chroniques se trompent sans doute en mettant ce Prince en possession de l'Oostfrise; il paraît qu'il eut seulement le gouvernement du Kennemerland & de la Westfrise.

Des diplômes authentiques montrent que le Guerrier Adelbold n'avait pas avec moins de zèle que ses prédécesseurs, sû profiter de la pieuse générosité des Empereurs. Le Comté de Drente lui fut conféré & confirmé. Dans la donation du Comté de Teisterbant," nous ne doutons pas, dit Conrad II, „ que ce ne soit une chose „ très-profitable à nos ames pécheresses d'augmenter le temporel des Ecclésiastiques & de relever leurs personnes par les dignités les plus sublimes; suivant en cela l'exemple „ salutaire & constant de nos prédécesseurs, qui, par de pareilles œuvres pies, ont vu leur puissance „ fleurir (*), & ce qui vaut beaucoup UTRECHT. *Heda 114.

(*) Les Empereurs éleverent toujours les Evêques pour les opposer aux Seigneurs, ils

„ mieux, ont gagné par ce moyen la „ jouissance de la vie éternelle." Plus les Evêques devenaient puissans plus leur dignité excitait de débats. Leur succession ne pouvant être héréditaire faisait naître les brigues en multipliant les prétentions. On observe qu'après la mort d'Adelbold, en 1027, les chapitres à qui appartenait la nomination ne pouvant s'accorder, l'Empereur Conrad se rendit à Utrecht pour décider le différend. L'impératrice alors enceinte suivit son époux; elle fut même surprise à Oosterbeek par les douleurs de l'enfantement. La maison d'un prêtre nommé Bernulf s'étant trouvée à sa commodité, elle y entra & mit un fils au monde. Conrad enthousiasmé de cette avanture jetta aussitôt les yeux sur Bernulf, & lui donna l'investiture par la crosse & par l'anneau, suivant la coutume, dit Héda*, pratiquée par tous les Empereurs depuis Charlemagne. Utrecht était ainsi une ville impériale & les Empereurs en étaient les premiers Souverains. Ils y venaient souvent passer

Elections orageuses.

* Héda 118.

s'en trouverent bien quand ces deux corps étaient divisés, & mal quand ils s'unissaient. *Ann de l'Empire, Art. Conrad II.*

paſſer les grandes fêtes. Conrad s'y étant rendu en 1039 pour y célébrer les fêtes de la Pentecôte, y finit ſes jours & ſes entrailles furent dépoſées dans l'égliſe de St. Martin. • Delà les vaſtes conceſſions, faites par Henri III. ſon fils & ſon ſucceſſeur aux Evêques d'Utrecht, en terres, ſoit autour de Groningue, qui n'était alors qu'un Bourg ou un amas de quelques maiſons, ſoit dans le Comté de Drente.

Donation à l'Evêque d'Utrecht.

1040.

La Flandre était depuis environ deux ſiècles gouvernée par des Comtes, Vaſſaux des Rois de France. On croit qu'anciennement elle faiſait un ſeul & même continent avec la Zélande, que nous avons vu ſucceſſivement envahie par les Bataves, les Francs, les Friſons & les Normands. Il paraît que quelques unes de ſes Iles furent cédées, en 1007, par l'Empereur Henri à Baudouin IV. Comte de Flandre, & c'eſt à cette époque qu'il faut vraiſemblablement* placer la réunion féodale d'une partie de la Zélande à la Flandre. Les Comtes de Hollande réclamaient des droits ſur les Iles ſituées à l'Orient de l'Eſcaut. La querelle fut ſi vive avec le Flamand, que Baudouin V. fit, en 1045, une invaſion dans la Friſe, & après avoir, diſent les chroniques, triomphé par-tout, il revint dans ſon païs.

Origine des guerres entre les Flamands & les Hollandais.

*Diſſert. de Nexu Feud. Fland. int. & Zeland. à D. P. Paulus.

Iles de Zélande.

1045.

Non-seulement les états de Théodorik, mais Utrecht même étaient encore, par les Historiens du tems, regardés, comme parties de la Frise.* L'Empereur s'étant rendu dans cette derniere ville, encouragé sans doute par l'Evêque, saisit l'occasion d'assiéger Dordrecht. Plusieurs Prélats ayant été mandés pour la même expédition, on remarque que celui de Liège nommé Waso peu familiarisé avec les exercices militaires se fit long-tems attendre, n'arriva qu'en tremblant & que pour ne pas compromettre sa personne sacrée aux attentats des profanes, il se tint constamment à l'arriere garde, en punition de quoi il fut condamné à une amende de trois cens livres d'argent. On ne pouvait prendre les pontifes plus heureusement par leur faible; les autres troupes qui étaient la plupart commandées par des Evêques, agirent avec tant de vigueur que non-seulement Dordrecht, mais Keenenburg & Vlaardingen, dont Théodorik est appellé *Marquis*, furent emportées, & données à l'Evêque d'Utrecht.

* Herman. Contract. an. 1046.

L'Empereur fait la guerre à Théodorik.

1046.

Théodorik se ligue avec le Duc de Lorraine.

Théodorik ne pensa plus qu'à regagner par la force ce que la force lui avait arraché. Il trouva dans Godefroi, Duc de la Basse Lorraine, que le même Prince avait aussi dépouillé de

ſa dignité, un compagnon de vengeance & d'intérêt. Le même reſſentiment les réunit; ils ſe promirent de tout tenter pour rentrer dans leurs états uſurpés. Leur expédition fut prompte & impétueuſe: le Duc marcha droit à Nimègue, ville impériale, s'en rendit maître & réduiſit en cendres le palais bâti par Charlemagne. Le Comte courut avec des troupes légeres faire le dégat ſur les terres des Evêchés voiſins; celles d'Utrecht & de Liège ne furent ſans doute pas épargnées. Le Palais de Nimègue brulé.

L'Empereur irrité fit des préparatifs ſi formidables que le Duc ſe ſoumit, & toutes les forces furent dirigées contre Théodorik. L'Empereur, dit un ancien *Hiſtorien, s'était déjà approché de Rhynsburg & de Vlaardingen qu'il appelle deux fortes villes de Friſe, lorſque la marée rompit la digue de la Meuſe. En un inſtant tout le camp & les bagages furent enſevelis dans les flots; Henri eut peine à échapper avec ſes troupes. Une partie de ſes vaiſſeaux s'engraverent par leur péſanteur, les autres mal équippés devinrent aiſément la proie des troupes de Théodorik, qui ayant montés des bâtimens légers également propres à l'attaque, à la défenſe, à la retraite, ſe jouaient par une manœu- Combat naval où les Impériaux ſont défaits. *Lamb. Sch. an. 1047. 1047.

vre habile, de l'élement si fatal à leur ennemi.

Tournoi à Liège.

1048.

Théodorik recouvra toutes les places qu'on lui avait enlevées. Il se trouva l'année suivante à un tournois à Liège où rompant une lance contre Herman frere de l'Archevêque de Cologne, il fit tomber son adversaire roide mort sur l'arêne. Les amis du malheureux Chevalier prirent la chose au tragique, ils tomberent sur la suite du Comte & massacrerent deux de ses Ecuyers. Théodorik ne dût son salut qu'à une fuite précipitée. Il arrive à Dordrecht portant la vengeance au fond du cœur. Incapable de modérer son ressentiment, il fit mettre aussi-tôt le feu à plusieurs bâtimens marchands de Liège & de Cologne qui se trouvaient dans la ville. Il extorqua de fortes contributions des Négocians de ces deux Evêchés, il defendit à ses sujets tout commerce avec eux.

Dordrecht surprise & reprise.

La ligue épiscopale se réunit bientôt. Dordrecht est investie à la faveur des glaces & surprise par la trahison de plusieurs nobles. Théodorik y conserve quelques partisans, & ayant, par l'intelligence de Gerard de Putten, pénétré dans la ville il tombe avec ses troupes sur les ennemis & sur les traîtres. Le sang coule à flots dans les

rues. Ceux qui peuvent échapper ſe croient trop heureux d'abandonner la ville à ſon ancien maître. Cette conquête fut auſſi fatale que rapide. Le Comte ſe promenant, le lendemain de ſa victoire, ſur les remparts, un ſoldat de Cologne lui lança, d'une maiſon où il s'était caché, une fléche empoiſonnée. Le Comte expira trois jours après. La ruë où l'attentat fut commis porte encore aujourd'hui le nom de Ruë du Comte: *Graavenſtraat.* Théodorik tué.



FLORENT I.

THéodorik n'avait jamais été marié. Il paraît que la nouvelle de sa mort fit revenir les Allemands sur leurs pas, & qu'ils se rétablirent dans les environs de Dordrecht appellés alors païs de Vlaardingue, d'où ils furent bientôt chassés par Godefroi Duc de Lorraine. Le nouveau conquérant n'avait, sans doute, entrepris son expédition qu'en faveur du frere & du successeur de son ancien allié. En effet on trouve Florent maître de tout le païs; il fit même bâtir de péages le long du fleuve.

LA GUELDRE. Il n'est que trop vrai que l'histoire n'est souvent que le tableau des crimes & des malheurs. Les gouvernemens paisibles ne savent de quoi remplir leurs annales. C'est ce qui nous fait présumer que, depuis l'an 937, la Gueldre gouvernée successivement par Godefroi, Wichard II, Mengos, Wikind fut assez heureuse, puisque les Historiens ne nous réprésentent ces Princes que comme attachés tranquillement à gagner le ciel par de pieuses & d'obscures fondations. Le cercle de leur

empire était d'ailleurs si étroit, que peut-être n'oserent ils former aucune entreprise ambitieuse. Wikind eut deux fils. L'ainé succèda aux Etats de son pere sous le nom de Wichard III. Guillaume qui fut Evêque d'Utrecht nous est peint comme un homme belliqueux & intrépide, sans doute à cause de son habileté & de son penchant à faire battre les autres; car il eut toujours soin de ne pas s'exposer lui-même à la chaleur du combat. L'Empire était alors gouvernée par une Française nommée Agnès mere du jeune Henri IV. Le Prélat n'eut pas de peine à en obtenir une déclaration qui invitait un chacun à courir sus au Comte Florent.

Guillaume Evêque d'Utrecht.

1054.

Les troupes de Cologne, de Liège, de Louvain, de Kuik, de Brandebourg se réunissent, Wichard avoué de Gueldre vient combattre pour son frere. Cette confédération formidable inonde la Frise comme un torrent. Incapable d'en arrêter la premiere violence, Florent appelle la ruse à son secours. Il fait dans les avenues de Dordrecht, où se dirigeaient toutes les opérations, creuser des fosses qu'on couvrit d'une claie très-légere, & par dessus d'une couche de gazon. La cavalerie ennemie s'étant avancée la pres-

Florent victorieux.

1058.

miere s'enterre auſſitôt dans ces abîmes perfides. Ceux qui ſurviennent écraſent les premiers par leur chûte. Florent tombe avec ſa troupe qui connoit le terrein ſur un ennemi que le déſordre & la conſternation a déjà vaincu. Le maſſacre fut horrible d'un côté, la victoire complette de l'autre. Wichard & le Comte de Louvain furent pris tout vifs & payerent une forte rançon.

Florent tué entre les bras de la victoire.

Quatre ans après l'Archevêque de Cologne, le Margrave de Brandebourg, le Comte de Kuik & quelques autres s'imaginerent pouvoir effacer leur honte & vanger leur défaite. Florent ſécondé d'une bonne armée prévient leur invaſion & va leur livrer un combat entre la Meuſe & le Wahal, près du village de Hémert. Le choc fut des deux côtés rude & ſanglant. Le victoire ſe déclare enfin pour les Friſons, les ennemis ſont enfoncés & mis en déroute. Florent les pourſuit juſqu'à ce qu'épuiſé par la fatigue il vient avec ſes gens ſe repoſer à l'ombre près du champ de bataille. Ce fut ſon dernier ſommeil. Le Seigneur de Kuik, ayant rallié ſes bataillons diſperſés, retourne à la charge & fait main baſſe ſur tous ceux qu'il trouve plongés entre les bras du repos & de la victoire.

1061.

Ainsi périt Florent laissant deux filles, Berthe & Mathilde, & un fils nommé Théodorik, qui lui succèda sous la régence de Gertrude de Saxe, sa Mere.



THÉODORIK V.

Guillaume obtient des diplômes de l'Empereur.

CEtte minorité ouvrait une carriere facile à la rapacité & à l'ambition de l'Evêque Guillaume. Ayant pour ami Anno, Archevêque de Cologne qui s'était emparé de l'adminiſtration de l'Em-
1064. pire & de la tutelle de Henri IV., il obtint deux diplômes, où il ſe faiſait donner tout ce que les Comtes poſſédaient, à remonter juſqu'aux premieres conceſſions des Rois de France: *le Comté en Hollande* dont le nom ſe remarque ici pour la premiere fois, enfin toutes les uſurpations prétendues ſur l'égliſe d'Utrecht. Il paraît que le but de ces conceſſions ne tendait à rien moins qu'à anéantir les Comtes & à rendre la puiſſance épiſcopale unique dans la plus grande & la plus belle partie des Provinces.

Ces titres étaient brillans, ils ſuppoſaient un donateur très libéral; mais il faut tout dire; il ſemble qu'il ne ſacrifiait pas beaucoup du ſien. La poſſeſſion eut beaucoup mieux valu, c'eſt dommage qu'il ne fut pas ſi facile de la donner, c'eſt ce que nous allons voir.

La Flandre était alors gouvernée par Baudouin V., que son crédit, & ses qualités avaient fait proclamer Régent de France, sous la minorité de Philippe I. En 1057, dans une assemblée tenue à Cologne, il avait engagé par la médiation du Pape Victor II, & de Henri I. Roi de France, l'Empereur, qui n'avait que huit ans, à lui confirmer ses droits sur les païs situés entre l'Escaut & le Dender, le Comté d'Alost, & les quatre Bailliages, les cinq Iles de Zéelande à l'Ouest de l'Escaut qui étaient alors Walcheren, Zuidbeveland, Noordbeveland, Wolfaartsdyk & Borselen. L'Empire en conservait toujours la mouvance.

Les droits du Flamand sur la Zéelande confirmés.

Baudouin avait deux fils. Le Cadet nommé Robert nous est peint comme un Prince hardi, bouillant, avide de gloire & de conquêtes. Pour donner le change à l'inquiétude dangereuse de ce nouvel Alexandre, on lui avait armé une flotte, & on l'avait, suivant l'esprit romanesque du tems, envoyé chercher fortune chez les infidelles, dont on ne doutait pas que les Etats n'appartinssent à tout Prince chrétien assez fort pour les déposséder. Robert ne fut pas heureux. Il essuya tant de revers dans les descentes qu'il fit chez les Sarrazins d'Espagne & ailleurs, qu'il fut

Avantures de Robert, fils de Baudouin.

obligé d'abandonner ses expéditions navales. On dit qu'alors il porta ses vues ambitieuses sur la Hollande, & qu'à la mort de Florent il forma le dessein de se rendre maître de la régence. Deux fois il s'avança sur la frontiere de Frise, qui touche à la Flandre; il fut constamment repoussé. Déterminé à vaincre ou à mourir il reparut bientôt plus ménaçant & plus rédoutable. On craignit tout alors de l'acharnement de cet indomptable ambitieux. Les deux partis s'abouchèrent à Oudenarde. Robert obtint la main de la Régente Gertrude, la tutelle du Jeune Comte, l'administration de la Hollande. A l'occasion de cette alliance le Vieux Baudouin cède à son fils les cinq Iles de Zélande à l'Ouest de l'Escaut avec Alost & Valenciennes. On donna à Robert le surnom de *Frison** parce que le païs qu'il gouverna n'était pas encore bien distingué de la Frise, sur-tout par les Etrangers (*).

* *Mat. An.* 2. 440. *Scriv. Hol. Grav.* I. 206.

(*) Mr. Huidecoper a sans doute éclairci avec succès plusieurs points d'histoire; mais trop souvent entrainé par l'esprit de systême, on sent qu'il aimerait à établir de nouvelles notions sur le débris des anciennes. C'est envain qu'il a prétendu prouver que les Historiens des irruptions des Normands à *Do-*

L'Evêque d'Utrecht sentit bien que, tandis que la Hollande aurait un tel défenseur, il n'y avait pas moyen de mettre ses patentes à éxécution. L'ambition fit place à la piété. Il s'en fut, avec une troupe d'Evêques & de Seigneurs voisins, visiter la terre Ste. Ces illustres pélérins essuyerent de terribles rencontres. Des coureurs Arabes surprirent leur pieuse caravanne, & la détrousserent. L'Evêque Guillaume fut dépouillé tout nud, & maltraité si cruellement qu'il demeura pour mort. Il en revint pourtant; il ra-

Pélérinage de l'Evêque d'Utrecht.

Heda 132.

---

restad & dans l'Ile de *Walachrie* n'ont voulu parler ni de Duurstéde, ni de Walcheren; sa longue discussion quoiqu'étayée d'une érudition étonnante, du stile le plus séduisant n'a encore, à ce que je sache, fait aucun prosélite. Il paraît, sur tout, s'être attaché à insinuer que la Hollande a été long-tems connue sous son propre nom, formant un état presque indépendant, à peine lié à l'Empire par le nœud féodal. On a dû voir dans le cours de notre récit des textes formels & péremptoires contre de telles assertions*. Depuis Charlemagne jusques bien avant dans le onzième siécle tous les Historiens n'ont qu'une voix pour appeller Frise, la Hollande actuelle. Ils disent unanimement, que le nom de *Frison* fut donné à *Robert*, non

*Conf. *Meermani Diss.*, *A. Kluit*, *Ep. ad V. A. van de Wall.*

mena l'année suivante dans leur païs deux mille de ses téméraires compagnons de voyage, triste reste de sept mille avec lesquels il était parti.

Révolutions en Flandre.

1067. Baudouin V. étant mort & Baudouin VI., son successeur qui ne lui survécut que trois ans, ayant laissé deux enfans mineurs, Robert réclama la régence de Flandre au préjudice de Richilde, mere des jeunes Princes. Il produisait même un acte forgé ou extorqué, dans le quel lá préférence lui était adjugée. Delà une guerre sanglante. Richilde déploye aussitôt tout

parce qu'il obtint des droits, mais parce qu'il exerça réellement sa régence sur le Comté qu'ils nomment *Frise*. Il paraît que ce n'est qu'à la restoration de Théodorik V., qu'on s'accoutuma à employer quelque distinction entre la Hollande & la Frise; on pourrait même conjecturer qu'elle fut occasionnée par la donation que fit, au même tems, l'Empereur du territoire d'Oostergo & de Westergo &c. en faveur d'Egbert Markgrave de Brandebourg. Il fut appellé Marquis ou Comte de Frise, pendant que celui qui gouvernait le païs situé au midi, afin de se donner un titre particulier & caractéristique, dût se faire appeller Comte de Hollande: nom qui commençait à être connu dans le païs: nom déjà usité dans le diplôme de 1064, dont nous avons parlé cidessus.

le courage d'une héroïne. Elle commence par envahir les possessions cédées à Robert à son mariage. Elle attire même dans son parti Philippe I. Roi de France. Mais Robert ayant, l'année suivante, vaincu & Philippe & Richilde à Cassel, & l'ainé de ses neveux ayant été tué dans le combat, 1071. Robert contraignit le plus jeune à se contenter du Hainaut & s'empara du Comté de Flandre sans opposition. La paix fut si sincère entre les parties belligérantes, que le Roi de France épousa Berthe, Princesse de Hollande non moins célèbre par ses infortunes, que par des enfans dont la postérité occupe encore aujourd'hui le trône Français. L'historien qui parle de cette alliance appelle Robert tantôt Duc, tantôt Marquis des Frisons.*

*Orderic. vital. VI. 526, 527. VII. 638.

Conquête de Godefroy Duc de Lorraine.

Tant de succès allarmerent l'ambition de l'Evêque d'Utrecht. Il saisit l'instant où son rival était occupé en Flandre à affermir sa nouvelle domination. Plus attaché cependant à son ressentiment qu'à son intérêt, on le vit se liguer avec Godefroy le Bossu, Duc de Lorraine, & lui transporter ses droits fondés ou non fondés sur les possessions des Comtes. Godefroy cachait, sous l'enveloppe d'un corps contrefait, tout le courage & l'expérience d'un guerrier consommé. A

son approche imprévue & secondée par des troupes, d'élite, plusieurs places se rendirent & la terreur de ses armes avait déjà tout soumis jusqu'à Leide, lorsque Robert accourut de Flandre pour lui livrer bataille. Il la perdit, il abandonna lâchement la Hollande emmenant avec lui son épouse & son pupille. Une résistance si faible de la part d'un capitaine si vanté offre une instruction mémorable aux peuples gouvernés par un Prince étranger, ayant ailleurs des possessions & des intérêts plus chers.

Godefroy porta par-tout sans obstacle ses armes victorieuses. Il pénétra jusqu'en Westfrise; il pilla tout le païs. Il se rendit à Alkmaar, où les Frisons, revenus de la premiere épouvante, le suivirent & le tinrent neuf semaines assiégé. Il était réduit aux dernieres extrêmités, lorsque l'Evêque Guillaume vint le secourir. On dit que les Episcopaux tomberent avec tant d'impétuosité sur les assiégeans qu'ils en coucherent huit mille sur le carreau. Alors Godefroy gouverna sans opposition, la Hollande & la Westfrise.

1074. On le voit en 1074. mener en Saxe plusieurs bataillons Frisons à la défense de l'Empereur.

Après avoir rétabli l'autorité impériale, Godefroy s'imaginait jouir paisi-

blement de ſes propres Conquêtes; mais un cuiſinier Robert ou du Comte Théodorik, l'ayant épié dans le tems qu'il ſatisfaiſait aux beſoins naturels, lui perça les inteſtins avec une pique. Les chroniques placent ſa mort au 25ᵉ février 1076.

Mort de Godefroy.

1076.

L'Evêque Guillaume tourna auſſitôt ſes vues ſur la Hollande qui n'avait ni maître, ni défenſeur. Soit pour protéger ſes terres, ſoit pour couvrir la navigation de l'Yſſel, il faiſait bâtir un fort à Yſſelmonde lorſque la mort vint traverſer ſon projet. Conrad ſon ſucceſſeur y mit la derniere main & y plaça une forte garniſon.

Entrepriſe & mort de l'Evêque.

Des plumes monacales ont écrit que Guillaume mourut déſeſpéré, privé des ſacremens, par conſéquent damné ſans miſéricorde. Et comme, ſuivant le ſtile de ce tems-là, il n'était pas décent de laiſſer aller ſeul en enfer un homme conſtitué en dignité, on lui aſſocie dans ce voyage vraîment triſte ſept complices de ſes crimes. Or ces crimes étaient-ils d'avoir ſi ſouvent allumé le flambeau de la diſcorde chez ſes voiſins, d'avoir introduit des dépopulateurs & des uſurpateurs ſur leurs terres? Non. C'était pour avoir ſoutenu l'autorité de l'Empereur contre le zèle outré & l'ambition fougueuſe de Gregoire VII. On ſait que ce Pa-

Lamb. p. 235. *Bruno* 130. 131.

pe, voulant usurper le droit des investitures que les Empereurs avaient envahi sur le peuple à qui il appartient originairement, imagina le prétexte de la vénalité introduite par l'Empereur dans les collations des Bénéfices. On sait qu'il lui lança tous les foudres du Vatican, aujourd'hui si ridicules, alors si formidables. Dans ces divisions entre l'Empire & le Sacerdoce, qui porterent le coup mortel à la dignité impériale, il n'est pas inutile d'observer qu'on vit ordinairement les Evêques d'Utrecht & les Ecclésiastiques du païs attachés au parti des Empereurs, pendant que les Comtes de Hollande, Théodorik V, Florent II, animés contre les Césars, tinrent constamment pour les Papes.

Dispute de l'Empereur avec Gregoire VII.

Restoration de Théodorik V.

Les Hollandais soupiraient après le retour de leur Comte: ils ne pouvaient s'habituer au joug épiscopal; ils frémissaient de fureur de se voir tenus en bride par le fort d'Yssélmonde. Robert assuré de leurs dispositions fait par-tout des préparatifs en faveur du jeune Théodorik. Guillaume, Conquérant d'Angleterre, son beau frere, lui envoya des auxiliaires & des Vaisseaux. Théodorik étant entré avec une flotte considérable par l'embouchure de la Meuse dissipe les bâtimens trajectins qui voulurent lui boucher le passage;

Gerlak Comte de Zutphen périt dans le Combat. On débarque ensuite, on s'avançe vers la forteresse, dont l'avant-fort fut emporté du premier assaut. On lance contre les murailles des pierres énormes qui les ébranlent & les font crouler. Les Flamands, alors Archers habiles, perçent à coups de traits tous les assiegés qui osent se montrer sur les parapets. Le siège dura seize jours. L'Evêque Conrad, ne pouvant arrêter l'incendie que des flèches embrasées avaient porté dans la forteresse, fut contraint de capituler. A cette époque Théodorik se vit libre possesseur des états de son pere après une minorité des plus orageuses.

Changemens en Frise.

Le Frise orientale avait aussi éprouvé des révolutions. Egbert, s'étant ligué avec les Saxons contre l'Empereur, avait été vaincu, & dépouillé des Comtés d'Oostergouw, de Westergouw, d'Islegouw & de Staveren qu'il possédait. Conrad qui, semblable à tous les autres Evêques d'Utrecht, portait un œil d'attention & de convoitise sur ce païs, s'en était fait peu-à-peu transporter la propriété. Egbert se réconcilia ensuite, fut rétabli dans les mêmes possessions, se révolta une seconde fois, fut tué en trahison, & l'Evêque Conrad obtint une seconde cession sur laquelle portent tous les droits 1089.

FLORENT II.

SURNOMMÉ LE GRAS.

L'Accès des croiſades enflamma alors les eſprits de tous les chrétiens occidentaux. Cette fureur pieuſe dont le germe né des pélérinages avait mûri peu-à-peu par la chaleur que les pélerins mettaient dans leurs plaintes contre les véxations des infidèles, ſe développa tout-à-coup au ſoufle enthouſiaſte du Pontife Urbain II., & ſur-tout à l'éloquence brûlante & fanatique de Pierre l'Ermite, natif de Picardie. A ſon retour de la Paleſtine il courut de ville en ville, de province en province, excitant les Princes & les Peuples à s'armer pour arracher aux Mahométans des lieux conſacrés par l'accompliſſement des plus grands miſtères. On ne ſaurait douter que cette frénéſie épidémique n'ait pénétré dans les Païs-bas. Robert le Friſon, Comte de Flandre avait fait le pélérinage de Jeruſalem, & Alexis Comnene, Empereur de Conſtantinople, avait écrit à Robert, ſon fils & ſon ſucceſſeur, qu'il eut à préparer toutes ſes forces

Les croiſades.

Ub. Em. Rer. Frif. an. 1099. Reigerb. Chron. Zeel. 32.

pour fecourir les chrétiens Orientaux, & pour arracher le St. Sépulchre aux infidèles. D'anciennes chroniques citent entre les croifés plufieurs Seigneurs Zélandais & Frifons. *Un écrivain du 15e fiècle rapporte auffi, d'après le bruit commun, le nom de plufieurs nobles Hollandais. Enfants, Vieillards, Laboureurs, Artifans fe croiferent en foule, les pauvres pour échapper à leurs créanciers, car on ne pouvait les inquièter pour caufe de dette, plufieurs Nobles entrainés par l'efpoir de former de riches établiffemens en Orient, un grand nombre par l'envie de fe fignaler, & tous en général pour expier leurs crimes par une expédition très-conforme à l'efprit belliqueux du fiècle, & pour aller, en cas de mort, droit au ciel, dont une indulgence pléniere ouvrait la porte à tous ceux qui périffaient dans cette fainte expédition.

*Joan. a Leid. 15. 9.

Réfultats des croifades.

En gémiffant fur la dépopulation que ces guerres extravagantes cauferent en Europe, on ne faurait fe diffimuler qu'elles n'aient eu une influence très avantageufe au gouvernement civil & à l'état de propriété. Les haines privées, les vengeances héréditaires, naturelles à tous les peuples fauvages, étaient atroces chez les Frifons. Dans leur loi point de compofition,

comme dans celles des autres peuples barbares, pour réprimer ou éluder la vengeance cruelle que toutes les familles pouvaient exercer, quand elles se croyaient léſées. Celui dont on voulait ſe vanger, avait ſeulement droit de n'être pas égorgé dans ſa maiſon, ou lorſqu'il allait & revenait de l'égliſe & du tribunal. Le Comte Egbert mit, comme nous le dirons ci-après, quelque reſtriction aux duels, aux aſſaſſinats légaux. A la prédication des croiſades, il fut défendu de porter des mains violentes ſur quiconque arborerait la croix. Un ſerf, aſſez hardi pour ſuivre ces téméraires émigrations recouvrait ſa liberté. De-là pluſieurs terres furent donnés à cultiver à des hommes libres qui réclamaient un juſte ſalaire, & en cas de refus, la déciſion des loix. Pendant que les nobles vendaient à bas prix leurs héritages, les plus induſtrieux d'entre le peuple, qui reſterent dans le païs, acquirent de vaſtes poſſeſſions; pluſieurs même obtinrent l'annobliſſement en achetant les fiefs, les châteaux, les Seigneuries des Nobles qui allerent en grande partie enſevelir leur nom dans les déſerts de l'Aſie. La plupart des villes floriſſantes autrefois par leur commerce avaient été détruites par les Normands ou par les inondations, *Leg. Fr. 2. Ad. 1.*

mais dès qu'on entreprit de ſe rendre par mer dans la terre Ste, la navigation ſortit du néant, les places, dont la ſituation était commode pour faire des armemens, ſe remplirent d'habitans. Le crédit des villes s'augmenta avec leur population & leurs richeſſes; nous les verrons bientôt obtenir des privileges, introduire le gouvernement municipal. C'eſt-là l'époque de la renaiſſance du commerce, dont les progrès ſucceſſifs ont peu-à-peu chaſſé la barbarie, épuré la juriſprudence, ramené l'égalité, établi la liberté, dont on ne ſaurait trop répéter le doux nom, parce qu'elle eſt encore une chimere pour bien des eſprits accoutumés à l'eſclavage, comme les compagnons d'Uliſſe à leur métamorphoſe.

On fait remonter au tems des Croiſades l'uſage des armoiries. On prétend que ces fiers Paladins ne pouvant ſe diſtinguer les uns des autres, parce que chacun était également couvert de fer, imaginerent de placer ces ſimboles caractériſtiques ſur leur cotte d'armes. De ces guerres nâquirent auſſi les ordres Hoſpitaliers, Templiers, Teutoniques. On fait les ſuites de ces expéditions. Jéruſalem fut d'abord emportée d'aſſaut en 1099. Le titre de Roi fut donné à Godefroy de Bouillon & à ceux qui gouvernerent après lui.

Mais

Mais cette petite conquête ne subsista que quatre-vingt ans après avoir couté des millions d'habitans à l'Europe.

On ne voit pas que le torrent de la premiere croisade ait entrainé aucun des grands feudataires de nos Provinces. Chacun d'eux resta paisiblement dans ses Etats. Othon de Nassau qui le premier porta le nom de Comte de Gueldre acheta la Véluwe de Godefroy de Bouillon à qui un Evêque d'Utrecht l'avait cédée. Florent, Comte de Hollande n'etait pas moins jaloux d'entretenir la paix. Il affermit encore sa puissance en épousant une princesse de Saxe. C'était la quatrième alliance contractée entre ces deux maisons. Elle avait sa source dans les intérêts semblables de l'une & l'autre famille. Elles se prêtaient par ces unions une force commune, qui les mettait en état de rompre les mesures de l'Empereur disposé souvent à détruire leur puissance. On ne voit jamais Florent perdre ses intérêts de vue. Les conjonctures ayant changé, on le trouve réuni à l'Empereur Henri V., pour détrôner le successeur de Robert le Frison. L'expédition ne réussit pas; l'Empereur fit un traité avec le Comte de Flandre, il y en a qui pensent que les Iles de Zéelande à

OTHON de NASSAU I. Comte de Gueldre.

1094.

Mariage de Florent.

Zéelande.

l'Ouest de l'Escaut furent alors cédées à Florent : on voit en effet, environ soixante ans après, les Comtes de Hollande en jouir comme par succession sous la mouvance de la Flandre.

Hérétique Tanchelyn.

A peu-près dans le même tems un Laïque nommé Tanchelyn se mit à courir les Païs-bas, dogmatisant à Anvers, à Bruges, dans l'évêché d'Utrecht, & sur-tout en Zéelande. Somptueusement vêtu, les cheveux tressés, escorté de trois mille satellites prêts à massacrer quiconque eut ôsé le contredire, il se fit une multitude de prosélites qui le suivaient par-tout & buvaient déjà l'eau dans laquelle cet étrange Saint s'était baigné. Aussi la doctrine qu'il leur annonçait flattait-elle la haine, que dans tous les tems, les peuples ignorans ou éclairés ont constamment nourrie contre les gens d'église devenus riches, puissans & par conséquent corrompus. Il attaquait l'utilité de la communion, la solvabilité des dîmes, le caractère des Evêques & des Prêtres. Les Ecclésiastiques tremblaient déjà. Quand ils auraient sû la controverse, il n'y avait pas moyen de l'employer contre un fanatique ainsi accompagné. L'attentat d'un prêtre sauva tous les autres. Il assomma le Novateur qui s'était un peu écarté de sa troupe. On sent bien

que le portrait que les Moines nous ont tracé de cet enthousiaste, ne doit pas être flatté. Peut-on croire, que les maris & les meres l'aient prié d'abuser en leur présence de leurs femmes & de leurs filles? Il est vrai que le fanatisme & la crédulité peuvent aveugler étrangement les esprits, mais sur un article si délicat est-il dans l'esprit humain de devenir tout d'un coup superstitieux de cette force là?

Florent arrêta avant de mourir l'avidité des moines d'Egmond. Il leur ôta un droit sur les enterremens qu'ils faisaient payer aux Bourgeois d'Alkmaar, mais il leur confirma l'usage de lever la dîme sur les fruits & sur le bêtail. L'original de ce privilège est encore subsistant; on n'en connait point de plus ancien relativement aux villes de Hollande ou de Westfrise.

On trouve dans Florent un Prince constamment appliqué à étendre ses prérogatives; il n'est pas étonnant que ce plan ait allarmé les Nobles du païs. On raconte, car nous ne garantissons pas l'anecdote, que Florent ayant fait tuer à la chasse trois levriers appartenans à un Seigneur Frison nommé Galama, celui-ci transporté de colere s'écria: si je ne suis vangé qu'on ne m'apelle plus *Frison libre.* Il cherche & rencontre peu de tems après

Le Frison Galama.

son illustre aggresseur. Il fond sur lui, l'épée à la main & le blesse au bras. Les piqueurs du Comte étant arrivés dans le même instant, tomberent sur ce furieux; & le firent expirer percé de mille coups.

Ce n'était pas le faible de Florent d'être désintéressé. Voici ce que Rodolphe Abbé de St. Trudon qui l'avait
1108. pris pour arbitre contre l'Evêque d'Utrecht, usurpateur de l'Eglise d'Alburg, écrit touchant les dépenses que cette affaire lui a coutées. „ Il m'a fallu, dit-il, des chaînes d'or pour arracher de Hollande notre pesant & massif Avoué, & un marteau d'or pour amollir l'inflexible dureté du Prélat."



THÉODORIK VI.

THéodorik était l'aîné de trois freres. Il succèda cependant bien jeune à son pere, & sa minorité eut été aussi orageuse que celle de son ayeul sans la fermeté de Petronelle sa mere qui devenue régente sût tenir d'une main ferme les rênes du gouvernement. Elle ne craignit pas de braver l'Empereur Henri V. qui eut beaucoup de peine à lui faire reconnaître la mouvance de l'Empire. 1121. 1123. 1124.

Conrad II. avait en faveur des habitans de Staveren confirmé l'abolition du combat judiciaire faite par le Comte Egbert. Suivant le diplôme donné en 1118, on se contentera de partager la compensation pécuniaire que doit payer un homicide. Quant à la coutume de briser & de brûler les maisons, on ne peut l'exercer que contre celui qui a commis un *Morth*, c'est-à-dire, massacré son maître ou bien un ôtage, ou caché le corps d'un homme après l'avoir tué. On aura soin d'épargner les parens du coupable. L'Archevêque de Cologne lance les anathêmes spirituels contre les infracteurs & les prive de l'azile des églises.

Loi donnée à la ville de Staveren.

Friesl. Chart. B.

Leg. Frif. 20.

Les anciennes chroniques réprésentent Staveren comme une ville extrêmement peuplée & floriſſante par ſon commerce. Cette Charte paraît détruire cette peinture imaginaire. Dans une grande ville, aurait-on permis ſi facilement de mettre le feu aux maiſons?

Emeute à Utrecht.

1123. Le même Empereur étant, en 1123, venu à Utrecht, il s'éleva une emeute entre les Habitans & les Officiers de la cour. Il y a toute apparence que les courtiſans qui ont été, dans tous les tems, auſſi fiers avec le peuple que rampans avec leur maître, furent les aggreſſeurs. On paſſa des inſultes aux outrages; il y eut un combat, du ſang répandu; pluſieurs Bourgeois furent tués. L'Evêque Gondebald, ſoupçonné d'avoir eu part à la ſédition, fut enlevé & paya une forte amende.

Heda 150.

1125. L'Empereur prenait, comme ſes prédéceſſeurs & ſes ſucceſſeurs le titre de chanoine du chapitre de St. Martin. Il entretenait deux prêtres pour dire l'office à ſa place. Il mourut à Utrecht en 1125 & ſes entrailles furent dépoſées dans le chœur de St. Martin. L'Evêque Gondebald ne lui ſurvécut que trois ans; c'eſt le premier à qui le pape ait permis de porter la mitre.

Ib. 148.

l'Ooſtergo & le Weſtergo donnés au

L'élevation de Lothaire II. Duc de Saxe, oncle du Comte Théodorik fut avantageuſe aux Hollandais. Alors

cesserent les longues inimitiés, que depuis plus d'un siècle, on avait remarqué entre nos Comtes & les Empereurs. L'Evêque d'Utrecht fut celui qui y perdit le plus. Les Comtés d'Oostergo & de Westergo lui furent ôtés & transferés aux Comtes de Hollande: préférence vaine & précaire! S'il est vrai, comme on n'en peut douter, que les uns & les autres furent rarement en état de faire valoir ces faciles concessions. Comte de Hollande.

Le meurtre de Charles le Bon, Comte de Flandre, mort sans postérité, excita l'ambition de plusieurs prétendans. Le Comte de Hollande allégua pour ses titres l'Alliance de Robert le Frison avec Gertrude. Pour donner du poid & quelque couleur à des raisons si faibles, Petronelle répandit l'or à pleines mains. Mais lorsque les Flamands eurent l'argent de leurs suffrages, Louis le Gros Roi de France adjugea, en qualité de Suzerain, ce Comté à Guillaume Cliton, fils d'une sœur du dernier Comte. Ambition de Petronelle. 1127.

Théodorik devenu Majeur ne manqua pas d'ennemis. Florent son frere surnommé le *Noir*, avait ces qualités brillantes, ces manieres populaires qui subjuguent les Grands & la multitude. La jalousie entre les deux freres s'était manifestée de bonne heure, & leurs querelles avaient souvent éclaté Florent dit le Noir frere du Comte.

en présence de leur mere. Ce fut dans ces conjonctures que les Westfrisons se révolterent, incités soit par les Trajectins, soit par les Frisons Orientaux, soit enfin par Florent très-disposé à se former une puissance aux dépends de celle de son frere.

Expédition en Westfrise.

1132. La Westfrise n'était, comme nous l'avons déjà remarqué, accessible que dans les sécheresses de l'été & les glaces de l'hiver. Celui de 1132, fut extrêmement rude. Les chemins étaient pris, la glace très épaisse & assez forte pour porter une armée. Le Comte Théodorik entra alors dans le païs. Les Habitans trop faibles pour lui résister se réfugierent dans les marais, abandonnerent leurs maisons, leurs hameaux, leurs villages. Les Hollandais, après avoir fait le dégat dans la campagne, retournerent à Alkmaar, enlevant un butin considérable en habits, vaches, chevaux, prisonniers.

Les Westfrisons animés par le désespoir inviterent Florent à se mettre à leur tête. Sous ses ordres ils vinrent ravager les terres des Hollandais. Ces hostilités, qui n'aboutissaient qu'à des barbaries & à des représailles affreuses de part & d'autre, durerent assez long-tems. Alkmaar fut surprise & pillée, l'église & le marché réduits en cendres. Enfin les Kennemers, irrités des exac-

tions, dont ils étaient accablés par les Comtes, se joignirent aux Westfrisons. Ils reconnurent Florent pour leur Seigneur, ils brulerent les châteaux & les maisons de plaisance que les Comtes avaient dans le Kennemerland, & surtout à Haarlem.

C'était la coutume des Westfrisons de finir leurs expéditions avec le soleil couchant. On les voyait à la tombée de la nuit se retirer précipitamment dans leurs maisons. Après avoir reposé tranquillement à côté de leurs femmes, ils recommençaient leurs courses dès que le soleil lançait ses premiers rayons. C'étaient de vrais sauvages. Les Kennemers qui n'étaient pas si prévoyans furent un jour surpris après la retraite nocturne de leurs confédérés & attaqués si brusquement par le Comte Théodorik qu'ils furent obligés de rentrer sous ses loix.

Coutume singuliere des Westfrisons.

Anal. Ms. 2. 450.

Cette alternative continuelle d'incursions & de brigandage ayant duré deux ans, l'Empereur affligé de voir ses neveux s'entre-détruire interposa son autorité. Les deux freres promirent d'oublier le passé & chacun conserva les terres dont-il était en possession.

Fin de la guerre.

Florent ne gouverna pas long-tems la Westfrise. L'amour & l'ambition causerent sa perte. Il voulut épouser

Mort de Florent le noir.

tions; s'ils se fussent entendus, c'en était fait de l'autorité impériale. C'est ainsi qu'on voit Conrad III. casser de nouveau la donation de son prédécesseur 1138. aux Comtes de Hollande & restituer aux Evêques d'Utrecht leurs anciens droits sur l'Oostergo & le Westergo.

Cette Donation fut sans doute l'origine des hostilités que les Hollandais commencerent contre les Trajectins. Théodorik engagea Othon, Comte de Benthem son beau frere à tenter la premiere incursion dans la Drente.

Le Comté de Drente.

Ce Comté avait été depuis 945, gouverné successivement par Everard, Baldrik, Temmo. Les Empereurs Othon I., Henri II., Conrad II., permirent aux Evêques d'y chasser. Henri III. leur céda plusieurs terres dans le païs. Ils obtinrent enfin, en 1046, une donation formelle de tout le Comté après la mort du Duc Gozelin. On les voit dès-lors y éxercer leur autorité, venir à Groningue qui en faisait alors partie, y rendre justice & nommer des Avoués pour gouverner à leur place. Les Groningois supporterent impatiemment ce joug sacerdotal; en 1138 ils profiterent de l'absence de l'Evêque Herbert, alors à Rome & fortifierent l'église de St. Walburg. Herbert étant de retour, les attaqua, les vainquit, & leur fit jurer que dé-

formais ils n'érigeraient plus les églises en citadelles, que, sans sa permission, ils ne bâtiraient pour la défense de leur ville, ni tours, ni murailles, ni portes. Herbert donna ensuite le Burgraviat de Groningue & la chatellenie de Coeverden à Lefford & à Ludolf ses neveux.

Utrecht assiégée & délivrée par les ménaces de l'excommunication.

LesGroningois étaient reprimés, mais non pas domptés. C'est dans ces conjonctures que, pour les faire soulever, Othon entra dans la Drente avec des troupes. Mais s'étant laissé battre & prendre prisonnier, Théodorik vint pour le délivrer mettre le siège devant Utrecht. Il était déjà prêt à donner un assaut général, lorsque l'Evêque, voyant qu'il n'y avait pas moyen de conjurer l'orage par les armes temporelles, fit sa sortie en Pontife. Revêtu de ses ornemens épiscopaux, accompagné de tout son clergé, il paraît hors des portes un livre à la main, prêt à fulminer les anathêmes ecclésiastiques contre ses ennemis. A ce spectacle imprévu, à cet appareil imposteur, élancé déjà pour escalader la muraille, le soldat s'arrête pâlissant d'effroi. Croyant voir les foudres céléstes suspendus sur sa tête, Théodorik tombe aux pieds de celui qu'il en croit dépositaire. Il jette à bas sa cuirasse & son bouclier, il se soumet à demander pardon tête

& pieds nuds. Toutes les chroniques atteſtent cette avanture en ajoutant que le Prélat releva le Comte, lui donna le baiſer de paix, lui rendit ſon beau frere & que dépuis cette époque la réconcilation fut parfaite entre les deux parties. Cette anecdote, quoiqu'en diſe M. Huidecoper, n'a rien d'invraiſemblable. Elle eſt très analogue à l'eſprit du ſiècle. Elle montre de quel épais bandeau l'empire de l'opinion peut couvrir les yeux des peuples & des Souverains. Les ſuites de l'excommunication étaient alors terribles quant aux effets civils. Un excommunié n'était plus qu'un monſtre aux yeux de la populace ſuperſtitieuſe. On pouvait le tuer inpunément, on évitait ſa compagnie comme celle d'un peſtiféré, on faiſait paſſer par le feu tous les reſtes de ſa table.

On eſt au contraire ſurpris de voir dans ce ſiècle un peuple nommé Obrodite, chaſſé des environs de l'Elbe par le Duc de Saxe & le Margrave de Brandebourg. On dit que parmi les nouveaux Colons appellés pour repeupler le païs, il en vint des Provinces de Friſe, d'Utrecht & de Hollande. Emigration.

Théodorik ſe laiſſa entrainer à la manie des croiſades. Ayant paſſé par Rome, il obtint du Pape Innocent II., un bref qui affranchiſſait Théodorik ſe croiſe. 1139.

les Abbaïes d'Egmond, & de Rhynsburg de la jurisdiction spirituelle de l'Evêque d'Utrecht, & les soumettait immédiatement au S. Siège, sous une redevance annuelle de quatre Schellings, monnoïe de Frise. Ainsi le Pape augmentait son autorité aux dépens de celle de l'Ordinaire. Rhynsburg était un couvent de filles fondé par la Comtesse Petronelle. Les *Nonnes noires*, c'était leur nom, avaient une grande célébrité, car elles devaient savoir *lire* & *chanter* : mérite alors peu commun.

Installation violente de Herman de Horne.

L'Empereur Conrad avait, en 1145, abandonné aux Chanoines des deux Chapitres d'Utrecht le droit exclusif, & absolu de se choisir leur Prélat: leur élection n'étant, avant cette époque, valable que par la confirmation de l'Empereur. Les cabales n'en devinrent que

1150. plus nombreuses, les brigues plus animées, les tracasseries plus funestes.

Otto Frif. Gest. Fred. l. 62. & seq.

Herbert étant mort en 1150, les Princes voisins, HENRI Comte de Gueldre, les Comtes de Hollande & de Clèves voulurent faire tomber l'élection

UTRECHT. sur Herman de Hoorne, Prévôt de St. Jérome à Cologne; ils engagerent même l'Empereur à l'investir des droits régaliens. Mais les Habitans d'Utrecht & de Déventer avaient voués leurs cœurs & leurs suffrages à Frédéric fils du Comte Adolf. Le peuple devient

aisément enthousiaste. Celui d'Utrecht chassa Herman de la ville, installa Fréderic avec la pompe la plus superbe. L'affaire fut portée au tribunal de l'Empereur, alors à Nimègue. Les Trajectins condamnés interjetterent appel devant le Pape. Mais le Comte de Hollande étant entré à main armée dans Utrecht, fit, par le moyen de la noblesse qui soutenait le même parti, placer Herman sur le siège Episcopal. Fréderic I., devenu Empereur après la mort de Conrad, avait sans doute besoin d'argent, lorsqu'il imagina de taxer les Trajectins de rébellion envers son prédécesseur & les condamna à une amende pécuniaire. Il paraît cependant que cette rébellion était fondée, puisque Herman de Hoorne, n'ayant déployé dans le gouvernement qu'une âme lâche & pusillanime, se vit bientôt exposé au mépris de ses sujets forcés. Son incapacité plongea tout l'Evêché dans les troubles de l'anarchie. Tant il est dangereux de donner à une nation un maître qu'elle désavoue! tant il est vrai, que, quand il s'agit d'élire son Souverain, le peuple est toujours le meilleur juge! *Heda 169.*

On vit les Frisons de Dregte profiter de la confusion où ces discordes avaient plongés les Païs-bas. On les Courses des Frisons de Dregte.

vit, ſuivant l'ancienne coutume des
Barbares, leurs ancêtres, déſoler les
1155. terres de leurs voiſins. Le Kennemerland fut le théâtre de leurs ravages, juſqu'à ce que les Habitans de Haarlem, & des environs d'Osdorp, ayant tombé ſur eux, en coucherent, dit-on, neuf cens ſur la place & diſſiperent le reſte.



FLORENT III.

THéodorik VI. avait souvent figurée dans les diètes parmi les Princes de l'Empire. Florent III. celui de ses trois fils qui lui succèda parût aussi de même que l'Evêque d'Utrecht, l'un & l'autre sous la qualité de Prince de l'Empire à une diète tenue, en 1158, à Rocaille en Italie. On remarque encore la signature de Florent, avec le titre de *Comte de Hollande* dans le traité de paix conclu avec le Roi de Sicile, en 1177. Florent avait gagné la confiance de l'Empereur Fréderic; mais, de toutes les marques d'affection qu'il en reçut, nulle ne lui attira plus d'ennemis, que la permission d'établir un péage à *Geervliet* sur la Meuse. On doit observer que la licence impériale pour l'érection des péages avait été jugée nécessaire dans le troisième concile de Latran.

1157. *Schan. Vind. l.* 2. 115. *Gold. Comm. Imp.* 3. 334. *Ib.* 358. & 359.

1158.

1177.

Péage de Geervliet.

Geervliet était situé dans le territoire de Putten, & separé par un bras de mer du païs de Voorne. Ce même passage divisait aussi la Hollande d'avec la Zéelande; ainsi le païs de Voorne était régardé comme une ju-

Les Flamands alarmés & Vainqueurs.

risdiction particuliere ou faisant partie de la Zéelande. *Pelgrim* frere de Florent III. en était alors Seigneur avec le titre de *Burgrave de Zéelande*. On ne voit cependant pas que la douane de Geervliet ait été sous sa dépendance. Ce nouveau péage incommodait d'autant plus les Flamands, que leur commerce croissait tous les jours, & qu'en se rendant par ce parage en Hollande, ils évitaient la douane de Dordrecht. Il paraît que les Hollandais commençaient aussi à avoir quelques forces navales; une concurrence jalouse devait les animer contre leurs voisins, & l'on observe que leurs armateurs infestaient déjà l'Océan & avaient causé des pertes considérables au commerce des Flamands. Philippe, Régent de Flandre en l'absence de Théodorik d'Alsace, son pere, fit équipper une flotte militaire pour donner la chasse aux vaisseaux Hollandais. Il marche en même tems en personne avec une armée de terre dans le païs de Waas, possédé alors par les Hollandais, il chasse le gouverneur, & après avoir couru librement tout le païs, il en ramene un butin immense & un grand nombre de prisonniers. Il conquit encore le Comté d'Alost sur les Hollandais. On ajoute même qu'une sentence des Barons déclara la Zélan-

Oudeg. Chr. Flandr. 76. 131.

Chron. Fland. 1. 24. 197. Oudeg. c. 63.

de Hollandaise confisquée au profit du Suzerain, le Comte de Flandre.

Florent se disposait, sans doute, à vanger cette invasion imprévue, il avait déjà fait un accord avec les Frisons de Dregte, & les autres Westfrisons, il avait déjà équippé une flotte puissante, sous prétexte d'amener d'Ecósse Ada, fille du Roi Henri qu'il épousa, lorsque d'autres troubles survenus dans le même tems l'appellerent ailleurs. 1161.

Troubles de Groningue.

Nous avons vu l'Evêque Héribert donner à Lefferd, son frere, le Burgraviat de Groningue. Lefferd ne laissa qu'une fille mariée à un Gentilhomme de Westphalie, dont les enfans s'emparerent de la dignité de leur ayeul. Les neveux du défunt la reclamaient comme un fief mâle, & Godefroy de Rhenen, alors Evêque d'Utrecht, prétendait qu'elle devait revenir à son Evêché dont elle avait été alienée. Le prélat ne s'en tint pas à des réclamations stériles. Les petits fils de Lefferd étant allés implorer le secours de HENRI, Comte de Gueldre en lui promettant de le reconnaître pour leur Suzerain, l'Evêque vient assiéger & prendre Groningue. Henri vole aussitôt vers la ville, & la serre de si près que Godefroy, trop heureux d'échapper par une retraite furtive,

HENRI Comte de GUELDRE s'empare de Groningue.

court se jetter entre les bras du Comte de Hollande.

Accomodement.

Florent mit à son tour le siège devant Groningue, mais elle fut si bien défendue que l'Evêque fut contraint de renoncer à son projet, moyennant une somme de trois cent marcs d'argent par forme d'indemnisation.

Le Comte & l'Evêque s'accordent sur la Frise.

Il est assez probable que Florent avait des vues interessées en s'engageant dans cette expédition. On pense que cette alliance donna occasion à un traité rélatif au Comté d'Oostergo & de Westergo.

1165. L'Empereur Fréderic étant venu à Utrecht, en 1165, on fit, sous ses auspices, les conditions suivantes. „ Le „ Comte & l'Evêque s'accordaient à se „ partager à l'amiable les revenus de la „ Frise. Ils devaient nommer conjoin„ tément un gouverneur, dont l'Empe„ reur confirmerait l'élection: ils de„ vaient avoir l'un & l'autre un *Avoué* „ ou commissaire. L'Evêque & le Com„ te en venant aux assemblées de May „ ne devaient pas mener à leur suite „ plus de 30 personnes. Les huit pre„ mieres semaines appartenaient au „ Comte pour régler les affaires tem„ porelles & les huit dernieres à l'Evê„ que pour décider ce qui concernait „ le spirituel. Le Comte devait avoir „ pour le service du Prélat, des trou„ pes, des munitions, un camp, dans

Heda 171.

„ lequel l'Evêque entretiendra sa cha-„ pelle, son grenier, sa cuisine & où „ il pourra entrer quand bon lui sem-„ blera. C'est ainsi que les fonctions séculieres & ecclésiastiques sont naïvement distinguées". „ Si cependant une „ des parties commet une infraction & „ qu'après douze semaines d'admoni-„ tion elle ne l'ait pas réparée, le „ vice gouverneur ou Comte de Frise „ assisté de six témoins irréprochables „ dénoncera le rébelle à l'Empereur." Cet acte est précieux en ce qu'il développe la forme du gouvernement de ce tems-là; mais l'histoire nous représente les Frisons si entêtés de leur liberté qu'il n'y a pas d'apparence qu'un tel accord ait eu des suites.

L'Empereur se porta aussi pour médiateur entre l'Evêque d'Utrecht, les Comtes de Hollande, de Guëldre & de Clèves à l'occasion des dommages causés par les inondations. L'indépendance que chaque Seigneur affectait dans son territoire faisait que lorsque l'un d'eux élevait une digue ou une chaussée pour garantir ses terres du débordement des eaux, son voisin ne manquait pas de leur ouvrir un libre cours. Il fut ordonné en conséquence: 1°. que pour faire écouler les eaux qui submergeaient la Province d'Utrecht, on

Contestations sur les digues jugées par l'Empereur.

Heda 181.

creuserait un canal au milieu des champs de *Noda*, aujourd'hui Neude sur la frontiere de Gueldre entre le Rhin & le Zuiderzée. 2°. qu'on conserverait l'ancienne digue de Duurstede. 3°. qu'on razerait celle que Florent avait élevé dans le Steekster-polder près de Swammerdam. On peut inférer de cet accord que déjà l'embouchure du Rhin à Katwyk était presque ou entierement fermée.

Nous ne dirons rien d'une guerre entre la Flandre & la Hollande. Les écrivains Flamands qui en parlent ne manquent pas, dans leur longue narration, de faire battre les Hollandais par leurs compatriotes. La fiction devient encore plus sérieuse; à les en croire, le comte Florent est fait prisonnier, conduit à Bruges jusqu'à ce qu'ennuyé d'une longue détention, il signe enfin les conditions les plus désavantageuses & les plus humiliantes, Mr. Huidecoper nous a paru prouver jusqu'à la démonstration, que ce récit était absolument apocryphe*. Ceux qui aiment à voir les évenemens discutés trouveront encore, sur ce point d'histoire, des réflexions judicieuses dans la dissertation que nous avons déjà citée sur le lien féodal entre la Flandre & la Zéelande. C'est assez la recommander, que de faire

*Zie M. Stoke I. 519. volg.

connaître l'Auteur (*), & on devinera aiſément l'Auteur, quand on ſaura que c'eſt le guide que nous avons choiſi par rapport au Stathouderat & à l'union d'Utrecht.

Ce qui paraît malheureuſement beaucoup plus authentique, ce ſont les hoſtilités atroces que les Weſtfriſons & ceux de Haarlem exercerent les uns contre les autres. Ces derniers enflammés par le ſouvenir d'une vieille querelle ſe liguerent avec les autres Kennemers & tomberent à l'improviſte ſur le village de Schagen, où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Weſtfriſons ralliés ne ſe vangerent pas avec moins de barbarie. Ils pillerent & brûlerent Alkmaar où quatre vingt Bourgeois ſe défendirent juſqu'à ſe faire tous maſſacrer. Le Comte Florent ayant quelque tems après marché contre ces furieux vit périr la fleur de ſa jeune nobleſſe, qui, emportée par une fougue préſomptueuſe juſqu'au cœur du païs, y fut enveloppée & exterminée. Les Habitans des environs d'Alkmaar furent plus heureux. Commandés par quelques nobles, ils arrêterent les continuelles incurſions de

Guerres avec les Weſtfriſons.

1169.

(*) Les étrangers n'ont qu'à jetter les yeux ſur la page 193.

ces vainqueurs sauvages, ils les défirent, ils les firent sauver dans leurs marais.

Inondations. Un désastre commun suspendit les animosités & tourna l'attention de tous partis vers un seul & même objet. Frison, Hollandais, Trajectin, chacun ne songea plus qu'aux ravages causés par des inondations violentes & successives. La plus terrible arriva dans l'été brûlant de 1170. L'Océan pé-

1170. nétra bien avant dans les terres. A Utrecht on pêchait les poissons marins du haut des remparts. Toute la Frise autour de Staveren fut submergée. Les Kennemers perdirent leur bêtail, & eurent à peine le tems de sauver leurs personnes sur le toit de leurs maisons, où le besoin les aurait fait périr sans les secours généreux des Habitans de Diemen qui les allerent chercher dans des barques. Qu'il est doux au milieu des barbaries & des calamités qui occupent sans cesse notre récit de pouvoir raconter une belle action! Si un trait si touchant ne décèlait quelquefois le cœur humain, on croirait que nous ne faisons que l'histoire d'un peuple de tigres.

Godefroy de Rhenen mourut avec la réputation d'un Prélat hardi & in-

Héda 175. trépide. Ils se vantait de ne craindre aucun danger & de ne pas rougir de

combattre pour les intérêts de son église; il s'y croyait même tenu. Il fit bâtir quatre châteaux sur la frontiere, *Horst* dans la Véluwe contre les Gueldrois, *Vollenhoven* dans l'Overyssel contre les Frisons, *Montfort* contre les Hollandais & *Woerden* contre Egbert Seigneur d'Amstel. Celui-ci eut, à l'occasion des dîmes, les contestations les plus vives avec l'Evêque; il fut même obligé d'abandonner à *St. Martin*, c'est-à-dire, au métropolitain, la moitié de ses prétentions, & de lui prêter hommage. Amsterdam n'éxistait pas encore: il paraît qu'on donnait le nom d'Amstel à la Seigneurie d'Egbert, sans qu'on sâche s'il y avait un château ou un village de ce nom.

Démêlé de l'Evêque avec le Sr. d'Amstel.

Baudouin de Hollande, frere du Comte Florent fut élevé sur le siège d'Utrecht en 1178. La proximité du sang entre l'un & l'autre Souverain cimenta la paix des deux peuples. Réunis par les liens de la nature, mais dévorés par les accès de l'ambition, le Comte & l'Evêque songerent à tirer parti de la force mutuelle qu'ils se prêtaient. Ils firent une incursion en Frise où ils furent battus & repoussés. Quelque tems après Florent entra avec une forte armée en Westfrise & y brûla deux villages, *Winkel* & *Nieuwdorp*.

Baudouin de Hollande Evêque d'Utrecht.

1178.

Expéditions en Frise.

1179.

Les Frisons tomberent, par répréſaille, dans le Kennemerland, mais ils
1182. furent taillés en pièces. Florent rentra deux ans après en Friſe &, après avoir conquis les Iles de Téxel & de
1184. Wieringen, il leva ſur les vaincus une amende de quatre milles marcs d'argent: ſomme qui n'eſt pas exorbitante, ſi, ſuivant Mr. Huidecoper* elle ne monte qu'à trois mille de nos florins, mais cependant conſidérable pour le tems & très onéreuſe à des peuples qui venaient d'eſſuyer de ſi funeſtes inondations.

M. Stoke. I. 529.

LA GUELDRE.

Henri de Naſſau avait eu, en 1170, pour ſucceſſeur ſon fils Gerard qui ne gouverna que dix ans laiſſant ſes états à Othon II., ſon frere. On peut dire que c'eſt à cette époque que la Gueldre, déjà devenue puiſſante par la jonction des Comtés de Veluwe & de Zutphen, ſe trouvant alors gouvernée par un Prince auſſi ferme qu'habile & ambitieux, ſortit, comme ſubitement, de l'obſcurité & figura parmi les autres états des Païs-bas. Othon commença par ſe faire aſſurer la jouiſſance entiere d'Emmerik qu'il ne poſſédait auparavant que par moitié avec l'Evêque d'Utrecht. L'Empereur étant enſuite venu à Mayence, Othon lui avança une ſomme conſidérable & acheta, pour ainſi dire, le commandement du

Pontan. Otho II.

château & une partie du péage de Nimègue qui lui furent conférés, après qu'il eut fait hommage à l'Empire. La possession de la Véluwe paraissait pourtant chancellante & précaire. Nous avons dit comment ce Comté fut vendu à titre de féodalité par le Duc de Brabant ou plutôt de la Basse-Lorraine à Henri Comte de Gueldre. Quelle étrange institution que ce gouvernement féodal ! Les Ducs de Brabant étaient obligés de rapporter à l'église d'Utrecht l'hommage d'un fief qu'ils avaient cedé à un autre sous la même condition, & le Duc Henri ayant, en 1178, du tems que Gerard II. gouvernait la Gueldre, négligé ces formalités, l'Evêque Baudouin déclara la Véluwe confisquée & l'envahit à force ouverte. Pour se vanger, Gerard mit aussitôt le siège devant Déventer, ville* donnée en partie à l'Evêché par le Roi Zwentibold en 890, & entierement par l'Empereur Henri III. en 1046. Les hostilités ne furent suspendues que par l'entremise de l'Empereur Fréderic. Après la mort de Gerard elles recommencerent avec plus de fureur sous Othon II. L'Evêque fit une nouvelle irruption dans la Véluwe; il se livra un combat sanglant entre les Gueldrois & les Trajectins 1186.
En 1187, soutenu par les Comtes de

*Heda 63. 123.

Hollande & de Clèves, l'Evêque tenta
1187. une nouvelle invasion dans les Comtés de Véluwe & de Zutphen, y brûla plusieurs villages & en tira un butin considérable qu'il fit transporter à Déventer. Othon rassemble aussitôt ses alliés, prend à sa solde trois mille soldats & vient assièger la ville où étaient renfermées les dépouilles de ses sujets. L'affaire fut enfin portée au tribunal de l'Empereur. Othon resta par provision possesseur de la Véluwe. Le procès ne fut decidé qu'en 1191, sous le règne de Henri VI., qui adjugea la possession de la Véluwe au Comte de Gueldre & la mouvanee à l'église d'Utrecht, sans préjudice des droits des Ducs de Brabant puis qu'Othon se qualifie, dans deux lettres postérieures, Vassal du Duc.*

*Mir. don. Belg. 2. 84.

Le Comte de Hollande va périr en Asie.

Les Comtes de Gueldre & de Hollande partirent à la suite de l'Empereur Fréderic pour la Palestine. Cette croisade fut prêchée à la nouvelle de la prise de Jérusalem par le fameux Saladin, Sultan d'Egypte. L'exemple de nos deux Comtes entraina sans doute
1189. un grand nombre d'habitans des Païs-bas dans cette expédition insensée. L'armée composée de 15000 croisés traversa l'Hellespont, battit deux fois les Grecs qui lui refusaient le passage, deux fois le Sultan d'Iconium. Fré-

déric marchait déjà vers la ville Ste., prêt de l'enlever aux infidelles lorſqu'il périt, pour s'être baigné tout en Sueur dans un fleuve qu'on croit être le Cydnus. Le Comte Florent lui ſurvécut peu; une maladie violente l'emporta en peu de jours & ſon corps fut enterré à Antioche à côté du tombeau des Empereurs. L'armée, attaquée par les fatigues, la diſette & les maladies, ſe trouva réduite à ſept à huit mille combattans. Nous verrons bientot que le Comte de Gueldre eut le bonheur d'en revenir.



THÉODORIK VII.

Théodorik tente envain de secouer la féodalité de la Flandre.

1191.

CEtte croisade fut fatale à bien des Princes. Philippe, Comte de Flandre y périt aussi, & comme il ne laissait point d'enfans, sa mort donna lieu à des brigues tumultueuses en Flandre. Théodorik, fils & successeur de Florent, Comte de Hollande, crut l'occasion favorable pour secouer la suzeraineté de la Flandre, quant aux Iles situées à l'Est de l'Escaut. Il vint trouver l'Empereur Henri VI. & lui offrit de les tenir de lui seul. L'Empereur prévenu refusa, & Florent fut obligé de prêter l'hommage accoutumé à Baudouin, beau-frere & successeur de Philippe.

Guerres entre les deux freres : & avec les Flamands.

Guillaume, frere du Comte de Hollande avait accompagné la malheureuse croisade, dont son pere avait été la victime. A son retour il se brouilla avec son frere, & alla porter son mécontentement chez les Frisons de Dregte toujours devoués aux ennemis des Comtes. Les hostilités commencerent bientôt & Théodorik avait déjà mis sur pied une armée destinée contre ses aggresseurs, lors qu'il apprit que

l'Ile de Walcheren était envahie par les Flamands, outrés sans doute des exactions rigoureuses dont-on accablait leur commerce à la douane de Geervliet, en leur faisant payer quelquefois jusqu'à dix au lieu de cinq pour cent. Théodorik ne balança pas; il se tourne aussitôt contre les ennemis les plus redoutables, après avoir laissé à Aleide, son épouse un détachement pour réprimer les Westfrisons. La Comtesse joignait à l'art de persuader, un courage héroïque. Et ce qui surprend encore plus dans une personne de son sexe, c'est que, parmi un peuple fanatique & superstitieux, elle montra qu'une âme forte peut s'élever au-dessus de son siècle & pousser jusqu'à la témérité le mépris des préjugés. Etant venue camper à Egmond elle laissa ses troupes vivre à discrétion sur les terres des Religieux. Le Moine Meerhout, témoin oculaire fait un triste détail de cet évenement. Les provisions du mônastère furent, dit-il, depuis le 10 d'Août jusqu'au 12 Octobre, dévorées, gaspillées par une soldatesque avide & licentieuse. La Comtesse, sous prétexte de rendre visite à St. Adalbert, vint se cantonner dans le couvent même, où pendant onze jours elle causa non-seulement un tort irréparable par ses dépenses & ses exac- *Mat. Anal. 2. 431.*

tions, mais encore un ſcandale horrible par l'atteinte qu'elle donna à la diſcipline monacale. Des ſolitaires, voués au célibat des déſirs même, étaient troublés dans leurs exercices & obligés de ſouffrir la vüe des Dames de la cour & des ſuivantes de la Comteſſe qui allaient & revenaient ſans ſe gêner dans tous les appartemens de cet azile ſacré. L'hiſtorien ne doute pas que cette conduite n'ait provoquée la colere du ſaint, dont on avait ainſi

1195. outragé les ſerviteurs. Elle n'éclata cependant pas dans l'expédition pour laquelle on était en marche. Auſſi appliquée que politique la Comteſſe ſut s'attacher & gagner, ſous main, la plupart des Weſtfriſons. Elle marche enſuite contre ſon beau-frere qui, abandonné par ſes troupes fut trop heureux de ſe ſauver dans les marécages.

Les Weſtfriſons vaincus par Adelaïde.

Théodorik n'acquit pas moins de gloire en Zélande. Il battit les Flamands & les chaſſa de Walcheren. Les deux époux ſe réjoignent couverts de lauriers. Toute la famille vient les trouver à Egmond pour prendre part à un triomphe ſi glorieux. Les trois oncles du Comte, Baudouin, Evêque d'Utrecht, Théodorik, prévot de l'égliſe du Dôme & Othon, Comte de Benthem travaillerent à rendre la joïe pure & complette en réconciliant

Les Flamands par Théodorik.

leurs neveux. Guillaume fût mandé à Harlem où tous les parens s'étaient rassemblés. Il obtint un revenu annuel de trois cens livres à prendre sur le péage de Geervliet, & la cession des droits sur l'Oostergo & le Westergo que les Comtes avaient tant de peine à faire valoir.

Guillaume devient Comte de Frise.

Guillaume partit aussitôt pour l'Oostfrise. Théodorik qui connaissait le génie turbulent & l'enthousiasme des Frisons pour leur liberté avait abandonné facilement des droits qu'il ne croyait pas qu'on pût réaliser. Il se trompait. Les Frisons, constamment allarmés contre toute domination étrangère, étaient moins prévenus envers un prince qui n'avait pas d'autres états que les leurs. Regardant d'ailleurs Guillaume comme un ennemi des Comtes de Hollande, & ayant besoin d'un capitaine pour résister à un voisin fâcheux, ils reçurent leur nouveau Souverain à bras ouverts. Henri de Kraan, Comte de Kuinder, avait bâti sur la frontiere un fort où il se cantonnait pour fondre sur la Frise & qui lui servait d'azile quand il était le plus faible. Guillaume en fit construire un autre près d'Oosterzée, d'où il pouvait faire face à son ennemi. Il y eut de tems en tems plusieurs actions très vives entre les deux partis. Kraan,

ayant enfin perdu cinq cens hommes dans un dernier combat, fut contraint de prendre la fuite & fon fort fut razé fur le champ.

Troubles de Drente.

La Drente avait été auffi déchirée par des troubles fanglans. Vorenborch chatelain de Koeverden s'étant, par fa rapacité, attiré la difgrace de l'Evêque, fut dépofé, & fa dignité conferée d'abord à Gizelbert Poftekyn, Hollandais, puis au Comte de Benthem. Les habitans de Drente excités par le gendre de Vorenborch, coururent aux armes; animés auffi par l'efprit de fédition ceux Groningue mâffacrerent le Bailli qui les gouvernait au nom de l'Evêque. Les revenus épifcopaux furent faifis & detournés dans la Twente, le village de Koeverden & l'avant fort du chateau réduits en cendre. L'Evêque & fon frere, Othon de Benthem ne fe vangerent pas moins cruellement par le dégat qu'ils porterent dans la Drente. Othon Comte de Gueldre ayant alors offert fa médiation vit les otages qu'il conduifait à l'Evêque faifis. Il y eut entre les Trajectins & ceux de Drente un combat ou plutôt une batterie où l'Evêque vaincu laiffa trente hommes fur la place, d'où il n'eft pas difficile d'inférer que ces guerres n'étaient que des courfes de quelques brigands levés à la hâte. L'Evê-

que tomba enfuite fur la Véluwe où il mit tout à feu & à fang. Le Comte de Gueldre fe vangea en détruifant plufieurs forts de l'Overyffel, & en affiégeant Déventer. Les animofités n'étaient pas encore fufpendues lorfque la fcène changea tout-à-coup & offrit d'autres coups de théâtre non moins atroces.

Difputes fur l'élection d'un Evêque d'Utrecht.

1197.

Baudouin, Evêque d'Utrecht étant mort en 1196, les brigues de Théodorik frere du défunt appuyées par le Comte de Hollande, & celles d'Arnoud de Déventer créature d'Othon, Comte de Gueldre plongerent tout le païs dans de nouveaux troubles. Les deux Compétiteurs imaginerent d'aller à Rome porter leur querelle au tribunal du Pape. Pendant que le St. Pere les nommait tour-à-tour, ce qui n'empêcha pas qu'ils ne mouruffent dans leur voyage, les Comtes de Hollande & de Gueldre ravageaient tout le païs pour avoir l'adminiftration du temporel de l'Evêché; il y eut même un combat très furieux dans l'Overyffel où Othon fut battu. Enfin les chapitres réunirent leurs fuffrages en faveur de Théodorik der Aare prévot de Maaftricht. Cependant les peuples, pour avoir un Succeffeur des Apôtres, n'en avaient pas moins répandu leur fang, vu leurs villes & leurs campa-

gnes désolées. Le Comte de Hollande fut le seul qui profita des malheurs publics, car il déchargea l'Evêque de tous ses revenus temporels qu'il s'appliqua; il se cantonna même dans le château de Horst, dont il s'était rendu maître.

Le Comte Guillaume est arrêté & s'échappe.

C'est-là qu'il reçut la visite de Guillaume, son frere; c'est-là qu'il ne craignit point de violer les droits du sang & de l'hospitalité, en faisant tomber Guillaume entre les mains de Kraan son ennemi. Le Comte de Frise, s'étant ensuite échappé, se sauva chez Otton, Comte de Gueldre dont il épousa la fille Adélaide. Cette alliance & la protection d'un Prince redoutable en imposa au Comte de Hollande. Il prêta l'oreille à un accommodement, il ne pensa plus à inquièter son frere, prévoyant qu'il ne pourrait le faire impunément.

Entreprises contre l'Evêque d'Utrecht.

Le grand mobile du genre humain & sur-tout des Princes, l'intérêt changea les dispositions des trois Comtes; ils se réunirent: c'était pour renverser la puissance temporelle de l'Evêque déjà ébranlée & s'en partager les débris. Utrecht avait souvent eu des Prélats guerriers, mais telle fut la nature de cette administration sacerdotale, qu'en même tems qu'elle était conduite par des hommes à qui il ne restait que les soins de s'aggrandir, a

qui la religion donnait un empire étonnant sur l'esprit des Empereurs & des peuples, ces avantages se détruisaient par les inconvéniens d'une élection toujours turbulente, d'un règne ordinairement court, enfin d'un certain engouement apathique que tout gouvernement de prêtres répand dans l'âme de ceux qui y sont soumis. Sans ces vices radicaux les Evêques d'Utrecht ne feraient ils pas devenus les seuls Souverains de toutes les Provinces? Au contraire ils en étaient quelquefois les plus faibles. Afin de réparer les dettes dont les guerres précédentes & l'usurpation des Comtes de Hollande avait accablé l'Evêché, Van der Aare se crut autorisé par le traité de 1165 à venir en Frise lever quelque revenus. Guillaume allarmé surprit l'Evêque dans un couvent à Staveren & l'amena prisonnier à Oosterzée. Il n'y resta pas longtems. Quelques laïques & quelques moines s'imaginant que l'être suprême ne manquerait pas de déranger l'ordre de la nature pour punir un tel sacrilège, forcerent pieusement la prison & mirent l'homme d'Eglise en liberté. *Beka 62.*

Les Comtes de Gueldre & de Holl. faits prisonniers.

Les Comtes de Hollande & de Gueldre commencerent aussitôt les hostilités. Othon fond sur l'Overyssel & se rend maître de Deventer: Théodorik

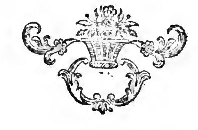
après avoir ravagé le bas Evêché
1202. vient mettre le siège devant Utrecht. Dans cette extrêmité l'Evêque eut recours à Henri Duc de Lorraine, qui surprit Othon & le fit prisonnier. Théodorik fond aussitôt comme un lion sur le Brabant, il se rend maître de Bois le Duc, ville nouvelle bâtie, en 1184. par Godefroi III. Les Hollandais ayant ensuite été vaincus & leur Comte fait prisonnier, les Trajectins tomberent sur la Hollande & sur la Gueldre. Deventer fut reprise & le Comté de Zutphen envahi par l'Evêque. Les deux Comtes obtinrent bientôt leur élargissement, non sans payer une forte rançon.

Des auteurs accrédités ajoutent, à l'époque de cette réconciliation, un accord où le Comte de Hollande fait hommage au Duc de Brabant. L'impitoyable Mr. Huidecoper fait main basse sur toute cette transaction. M. A. Kluit, savant plus modéré, paraît cependant montrer* qu'il y a eu réellement un traité pareil, mais que la date doit être placée en 1200, c'est-à-dire un an avant l'emprisonnement du Comte. Il ne s'agit que d'une dispute élevée entre les deux parties à l'occasion du territoire situé entre la Meuse & l'escaut. On y dit expressément que le Comte *est venu* à Louvain. Il re-

*Epist. ad V. A. van de Wall.

Van de Wall, Handvest. van Dordr. p. 11. &c.

nonce à ses droits sur Breda, il rend & reçoit de nouveau à titre d'hommage Dordrecht, Dordrechtwaard, Hereswaard & tout le païs entre Streien & Waalwyk. Il promet de servir son Suzerain envers & contre tous, & ce qui doit être remarqué, c'est qu'il excepte l'Empereur. On convenait encore que les marchands Hollandais & Brabançons ne payeraient dans le païs les uns des autres que les péages ordinaires.



A D A.

Les nobles eurent tant de part à la révolution qui empêcha cette Princeſſe de ſuccèder à ſon pere; ils avaient même tant de pouvoir dans le gouvernement, qu'il eſt abſolument néceſſaire de connaitre l'origine de leur puiſſance.

Origine de la Nobleſſe.

On convient que les hommes ſont, conformément aux notions les plus ſimples du droit naturel, tous parfaitement égaux. On commence à s'appercevoir qu'ils ne devraient, dans le droit civil, être diſtingués que par le mérite. Ce ſont cependant les peuples les plus approchans d'une indépendance primitive, qui nous ont apporté la diſtinction des hommes en pluſieurs claſſes, ainſi que tant d'autres inſtitutions également injuſtes, barbares & abſurdes qui ont long-tems fait rougir & gémir l'humanité, & qu'une ſaine légiſlation a eu le bonheur & la ſageſſe de proſcrire. On trouve chez les anciens Germains des eſclaves, des libres, des nobles. Les nobles acquéraient de la conſidération par leurs dignités, leurs biens, leur naiſſance.

Tels furent chez les Bataves Civilis, chez les Frisons Verritus & Malorix. Dans le tems que les Frisons s'étendaient du Wéser à l'Escaut, on voit dans leur loi les mêmes ordres bien distingués. Nous avons déjà dit comment les croisades servirent à diminuer la servitude. Dans le onzième siècle la chevalerie commença à introduire une nouvelle distinction entre les Nobles. Cet établissement militaire & politique était la plus grande dignité où l'homme de guerre pût aspirer. On ne parvenait à cet ordre sublime que par des épreuves très-longues. On s'y préparait dès l'âge de sept-ans. Les femmes étaient ordinairement chargées d'apprendre aux candidats leur catéchisme, c'est-à-dire, l'amour de Dieu & des Dames. On se faisait armer par les Papes, les Rois, les Empereurs & même par les grands Feudataires & les simples Chevaliers. Les initiés étaient obligés d'entendre tous les jours la messe; ils juraient de sacrifier leur sang & leurs biens à défendre la religion & l'état, à faire la guerre aux infidelles, à protéger les Orphelins, les Veuves, les Opprimés, à être soumis à l'Empereur, à bien gouverner leurs fiefs, à vivre irrépréhensibles devant Dieu & devant les hommes. La passion de ces Preux, de ces redresseurs de torts pour les avan-

Chevalerie.

tures héroïques & galantes a été assez celebrée dans les vieux Romans. Ceux qui n'étaient pas chevaliers ne prenaient que le titre *d'Ecuyers*.

Puissance des Nobles.

Pendant que les progrès du gouvernement féodal avaient en général, peu-à-peu, converti les possessions de tous les autres Nobles en fiefs, ceux de Frise extrêmement jaloux de leur indépendance, ne voulant absolument reconnaître personne au-dessus d'eux que l'Empereur, refuserent constamment de se soumettre à la féodalité. Les Nobles des différentes Provinces résidaient ordinairement dans leurs terres, ne s'occupant qu'à aller à la chasse tantôt des bêtes, tantôt des hommes, abandonnant avec dédain les travaux de l'agriculture leurs serfs. Les hommes libres se réunissaient souvent aux esclaves, afin de tirer quelque subsistance, soit par le moyen de la pêche, soit en défrichant les terres des Seigneurs. Ils trouvaient encore, au milieu de l'orage des guerres particulieres, quelque protection auprès du château & des habitans qui vivaient à l'entour. Cette association a été l'origine de plusieurs villages & même de villes celèbres, où les Seigneurs s'arrogerent facilement le droit de rendre la justice dans les causes civiles, souvent même dans les criminelles.

Isling. Staats-Regt. I. 102.

Les prérogatives des Seigneurs étaient certainement très étendues, mais il ne faut pas croire, comme le raconte un Hiſtorien de France*, qu'ils aient eu en Friſe ſur les nouvelles épouſées de leurs ſerfs l'infâme droit de prélibation. Ce fut le Roi Evêne, dit-il, qui l'introduiſit le premier en Ecoſſe, d'où il paſſa dans le continent. Un ſavant Ecoſſais* qui ſait faire uſage de ſon jugement, & qui en poſſéde un très profond, vient de vanger ſa patrie de cette abſurde accuſation. Van Loon, Idſinga, Hollandais célèbres pour avoir éclairci l'ancien gouvernement de leur patrie, montrent que le droit de cullage poſſédé dans nos Païs-bas par les Seigneurs de Verhol, de Schagen, de Sluypwyk, de Rhoon & par d'autres, n'a pu, dans le ſens odieux qu'on lui donne, être dérivé du paganiſme, puiſque Tacite dans ſes mœurs des Germains, & Boniface dans ſes accuſations contre les Payens n'en font aucune mention. On voit, d'après l'exemple de Tobie, un concile de Cothage, en 389, récommander aux nouveaux mariés de garder la continence la premiere nuit de leurs nôces: pratique autoriſée & étendue juſqu'à trois nuits dans un capitulaire des premiers Rois des Français. Il paraît que les Eccléſiaſtiques & quelques Seigneurs ſe ſaiſirent

Droit de prélibation.

*Velly 6. 228.

*See. Ann. of Scotland by Sir D. Dalrymple. p. 312.

Staats-Recht. 422.

Regeer-wyſe. 158.

Canon. 13.

Cap. l. VII. c. 463.

du droit de difpenfer d'une prohibition qui ne fervait qu'à enflammer davantage les defirs ; & que c'eft ce privilège ainfi que celui de vendre à leurs ferfs le pouvoir de fe marier hors de leurs terres, que poffédaient les Seigneurs fous le nom de marquette, cullage, prélibation. Un droit fi infultant ferait diamétralement oppofé à la peinture que trace Tacite de la chafteté des Germains & de la condition fi douce à laquelle ils abandonnaient leurs efclaves (*). Je ne doute pas que l'état des ferfs dans toutes nos Provinces & fur-tout en Frife n'ait été beaucoup moins à plaindre que dans les autres contrées de l'Europe. Et même à préfent eft-il un païs dans le monde où la pofition des domeftiques foit plus riante, plus refpectée que dans les Provinces-Unies? C'eft-là qu'ils peuvent dire : nous fommes encore des hommes!

Acta Sanctor. 30. *Apr.* 821.

Quant à la puiffance politique, il parait qu'à l'érection des Fiefs, chaque noble exerçait fur fon territoire la jurifprudence civile, fous l'infpection cependant du Comte qui répondait

(*) J'aime à penfer que, pour l'honneur de la raifon humaine calomniée fi fouvent & fi légerement, il s'élevera en France un Van Loon ou un Dalrymple.

de leur conduite au Seigneur Dominant. Mais par une vice naturel aux institutions féodales qui tendaient toujours à l'indépendance quoique fondées sur la subordination, les grands Feudataires cherchaient constamment à se détacher de la soumission qu'ils devaient à la couronne, & les arriere-vassaux de celle qu'ils devaient à leur Seigneur immédiat. De là ces guerres éternelles entre tous les vassaux: de-là la construction de tant de châteaux & de forteresses, où chacun se cantonnait: de-là enfin l'influence des Nobles dans la révolution, dont nous allons parler.

Précipitation d'Adélaïde.

1203.

Théodorik se sentant mourir sans laisser d'autre enfant qu'une fille nommée Ada, avait eu, s'il en faut croire les chroniques qui ne furent écrites qu'après la révolution, le dessein de confier l'administration à Guillaume, Comte de Frise. Un conseil choisi d'entre les Nobles devait aider le nouveau Régent. Aleïde fut ici la dupe de son ambition & de sa prévoyance. Elle ne vit rien que de sinistre pour elle dans la Régence d'un Prince qu'elle avait une fois vaincu, & qu'elle croyait sans doute d'autant plus disposé à se vanger, que l'affront de sa défaite venait d'une femme. Elle prit une résolution aussi hardie que préci-

pitée. Comptant ſur le dévouement de quelques nobles qu'elle avait ſû s'attacher, elle appelle à ſa cour le Comte de Loon ou *Los*, fief mouvant de Liège. Elle crut ſe ménager, ſa ſureté & ſon crédit, en élevant un particulier aſſez faible pour lui devoir tout, aſſez habile pour pourſuivre & ſoutenir une haute fortune. A peine Théodorik a-t-il les yeux fermés que, ſans égard aux loix de la décence, elle lui fait épouſer ſa fille Ada, & par un mélange bizarre & révoltant, elle fait célébrer les nôces dans la même Maiſon où tout étalait un appareil funéraire, où le corps inanimé d'un mari & d'un pere attendait les derniers devoirs, dont on oublia même de payer les frais. Et comme les mourans fondaient alors leur eſpérance ſur des prieres achetées, les Eccléſiaſtiques ſur des
Mat. An. oraiſons vendues, on imagine aiſé-
a. 487. ment que les devoirs, uſités envers les âmes & les corps des défunts, furent rendus d'une maniere très meſquine. Car, dit l'hiſtorien Moine, toutes les dépenſes tomberent ſur notre couvent d'Egmond. C'eſt-là que Théodorik fut enterré avec ſes prédéceſſeurs.

Mouvemens en faveur de Guillaume. Philippe de Waſſenaar dans une aſſemblée des Nobles tenue immédiatement après la mort de Théodorik,

s'était écrié „qu'il fallait tout tenter pour maintenir Guillaume dans la ré- *Ibid. an.*
gence qui lui appartenait de droit". La 1204.
démarche téméraire d'Aleïde ne servit qu'à irriter, qu'à augmenter les partisans du Prince. On l'appelle secretement en Hollande, mais comme il n'y aurait pas été en sûreté, on le fait passer travesti dans l'Ile de Schouwen où les habitans, avec des cris de joie, le proclamerent leur Seigneur légitime: de-là étant venu à Ziriczée, il fut reconnu avec les mêmes acclamations, & Van Loon déclaré déchu de la régence.

La même révolution se tramait en Hollande. Aleïde & les deux époux se disposaient à se rendre à Egmond, pour assister au service du trentieme jour qu'on devait faire, dit l'Historien, pour le repos de l'âme du défunt, lorsqu'ils apprirent que les Kennemers les attendaient-là pour les enlever. Cette nouvelle fut un coup de foudre. Ils sortirent précipitamment de Haarlem; égaré par l'épouvante, chacun d'eux se sauva où il s'imagina devoir être plus en fureté. La jeune Comtesse, obligée de s'arracher alors à son nouvel époux, s'enfuit au bourg de Leiden, où les conjurés la poursuivirent, l'arrêterent & la livrerent quelque tems après entre les mains de Guil-

Fuite & Malheurs d'Ada.

laume qui la fit, diſent quelques-uns, promener d'éxil en éxil juſqu'en Angleterre, d'où elle ne revint qu'en 1027, trouver ſon mari avec lequel elle aurait vécu en 1218. Huidecoper* paraît cependant prouver qu'elle était morte en 1206, & que ſon mari convola alors avec Aleïd de Brabant.

* M. Stoke 2. 251. volg.

Conquêtes de Van Loon.

Van Loon arrivé, non ſans péril, à Utrecht, gagna l'Evêque moyennant la ſomme de deux mille marcs d'argent. L'Evêque de Liège, le Duc de Limbourg, le Comte de Namur em-
1204. braſſerent le même parti. Les troupes, qu'ils faiſaient défiler de tous côtés, en impoſerent en Hollande à pluſieurs de ces nobles, dont la politique eſt de ſe déclarer toujours pour le plus fort. Guillaume, incapable de réſiſter à des ennemis formidables, repaſſe de Hollande en Zéelande, laiſſant Wouter d'Egmond & Albert Baniard dans le Kennemerland, Guillaume de Teilingen & Philippe de Waſſenaar dans le Rhinland. Ces deux derniers bâtirent alors les châteaux de ten Buſſche ſur le Vegt, de Zwadenburg, à préſent Zwammerdam, ſur le Rhin, de Boskoop ſur la Gouwe. Ainſi cantonnés ils crurent pouvoir commencer les hoſtilités. Wouter mena les Kennemers ſur les terres d'Amſtel dont le

Seigneur paya cherement ſon dévouement à Van Loon. On brûla ſon château, on ſubmergea ſon païs en perçant la digue, on ravagea tout ce qu'on ne pût emporter.

L'Evêque d'Utrecht fond auſſitôt ſur les aggreſſeurs, il ſe rend maître de *ten Buſſche*, & ce qui n'était jamais arrivé aux Trajectins en tems de guerre, on les voit s'avancer juſqu'à Leiden. C'eſt-là que l'armée de Van Loon après avoir ſoumis toute la Sud-Hollande vint joindre le Prélat, d'où les troupes combinées tombent ſur le Kennemerland, ſoumettent les Habitans, leur font payer une amende de 300 marcs & mettent par répréſailles le feu à quelques châteaux. Les Flamands excités par la promeſſe d'être exemptés du péage de Geervliet épouſent la querelle de Van Loon. La deſcente qu'ils firent en Zéelande fut ſi bruſque, ſi vigoureuſement conduite, que Guillaume eut à peine le tems de ſe ſauver, ſous les haillons & les filets d'un pêcheur.

De la conquête nâquit l'oppreſſion, de l'oppreſſion la révolte, puis le rétabliſſement des affaires de Guillaume preſque déſeſperées. Les Flamands abuſant de leur victoire, ſe virent tout-à-coup attàqués, forcés, chaſſés par des Inſulaires trop fiers pour

Rétabliſſement des affaires de Guillaume.

endurer un joug. Cette nouvelle hausſa le cœur aux Hollandais. La défaite des Kennemers qui, révoltés de nouveau, s'étaient avancés avec cette aveugle impétuoſité qu'inſpire l'enthouſiaſme naturel à tous les peuples plongés dans des troubles civils, ne rétarda pas même la deſcente de Guillaume en Hollande. On vit alors combien le règne de la violence eſt fragile, combien un Souverain avoué par la nation eſt redoutable lors même que ſon rival a des troupes plus nombreuſes. De tous côtés on courait ſe ranger ſous les étendarts du Prince nouvellement débarqué. Son armée ſe groſſiſſait à vue d'œil. Ce concours étonnant & formidable répand un effroi mortel dans les cœurs de tous les confédérés campés à Voorſchoten. Général, Officier, Soldat fuient ſans conſerver aucun ordre. Armes, tentes, proviſions, meubles précieux, ils laiſſent, ils abandonnent tout. Les Hollandais ne combattent pas; ils pourſuivent. Les femmes même, qui ont tant de valeur contre ceux qui n'en ont plus, ſignalerent leur patriotiſme en aſſommant tous ceux qu'elles purent attraper.



GUILLAUME I.

LES Hoſtilités continuerent encore quelque tems entre les Hollandais & les Trajectins. L'Evêque même ſe rendit maître de Dordrecht. Guillaume conſentit enfin à un accomodement, dans lequel il ſe déclarait Vaſſal du Prélat & renouvellait les anciens traités.

Nous ne dirons rien d'une nouvelle expédition tentée par les Flamands en Zéelande, ni d'un traité où Guillaume, choſe étonnante! abandonne tous ſes titres, toutes ſes poſſeſſions à Van Loon, ni d'un appel & même d'un voyage de Guillaume à Rome. Ces faits, ſoit ſuppoſés, comme le prétend le critique * dont nous avons parlé, ſoit authentiques, mais obſcurs, tels qu'ils ſont expoſés par le ſage Wagenaar, ne produiſirent certainement aucun changement dans les affaires, puiſqu'on ne voit pas que Guillaume, depuis ſa paix avec l'Evêque, ait perdu un pouce de terrein dans ſes états.

Paix avec les Trajectins.

1206.

*Huidecoper, M.Stoke. 2. 151. volg.

C'était ſans doute pour s'aſſurer le ſecours d'un voiſin puiſſant qu'on vit

Traités avec l'Angleterre.

1213.

tour-à-tour Van Loon, & Guillaume contracter avec les Monarques d'Angleterre une espèce de féodalité. Guillaume promettait de fournir au Roi 25 hommes d'armes, de lui laisser lever jusqu'à plus de mille soldats selon les occurrences en Hollande & en Zéelande. Voilà le premier exemple d'une alliance entre l'Angleterre & les contrées dont nous faisons l'histoire. Elle n'était, comme on voit, ni honorable ni avantageuse. On sait qu'alors les Papes, quoique dépouillés de toute autorité dans Rome, faisaient trembler les Monarques de l'Europe. Innocent III., Pontife impérieux ôsa pour les querelles, les plus ridicules déclarer Jean, Roi d'Angleterre excommunié & déchu de sa dignité, qu'il offrit à Philippe, Roi de France. Un royaume est rarement refusé. Ce fut envain que le Monarque outragé acheta lâchement son absolution en soumettant sa couronne au St. Siège: les Français poursuivirent leur expédition & débarquerent dans l'Ile. Les Flamands & les Hollandais se déclarerent pour le Monarque Anglais. On vit ces deux nations, chose nouvelle! marcher sous les mêmes drapeaux. Les Français signalerent, suivant leur coutume, d'abord leur impétuosité, puis leur indolence. Ils prirent

Act. publ. Angl. I. 54.

des villes en Flandre & les perdirent Guerre avec les Français.
avec la même rapidité; leurs vaisseaux
plus nombreux que bien conduits furent
détruits par la flotte combinée des Anglais & des Hollandais. La revanche 1214.
que les Français prirent l'année suivante fut complette. A Bovines, petit village entre Lille & Tournai, Philippe, Roi de France remporta sur l'Empereur Othon la victoire la plus glorieuse. L'armée impériale composée d'Allemands, d'Anglais, de Flamands, de Hollandais, de Frisons, fut mise en déroute; il y resta quantité de prisonniers. Le Comte de Hollande, tombé lui même entre les mains des Français, fut, avec le Comte de Flandre, méné à Paris les fers aux pieds & aux mains, suivant la coutume barbare du tems. Le séjour de France âgit puissamment sur l'esprit de Guillaume. On tira de lui une forte rançon, on lui fit promettre de ne plus porter les armes contre ses vainqueurs; la suite fait même croire qu'il s'attacha tout-à-fait à eux. On le voit en effet suivre leurs drapeaux dans une expédition infructueuse qu'ils tenterent quelque tems après en Angleterre, où les grands du Royaume avaient appellé Louis, fils de Philippe pour détrôner le Roi Jean.

Le Comte de Hollande prisonnier en France.

Meyer. an. 1214.

Ib. 1216.

Alliance avec les Français.

Les croisades destinées contre les

Nouvelle croisade. Mahométans étaient devenues fatales aux Grecs. Frémissans du péril de voir passer au milieu de leurs états & se succèder à tout moment des armées toujours renaissantes, toujours ménaçantes de croisés, les Empereurs de Constantinople les irriterent par des trahisons si criantes qu'on prit tout d'un coup le parti de se croiser contre les perfides. Les Grecs n'étaient rien moins qu'aguerris; ils furent bientôt vaincus & soumis. Constantinople tomba entre les mains des Occidentaux; Baudouin Comte de Flandre y fut proclamé Empereur. Henri, son fils & Courtenay, Prince du sang Royal de France, eurent à peine le tems de lui succèder & de prendre possession

1217. d'un trône aussi précaire que faible & chancélant. Le Pape Honorius fit alors prêcher une croisade & ses émissaires ayant pénétré jusque dans nos Provinces, la croix fut arborée par le Comte de Hollande & l'Evêque d'Utrecht.

Othon I. Othon II. Evêques d'Utrecht. Ce dernier était Othon II., car Othon I., son prédécesseur n'est remarquable que pour avoir été nommé à l'âge de 24 ans & pour être mort dans son voyage à Rome, où il allait demander des dispenses d'âge. *Heda. Beka.*

Traversée pour la terre Ste. Guillaume descendit le 29 de May par la Meuse avec douze vaisseaux. Un grand nombre d'habitans de nos Pro-

vinces le fuivirent dans cette expédition infenfée. Leur flotte jointe à celle des Anglais eut à peine gagné la haute-mer qu'elle fut battue par une violente tempête, & obligée de relâcher fur les côtes de France, d'où, au premier bon vent, elle remit à la voile & cingla vers la Gallice, non fans rendre à St. Jacques de Compoftelle la vifite qui lui était duë. Les vents contrarierent encore long-tems cette pieufe traverfée. Pour entretenir l'ardeur martiale des troupes, Guillaume, quoique abandonné de la plupart des Frifons qui refuferent de le fuivre, marcha au fecours des Portugais. En 1149, les Frifons joints à plufieurs autres peuple venus des bords du Rhin, du Mein & du Wéfer avaient déjà en faveur du Roi Alphonze pris Lisbonne fur les Maures. Les Hollandais fe rendirent alors maître du château d'Alcafar: conquête qui mit les Portugais en état de fecouer un tribut odieux de cent efclaves chrétiens qu'ils étaient obligés de fournir tous les ans au Roi de Maroc. Guillaume pourfuivit enfuite fon trajet, il arriva devant Acre, ville de Paleftine, l'an 1218, après Pâques. Il y fut enfuite réjoint par les Frifons qui, après l'avoir abandonné, avaient été rejettés fur les côtes d'Efpagne, où en attendant un vent favorable, ils

Mat. Anal. 2. 16. & feq.

1218.

s'étaient auſſi amuſé à courir ſus aux Sarrazins, & n'en avaient pas moins eſſuyé dans leur voyage des pertes très-funeſtes.

Siège & priſe de Damiette.

Damiette, bâtie entre deux bras du Nil à une demie lieue de la Mer, paſſait par ſa poſition pour la clef de l'Egypte, par ſes richeſſes & ſes fortifications pour une conquête glorieuſe, mais difficile. C'eſt contre cette ville que Jean de Brienne, Roi titulaire de Jéruſalem engagea les Hollandais & les Friſons à diriger tous leurs efforts. Les nuées de traits, les grêles de pierres, les tourbillons de feu grégeois, lancés par les infidèles, firent, dans un ſiège auſſi long qu'opiniâtre, périr quantité de braves chrétiens. Ils commençaient même à ſe rébuter lorſque Maître Olivier, enthouſiaſte, natif de Cologne, qui avait prêché la croiſade dans les Païs bas, perſuada à quelques Friſons de conſtruire une citadelle de bois ſur deux vaiſſeaux liés enſemble. Les plus déterminés s'y jetterent &, moins expoſés aux viſées des ennemis, ils s'approcherent d'une des plus fortes tours, l'inſulterent, monterent fièrement à l'aſſaut & s'étant logés à force ouverte dans la place, ils r'ouvrirent à l'armée la navigation & le paſſage des vivres que cette tour leur fermait auparavant. Enfin après

Mart. & Dur. theſ. 3. col. 289.

Oliv. hiſt. Dam. 1414. & ſeq.

1219.

une défenſe de quinze mois, les Sarrazins frappés d'une terreur panique abandonnerent la ville. Les chrétiens ne la garderent que vingt-deux mois. Elle fut encore repriſe par Louis IX. ou St. Louis, Roi de France, mais elle retomba preſque auſſitôt ſous la puiſſance des Sarrazins, qui la détruiſirent de fond en comble.

Exploits des Hollandais & des Friſons en Aſie.

Les Habitans de Haarlem ſe vantent d'avoir facilité cette conquête en briſant avec des ſcies, dont le beaupré de leurs vaiſſeaux était armé, une longue chaîne qui bouchait abſolument la navigation du Nil. On voit encore des modèles de ces vaiſſeaux ſuſpendus à la voute de la grande égliſe de Haarlem. *Joan. a Leid.* 28. 20. On prétend même qu'à l'occaſion de cet exploit la ville porte une croix & une épée dans ſes armes. Les Friſons de Dokkum leur diſputent cette glorieuſe invention. Au lieu de girouette, ils ont auſſi conſervé ſur le clocher de leur égliſe un vaiſſeau armé de ſcies. *Idſing. Staats-Regt.* 126. Ce qui eſt certain, c'eſt que dans tous les monumens du ſiècle, on rencontre difficilement une nation auſſi ardente à ces ſaintes guerres que les Friſons. Maître Olivier, le Pape Honorius III., l'Empereur Fréderic II., louent hautement leur pieuſe valeur & les invitent à s'illuſtrer par de nouveaux ex- *Frieſl. Chart. Boek.* 86. *vólg.* 90.

ploits. Les femmes même ſans diſtinction de rang &, pour comble d'infamie, foulant aux pieds la décence & la pudeur de leur ſexe, ôſerent acompagner ces avantures inſenſées. En 1260, frere Thomas fait dans une lettre aux Friſons tous ſes efforts pour diſſuader les Friſonnes de ſe croiſer, parce que, dit-il, par la malice du Diable toujours prêt à ſéduire les âmes, les croiſés ont déjà commis dans les guerres précédentes des adulteres & des fornications avec les femmes de votre païs. Il ne paraît pas que ces ſages conſeils aient été goutés. En 1291, à la priſe d'Acre par les infidèles, il ſe trouva dans la ville un grand nombre d'Européennes de la premiere qualité. On les vit errer le long du fleuve éplorées, déſolées. Elles s'arrachaient les cheveux, ſe dépouillaient de leurs plus précieux joyaux. Elles tachaient d'attendrir les pilotes chrétiens qui paſſaient, elles les ſuppliaient de les prendre à bord. Vaines lamentations! Battues par la tempête les Barques pouvaient à peine réſiſter à la fureur des flots. „Sauvez nous!" diſaient ces Dames infortunées, „ſauvez nous! & ſi la poſſeſſion de nos charmes peut vous toucher, choiſiſſez. Celles qui vous plairont le plus ſont à votre ſervice." Mais ce qui eſt beaucoup moins ré-

Ib. 95.

Staats-Recht. 123.

voltant & plus remarquable, c'eſt que dans toutes ces croiſades les Friſons figurerent comme des peuples indépendans ſous leurs chefs particuliers : preuve qu'ils n'étaient ſoumis à aucun Prince étranger. On ne les voit recevoir des ordres que du Pape.

Guillaume, à ſon retour de la Palestine, trouva & conſerva juſqu'à ſa mort arrivée environ deux ans après, ſes états tranquilles. Ils comprenaient tout le territoire entre *Heidenzée*, c'eſt-à-dire, depuis l'embouchure de la Meuſe, probablement depuis la place, où coule à préſent le ruiſſeau de *Heide au Sluiſche-gat* juſqu'aux Lauwers. Quant aux Iles de Zéelande qu'il ne poſſédait pas, il parait qu'il y partageait l'autorité avec le Flamand. C'eſt de lui & de la Comteſſe Jeanne de Flandre que les Habitans de Middelbourg tiennent leurs plus anciens privilèges. Ils ſont précieux, parce qu'on y voit quelque ébauche d'une juriſprudence, & les premiers pas de l'ancienne barbarie Friſonne vers la civiliſation. D'ailleurs ceux accordés peu de tems après à d'autres villes de Zéelande & de Hollande ſont calqués ſur le même plan. „ Battre, eſtropier, „ bleſſer, injurier, arrêter des Eche- „ vins qui viennent de conclure la „ paix ou de rendre la juſtice, mé-

1222.

Diff. de nex. Feud. Zeel. int. & Fl. 43 *& ſeq.*

Ib. 55.

Loix données à Middelbourg.

Boxhorn op Reig. I. 129.

„ priser l'excommunication, s'armer
„ pour un mauvais dessein dedans ou
„ dehors la ville, le jour ou la nuit,
„ vendre du vin gâté; pour tous ces
„ délits, on doit payer une amende
„ au profit du Comte & de la ville &
„ même quelquefois des Echevins.
„ Aucune de ces amendes n'excèdera
„ quatre doubles. Celui qui n'a pas
„ comparu à un ajournement person-
„ nel est cité à a prochaine assemblée,
„ & s'il persiste dans sa contumace,
„ on le bannit, on confisque son bien.
„ L'Escoutet ou les Echevins ne doi-
„ vent pas s'assoir sur le tribunal sans
„ avoir satisfait ce ui dont-ils auraient
„ résusé d'écouter la plainte. C'est au
„ Comte qu'on doit en appeller de
„ toutes les affaires que l'Escoutet ou
„ les Echevins ne peuvent décider.
„ Trois témoignages suffisent, quand
„ il s'agit d'un procès pour la somme
„ d'une livre. Quand la valeur est
„ plus haute, il faut celui des Eche-
„ vins & le serment de trois témoins
„ oculaires. Nul ne saurait témoigner
„ s'il n'a son logement & sa résidence
„ dans la ville, s'il n'est sujet à la capi-
„ tation. On ne peut gérer une tutelle
„ sans avoir donné caution aux Eche-
„ vins. C'est à eux, ainsi qu'à l'Es-
„ coute qu'il appartient de pacifier
„ toute querelle entre un Bourgeois &

„ un étranger. Si l'une des parties
„ vient à refuſer leur médiation, on
„ ſonne la cloche de la ville, au bruit
„ de laquelle tous les Bourgeois doi-
„ vent ſortir de leurs maiſons pour
„ contraindre le rébelle. Celui qui
„ ſonne ſans un ordre & celui qui ne
„ paraît pas quand on a ſonné, ſont
„ réfractaires. Celui qui reconnait un
„ autre Souverain que le Comte lui
„ payera dix livres & une à la ville."
Nous n'avons juſqu'à préſent expoſé que la longue enfance d'une nation barbare & ſauvage. Je doute fort que, ſous les Romains & ſous Charlemagne, elle ait acquis quelques notions de police & de civiliſation. Envain l'évangile lui prêcha long-tems des principes humains. Sa férocité ne put adopter une morale ſi ſimple & ſi ſublime; elle préféra les dogmes, parce qu'il eſt plus aiſé d'avoir de la foi que des mœurs. De-là ces fureurs pieuſes où tant d'hommes furent bourreaux ou victimes. Peu-à-peu les villes, en devenant plus nombreuſes, plus peuplées, plus conſiderées, s'apperçurent qu'elles avaient beſoin d'une juriſprudence propre à établir les loix, l'ordre, la morale, enfin tout ce qui fait la ſureté de pluſieurs citoyens réunis. Il n'eſt pas inutile d'obſerver que le maintien de ces privileges furent jurés,

que Guil'aume déclara dans le même tems les Habitans de Dordrecht exempts de toute expédition & de toute demande.

Balen 400.



FLORENT IV.

LE nouveau Comte fuccèda à fon pere à l'âge de douze ans, probablement fous la tutelle du Comte de Guel- dre, fon oncle maternel, qui ne tarda pas à envelopper fon pupille dans une guerre qu'il eut avec les Trajectins. 1222.

La Gueldre. GERARD III.

Gerard III. avait, en 1204, fuccèdé à fon pere Othon II., Comte de Gueldre. Il fe fignala par de pieufes fondations, & des expéditions fanguinaires. En 1212 il marcha en faveur du Duc de Brabant fon beau-pere contre les Liègeois. Les fuites de cette guerre furent affreufes pour ces derniers. Leur ville ayant été furprife le jour de l'afcenfion, les vainqueurs y commirent toutes fortes d'excès & de cruautés. Les maifons & les églifes furent pillées, faccagées. Femmes, filles, religieufes, rien ne fut épargné par le foldat ivre de fang & de débauche. C'eft envain que l'Évêque lança les foudres de l'Efcommunication contre fes ennemis; l'affaire ne fut terminée que par la médiation du Pape qui autorifa les Liégeois dans leur indépendance de l'Empire: telle avait été la caufe de ces funeftes hoftilités.

Knippenb. l. 2. c. 9. p. 75.

Guerre entre les Trajectins & les Gueldrois.

Beka in Oth. III.

D'autres orages se formerent bientôt au sein de nos Provinces. Il paraît que les Trajectins & les Gueldrois s'étaient aigris par des éxactions éxercées les uns sur les autres. Les Habitans de Salland se répandaient en plaintes ameres contre l'Evêque Othon, qui envoyait deux fois l'an ses chevaux s'engraisser dans leurs pâturages. Chacun prit feu, & selon le droit des gens qui permet aux nations de s'entredétruire, quand elles ne peuvent s'accorder autrement, l'Evêque d'Utrecht commença la campagne. Secouru par son frere Herman de la Lippe, & par l'Evêque de Munster, il envahit le Salland, portant le fer & la flamme de tous côtés, s'emparant des châteaux de Voorst & de Boekhorst. Mais les Gueldrois se vangerent bien l'année suivante. Ils dissiperent son armée ou
1225. plutôt sa Horde, pendant qu'un autre de leurs détachemens joint avec les Hollandais réduisait en cendres la maison de campagne du Prélat & le Bourg de Gein. Les bras se lasserent enfin, la fatigue & les pertes réciproques avaient déjà disposé les esprits à se calmer, lorsque le Légat du Pape s'étant porté pour médiateur, on se réconcilia jusqu'à nouvelle occasion.

Elle ne tarda pas à s'offrir & à amener une catastrophe funeste aux mê-

mes peuples, alors réunis ſous les mêmes drapeaux. *Egbert* Burgrave de Groningue s'était brouillé avec les Gelekkingen, la plus riche & la plus puiſſante famille de la ville. La querelle devint ſi vive entre les deux partis, qu'il y eut un combat ſanglant, livré ſur le marché. Les Gelekkingen vaincus appellerent Rodolphe, Châtelain de Coeverden à leur ſecours. L'Evêque d'Utrecht accourut pour établir la paix, mais inutilement. Rodolphe vint attaquer Egbert dans ſon château de *Glumme* qu'il prit & raza. Egbert ſauvé en Friſe ramaſſe quelques troupes & rentre dans Groningue en Vainqueur. L'Evêque ne reſtait pas dans l'inaction. Il attire à ſon parti le Comte de Gueldre qui marcha en perſonſe, & ceux de Hollande & de Clèves qui envoyerent des troupes. Les confédérés dirigerent leurs efforts contre Rodolphe & vinrent camper dans les marais d'*Anen* près de Coeverden. Se confiant en leur multitude, & ſurtout dans les indulgences que l'Evêque leur accorda avec la derniere prodigalité, ils ne doutaient pas de vaincre des ennemis inférieurs en nombre &, qui pis-eſt, frappés de tous les anathêmes imaginables. Leur erreur fut des plus funeſtes. Courbés ſous le poid d'une armure peſante, ils ne purent

Troubles de Groningue.

Anon. de reb. Traj. 12. 17. & *ſeq.*

L'Evêque défait & maffacré.

1226. ni fe porter avec agilité fur un terrein mouvant, ni affener des coups furs & vigoureux. Les troupes de Drente vetues & armées à la legere firent un carnage horrible en combattant avec la flêche & la lance de loin, avec les fabres de près. Le défordre qui fe répandit dans l'armée épifcopale fut affreux. En voulant fuir, un grand nombre s'enfevelit dans les navilles & dans les eaux. L'Evêque tomba lui-même entre les mains des Ennemis, qui lui enleverent la tonfure avec leurs fabres & le firent expirer en le trépanant, en le mutilant de la maniere la plus cruelle. Seroit ce donc que le foldat vainqueur, devenu dans la premiere ivreffe du fuccès un monftre altéré de fang, fe plait à méprifer avec une fureur effrenée, ce qu'auparavant il révérait avec fuperftition? Ou bien ces forcenés s'imaginaient-ils éluder un facrilège en arrachant au Prélat le figne auquel ils attachaient l'inviolabilité de fon caractere? Le Comte de Gueldre & Gysbert Seigneur d'Amftel en furent quittes pour des bleffures & leur liberté.

Election de Willebrand.

Il eft impoffible d'exprimer la confternation que cette déplorable nouvelle caufa à Utrecht. Le jeune Florent accourut dans la ville lorfque le clergé procédait à l'élection d'un nou-

vel Evêque. Gerard & Gysbert relâchés, pour quelque tems, sur leur parole d'honneur, se firent porter dans une litiere au lieu de l'assemblée. Là, soit par des plaintes pathétiques, soit en exposant leurs blessures, ils persuaderent aux Electeurs de choisir Willebrand Evêque de Paderborn, dont l'expérience militaire était déjà célèbre par des succès. Transporté sur le siège d'Utrecht avec une licence du Pape, Willebrand commence par excommunier Rodolphe. Il entre ensuite dans la Drente & obtient la liberté des deux prisonniers. Les Hostilités continuerent encore long-tems; Rodolphe fut arrêté & le peuple ayant demandé sa mort à grand cris, on le fit expirer sur la roue. Les Habitans de Drente furent ensuite soumis, & condamnés à 80 mille marcs d'amende & à bâtir aux environs de Zwol un monastere de filles. Cette politique n'était certainement pas le moyen de réparer la perte d'hommes qu'on venait de faire. Gerard Comte de Gueldre fut plus sage. Il fit publier partout, que les étrangers qui viendraient s'établir dans la Véluwe depeuplée par les guerres, pourraient entr'autres priviléges, laisser une partie de leur succession à leurs enfans bâtards.

Narr. hist. Auct. inc. 35.

Ceux de Drente soumis.

Pontan. 130.

Ce même Gerard mourut en 1229,

Croisade prêchée contre les Frisons de Stade.

laissant ses états à Othon III son fils, surnommé *Fer de Cheval*. En 1273, un autre Othon III., frere du Comte de Hollande fut élevé sur le siège d'Utrecht. Stade, ville située entre la Frise & la Saxe ôsa alors résister à l'Evêque de Brême qui voulait la soumettre à ses loix & à la dîme. Les Habitans de son territoire étaient comptés parmi les Frisons; ils s'étaient fait connaître depuis long-tems par leur amour pour la liberté. Il est remarquable que l'historien Moine n'ose s'expliquer sur les vraies causes de cette guerre. Il dit seulement qu'un Prêtre, n'ayant à Pâques reçu qu'un petite offrande d'une Dame de qualité, lui mit dans la bouche, au lieu d'hostie, la pièce de monnoye qu'elle avait présentée Le mari couroucé excita une sédition où le Prêtre fut tué. Ce qui est vrai, c'est que l'Evêque déclara les Habitans hérétiques, excommuniés & fit prêcher contre eux une croisade. On ne tarda pas à les charger des imputations les plus absurdes. On fit courir le bruit que lorsque quelqu'un s'approchait d'eux, ils lui faisaient baiser un gros crapaud, puis un squelette livide & décharné, après quoi il devenait froid comme glace & reniait tous les articles de la foi. On leur faisait un reproche sur-

Ritter. de Pago Sted. 17.

Will. Procur. Mat. a. 501.

Rain. p. 1035.

Fl. l. 13.

anné & rebattu en divers tems contre maints hérétiques On disait qu'ils tenaient une assemblée nocturne, où après avoir éteint toutes les lumieres, hommes & femmes, pêle mêle ... horreurs qui venaient d'être imputés aux Albigeois en France, & l'inquisition, née alors dans le même païs venait de faire périr des milliers de ces malheureux, croyant offrir à Dieu un sacrifice agréable. *God. Mon. an.* 1233.
Conrad, Dominicain de Malburg, avait déjà donné dans les Païs-bas, le spectacle des horribles procédures de ces boutefeux sacrés, en faisant bruler plusieurs de ceux qu'on nommait hérétiques. C'est dans ces circonstances que Grégoire IX. ouvrit le ciel à tous les chrétiens qui iraient égorger ceux de Stade. Les freres prêcheurs se déborderent le long du Rhin, soufflant partout le fanatisme. Il ne tint pas à deux de ces prédicateurs sanguinaires qui avaient été mal reçus à *Appingadam* en Frise, qu'on n'entreprit aussi une guerre réligieuse dans ce païs-là. Les Comtes de Gueldre & de Clèves menerent des troupes. Les Hollandais armerent, dit-on, jusqu'à trois cens bâtimens sur lesquels ils remonterent le Wéser avec leur Comte. Il n'est pas 1234.
de soldats plus terribles que ceux qui s'imaginent, en vainquant, faire triom-

Corn. Zantf. an. 1234. pher la cauſe de Dieu, en ſuccombant, obtenir la palme du martyre. Les Habitans de Stade ne l'éprouverent que trop. On les vainquit, on en maſ-
God. Mon. ib. ſacra pluſieurs milliers: le Comte de Hollande en pourſuivit quelques reſtes juſqu'en Friſe, où tous furent paſſés au fil de l'épée, auſſi bien que pluſieurs Friſons qui avaient tenté de les ſecourir.

Florent aſſaſſiné dans un tournoi.

Florent ne ſurvéçut pas long-tems à ce triomphe déplorable. Il parut dans un tournoy à Clermont ou à Corbie en Picardie. Son agilité, ſa jeuneſſe, ſa bonne mine firent naître, dans l'épouſe du Comte de Clermont, des ſentimens plus vifs que ceux de l'ad-
Boxh. op. Reig. a. 67. miration. L'amante ſe trahit elle même par des regards & des éloges indiſcrets. Le mari aveuglé par la jalouſie attire à lui quelques chevaliers & tombe avec eux ſur ſon rival encore innocent, qui fut lâchement aſſaſſiné. L'attentat était odieux. Le Comte de Clèves vangea la mort de ſon ami & immola le perfide dans la lice même. Une triſte remarque à faire, c'eſt que de tous les Princes à qui ces joutes dangereuſes couterent la vie (on en compte plus de vingt) c'eſt à ceux de la maiſon de Hollande qu'ils ont été les plus funeſtes. En 25 ans trois y

périrent, Florent IV. en 1235, fon frere Guillaume en 1238, & Florent en 1258, fans parler de Théodorik IV. qui n'aurait pas été tué fans une aventure arrivée dans un tournoi.



GUILLAUME II.

Qui porta le titre de ROI DES ROMAINS.

Etat de la Frise.

LA minorité de ce Prince qui n'avait que six à sept ans à la mort de son pere, fut sous la tutelle de son Oncle, l'Evêque d'Utrecht, très paisible.

1235. Le Prélat avant d'embrasser l'état ecclésiastique avait possédé la Frise, mais à son installation dans Utrecht, on pense qu'il la céda au Comte Florent, son frere. A la mort de Florent, il paraît que les Frisons secouerent tout-à-fait le joug des Comtes. On dit qu'en 1239, Guillaume ayant tenté de s'y faire inaugurer, en corrompant un des principaux Seigneurs, nommé Sikko Siardema, il en eut cette réponse. „ Puissant *Roi* tu prends une peine „ inutile. Crois tu que pour m'élever „ moi & ma famille, je consentirai à „ devenir traître à ma patrie, & à „ priver nos descendans de cette liber„ té que nos ancêtres ont préférée à „ tous les biens. Non, mon cœur „ n'est point avide de richesse & d'in„ famie. Adieu! ne m'envoye plus „ de tes lettres; c'est la derniere „ que

Priesl. Chart. Boek 93.

„ que je recevrai de toi." Ce ſtile eſt d'un républicain. C'eſt dommage que la lettre contienne un anachroniſme révoltant. Je crois & on verra bientôt que la Friſe était alors libre; mais Guillaume ne fut proclamé Roi qu'en 1247. Et c'eſt en 1248 qu'il confirma aux Friſons les privilèges qu'ils diſaient tenir de Charlemagne. *Ib. 94.*

Guillaume de Hollande élu Roi de Romains.

1247.

Le plan d'humilier les Empereurs & de limiter leur puiſſance paraiſſait ſi invariable dans les pontifes Romains, que lorſque Fréderic II. qui avait été long-tems l'objet de leurs fureurs apprit l'éxaltation d'un ſujet qui lui était dévoué, le Cardinal de Fieſque, dit-il à ceux qui le félicitaient, „ était „ mon ami: Innocent IV. ſera mon plus „ cruel ennemi." Fatale mais juſte prévoyance! Fréderic fut frappé de tous les foudres du Vatican & déclaré déchu de l'Empire. Le pontife écrivit aux Electeurs de nommer un autre Empereur. Henri Landgrave de Turinge n'accepta qu'à regret, règna peu, & mourut, n'emportant que le ſobriquet de Roi des Prêtres. Hacon, Roi de Norvège, le Duc de Brabant, le Comte de Gueldre refuſerent tour-à-tour la même couronne. On dit que le Duc voyant, dans le Comte Guillaume, ſon neveu & ſon voiſin, un courage bouil- *Nat. Pariſ.*

lant, imagina d'occuper ailleurs une ambition dont-il craignait les suites. Il persuada au jeune Comte de se laisser proclamer le 3e Octobre 1247. Le Légat le créa aussitôt après Chevalier à Cologne.

Succès & pertes de Guillaume.

Guillaume remit aussitôt le gouvernement de son Comté à Florent, son frere. Il se rendit maître de Verden d'où il marcha vers Aix la Chapelle, où il devait être couronné. Cependant le Pape à force d'argent, car les indulgences ne suffisaient pas, les Moines, à force de déclamer contre Fréderic, avaient formé quelques partisans à l'Empereur Hollandais. Celui-ci n'épargnait aucun moyen de ramasser de l'argent, afin de soutenir sa dignité. Il expédiait par-tout des donations qui, sans doute, étaient bien payées. Il engagea, pour seize mille marcs, Nimègue* à Othon III., Comte de Gueldre: Province à laquelle cette ville est toujours restée attachée, de libre & d'impériale qu'elle était auparavant. Un grand nombre d'habitans des Païs bas prêts à partir pour la terre Ste. furent relevés de leur vœu. Espérant gagner les mêmes indulgences que dans les croisades contre les Sarrazins, ils aiderent Guillaume à prendre Aix la Chapelle. On dit que les Frisons eurent la principale part à cette conquête, en inon-

Nimègue réunie à la Gueldre.

*Heda 208.

dant la ville par le moyen d'une digue qui y faiſait refluer toutes les eaux qui découlent des montagnes voiſines. Le couronnement s'y fit, le 18 Octobre 1248. Cette conquête devint 1248.
preſque le tombeau des ſuccès de Guillaume. Pendant qu'il conſumait ſes forces au long ſiège de Keiſerswert, Conrad IV., fils & ſucceſſeur de Fréderic réparait toutes ſes pertes. Rome tonna envain; toutes les tentatives du Pontife pour ranimer le parti de Guil- 1251.
laume furent ſans ſuccès. Ce Prince fut contraint de ſe retirer dans ſes etats & crut peut-être ſe conſoler en épouſant Elizabeth, fille d'Othon, Duc de Brunswyk.

Guerre avec la Flandre.

La Flandre était alors gouvernée par Marguerite, fille de Baudouin IX. Avant d'être Comteſſe, elle avait eu de Bochart d'Avennes deux fils, Jean & Baudouin. Dans un ſecond mariage avec Guillaume de Dampierre, elle avait eu trois autres fils, Guillaume, Guy & Jean. Les premieres nôces furent, dans un concile de Latran, en 1215, annullées pour cauſe de conſanguinité. D'Avennes avait d'ailleurs, avant de contracter cette alliance, reçu les ordres ſacrés. De-là des querelles vives & ſanglantes entre les enfans des deux lits. Chacun réclamait la ſucceſſion de ſa mere, dès quelle

ferait morte. Louis IX. Roi de France pris pour Médiateur avait adjugé, la Flandre à Guillaume de Dampierre & le Hainaut à Jean d'Avennes. Ce dernier voyant que fa mere était portée à favorifer fes freres du fecond lit fe rendit auprès de Guillaume de Hollande & s'était diftingué à la prife d'Aix.

Ib. an. Il fut fi bien fe concilier l'amitié du

1252. Roi des Romains, qu'il époufa fa fœur Adelaïde. Guillaume fit encore plus pour fon ami: il cita tous les vaffaux de l'Empire à l'hommage, & Marguerite, comme on l'avait penfé, n'ayant pas comparu, on déclara tout ce qu'elle tenait de l'Empire confifqué. Jean d'Avennes reçut auffitôt l'inveftiture du Comté de Namur, du territoire d'Aloft & de Waas, des quatre Bailliages, enfin de tout ce qui eft fitué fur l'Efcaut.

Défaite des Flamands.

1253. Marguerite fait auffitôt des recrues de tous côtés. Elle demande au Roi Guillaume l'hommage qu'en qualité de Comte de Hollande, il devait rendre à la Flandre pour la Zéelande Orientale (*). Guillaume fier de fa nou-

(*) Daniel, (III, 137.) Velly (V, 217.) ofent dire qu'elle éxigeait l'hommage nonfeulement pour la Hollande dont les Comtes ne difconvenaient pas, mais pour la Zéelande à quoi ils ne fe croyaient pas obligés.

velle dignité eut pensé s'avilir en se reconnaissant dépendant de celle dont il se croyait le Suzerain. Les moyens de réconciliation qu'elle offrit ne couvrirent plus que des pièges; mais qui ne purent échapper à la pénétration des Hollandais & des Zéelandais. Florent, frere du Roi vint avec quelques troupes dresser une embuscade à Walcheren. L'armée Flamande, croyant faire une invasion imprévue, est mise dans une déroute complette. On fait un grand nombre de prisonniers, entre lesquels se trouva le Comte Guy, Chef de l'expédition. Guillaume apprit la nouvelle de cette victoire lorsqu'il débarquait à Arnemuiden. En avançant vers le champ de bataille, il rencontre de tous côtés des bandes de vaincus errans dans la campagne, entierement nuds, ne demandant que la vie. Guillaume leur permit à tous de regagner leur païs.

Ils auraient dû avancer precisément le contraire. La Hollande ne fut jamais un fief de la Flandre; c'était, comme on l'a vu dans tout le cours de notre histoire, la Zéelande. Tant il est vrai qu'il échappe même aux plus grands historiens des fautes grossières, quand sur des évenemens étrangers, ils ne se donnent pas la peine d'approfondir les autorités.

Expédition de Charles d'Anjou en Flandre. Marguerite désespérée de ce terrible échec députe aussitôt à Charles d'Anjou, frere du Roi de France. Aveuglée par son ressentiment, elle promet de céder à son vangeur tous les droits de Jean d'Avennes. Charles, que l'ambition dévorait, rassemble à la hâte quelques troupes, vole dans le Hainaut, prend plusieurs châteaux, force Valenciennes dont Guillaume s'était depuis peu rendu maître au profit de
Meyer. an. son beau frere. Cette impétuosité n'eut
1254. que la rapidité de l'éclair. Guillaume, secondé d'une forte armée, invite Charles à une bataille rangée sur les bruieres d'Asche en Brabant. Le Cartel fut accepté. L'Angevin se vantait même de remporter bientôt une victoire facile sur le Roi d'eau: c'est ainsi qu'il appellait Guillaume. Mais à peine a-t-il appris que son adversaire l'attend sur le champ assigné, qu'il se sauve à Valenciennes. Il ne se croit pas même en sureté dans cette ville assiegée aussitôt; du courage, il n'en a plus que pour fuir; il s'esquive, il se sauve en France. C'est en vain que je cherche ici ce héros ensuite si fameux pour avoir vaincu le Roi Conradin. Je vois seulement un Prince aussi lâche qu'ambitieux, qui, devenu usurpateur, fit ensuite couper la tête à un Souverain infortuné.

Velly. V. 421.

Guillaume, ne trouvant plus rien qui arrêtât le succès de ses armes, obligea la Comtesse de Flandre à se désister du Hainaut en faveur de Jean d'Avennes.

Guillaume partit ensuite pour Geneve où le Pape voulait le couronner. C'est dans ce voyage sans-doute qu'il donna, à la maison de Maurienne & de Savoie, l'investiture de Turin, de Montcalier &c. & de plusieurs autres fiefs: concessions qui la mirent en état de s'élever à la puissance où nous la voyons aujourd'hui parvenue. En passant par l'Allemagne, Guillaume témoigne qu'il y fut reçu avec empressement. Mais les affaires ayant changé, il se rendit à Utrecht qui venait d'être le théâtre des révolutions, dont nous allons parler.

Derniers efforts de Guillaume pour se rétablir.

Ann. de l'Emp. an. 1254.

Othon III. étant mort, en 1249, on éleva sur le siège épiscopal Gozewyn d'Amstel, qui fut bientôt déposé, soit pour son incapacité, soit parce que sa famille était odieuse au Roi Guillaume Henri de Vianden qui lui succèda fut attaqué aussitôt par Gysbrecht d'Amstel, frere de Gozewyn & par Herman de Woerden. Le Comte de Gueldre s'étant joint à eux, l'Evêché fut ménacé de tous les cotés. L'Evêque fut partout vainqueur. Les Seigneurs d'Amstel & de Woerden

Troubles d'Utrecht.

1255.

Beka 87.

tomberent même entre ses m
Beka 50. Anal. Belg. 3. 324. ne furent relâchés qu'à la pr
Guillaume.* Il y eut encore
ques hostilités entre les Guelc
les Trajectins; l'Evêque fondi
Véluwe, y fit un butin assez c
rable pour en bâtir sur le Vegt,
de *Vreeland*, qui assurait l'Evêc
tre les incursions des Habitans
stel. La paix fut enfin conclue.
brecht se soumit à venir ave
cens de ses adhérans, pieds
vétu de laine, demander pa
l'Evêque dans l'église du Dôm
jurer hommage comme à soi
rain.

Guillaume blessé à Utrecht. C'est dans ces circonstances qu
laume, arrivé à Utrecht & cc
avec les Ecclésiastiques sur soi
ge d'Italie, faillit à être assomr
Beka 50. Heda 209. 210. Ib. 87. coup de pierre lancée par ur
inconnue. Ce Prince qui s'é
aggréger au corps des Bourgec
leur avait accordé plusieurs pri
se sentit percé de ce trait d'in
de. Il sortit furieux de la vil
naçant de tirer bientôt une ve
éclatante.

Expédition contre les Westfrisons. La révolte des Westfrisons
les suites de son ressentiment. (
ples, impatiens du joug du (
amoureux de la liberté jusqu'a
tisme, venaient d'insulter & (

ler les terres de leurs voisins. On avait, pour les tenir en bride, bâti, en 1252, le château de *Heemskerk*. Ils furent, en 1254, vaincus dans un combat naval, où l'on prétend qu'ils perdirent cinq mille hommes. Le fort de Toorenburg à l'Est d'Alkmaar fut aussi construit pour les réprimer. Rien n'étant capable d'arrêter leur férocité, Guillaume marcha contre eux. Il vint au milieu de l'hiver à Alkmaar ; ville qu'il avait favorisée de plusieurs privileges & affranchie de tout tribut pendant dix ans. Il se rend ensuite à Vroone, village considérable de Westfrise, dont les habitans ainsi que ceux d'Oudorp tenaient de lui leurs réglemens. De-là, traversant une grande mâre toute glacée, il divise son armée en deux corps, dont l'un commandé par Guillaume Brederode marche contre les Dregters qui sont vaincus & repoussés. Guillaume éprouva un sort bien différent. Il était monté sur un cheval extrêmement gros & pesamment enharnaché. Il portait aussi, de même que sa, troupe une armure très lourde. Les Frisons divisés en petites bandes volaient avec agilité sur les glaces, armés de Javelots, de haches danoises & de demi piques. Pour comble de malheur, Guillaume tomba dans une embuscade couverte de roseaux, où

1256.

Ib. 87.

Guillaume est tué. la glace s'entrouvrit, où son cheval s'enfonça jusqu'au poitrail. Separé de ses gens, ce fut envain qu'il cria pour avoir du secours; il ne fut entendu que des ennemis qui, feignant de ne pas le connaître, le depêcherent à coups de javelots. Ils enleverent ensuite le corps & l'enterrerent dans une chaumiere à Hoogtwoude. Les troupes, privées de leur chef, se retirerent, n'emportant que la terreur & la confusion. Leur perte dût être considérable, s'il est vrai que des Bourgeois d'Alkmaar, de Delft, de Dordrecht qui suivirent cette expédition, il n'en réchappa que huit.

Mat. Par. 793. *Wi. t. Prof. an.* 1255.

Ouvrages attribués à Guillaume. L'Election de Guillaume à l'Empire n'ayant pas été unanime, les Allemands ne le mettent point au nombre de leurs Rois. On lui attribue plusieurs édifices, tels qu'un palais à la Haye, l'Hôtel de ville de Haarlem, où l'on prétend qu'il tenait sa cour, un grand chemin qui conduit à Alkmaar &c. On le fait aussi auteur d'un livre dont le titre suffira aux gens sensés: *Agalma religiosorum, sive meditationes circa Mysteria passionis Dominicæ.* Ce qui est plus intéressant, ce

Privilèges. sont les privilèges qu'il accorda aux villes de Hollande & de Zéelande dont la puissance croissait tous les jours. On trouve, dans les Réglemens de Haar-

lem, alors rédigés, des dispositions cu- *Screvel.*
rieuses. En n'imposant qu'une amende *Handv.*
pour l'homicide à moins qu'on ne tue 218.
avec des armes défendues, on décerne la peine de mort, contre un homme convaincu de viol par sept témoins (*). Une femme, qui gagne sa vie à cuire, à brasser, à coudre, ne peut être condamnée à perdre qu'une fournée de pain, une brassée de biere, une certaine quantité de fil. On observe que dans les ordonnances de Dordrecht, en 1253, les meurtriers sont condamnés à mort. On trouve la mê- *Van de*
me sentence, portée contre le même *Wall Dord.*
crime, dans un privilège de 'sGrave- *Handv.* 26.
zande en 1246. Ceux de Delft devaient payer vingt livres au Comte lorsqu'il était armé chevalier.

(*) Exiger sept témoins pour un viol ! C'est porter la prudence on ne peut pas plus loin.



FLORENT V.

Mat. An. 2. 518. CE Prince fut reconnu à l'âge de deux ans par la Noblesse & les Communes. La part, qu'en général toutes

Traité avec le Flamand. les villes des Païs-bas avaient prise au gouvernement, n'est pas moins remarquable dans le traité que Florent,

1256. vainqueur des Flamands, Oncle & Tuteur du jeune Comte, fit avec les vaincus. Guy & les autres prisonniers de marque payerent une forte rançon. Gand, Bruges, Ypres, Lille, Tournay garantirent l'observation des articles & jurerent de ne fournir aucun

Oudeg. Chron. Fland. 190. secours à leur Comte, s'il ne les remplissait pas. On stipula aussi que les Iles à l'Ouest de l'Escaut seraient cédées au Régent de Hollande: c'était la dot que Marguerite fille du Comte Guy lui apportait.

Mort de Florent Régent de Hollande. La future n'était qu'une enfant: Florent n'eut pas le tems de consommer son mariage; en 1258 il reçut le coup mortel dans un tournoy à Anvers, a-

1258. près avoir donné aux Zéelandais des loix, suivant lesquelles tout le païs fut

Mieris, 302. gouverné. Enfin le Comte de Hollande, ayant, quelque tems après, épousé

Béatrix, autre Princesse de Flandre, obtint les mêmes cessions; on prétend aussi que Florent, après avoir prêté hommage à la Flandre, s'intitula Comte de Zéelande. C'est du moins à ces deux époques qu'on peut placer la réunion totale de la Zéelande à la Hollande. Aussi dans les privilèges accordés par le Tuteur Florent, en 1257. ne fait-on plus mention des Comtes de Flandre; mais tous les droits de la souveraineté sont dès-lors exercées par le Hollandais.

Ib. 209.

Ned. uitg. by Tirion 64. *volg.*

Le gouvernement féodal, qui avait formé une aristocratie complette, suivant laquelle chaque Seigneur, sans s'embarasser des états de son Suzerain, ne s'appliquait qu'à faire chez lui le petit tiran, subissait de jour en jour des altérations remarquables. Les villes naturellement prévenues contre l'insolence des Nobles aussi jaloux de leur liberté qu'attachés à détruire celle des autres, s'étaient tournées vers les Comtes, de qui elles recevaient tous les jours de nouveaux privilèges. Cette union politique rendit les Nobles plus réservés; ils plierent sous la même puissance, pour ne pas en être écrasés. Dès-lors l'autorité du Comte, des nobles & des villes tendit à établir une certaine balance de pouvoir, un gouvernement mixte & compliqué. Les idées de liberté

Observation sur le gouvernement.

civile étaient même si communes, que les païsans furent les premiers à se soulever contre la tirannie, que les voyages de Guillaume & la minorité de Florent avaient donné occasion aux nobles de renouveller.

Régence disputée.

Adelaïde d'Avennes, Tante du jeune Comte prit le tître de Tutrice de Hollande; mais se voyant exposée à la haine de plusieurs Nobles, elle s'associa Henri, Duc de Brabant, qui mourut peu de tems après. Les Nobles appellerent aussitôt Othon III., Comte de Gueldre, fils d'une grande Tante de Florent. On n'a rien de certain touchant cette régence, sinon qu'elle fut disputée par Adelaïde & par les Zéelandais qui céderent à la fin, après avoir perdu une bataille à Vernoutszée, dans le Sudbeveland*.

Mem. de Mr. J. Rose.

Révolte des Kennemers.

L'esprit d'indépendance si long-tems conservé en Frise & en Westfrise fermentait dans les Provinces adjacentes parmi le peuple des villages & des campagnes. Tiranisés par la Noblesse, les Kennemers se révolterent de tous côtés. Leur dessein n'allait à rien moins qu'à chasser les Nobles de tout le païs, à razer leurs châteaux, à mettre les rênes de l'administration entre les mains du peuple. Ils entrainerent aussi les Westfrisons & les Waterlanders dans le même complot. Les opérations

Beka 91. &c.

ſurent rapides & terribles; les châteaux furent inſultés partout; pluſieurs furent pris & détruits & les nobles obligés de ſe ſauver avec précipitation à Haarlem où ils ſe retrancherent. Le Seigneur d'Amſtel, incapable d'arrêter l'impétuoſité de ce torrent, chercha à le détourner. Il ſe préſente aux factieux, il leur perſuade de le prendre pour leur chef. Par cette politique Gysbrecht ſauva ſon territoire. Il avait encore un autre deſſein; c'était de ſe vanger des Evêques contre leſquels ils conſervait un reſſentiment ancien & profond. On le vit s'avancer le long du Vegt, inſulter le fort de Vréeland, conduire ſa troupe juſqu'aux portes d'Utrecht. Les Bourgeois allarmés courent aux armes, ils montent ſur les remparts. „ O Citoyens" leur dit alors un des aſſiégeans avec une éloquence naturelle, & une voix forte & retentiſſante: „ O nos amis! la „ nation libre des Kennemers n'eſt venu „ ici que pour vous ſupplier de proſcri- „ re tous les nobles, vos tirans & vos „ oppreſſeurs & de donner leurs biens „ aux pauvres." Ces paroles firent la plus grande impreſſion ſur un peuple déjà mécontent de l'adminiſtration. On s'ameute, on forme des délibérations tumultueuſes, on chaſſe les nobles, on dépoſe les Magiſtrats, on leur ſubſtitue

Gouvernement populaire établi à Utrecht.

dès vieillards tirés d'entre tous les corps de métiers: on fait alliance avec Gysbrecht & ſes adhérans. Amersfoort & l'Eemland entrent dans le même parti. Gysbrecht détruiſit enſuite les forts des Seigneurs d'Abkoude, de Ryzenburg, de Vianen, ſes ennemis particuliers. Le Comte de Gueldre, quoique excité par Jean de Naſſau, alors Évêque d'Utrecht n'ôſa s'oppoſer à cette multitude effrénée & ſéditieuſe. Enfin Gysbrecht, après avoir aſſouvi ſon reſſentiment, voyant que les proviſions commençaient à manquer, s'addreſſa aux Rébelles: „Vaillans guerriers! chers amis! dit-il, vous avez „ fait aſſez de conquêtes; les tirans du „ païs ſont terraſſés; penſez à préſent „ que la moiſſon approche & que chacun „ de vous doit pourvoir à la ſubſiſtance „ de ſa famille." Tous partent; mais en paſſant près de Haarlem, devenue la retraite de la plupart des nobles, le déſir d'une conquête ſi avantageuſe rallume leur reſſentiment. Ils inveſtiſſent la ville, ils preſſent le ſiège avec ardeur. La ruſe & l'intrepidité d'un chevalier nommé Jean Perſyn ſauva Haarlem. Le flambeau à la main, il vole à la faveur des ténèbres dans le Kennemerland & met de tous cotés le feu aux villages. Les rébelles voyant la flamme dévorante s'élever çà & là, de

leurs maiſons, abandonnent le ſiège, pour ſauver leur famille & leurs biens. Les aſſiegés font auſſitôt une vigoureuſe ſortie, ils pourſuivent long-tems les ennemis & s'en reviennent chargés de butin.

Utrecht eſt auſſitôt inveſti par l'Evêque & le Comte de Gueldre; mais comme les idées de liberté avait éxalté l'eſprit de tous les citoyens: ils ſe défendirent avec tant de courage, que le Prélat, voyant qu'il ne pourrait établir ſa domination que ſur un tas de débris, dirigea les opérations contre Amersfoort, dont il ſe rendit maître. Il ſe retira enſuite à Déventer & le Comte Othon dans ſes états; les troupes furent congédiées. Jamais les Trajectins n'ont été ſi libres. Ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'on ne voit pas qu'une démocratie ſi ſubitement établie ait produit les troubles de l'anarchie. Deux ans entiers s'étaient écoulés, lorſque *Zueder de Bozinchem* eſcalada ſecretement la ville. Les anciens Magiſtrats ſont auſſitôt rétablis dans leurs fonctions, les nouveaux chaſſés. Ceux-ci trouverent bientôt moyen de rentrer l'un après l'autre. Les factions recommencent avec plus d'acharnement. Enfin Nicolas de Kats, que quelques auteurs qualifient de Tuteur de Hollande, arrive avec

Utrecht ſurpris.

cinq cens écuyers, fracaſſe les portes à coups de haches, ſe fait ériger un tribunal dans le lieu le plus expoſé, condamne au banniſſement juſqu'à mille quarante citoyens & rétablit de maniere la plus deſpotique toutes choſes dans leur ancien ordre. Eſt il donc vrai qu'il ſoit plus aiſé d'acquerir la liberté que de la conſerver?

Expédition en Weſt-friſe.

1272.

Florent n'avait que dixhuit ans lorſqu'il entreprit de vanger la mort de ſon pere. Les Kennemers étaient défaits, les Trajectins réduits. Le jeune Comte, incité par ſon conſeil & par des idées de vengeance auſſi adroitement inſpirées qu'avidemment reçues, ſe détermine, en 1272, à une expédition générale contre les Weſtfriſons. Ce peuple n'avait jamais été ſurpris qu'à la faveur des glaces ou des ſéchereſſes. Florent ſe mit en marche au mois d'Août. Les troupes ſe raſſemblent à Alkmaar; on pénètre enſuite à travers un païs coupé juſqu'au cœur de la Weſtfriſe. Une troupe de digueurs, couverts par des Archers & des Arbalêtriers applanit les routes. Les Weſtfriſons ne furent pas épouvantés. Ils tomberent ſur les travailleurs, ils les pouſſerent ſur l'armée du Comte qui fut miſe en deroute & pourſuivie juſqu'à Heilo. Les Hollandais ſentant alors

un terrein ferme fous leurs pieds fe rallient, font alte: puis ils s'élançent tout-à-coup, avec tant d'impétüofité fur leurs ennemis, qu'ils en couchent huit cens fur la place & reftent maîtres du champ de bataille. Cette victoire couta cher aux vainqueurs. Ils perdirent cinq cens hommes, la plus grande partie de la Nobleffe.

Les Weftfrifons furent encore attaqués de tems en tems tantôt avec perte, tantôt avec fuccès. En 1277, Florent éxempta les Habitans *d'Akerfloot* & de *Uitgeeft* de tout impôt pendant trois ans, afin, dit-il, qu'ils s'opposent avec vigueur aux Frifons, nos ennemis. Quatre ans après ceux de Wormer acquirent auffi quelques privilèges, pour avoir livrés, au Comte, plufieurs Frifons. Adélaïde n'approuvait pas ces expéditions militaires. C'eft-là fans doute ce qui lui attira la haine des Nobles & du Comte. Elle reçut ordre de quitter la Hollande & fe réfugia enfuite auprès du Comte de Hainaut, fon fils ainé.

1277. *Friesl. Chart. B.* 95. *Ib.* 120.

Florent fut, en 1277, armé chevalier à Bois le Duc, en préfence de Jean, Duc de Brabant (*). En 1282, il raf-

Florent armé chevalier.

(*) C'étoit le plus fameux, le plus intrépide *Jousteur* de fon tems. Il avait figuré dans

Expédition en Westfrise.

1282.

femble toutes fes forces pour réduire les Weftfrifons. L'expérience lui ayant appris, combien il était dangereux de penètrer dans leur païs par Alkmaar, il fait équipper une flotte, il traverfe le Zuiderzée, il vient prendre terre au Sud du Dregterland. Soit pour contenir une nation indocile, foit pour fe ménager une retraite dans le befoin, il fe préparait à conftruire un fort à *Wydenes*; lorfque les ennemis fe préfenterent en ordre de bataille. Ils furent repouffés & diffipés. Florent à la tête de fa nobleffe courut enfuite de village en village, portant de tous côtés la défolation & la terreur. Il s'avance jufqu'à Hoogtwoude, où le fouvenir du meurtre de fon pere, commis aux environs de ce lieu, ranime dans fon âme tous les accès de la vengeance. Une nouvelle fureur s'allume, le vainqueur effrené fe plait à faire couler un fang odieux. Enfin pour fauver fa vie, un vieillard ayant découvert l'endroit, où le corps du Roi Guillaume était caché, Florent

plus de 70 tournois, tant ces jeux barbares étaient alors communs. Il avait acheté un champ près de S. Quintin où il invitait fes voifins à venir s'exercer. Il fut victime de cette indomptable frénefie en 1294.

fut si ravi de cette nouvelle qu'il ordonne qu'on cesse le carnage. Il ne se sent plus animé que par les transports de la piété filiale la plus vive. Les os sont lavés & transportés à Middelbourg où les derniers devoirs leur furent rendus avec une pompe aussi attendrissante que superbe. La lettre que Florent écrivit en Français dans la premiere extase de sa joie, ne doit déplaire ni aux âmes sensibles, ni aux amateurs de l'antiquité. „ *Le Haut Prince & noble, son treschier & ame Seigneur, Eduard, Rois d'Engleterre, Florens Conte de Holand, saluz, & li appareilles en tous lieux a li servir.* — *Treschier Sire, come il est ensi que Dix (Dieu) par la grace, m'a aidiet a ce, que je suis venues a dusus (dessus) de mes ennemis morteux les Frisons, ne vole je, en nulle manere, lasier (laisser) que je ne le vous feisse savoir, com a mon Seigner, & a celi de qui je me fie tant, que bien qui de savoir, que plus liés en seront, se (si) Dix me donnoit archivier (achever) si grant partie de mon desir, com ceste est.* — *Sire, pour che est que je vous fas savoir, que jai heu as gens devantdis (gagné) quatre batailles, & de trestoutes nous a notre Sires aidiet a ce que nous les veinquemes, & avons conquis*

Corps du Roi Guillaume découvert.

Will. Proc.

Florent écrit en Français au Roi d'Angleterre.

Rymer. T. P. 2. 212.

„ *tout leurs plus forts pas, & ravoms*
„ *par force le corps de mon Seigneur*
„ *mon pere le quele chose je deseroie*
„ *sur tutes riens* (*toutes choses*). —
„ *Sire se vous vodroie proier que vous,*
„ *des ces biens, que Dix nous a fet,*
„ *avec vous veullies nostre Seigneur*
„ *mercher, qui touz jours vuelle estre*
„ *garde de vous; & vous voles chose*
„ *que je puisse faire comandes moi.*"
C'était Adelaïde de Hainaut, tante & tutrice du jeune Comte qui avait eu soin de le faire instruire dans les langues *tudesque* & *vallonne* (*). Il ne se-

(*) L'Histoire étant le récit des changemens de toute espèce survenus dans le monde, il n'est pas inutile d'observer à l'occasion de ce fragment de langage, que le tudesque parlé plusieurs siècles par les conquérans des Gaules* avait depuis long-tems été subjugué par l'idiôme des anciens habitans: mélange de latin & de vieux gaulois, altéré de quelques mots tudesques. Il n'est pas inutile d'observer qu'il est plus aisé d'assujettir un peuple que de changer ses anciennes institutions. Ainsi tous les efforts de Guillaume le conquérant n'ont pu naturaliser la langue française en Angleterre. Ainsi je serais porté à croire que la langue des Païs-bas est foncierement la même que parlaient les Bataves. Les mots germains rapportés par Tacite y sont analogues. Voyez aussi le traité de 841, dans Lipsius, *Epist. cent. III. ad*

*Fl. Hist. Eccl. L. 46. 7. L. 48. 40.

rait pas difficile à un homme verſé dans l'hiſtoire ancienne de prouver que long-tems avant que la langue Françaiſe eut été perfectionnée ſous Louis XIV, elle avait été cultivée, ſur-tout par les peuples du Nord. La ſituation de la France entre l'Angleterre, les Païs-bas, l'Allemagne, l'Italie & l'Eſpagne a dû rendre ſon langage commun, long-tems avant qu'elle eut des Corneille & des Boſſuet, & qu'une partie de ſes habitans fut obligée de s'expatrier, pour honorer Dieu à ſa maniere dans des païs libres.

Commerce avec l'Angleterre.

Pendant que les Weſtfriſons inſultaient inutilement le fort de Wydenes, Florent cultivait l'amitié du Roi Edouard, afin d'étendre le commerce

---

Belgas Epiſt. 44. *p.* 43. Voici quelques vers francs que B. Rhenanus dit avoir été écrits dans le 10e ſiècle. C'eſt une traduction de l'évangile :

Nu wil ich ſcriban unſer heil
Evangeliono deil
So wiet nu hiar bigunnen
In frankisga *zungun.*

Il eſt plus facile aux Allemands & aux Hollandais de comprendre ces paroles, qu'aux Français.

* Ib. 130. qui depuis plusieurs années s'exerçait entre l'Angleterre & ces païs. Les Hollandais & les Zéelandais importaient alors plusieurs sortes de marchandises en Angleterre; ils en exportaient des laines qu'ils manufacturaient, de l'argent en barre qu'ils monnoyaient; car on exploitait alors des mines* d'or & d'argent dans l'île britannique. Il s'élevait cependant de tems en tems des disputes entre les commerçans des deux nations. Edouard I., ayant à la suite d'une guerre avec les Flamands, défendu l'exportation des laines dans le continent, les Zéelandais sentirent les effets de cette prohibition. Animés par l'esprit de vengeance, ils croiserent les mers avec quatorze bâtimens. Le dommage, qu'ils causerent aux Marchands de Londres, fut très considérable. En 1275 la paix réconcilia les deux nations; mais ce ne fut qu'en 1280, que les Zéelandais commercerent librement en Angleterre. Les deux Souverains conçurent même tant d'amitié l'un pour l'autre qu'on négocia une alliance entre Alphonse, fils d'Edouard & Marguérite, fille de Florent. Suivant les conditions ratifiées à Westminster, „ le Comte „ donnait, pour dôt à sa fille, la moi- „ tié de ses états. Au défaut de hoirs „ males, elle héritait de l'autre. En „ cas

Ib. 152. 187. 235. 137. 150. 140. &c. 187. 195.

Alliance avec l'Angleterre.

„ cas qu'elle eut des sœurs, le Roi
„ leur devait fournir une dôt conve-
„ nable à leur rang. A la consomma-
„ tion du mariage les deux époux en-
„ treront en possession des états alie-
„ nés en leur faveur, & laissés à l'op-
„ tion du monarque, qui pourra choi-
„ sir les villes fortes & les meilleures
„ places. Le Comte s'en reserve ce-
„ pendant les revenus pendant sa vie. Ib. 195.
„ En cas de minorité le Roi d'An-
„ gleterre aura la régence. Il pourra
„ aussi après le mariage faire inaugu-
„ rer & confirmer son fils dans tous
„ les états du Comte *par les nobles &*
„ *les communes des bonnes villes.* Le
„ Comte tachera de faire approuver le
„ présent traité par le Roi d'Allema-
„ gne ou du moins par les Princes de
„ l'Empire. *Mais si les loix & les*
„ *coutumes du païs sont incompati-*
„ *bles avec l'observation des articles,*
„ *tout est absolument annullé.*" On remarque dans ce traité le pouvoir des loix, des communes, des Nobles, & les ménagemens que les Comtes devaient garder envers l'Empire.

La mort du Roi Guillaume avait été la cause & l'époque du long interregne ou de l'Anarchie de l'Allemagne. Une faction avait choisi Alphonse Roi de Castille qui ne prit jamais possession; une autre avait élu Richard, frere du

Etat de l'Empire.

T. Wykes Chr. Trivet.

Roi d'Angleterre. Celui-ci, soutenu des Evêques de Cologne, de Liège, d'Utrecht & du Comte de Hollande, avait, en 1257, passé par la Hollande en Allemagne, sans pouvoir assurer

1273. ses droits. Quinze ans entiers l'Empire resta sans chef, jusqu'à l'élection de Rodolphe, Comte de Halsbourg, tige de la maison d'Autriche. Il ne paraît pas que cet Empereur ait eu beaucoup de respect pour le fils du Roi Guillaume. En 1276, il donna en même tems, à Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, à Herman, Comte de Henneberg, à Marguerite, sa femme & à Boppon, son fils, le Comté de Hollande, en cas que Florent mourut sans héritiers légitimes. Les patentes déclarent sans détour que le Comté de Hollande & les autres possessions de Florent sont des fiefs de l'Empereur & de l'Empire. Jean d'Avennes avait droit sur la Hollande par sa mere Aleide; Herman par son épouse, Marguerite; toutes deux étaient filles de Florent IV. & sœurs du Roi Guillaume. Cette double donation est assez analogue à la position & au caractere de cet Empereur. Pour se former une autorité réelle, il vendait avec la derniere facilité les droits les plus antiques, quand ils n'étaient qu'honorables. C'est ainsi qu'en 1281,

La Hollande aliénée par l'Empereur.

Mart. & Dur. I. 1153. 1154. 1167. &c.

il confirma à Jean d'Avennes la possession des païs de Waas, d'Aloft, des quatre Bailliages & des terres situées près de l'Escaut. Ce n'était pas sans raison que Florent avait, dans la cession à l'Angleterre, stipulé le suffrage de l'Empire. Cet aveu sur lequel il devait peu compter, celui des loix & des états du païs, étaient des clauses qui anéantissaient visiblement toutes les dispositions du traité.

Elles devaient encore subir d'autres changemens. Florent eut un fils, nommé Jean, qui devenait son héritier naturel & légitime. Il y eut, en 1284, un nouveau traité entre les deux Souverains. Le jeune Prince Hollandais devait être élevé à la cour du Roi d'Angleterre, jusqu'à ce qu'il fut en âge d'épouser une de ses filles. La mort d'Alphonse & de Marguerite occasionna encore de nouvelles négociations. En 1283, Etienne, Doyen de l'église d'Utrecht, Gerard de Wateringen; Chevalier & *Maître* Simon, Ecclésiastique, partirent pour l'Angleterre. Les articles auparavant rédigés à Haarlem portaient: „ qu'Elisabeth é„ pouserait le Prince Hollandais. Elle „ devait avoir en dôt cinquante mil„ le livres tournois noirs, payables „ dix mille; lorsque Jean arriverait en „ Angleterre, dix mille; quand il au-

Traité à l'occasion de la naissance de Prince Jean.

1284.

Rymer. R. 234-239.

„ rait sept ans & trente mille à la cé-
„ lébration du mariage. Le Comte
„ s'oblige à plusieurs conditions ;
„ il engage même ses biens, meu-
„ bles & immeubles. Il se soumet à
„ l'excommunication du Pape en cas
„ d'infraction. Pour l'exécution des
„ articles, l'Angleterre, le Comte de
„ Flandre, le Duc de Brabant, pour-
„ ront attaquer à force ouverte les
„ Hollandais & les Zéelandais les-
„ quels seront garans du traité, qui
„ sera juré par le Roi & le Com-
„ te."

Ib. T. p. III. p. 3.

Reinoud I., Comte de Gueldre.

Les Ambassadeurs d'Angleterre, qui avaient passé en Hollande, avaient aussi ménagé une trêve entre le Comte de Hollande & Reinoud, Comte de Gueldre. Celui-ci avait pour mere une niéce du Roi de France. Il avait, en 1279, succédé à son pere Othon III. Il épousa la fille ou la sœur du Duc de Limbourg, & ce Duché lui était en partie dévolu par héritage. C'est du moins ce qu'il prétendait. Son titre cependant lui fut disputé, en 1284, par Jean I., Duc de Brabant. Il parait que le Comte de Hollande soutint le Duc de ses armes & que Reinoud avait fait quelques conquêtes dans le païs disputé. En 1285, Florent accepta la trêve dont nous venons de parler ; Edouard tenta même aussi de

Ib. P. II. p. 234. 237. 239.

moyenner la paix entre les deux compétiteurs. Il ne réussit pas. Les hostilités continuerent plusieurs années, de part & d'autre. En 1288, les deux concurrens rassemblerent toutes leurs forces & se livrerent un combat furieux à Woeringen, où Reinoud fut vaincu, blessé & fait prisonnier. Il ne recouvra sa liberté que dix mois après, par la médiation de Philippe le Bel, Roi de France. Il fut obligé d'abandonner au Duc, ses prétentions sur Limbourg & la ville de Tiel; il reçut en échange le Bommeler- & le Tielerwaard. Florent est expressément compris dans cet acte, comme Allié du Duc de Brabant. Le Duc méritait cette préférence, pour avoir, en 1283, affranchi la Hollande de l'hommage qu'elle lui devait par rapport à Dordrecht.

Mat. Anal. III. 54.

Dordrecht affranchie de la féodalité du Brabant.

Dans l'intervalle de ces différentes transactions, Florent avait pris part aux disputes elevées entre l'Evêché & les Seigneurs d'Amstel & de Woerden. Il avait, en 1274, fait alliance avec les nobles & les Magistrats trajectins irrités contre leur Prélat qui avait aliené plusieurs châteaux. En 1278, on promit au Comte Florent de lui tenir toujours, ainsi qu'à ses successeurs, la ville ouverte, de prendre son aveu dans l'élection d'un Evêque à condition qu'il continuerait à protéger

Disputes entre Utrecht & les Seigneurs d'Amstel & de Woerden.

Mier. Chart I. 375. 396. &c.

la cité & les Magistrats. Quelque tems après les Trajectins, voulant détruire un péage que Gysbrecht d'Amstel avait établi sur le Vegt, furent répoussés. Florent marche à leur secours; un détachement de Zéelandais qui venait le joindre fond avec tant d'impetuosité près de Loenen sur ceux d'Amstel, que leur Seigneur fut pris & leur armée défaite. Le château de Wieland tomba entre les mains des vainqueurs, de

Beka 97. 98. même que les freres de Gysbrecht & Herman de Woerden, dont les terres furent ravagées. Florent vint ensuite assièger Montfoort; irrité de n'avoir pu prendre cette place qu'après un an entier de siège, il souilla sa conquête, en faisant couper la tête à tous ceux qui l'avaient défendue; il ne fit grace qu'à deux. Herman qui en était Seigneur fut obligé de disparaître; il fut même banni par une sentence de l'Evêque, qui confisqua ses biens ainsi que ceux des Seigneurs d'Amstel & de Woerden. L'Amstelland fut envahi par Florent, & la Seigneurie d'Amstel donnée ensuite à Jean Persyn, si fameux par ses services contre les Kennemers. Le païs fut affranchi de tout péage; l'acte, daté de 27 Octobre 1275, est le plus ancien des privilèges, conservés dans les archives d'Amsterdam. C'était pour les indemniser des dom-

mages causés par les soldats du Comte, probablement à la révolte des Kennemers.

Les parens des prisonniers solliciterent long-tems leur liberté. Après une détention de sept ans, ces Seigneurs furent relâchés, en cédant presque tous leurs droits & leurs possessions. Quand un grand avait alors le malheur d'être pris en guerre, il ne pouvait gueres se racheter qu'en sacrifiant ses biens. Il devait se ruiner pour s'affranchir. Herman de Woerden n'en fut pas quitte à meilleur marché. Il se reconnut Vassal du Comte; il promit de ne pas marier sa fille sans son consentement. Il s'obligea à tenir ouverte la maison, que le Comte avait bâti à Woerden, à le défendre comme son Suzerain, même contre l'Evêque d'Utrecht, à ne recevoir aucun exilé de Hollande. Ces diverses réconciliations furent si sinceres de la part du Comte que, peu de tems après, il fit entrer ces deux Seigneurs parmi les premiers de son conseil. Dans une promotion de douze chevaliers faite dans son palais de la Haye, il créa encore Gysbrecht d'Amstel de l'ordre de S. Jaques, qu'il venait d'instituer. Il n'est pas inutile d'observer que cet ordre ne put se soutenir long tems; qu'il disparût avec le fondateur. La

Elargissement, reconciliation.

1285.

Mieris chart. I. 462. 463.

Mir. Don. Belg. p. 441.

marque de l'ordre était un collier d'or chargé de coquilles, au bas duquel pendait une médaille, où l'on voyait la figure du patron.

Conquête de la Westfrise.

Florent ne perdait pas de vue la conquête entiere de la Westfrise. Il saisit une occasion aussi triste que favorable. Deux tempêtes violentes, arrivées le 17 Décembre 1286, & le 5 Février de l'année suivante, avaient poussée la mer hors de son lit; & inondée toute la Frise à l'est du Zuiderzée. La Zéelande entiere fut submergée à la réserve des Iles de Walcheren & de Wolfaartsdyk. La Westfrise essuya le même malheur; une multitude d'habitans périt dans les eaux. Elles couvraient encore tout le païs, lorsque le Comte envoya, par le Zuiderzée, Théodoric de Brèderode avec quelques vaisseaux plats, bien armés. Les Frisons refugiés, sur les hauteurs, où étaient la plupart de leurs villages; mais séparés les uns des autres par les flots étaient hors d'état de rassembler des troupes. Ils n'avaient aucun batiment pour se défendre sur l'eau. La flotte Hollandaise, navigeânt de maison en maison, soumit sans peine tous les Hatans, les uns après les autres. Les eaux s'étant retirées, Florent entre lui-même en Westfrise à la tête d'une nombreuse armée. C'est alors, qu'il

Mat. An. 531.

fit élever quatre forts : *Medenblik*, qui subsiste encore, pour tenir ouvert le passage du Dregterland : *Nieuwendorp*, près d'Alkmaar : *Middelburg* à l'est de la Zype, où il n'y avait point alors de digues : *Eensgenburg*, qui donnait une entrée libre sur le territoire conquis. Au commencement de l'année 1288, les députés de la plupart des villages de Frise firent à Torenburg leur paix avec Florent. „ Ils promettaient „ d'être soumis au Comte, de marcher „ en guerre à ses ordres, de lui payer „ les décimes, les corvées, de souffrir „ la construction des grands chemins „ dans toute l'étendue de leur païs." Les Dregters étant venus deux mois après à la Haye s'engagerent à de pareilles conditions & même à souffrir que le Comte bâtit chez eux des châteaux & des forts. Medenblik reçut en même tems des loix & l'exemption de péage. Florent y fit battre monoye : on conserve encore quelques pieces frapées alors dans cette ville. Les Comtes faisaient déjà depuis long-tems battre monnoye en Hollande. Dans les anciennes chartes de Haarlem, de Dordrecht, d'Alkmaar, il est fait mention de livres & d'escalins hollandais.

1288.

Ongen. Klerk. 157.

Handv. v. Dregt.

Medenbl.

On rapport que Florent V., après avoir soumis les Westfrisons, traversa le Zuiderzée & vint se faire inaugu-

Particularités sur la Frise.

Friesl. ch. 124. 126. rer à Staveren. On conſerve même encore une copie des privilèges qu'il accorda alors à cette ville. Les raiſons alleguées contre l'authenticité de cette double tranſaction paraiſſent très faibles. On peut obſerver cependant que la juriſdiction du Comte ne devait pas être bien étendue en Friſe; l'Empereur Rodolphe avait en *Ib. 123. 131.* 1290., cédé à Reinoud, Comte de Gueldre, toute l'Ooſtfriſe, depuis la Flie juſqu'à l'Eems: donation confirmée neuf ans après par l'Empereur Albert; quoi qu'en effet Reinoud ne paraiſſe avoir fait aucunes tentatives pour réaliſer une domination qu'il était plus facile d'obtenir des Empereurs que d'exercer ſur les peuples.

Conſpiration des nobles de Zéelande contre Florent. Depuis la réduction de la Weſtfriſe, le pouvoir du Comte devenait tous les jours plus formidable aux Nobles. Ceux de Zéelande ſouffraient impatiemment une taxe du quatrieme denier qui tombait principalement ſur leurs revenus. Les Seigneurs de Borſelen & de Reneſſe, auparavant ennemis implacables & quelques Hollandais, entrent avidemment dans la même conſpiration. Ils ſe réuniſſent: ils s'addreſſent à Guy, Comte de Flandre en le flattant de l'eſpoir de recouvrer la Zéelande occidentale. Florent ſentit toutes les *Mat. An. 537.* conſéquences de cette démarche de la

nobleſſe; mais s'appuyant ſur la faveur des villes, devouées entierement à lui, à cauſe des privilèges qu'il leur avait accordé *, il s'embaraſſa peu de ces mouvemens.

*V. de Wall. Dord. Schrev. Haarl. en andere.

Invaſion des Flamans en Zélande.

Il n'y a pour les Souverains ambitieux, ni juſtice, ni parenté. Guy fait auſſitôt des préparatifs contre Florent, ſon gendre. Il était d'ailleurs pique contre le Hollandais, qui, en 1252, avait conclu, avec Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, une ligue offenſive & défenſive, même contre le Comte de Flandre. Soit pour épouvanter ſon aggreſſeur en lui oppoſant ſa fille & ſon petit fils, ſoit marque de confiance propre à encourager les peuples ménacés, Florent envoya à Middelbourg Béatrix, ſa femme & ſon fils Jean, encore enfant. Ce procédé n'arrêta pas la deſcente des Flamands. Les Bourgeois de Middelbourg, après avoir long-tems défendu leur ville avec un courage étonnant, craignant enfin de ſuccomber & de ſe voir en proie à un pillage, s'aboucherent avec le Flamand. Ils promirent de ſe rendre à certain jour, s'ils n'étaient ſecourus. Florent ayant paru bientôt après à la hauteur de Ziericzée avec une flotte conſidérable, les Middelbourgeois reprirent courage. Jean I., & non pas Jean II., Duc de Brabant ſe porta pour média-

Mart. Dur. II. 1137.

teur entre les deux Comtes. Les Flamands leverent le siège & Florent congédia ses troupes. Le Duc fût même lui persuader de se rendre en personne à *Biervliet* & de traiter à l'amiable avec son beau-pere. Jean s'engagea encore de le conduire & d'être sa sauvegarde. Florent part à l'instant. Mais à peine a-t-il mis le pied à Biervliet qu'il est arrêté: „ Hélas! je suis trahi, s'écria-t-il aussitôt. Le Duc avait agi avec toute la franchise d'un *loyal* chevalier. Ce reproche & le coup perfide dont il était la cause innocente, le percerent jusqu'au fond du cœur. Il va trouver le Comte de Flandre, qui fut aussi impitoyable qu'il avait été lâche. Le Duc ne put obtenir l'élargissement de son ami qu'en se constituant prisonnier à sa place. Florent delivré se retire en Zéelande & rétablit partout la paix en se réconciliant avec les Nobles. Le Duc n'obtint sa liberté qu'en payant une forte rançon.* C'est-là tout le fruit que retira le Flamand de son expédition & de sa perfidie; on ajoute encore, d'après le témoignage d'un ancien chroniqueur, que Florent fut obligé, dans sa prison, de prêter hommage pour l'Ile de Walcheren. Cette prestation n'était ni extraordinaire ni illégitime.* Plusieurs années après on fût que les Fla-

Mat. An. 532.

Florent arrêté par trahison.

* *Find. Chr. Zeel.* 251.

* *Nex. Zeel. int. & Fl. p.* 72.

mands faisaient de nouveaux préparatifs. Florent envoya des troupes qui furent postées depuis Vlissingue jusqu'à Zoutelande. Les Flamands n'oserent s'avancer plus loin que le païs de Kadsand. C'est-là que les Frisons, alors engagés dans l'armée Hollandaise ayant fait une irruption, porterent le dégat & le brigandage, pendant que Jean de Renesse mettait le feu à Sluis ou l'Ecluse,* port de Flandre. En un mot les Flamands ayant rassemblée une flotte considérable, debarquerent à Barland dans le Sudbeveland, coururent tout le païs & y porterent, sans opposition, la flamme & le pillage. Les Hollandais, rassemblés au nombre de trois cent, sous les ordres de Doedyn d'Everingen & des Borsellen, tomberent de deux côtés sur les Flamands, qui furent enfoncés du premier choc. Un grand nombre se noya en voulant gagner la flotte. On massacra, on prit tous ceux qui resterent dans l'Ile. Les principaux prisonniers furent rançonnés, les autres renvoyés dans leur païs. On fait monter la perte des vaincus à treize cents hommes. Elle leur ôta pendant quelque tems l'envie de tenter une invasion si funeste à ses auteurs.

Suite de la Guerre avec les Flamands.

1295.

*Huid. M. Stok. II. 536.

M. Stok.

Avant cette derniere victoire, il é-

Etat de ces pais par rapport à l'Angl. Commerce.

tait arrivé plusieurs évenemens remarquables, qui, par leur liaison les uns avec les autres, méritent d'être offerts sous un même coup d'œil, afin qu'on en puisse suivre le fil sans interruption. Le traité de 1285 fut l'époque d'une alliance intime entre la Hollande & l'Angleterre. C'est-là que le Prince Jean était élevé jusqu'à ce qu'il fut en âge d'épouser la Princesse Marguerite. Le commerce entre les deux nations devenait de jour en jour plus florissant. Edouard établit l'entrepôt des laines anglaises à Dordrecht où l'on faisait alors un commerce considérable, soit par mer, soit sur les rivieres, en vins, grains, sel, fer, bois, draps & autres denrées.* Il donna aussi pleine liberté de pêcher le Harang * sur les cotes d'Angleterre aux Hollandais, Zéelandais, Frisons, qui faisaient, à ce qu'il parait, leur commerce sur leurs propres vaisseaux. Car Edouard dans une lettre à l'Empereur Rodolphe s'exprime ainsi: *ne les ports, ne les arrivages de Holland ne sont mie si bons, ne si connus de nos Mariners, comme ceux de Flandres.*

*V. de Wall. Don. 18. 49. 99.

*Rym. T. I. 149.

Ib. 151.

Florent expose ses droits sur le trône d'Ecosse.

La vacance du trône d'Ecosse excita alors l'ambition de treize prétendans. Florent parut sur les rangs; il passa même en Angleterre pour soute-

nir ses droits. Il fut le premier qui dans l'assemblée de Berwick exposa ses titres: Il était arriere petit fils d'Ada, Epouse de Florent III. & fille de David, Roi d'Ecosse. Il ne se fondait pas moins sur l'amitié du Roi Edouard que les Ecossais avaient eu l'imprudence de choisir pour arbitre de cette importante querelle. Elle resta longtems suspendue; enfin le choix tomba sur Jean Baliol qui avait sur tous ses concurrens le droit de primogeniture & surtout le suffrage d'Edouard (*). Les chroniques hollandaises avancent que, pour se désister de ses prétentions, Florent reçut une somme considérable.

1290. *Rym. ib.* 106.

Il est difficile de payer l'équivalent d'une couronne. Ce passe-droit dût relâcher les nœuds qui attachaient Florent à Edouard. Le refus que fit le même Roi de secourir les Hollandais dans la descente des Flamands en Zéelande servit encore à aigrir Florent. Edouard, Prince ambitieux & politique, trouvant dans le Comte de

Causes de la Rupture avec l'Angleterre.

1295. *M. Stok.*

(*) C'est encore une chose remarquable que toutes les transactions, passées dans cette grande affaire, se firent en Français. *Hume. Hist. d'Angl. II.* 106. *Dalrymple's Ann. of Scotl.*

Flandre un allié plus utile contre les Français, ses ennemis, cherchait à se l'attacher par toutes sortes de moyens. Il arrêta le mariage de Philippine de Flandre avec Edouard, Héritier présomptif de la couronne d'Angleterre. Il envoya, par le canal de Guy, cent mille livres tournois à Reinoud Comte de Gueldre, pour six mois de service. Enfin l'entrepôt des laines anglaises fut transféré à Bruges & à Malines, malgré les réclamations de ceux de Dordrecht, qui même, en 1312, tenterent de le rappeller dans leur ville. Si l'historien Velly eut sû ces particularités il aurait connu les ressorts qui détacherent le Comte de Hollande des intérêts de l'Angleterre. En effet Florent, ayant choisi quelques uns des Seigneurs qui lui étaient le plus affidés, se rendit à paris, le 6 Janvier 1296. Il y signa avec Philippe le Bel, Roi de France, un traité dans le quel on observe qu'*excepté contre l'Empire* & contre le Roi d'Angleterre *en personne*; car il le craignait & avec raison; il promet de défendre le Roi de France comme son *homme:* expression qui désigne seulement l'obligation qu'il contractait de servir, moyennant une solde de quatre mille livres tournois pour un an & de vingt-cinq mille une fois payés. Les partisans de la Fran-

Meyer. a. 1296.

Hist. de France VII. 87.

Alliance de Florent avec la France.

Corps Dipl. I. 295.

ce avaient libre entrée dans les états du Comte pour s'y pourvoir de vaisſeaux, de munitions de guerre & de provisions: ce qui prouve que le commerce était alors florissant dans les païs dont nous faisons l'histoire.

En approfondissant les récits différens & compliqués des contemporains, on découvre sans peine que cette alliance avec les Français prépara la catastrophe de Florent. A la nouvelle du traité, Edouard ne put retenir les transports de sa colere. Il manda au Comte que s'il ne rompait avec Philippe, on retiendrait le Prince Jean prisonnier en Angleterre. „ Vous pouvez," répondit Florent, „ faire de mon fils ce qu'il vous plaira, puisqu'il est entre vos mains. Je suis décidé, moi à ne rien changer dans les mesures que j'ai prises." L'Anglais était trop politique pour ne pas faire sentir au jeune Prince l'indifférence que son pere témoignait avoir pour lui. Il persuada facilement à un enfant de treize ans de consentir au dessein qu'on trama dès-lors de se rendre maître de la personne de Florent. Causes du malheur de Florent. Spieg. hist. 201.

Les correspondances, qu'Edouard avait soin de ménager dans les Païs-bas, l'avaient suffisamment instruit des dispositions des Nobles. Les principaux mécontens étaient Gerard de Motifs du mécontement des Nobles.

M. Stoke. Velſen, Gysbrecht d'Amſtel, Heuſden, Herman de Woerden, auxquels ſe joignirent Arend de Benskoop, Gerard de Kraaijenhorſt, Guillaume de Teilingen, Guillaume de Zaanden, Hugues de Baarland, Kostyn de Boterniſſe, Alewyn & pluſieurs autres. Le chroniqueur, Melis Stoke, qui commença à écrire ſous le gouvernement de Florent V., aſſure tenir de pluſieurs perſonnes de diſtinction que Wolferd de Borſellen & Jean de Reneſſe trempaient dans la conjuration. Velſen était ſans doute irrité de *Spiegel hiſt.* 203. ce que Jean, ſon couſin avait été condamné par le Comte & décapité à Leide pour avoir maſſacré un homme, avec qui il paraiſſait réconcilié. On ajoute même, ſi l'on peut s'en rapporter à des bruits, à des préſomptions, plutôt qu'à des preuves que le Comte avait commis ſur la femme de Velſen, un attentat qui ne pouvait manquer alors de ſoulever les maris qui en étaient les victimes. Ce qui eſt certain, c'eſt que Florent avait introduit à ſa cour le faſte, le luxe, la galanterie. Les Dames étaient ſouvent les objets & toujours *Beka* 98. invitées à être les compagnes des fêtes & des parties de chaſſe pompeuſes & brillantes qu'il donnait. Il aimait éperdument le beau ſexe. Il n'épargnait rien pour être payé de retour. Il a-

vait eu, d'un commerce avec la fille *Scriv.
de Jean de Heufden, un fils, enfuite Goud. Chr.
connu fous le nom de Witte de Haam- 340.
ftede, & un autre nommé Théodorik,
de Catherine, veuve du Seigneur de
Voorn, beauté celèbre de fon tems,
à qui il avait donné la maifon de Tei-
lingen, meublée & décorée avec la der-
niere magnificence. Il eft affez pro- Mat. An. 110.
bable que cette conduite alarma les
nobles pour l'honneur de leurs femmes
& de leurs filles; car il ne paraît pas
qu'on fut alors affez civilifé pour fe fai-
re honneur d'une illuftre infamie. C'eft
à ceux qui connaiffent les loix de la
chevalerie, & fur-tout le cœur humain,
de décider fi le crime d'un infâme Sa-
tyre eft analogue aux mœurs du tems,
au caractere d'un homme *courtois*, d'un
chevalier fenfible au plaifir délicat de mé-
riter, de goûter, non d'outrager l'amour,
enfin d'un Prince, tel que Florent nous
eft dépeint. On apperçoit d'ailleurs dans
les nobles bien d'autres motifs de reffen-
timent contre le Comte. Ils ne pou-
vaient voir fans trembler leur autorité
diminuée par les privilèges nombreux
accordés aux communes. Ils n'envifa-
geaient qu'en frémiffant la fermeté de
Florent à maintenir la juftice contre
leurs idées d'indépendance. Car difent
les chroniques: Malheur à quiconque fe An. Mat.
rendait prévaricateur. Le noble & le II. 535.

Goud. chr. 70. pauvre étaient jugés avec la même sévérité, la même impartialité; Florent
M. Stoke in Flor. V. faisait également respecter à tous, son autorité & celle des loix. Un écrivain, postérieur d'un demi siècle, ajoute que dans ce même tems Florent annoblit quarante bourgeois des plus riches: ce qui n'est point invraisemblable, & ce qui dût contribuer à
Trivet. an. 1296. irriter les anciens nobles. Enfin des documens authentiques & une lettre
Rym. I. 160. d'Edouard à l'Empereur Adolphe attestent que Florent était soupçonné de vouloir transmettre ses états à Witte de Haamstede, son fils naturel, pour le quel il avait une tendresse particuliere.

Jean de Kuik chef de la conjuration. C'est dans ces circonstances que Jean de Kuik, créature, confident & allié d'Edouard qui le soudoyait & l'appellait son cousin, passa dans le continent
Rym. 191. 145. & communiqua aux nobles les desseins secrets du Roi d'Angleterre. Il y avait d'ailleurs entre les maisons de
**V. ci-dessus p. 199. 200.* Hollande & celle de Kuik, une haine ancienne & invêterée. On tint à Berg-op-Zoom une entrevüe où parurent Velsen, Heusden & probablement Am-
Rym. 168. 172. 154. stel. Kuik les assura de l'aveu d'Edouard, de celui du Prince Jean, de l'assistance du Duc de Brabant &
M. Stoke in Fl. V. du Comte de Flandre. Dans une autre assemblée tenue à Cambray au com-

mencement de 1296, où se trouverent le Duc de Brabant, le Comte de Flandre, l'Evêque de Durham & deux légats pour traiter d'une trêve entre la France & l'Angleterre; on arrêta qu'il faloit se saisir de la personne de Florent, l'envoyer pour sa vie prisonnier en Angleterre & établir son fils Jean à sa place.

1296.

Beka 98.

Pour se couvrir d'un prétexte, Kuik fit aussitôt, en qualité de Vassal du Brabant, déclarer la guerre à Florent. Un prêtre fut son héraut d'armes. Le Comte de Hollande ne vit dans cette démarche qu'une fanfaronnade ridicule: il se prit à rire de toutes ses forces. „ Eh bien," dit-il, „ ne restera t-il donc personne en Hol-„ lande si Kuik vient à m'en chasser." Cependant le député tremblait comme un homme d'église. Il s'imaginait à chaque instant qu'on allait lui couper la gorge. Florent le rassura & lui donna une escorte avec ordre de le remettre sain & sauf à celui qui l'avait envoyé.

Kuik déclare la Guerre à Florent.

M. Stok.

Gysbrecht d'Amstel avait promis d'indemniser les familles de ceux qui avaient péri dans les troubles dont-il était l'auteur. Dans l'été de 1296, Florent se rendit à Utrecht, où Amstel & Woerden furent condamnés à donner cinq cens livres à ceux de Zuilen. Le Comte eut, dans cette occasion,

Occasion pour l'enlevement du Comte.

la générofité d'en payer quatre cents;
Beka 101. mais dans l'âme des grands, la reconnaiffance d'un nouveau bienfait peut-elle effacer les traces d'un ancien reffentiment? On prétend même que Guillaume, fils de Wouter de Malines, ennemi des Hollandais, élu depuis peu Evêque d'Utrecht, favorifait le complot.

La plupart des conjurés s'étaient rendus à Utrecht ou dans les lieux d'alentour, attendant l'occafion. On raconte que le Comte, étant prêt de fe mettre à table, reçut d'une pauvre femme un billet conçu en ces termes:
Ib. 98. Fils de Roi! Prince illuftre! fais attention à la prophetie du Pfalmifte: *L'homme de paix, en qui je me confie, qui mange mon pain, s'eft foulevé contre moi.* Cependant les conjurés avaient difpofé des gens armés dans trois embufcades hors de la ville. Amftel entra alors dans l'appartement où Florent fe repofait après le repas. Il vint l'avertir que les Seigneurs l'attendaient pour la chaffe du Héron. Florent fut bientôt prêt à partir, accompagné de Jean d'Avennes, fils du Comte de Hainaut, de Gerard de Voorne & de quelques domeftiques. A une demi lieue de la ville, le long du Vegt, Amftel, qui avait pris les devants, fortit tout-à-coup d'une embuf-

Difpofitions des conjurés.

cade avec plusieurs nobles, entre lesquels étaient Velsen & Woerden. Celui-ci saisit à l'instant la bride du cheval du Comte. „ Ton orgueil ne se jouera plus de nous, dit-il; bongré, malgré, te voilà notre prisonnier. Arend Benskoop arrache en même tems l'epervier que le Comte avait sur le poing. Florent regardait encore cette aventure comme un jeu concerté; lorsque Woerden le tira de son erreur, en l'assurant avec imprécation, qu'il devait dire adieu à la Hollande. Le Comte porte aussitôt la main à son épée. Mais Velsen avait déjà tirée la sienne, il ménaçait Florent de le percer, s'il opposait la moindre résistance. Un des domestiques du Comte, eut alors le courage de se jetter entre deux; mais il fut dangereusement blessé; D'Avennes & Voorne s'enfuirent à toutes brides à Utrecht, pendant que Florent était entraîné au château de Muiden, sur le Vegt, près du Zuiderzée. Florent enlevé. M. Stoke.

Le bruit de cet attentât jetta principalement les communes des villes & des campagnes dans une consternation profonde. Les Kennemers, les Waterlanders & sur-tout les Westfrisons coururent aux armes. Ils insulterent le fort, ils croiserent le Zuiderzée avec leurs bâtimens. Quoiqu'il manquassent de machines pour l'attaque, & que la Les communes au secours de Florent.

plupart fussent sans chef, ils devenaient cependant redoutables par leur multitude qui croissait à vue d'œil. C'est en vain que les conjurés leur montrerent un ordre extorqué, par lequel Florent leur ordonnait de se retirer. La ruse sauta aux yeux des plus grossiers. Les conjurés résolurent enfin de faire passer leur prisonnier par terre en Flandre ou en Brabant. Ils le firent monter à cheval, déguisé sous des haillons, la bouche fermée avec un gand, les mains & les jambes garottées. Pour se dérober à la multitude qui couvrait tous les chemins, les conjurés allaient à travers des détours & les marécages; ils étaient même arrivés à *Muiderberg*; lorsque Velsen qui marchait à la découverte rencontra les habitans de Naarden „ Que cherchez vous, leur dit-il," notre Comte, lui repondit-on aussitôt. Velsen retourne à bride abbatue vers les conjurés. Ils ne pouvaient plus défendre leur proie contre la supériorité du nombre. Ils s'exposaient à la vengeance de Florent s'ils le laissaient échapper. Leur résolution fut prompte, extrême. Velsen tira son sabre & en allait fendre la tête au Comte; lorsque le cheval effrayé fit un écart & le coup ayant porté sur les mains qui étaient liées, les emporta toutes deux. Le malheureux

Florent massacré.

reux Comte, fut trouvé mort ou expiriat, percé de vingt bleſſures. Les meurtriers s'enfuirent auſſitôt, ils quitterent le païs, où l'on croit qu'ils ne ſont jamais rentrés. Velſen qui avait mis pied à terre & dont le cheval s'était échappé, reçut une bleſſure & ſe ſauva à grand' peine ſur celui d'un de ſes domeſtiques dans ſon château de Kroonenburg. Le corps de Florent fut enlevé, embaumé, tranſporté à Alkmaar, puis à Rynsburg où il fut inhumé. On mit ſes entrailles dans une boëte, conſervée encore à Alkmaar. Guillaume III, fit, à la memoire de Florent, en 1524, conſtruire une chapelle dans l'endroit où le meurtre avait été commis. Il arriva le 27 ou 28 Juin, 1296.

Florent ſurpaſſa tous ſes prédéceſſeurs en puiſſance & en crédit. Il fut le premier qui, dès l'an* 1291, ſe qualifia *Comte de Hollande & de Zéelande & Seigneur de Friſe.* Heureux s'il eut eu la politique d'uſer de ménagemens, plutôt que de contracter des engagemens étroits avec des puiſſances trop ſupérieures à la ſienne. Aucun Comte n'accorda plus de privilèges aux communes; aucun n'en fut plus aimé. Il avait le génie élevé, ferme, droit, plus enclin au grand, au faſte, à l'appareil, qu'aux ſoupleſſes d'une politique

Caractere de Florent. Son adminiſtration.

**Handv. Dord.* 55. *Mier. ch.* 526. 534.

tortueuſe, qui commençait alors à s'établir; il ne prévoyait ni n'imaginait la perfidie. Il paraît que ſa louable infléxibilité ſur la juſtice rendit ſon adminiſtration favorable au peuple. On peut cependant lui reprocher des traits de vengeance qui tiennent de la ferocité du ſiècle & du droit de la guerre encore ſi barbare. Quant à ſa faibleſſe pour le ſexe qui a été celle de tant de grands hommes, on pourrait même l'excuſer, en alléguant qu'un Prince a le même droit d'être ſenſible au plaiſir des femmes que tant d'autres de ſes propres ſujets; ſi les mœurs n'étaient pas le ſoutien des Etats, & l'exemple des Souverains d'une conſéquence ſi contagieuſe & ſi fatale. La gloire de Florent, celle que devraient ambitionner tous les Princes, c'eſt d'avoir été régardé, par ſes ſujets, comme l'auteur de leur liberté, le protecteur de leurs privilèges, le reſtaurateur des loix.

Cette idée de briſer le joug de la ſervitude, de rendre les communes puiſſantes, d'abaiſſer le pouvoir des nobles, devenue alors l'eſprit général de tous les Souverains des Païs-bas & de leurs voiſins, eut les ſuites les plus heureuſes, quant à la condition civile & politique des peuples. Nous ne diſſimulerons cependant pas qu'elle ne

paraisse aussi avoir été dictée par l'intérêt personnel.

En effet, les Comtes augmentaient leur pouvoir & abaissaient la nobleffe par les privilèges donnés aux villes. On voit les Prélats d'Utrecht & les Comtes de Gueldre accorder de semblables immunités. En 1233, la ville de Zwolle dans l'Overyssel obtint ses privilèges, Ommen en 1248, Camperveen en 1260, Genemuiden en 1272. En 1309, Campen acquit le droit de punir les malfaiteurs. Reinoud I, Comte de Gueldre conféra aussi plusieurs droits aux cités de son territoire. Il porta des loix qui favorisaient le commerce. En 1303, à la suite d'un *différend* qu'il eut avec les habitans de Harderwyk, il céda ses droits de pêche à la ville, à condition que quand il y résiderait, elle lui fournirait, toutes les six semaines, une certaine quantité de poisson, & lorsqu'il ferait engagé dans une expédition militaire, elle lui enverrait trois voitures chargées : chacune tirée par deux chevaux. On sent qu'un Souverain contredit n'est pas absolu. Cet accord est *ratifié* par les *Echevins*, les *Consuls*, & les *communes*. On observe qu'à l'exception, de Staveren, constamment devouée à la Hollande, la Frise entiere était alors divisé en plusieurs petits états, jouis-

Privilèges accordés aux villes.

Dumb. An. II. 231. 232. 233.

L'Overyssel.

Ib. 247.

La Gueldre.

Pont. 172.

Ib. 175.

La Frise.

Friesl. ch. 124. 131.

Staats-Regt. 365. sant chacun d'une jurisdiction Souveraine & indépendante. Elle ne payait aux Empereurs qu'une legere redevance (*). Loin d'être soumis aux Comtes, les Frisons faisaient souvent des *Ib.* 291. courses sur les Hollandais, dont ils haïssaient mortellement la nation. En 1297, plusieurs Abbés de Frise, accusés d'avoir soulevé ceux de leur territoire, envoyerent leur apologie au Comte, en déclarant qu'ils n'avaient pu empêcher les hostilités, n'ayant aucun pouvoir coactif. Ils avaient néammoins celui d'exciter la nation à servir

(*) Dans le diplôme de 1290, l'Empereur en donnant la Frise au Comte de Gueldre, lui confère le droit de juger, de punir, de lever les tributs, de nommer & de déposer *Friesl. ch. Boek.* les Magistrats; comme nous le ferions, dit-il, nous mêmes, si nous étions dans le païs. L'énigme n'est pas difficile à résoudre. En succèdant au titre qu'avait porté Charlemagne, les Empereurs s'imaginaient toujours succèder aux mêmes droits. Est-il croyable *Charl. V.* 2. que dans un tems où leur puissance était tom-347. *Ann. de l'Emp.* bée & avilie, ils aient éxercé en Frise une autorité qu'ils n'avaient plus dans leurs états *Anal. Mat.* même d'Allemagne. Les chroniques les plus authentiques, démentent ces prétentions. D'ailleurs on ne voit pas que les Empereurs aient, de tems en tems, fait aucun voyage dans le païs, pour les renouveller.

en guerre l'Evêque d'Utrecht, non pas, *Mat.*
observe cependant l'historien, qu'elle *Drent.* 32.
y fut obligée, puis qu'elle était libre 36. 37.
& absolument indépendante, mais par
piété & pour gagner les indulgences;
car il n'est pas douteux, ajoute l'auteur, que tous ceux qui périssent dans une telle expédition, n'obtiennent le
repos céleste & la couronne du marti- *Mat An.*
re. Les Evêques d'Utrecht, de Bre- *II. passim.*
me, de Munster, de Cologne partageaient l'autorité spirituelle en Frise. Le dernier avait ses doyens ou Archiprêtres, qui, de leur tribunal appellé *Schenstoel*, jugeaient les causes matrimoniales & ecclésiastiques. La plupart des prêtres étaient non-seulement mariés; ils transmettaient encore leur office à leurs enfans, au mépris des loix canoniques & des réclamations des
pieux du siècle; ils ne recherchaient *Mat. An.*
pas même la dispense du pape qui avait 71. 183.
droit de la donner dans ces sortes de 184. 462.
conjonctures. Les éxactions, dont pour soutenir leur famille, ils foulaient le peuple, leur attirerent souvent des malheurs. En 1271, on pilla, on détruisit, on brûla leurs maisons. Envain l'Evêque de Munster interposa son autorité; il ne put se faire entendre, qu'en publiant un interdit général, qui fut cependant méprisé dans une

paroisse. Mais pour comble de damnation, dit Emon, Abbé de Werum, auteur contemporain, c'est que les laïques refusent de payer aux ministres, les offrandes, les prémices, les dîmes. Et comme si la justice divine n'eut appartenu qu'aux moines, l'Abbé Hugues, successeur de Mencon, dit que la Frise n'est sujette aux inondations, que parceque elle est le seul païs, où l'on refuse la dîme. Ceux qui la payent, ajoute-t-il, sont recompensés au quadruple: leurs terres deviennent fertiles; ils obtiennent la santé du corps, la remission de leurs péchés, le royaume des cieux. Cependant, quand l'Evêque de Munster demandait, à ces Abbés si zélés pour le salut des âmes quelques redevances; ils répondaient, que la liberté des Frisons était si grande, qu'on ne pouvait rien exiger d'eux contre leur volonté.

Staats-Regt. 382.

Coutumes.

On observe enfin, que c'est à peuprès sous le règne de Florent qu'on commença à écrire & à rimer les histoires en langue tudesque, à donner quelques actes publics dans le même idiôme; on ne se servait auparavant que d'un latin barbare. L'amour des fables & des visions, un stile ampoulé, vuide de sens, de goût, de rai-

ſon, étaient la paſſion & le défaut du ſiècle. La crédulité était extrême, les mœurs cependant commençaient à ſe civiliſer.



JEAN I.

Brigues pour la régence.

1296.

M. Stok.

CE Prince n'avait que quinze ans à la mort de son pere. Les Nobles & les villes s'accorderent, à le reconnaître; mais comme la crise, où l'état se trouvait, demandait un homme, à la tête du gouvernement, on se partageait sur le choix. Wolferd de Borselen & Théodorik Comte de Clèves, tous deux soupçonnés d'avoir eu part au meurtre du Comte, formerent des brigues, plusieurs nobles & la ville de Dordrecht appellerent Jean d'Avennes, Comte de Hainaut, cousin germain de Florent. Loef, frere du Comte de Clèves, les Seigneurs d'Arkel, de Lek députerent l'Abbé d'Egmond en Angleterre pour prier Edouard d'envoyer au plutôt le jeune Comte, avec une escorte qui pût le défendre contre les ennemis de son pere. Ce stile montre du moins qu'on voulait paraître ignorer que le Roi eut trempé dans la mort de Florent.

Rym. I. 160.

Kroonenburg affiégé.

Excitées cependant par la vengeance, les communes des villes & des campagnes avaient investi le château de Kroonenburg, où Velsen s'était retiré. Elles avaient à leur tête le Sei-

gneurs de Zuilen, Gysbrecht d'Yſſelſtein, enſuite Loef de Clèves, puis Guy, envoyé en Hollande par ſon frere, Jean de Hainaut. Feignant alors de ſe déclarer contre les aſſiègés, Kuik cherchait l'occaſion de les délivrer. Il parut bientôt que le Comte de Clèves, arrivé ſous prétexte de preſſer le ſiège, était dans le même deſſein. Toute ſa diſſimulation ne put empêcher ſes intrigues de percer; la populace en fut inſtruite, elle frémit de rage. Théodorik, quoique averti de prendre garde à ſa conduite, ne changeait pas ſes diſpoſitions. Les aſſiègés crurent ſe dérober au déſeſpoir du peuple, en ſe rendant priſonniers du Comte. Les Friſons & les Kennemers deviennent furieux. Ils courent aux armes, menaçant de ſacrifier quiconque favoriſerait l'évaſion des meurtriers. *M. Stok.*

Le Comte fut obligé de leur livrer pluſieurs des priſonniers entre leſquels étaient Velſen & Zaanden. Il fit échapper Benskoop, Teilingen & deux autres. Alors les communes ne mirent plus de bornes à leur furie. A leur acharnement ſur les corps des malheureux livrés entre leurs mains, on eut dit qu'ils voulaient les dévorer tous vivans. Il parait cependant que ſi Velſen fut alors maltraité, il n'en mourut pas. On le réſerva pour en faire un exem- *Beka 99.* Cruautés exercées ſur les conjurés.

ple terrible. On lui fit confeſſer ſon crime; des chroniques avancent qu'on le condamna à Leide à périr miſérablement, roulé dans un tonneau, dont l'intérieur était armé de pointes. Un écrivain, qui vivait ſur la fin du quatorzième ſiècle, donne à connaître qu'on le fit expirer ſur la roue: ſupplice que ceux de Dordrecht firent auſſi ſouffrir à deux autres complices.

Ib.

M. St.

Le Comte de Clèves & Guy de Hainaut partagent la régence.

L'adminiſtration de la Nordhollande tomba alors entre les mains du Comte de Clèves, non ſans exciter les murmures des communes qui l'avaient toujours régardé comme fauteur des conjurés. Leur mécontentement s'accrut encore quand elles virent que, pour ſon faſte & ſes plaiſirs, il diſſipait à la Haye les revenus de leurs Comtes. Guy de Hainaut gouverna la Sudhollande & réſidait à Geertruidenberg.

Efforts d'Edouard en faveur de Jean.

Edouard écrivit en même tems aux Seigneurs, Bannerets, Nobles, Echevins, Bourgeois, enfin à tous les bons habitans de Hollande, Zéelande, Kennemerland & Weſtfriſe. Il leur demande trois nobles de chaque territoire, & deux Bourgeois de chaque ville, pour traiter du mariage de Jean, confirmer les traités d'alliance, & conférer ſur l'état des provinces. On ſait ce qu'on doit penſer de l'horreur qu'il

Rym. 165.

parait témoigner du meurtre de Florent. Il écrivit à plusieurs nobles, & aux habitans de Zéelande, de Ziriczée, aux Echevins, *Consuls* (*), & communes de Dordrecht. Ce qu'il craignait, ce qu'il voulait prévenir arriva. Jean d'Avennes, allié de la France, étant venu à Dordrecht, se vit bientôt à la tête de trois mille hommes. Il se fit reconnaître à Delft. Son parti devint si formidable que le Comte de Clèves fut obligé d'abandonner le païs. Au mariage du Prince Jean à Gyswyck, on observe que les députés des villes furent, ainsi que ceux de la Noblesse, reçus à la cour, admis à conférer sur les affaires politiques de leur païs. L'ambitieux Edouard fit jurer à son gendre de prendre pour ses conseillers Férrer & Havering, de ne rien faire contre leur avis, qu'après avoir consulté son beau-pere; il s'arrogea l'arbitrage des differends qu'avaient les Hollandais avec la Flandre & le Brabant. Il députa, il écrivit à l'Empereur de donner au Comte Jean,

D'Avennes obtient la régence.

Ib. 168.

(*) Mr. Van de Wall prouve sans replique que ce nom était distingué de celui de Bourguemaître: titre alors ignoré à Dordrecht, quoique connu en Zéelande. *Zie Dord. Priv.* 97.

l'investiture des païs que son pere avait tenu en fief de l'Empire.

L'Evêque d'Utrecht souleve les Westfrisons.

Bek. Hed. M. Stok.

Guillaume de Malines, Evêque d'Utrecht, unissait à la connaissance de toutes les subtilités du droit civil & canonique, l'audace effrenée d'un soldat, l'ambition turbulente d'un conquérant, enfin peu des vertus, mais tout le fanatisme des Prélats de son tems. Cet homme dangereux profite aussitôt des troubles où la Hollande était enveloppée. Les Westfrisons venaient de signaler leur ardente fidelité pour les Comtes. L'Evêque va réveiller leur ancien amour pour l'indépendance, en leur représentant combien l'occasion était favorable pour secouer un joug odieux. Il dirige aussitôt ses efforts contre Muiden, dont il se rend maître. *Le Juge, les Echevins, les consuls & tous les habitans* se soumirent à lui & à son église. D'un autre côté les Westfrisons prirent & razerent les forts de Wydenes, d'Eenigenburg, de Nieuwendoorn. Ils ne furent arrêtés que devant Medenblik, dont il changerent le siège en blocus.

Hed. 228.

Troubles en Zéelande.

La Zéelande n'était pas agitée par des tempêtes moins violentes. Wolferd de Borselen, avait, depuis l'invasion des Flamands, en 1289, dont il n'était que trop coupable, resté ou banni ou tranquille. Lorsque Florent

fut arrêté, il engagea, ſous prétexte d'une nouvelle invaſion, ceux de Dordrecht à lui donner deux vaiſſeaux, qu'il employa d'abord pour ſa ſûreté, en le conduiſant à Veere, dont-il était Seigneur; puis pour ſes projets ambitieux. Il vole chez les Flamands, il devient moteur d'une deſcente qu'il s'était vanté, qu'il était chargé de prévenir. Sans doute qu'Edouard, alors en correſpondance avec Guy & Borſelen applaudiſſait à cette manœuvre; elle était effectivement entrepriſe pour ôter la régence à d'Avennes, odieux par ſon alliance avec les Français. Middelbourg fut bientôt aſſiegée, par les ennemis & le traître. Elle ne fut ſauvée que par la prompte arrivée de d'Avennes, qui entra triomphant dans la ville, comme ſon libérateur. D'Avennes vole enſuite en Weſtfriſe, diſſipe les rébelles, délivre Medenblik, dont la garniſon était déjà réduite à manger du cheval. Medenblik délivré.

Edouard, dont, ſuivant des Hiſtoriens de nos jours *, le caractere était la férocité & l'ambition la ſeule loi, épuiſait tous les détours de ſa politique, pour empêcher que ſon beau-fils ne ſe livrât à Jean d'Avennes. On ſent, on va voir que ce n'était pas ſans deſſein que le jeune Comte vint débarquer à Veere où Borſelen l'at- Le Comte Jean I. débarque en Zéelande.

*Velly. 7. 138. Eſſ. ſur Par. 3. 92.

——— l'attendait. Jean, qui alliait malheureusement la faiblesse de l'esprit à celle de l'âge, ne fut plus que l'instrument de l'ambition d'un favori. Borselen était si bien connu pour être capable des crimes les plus noirs, quand il s'agissait d'affermir son autorité, que d'Avennes ne pensa plus être en sûreté dans la Hollande. Il dût se croire heureux d'arriver sain & sauf dans son Comté, puis qu'on atteste que Borselen avait, pour l'enlever, fait garder les passages & les rivieres. Dès-lors, quoique le conseil fut composé de Seigneurs Hollandais, Zéelandais & même d'Anglais, Borselen fut le dépositaire de toute la puissance. Pour comble d'horreur, plusieurs de ceux qui avaient trempé dans la conjuration contre Florent, ôserent reparaître dans le païs.

1297.

D'Avennes se retire en Hainaut.

Les Westfrisons soumis pour la derniere fois.

La part qu'avaient eu les Westfrisons à la prise de Kroonenburg, leur derniere révolte, enfin leur audace à ne reconnaître dans le Comte Jean qu'un enfant supposé par l'Angleterre; tout engageait à marcher contre eux pour les soumettre. Alkmaar fut le rendez-vous des troupes. On les divisa en trois corps; leur marche se fit avec tant d'ordre que quelques Anglais, qui suivaient l'expédition, s'écrierent: qu'une telle armée était capable de traverser l'Angleterre d'un bout à

l'autre, ſans la moindre oppoſition. On *An. Mat.* 545.
en fit embarquer une partie pour croi-
ſer les lacs voiſins & ôter à l'ennemi
toute retraite par eau. Les Weſtfri-
ſons, campés à Vroonergeeſt, furent
enfoncés du premier choc; trois mille
corps couvrirent le champ de bataille.
Le village de Vroone, qui avait eu
part à la rebellion, fut livré aux flam-
mes. Mattés par cet échec, les Weſt-
friſons ſe ſoumirent & payerent au
Comte de fortes contributions. Tel
fut le dernier effort d'un peuple, qui
avait lutté ſi long-tems pour l'indépen-
dance. Leur païs eſt reſté, depuis cette
époque, uni à la Hollande & gouverné,
comme elle, par les Baillis des Comtes.

Expédition malheureuſe de l'Evêque.

Cette défaite ne pût arrêter l'ambi-
tion de l'Evêque d'Utrecht. Il ne s'é-
tait pas moins promis que la conquê-
te de toute la Hollande. Il vole à
l'Eſt du Zuiderzée & répréſente les
Hollandais comme des hérétiques &
des infidèles à exterminer par une croi-
ſade. Les Friſons étaient avides de
pardons. Rien ne leur parût ſi méri-
toire que de les gagner ſur les Hollan-
dais, leurs ennemis mortels: ainſi le
Prélat n'eut pas de peine à ſe faire
ſuivre d'une multitude crédule & fa-
natique. Elle s'embarque ſur le Zui-
derzée & s'avance à pleines voiles vers
Monnikendam. Les Kennemers l'at-

taquent auſſitôt avec pluſieurs bâtimens, ils détruiſent la flotte épiſcopale, & obligent le pontife guerrier à ſe ſauver dans l'Overyſſel. Les Friſons qui furent pris ne trouverent pas beaucoup d'indulgences auprès de leurs vainqueurs; ils ne ſe racheterent qu'en payant une forte rançon.

Puiſſance de Borſelen. Borſelen ayant fait jurer au Comte, dans un acte formel, de ne rien faire ſans ſon avis, de le protèger envers & contre tous, ne mit plus de bornes à ſon ambition. *Mat. An. V.* 549. Lui & ſes parens ſe rendirent les arbitres ſuprêmes de tout. Chef du conſeil, pour en être le ſeul membre, l'inſolent favori faiſait exclure tantôt l'un, tantôt l'autre; il traînait par-tout le jeune Prince à ſa ſuite, il ſcellait, il diſpenſait, il ôtait les graces ſuivant ſon caprice ou ſes intérêts. Théodorik de Brederode, *Ib. II.* 542. qui ne portait à la cour & au conſeil, que la droiture d'un honnête homme & le cœur d'un citoyen, devenait, par là, un obſervateur importun, odieux. *M. Stok.* Il fut dépoſé. Jean de Reneſſe, alors Baili de la Hollande, pouvait s'élever par ſes talens; il fut accuſé d'un deſſein ſur la perſonne du Comte, il fut banni & ſon château de Moermond confiſqué. Chaque jour, par des injuſtices & des uſurpations continuelles, Bréderode augmentait ſon autori-

té, en anéantissant celle des autres Seigneurs, ses richesses, en se parant de leurs dépouilles. Enfin foulant aux pieds toute bienséance, l'intérêt de l'état, l'avis de la plus grande partie du conseil, emporté par son ressentiment particulier contre les Français, quoiqu'alliés & amis des Comtes, il engagea Jean à marcher contre eux sous les drapeaux des Flamands, connus pour ennemis de la patrie, & complices de la mort de Florent. On ajoute, que lorsque Jean était en Flandre, on fit paraître devant lui les meurtriers de son pere; mais que cette vue l'affecta si fort, qu'il tint constamment les yeux baissés, tant qu'ils resterent en sa présence.

Le Comte Jean s'allié aux Flamands.

De retour dans ses états, Jean fit la paix avec l'Evêque d'Utrecht, qui s'obligea à le défendre contre tous, *excepté contre l'Empereur*. Quant aux Seigneuries d'Amstel & de Woerden, le Comte en conservait la proprieté, l'Evêque, la mouvance & la haute justice. Le Comte restait possesseur de Muiden, & d'autres terres sur le cours du Vegt, jusqu'à ce que l'Evêque assisté de sept *étoles*, c'est-à-dire, de sept Ecclésiastiques revêtus de cet ornement, eût déclaré par serment que l'Evêché seul y avait droit. Le Prélat turbulent rompit bientôt la paix.

Affaires avec l'Evêque d'Utrecht.

Mat. Jus. Gl. 587.

Borselen, pour l'arrêter, gagna le Seigneur *d'Ameide*, qui livra son château. Gysbrecht, fils d'Arnoud, Maréchal de l'Evêque, Seigneur du château *d'Yſſelſtein* refusa de livrer le sien, qui fut investi aussitôt. Tout ce que l'art militaire pouvait alors inventer, fut employé pour emporter la place. Les murailles furent battues avec des pierres énormes. Les plus rudes assauts se succèdaient presque sans interruption. Les assiégés ne se défendaient pas avec moins de valeur. Et comme Gysbrecht était tombé par trahison entre les mains des ennemis, son épouse s'était chargée de la défense. On voyait cette Héroïne, armée de pied en cap, combattre sur la brêche, courir à tous les postes, animer ses soldats, les faire avancer, les soutenir. Un an entier la place fut attaquée & défendue avec un égal acharnement. Enfin la garnison allait périr de disette; l'Amazone offre alors de se rendre, pourvu qu'on lui donne, ainsi qu'à sa troupe, la vie & la liberté. Irrités de leurs pertes & de tant de résistance, les assiègeans s'obstinerent à ne lui accorder cette grace que pour la moitié. La porte s'ouvre, on s'avance sur des claies pour entrer; car le pont était détruit; mais quelle dut être la surprise des Vainqueurs! Seize hommes

Siège du fort d'Yſſelſtein.

1298.

en état de porter les armes, voilà tout ce qu'ils trouverent dans la place. On les conduifit à Dordrecht. Aloud, Bailli de Sudhollande fut l'exécuteur de leur fentence. On imagina plufieurs boules pareilles; dans les unes on infèra un denier de Hollande, dans les autres un denier de Louvain. Ceux, dont le choix tomba fur les derniers, eurent auffitôt la tête tranchée. Les autres furent retenus prifonniers contre la foi de la capitulation.

Borfelen fe fit donner le château. En un mot la nobleffe en proie à la rapacité de cet ambitieux, parut alors hébétée fous le joug de l'oppreffion. Telle était au contraire la fierté des villes que le tiran, ayant touché à leurs intérêts, à leurs privilèges, excita une tempête dont il fut la victime.

Caufes du malheur de Borfelen.

Une altération confidérable, qu'il ôfa faire dans les monnoyes, commença à faire éclater les murmures des négocians; l'efprit de mécontentement fermentait de tous côtés. Le Bailli, Aloud, créature de Borfelen, ayant voulu donner atteinte au droit qu'avaient les Echevins de Dordrecht, de prendre une information préalable fur un délit commis dans leurs murs, effuya un refus pofitif. Borfelen & le Comte arrivés dans la ville interpoferent inutilement leur autorité. En

Le Bailli Aloud attaque les privilèges de Dordrecht.

1299.

Bal. Dord. 421.

partant pour la Haye, Borſelen, ſous prétexte de conférer plus à loiſir ſur cette affaire, manda deux Echevins; il déſigna même *Hein & Pauwels*, les deux qui avaient défendu leurs droits avec plus de châleur. Les Bourgeois craignant pour eux, leur aſſocierent pluſieurs autres députés. Cependant Hein & Pauwels n'oſerent aller plus loin que Delſt. Ils en ſortirent même bientôt, inſtruits qu'on tramait quelque choſe contre eux. En effet le Comte & Borſelen, étant arrivés dans cette derniere ville, ne purent cacher la colere où cette évaſion les jetta. Ils eurent des diſputes très-vives ſur les droits que défendaient les Echevins de Dordrecht. Le Bailli Aloud s'offrit même à combattre, en champ clos, quiconque ſoutenait leur parti. Les magiſtrats de Delft répondirent que les privilèges des villes étaient trop précieux pour les commettre au ſort incertain d'un combat ſingulier.

Dordrecht aſſiégé.

Ceux de Dordrecht ayant appris que l'on faiſait des préparatifs pour les ſoumettre par la force, éliſent quatre capitaines, ils expédient des lettres circulaires à toutes les bonnes villes de Hollande & de Zéelande, ils les invitent à faire cauſe commune. Borſelen crut les réduire en bloquant la ville de tous les côtés. Il poſta Witte de Haam-

ftede qui ne fervait qu'à regret dans la maifon de Putten, Nicolas de Kats à *Alblafferdam*, avec des vaiffeaux fur la Merwe qui arrêtaient la navigation. Aloud, retranché à Slydrecht dans la maifon de Kraajeftein au-deffus de Dordrecht, avait embaraffé le cours du fleuve avec des pilotis. Un des bâtiments, qui était à fes ordres s'étant à la faveur des ténebres approché de Dordrecht, répandit l'allarme parmi les Bourgeois. On court aux armes, on fort de la ville, on s'avance vers Kraajeftein. Aloud qui était dehors fe mêle à la foule & fans être reconnu il pénétre dans fa maifon: de-là il fond fur les Bourgeois; mais, ayant perdu quelques-uns de fa troupe, il bat en retraite. Hoftilités.

A cette nouvelle, Borfelen fembla preffentir le deftin funefte, que ce nuage toujours groffiffant lui préfageait. Les Hollandais ayant fû qu'il avait deffein d'emmener le Comte en Zéelande firent éclater les murmures qu'ils tachaient de dévorer auparavant La fermentation était générale. Le favori ne fe crut plus en fureté à la Haye. Il détermine le jeune Comte à le fuivre en Zéelande, il part pendant la nuit, il arrive à Schiedam après avoir fait rompre derriere lui tous les ponts. Evafion de Borfelen.

Triste fin de Borselen.

Cette évasion & sur-tout l'enlevement du Comte mit toute la cour & le peuple de la Haye en rumeur. La Comtesse, désespérée de se voir arracher son époux, fit passer dans l'ame de tous les habitans, sa douleur & ses craintes. On court après le ravisseur, on l'atteint. On vit alors combien la faveur d'un Prince faible est fragile. D'un œil stupide & indifférent, le Comte se vit enlever son favori. Sans témoigner le moindre regret, il se rend à la Haye, pendant que Borselen est mené à Delft. C'est-là que la populace vint investir la prison où était renfermé l'odieux Ministre. Elle était animée par l'exécration, la rage & les menées de plusieurs nobles. Tous s'écrient, „ qu'on nous livre le traître; „ ou nous allons brûler la prison." Soit crainte, soit dispositions pareilles, on dépouille le malheureux de sa cuirasse, on le pousse dans la rüe comme une victime devouée à la haine publique. La vengeance fut prompte. En un instant il fut assommé, déchiré, haché en pieces. Ainsi périt sans pouvoir invoquer les loix, celui qui les avait souvent sacrifié à sa cupidité: triste exemple du péril où s'exposent ces téméraires ambitieux qui cherchent à s'élever sur la ruine de leurs concitoyens: preuve frappante de la puis-

fance des cités, & de leur amour pour la confervation de leurs privilèges; puifque cette cataftrophe arriva dans une autre ville que celle qui avait été attaquée. Ceux de Dordrecht, excités par cet exemple féditieux, inveftiffent Kraajeftein & l'emportent d'affaut. Aloud & fix de fes partifans furent menés dans la ville où le peuple les affomma aux portes.

Jouet de fa faibleffe & de fon incapacité, on vit le jeune Comte dépofer toute fon autorité entre les mains des ennemis de Borfelen. La funefte politique de l'Anglais excitait fur-tout leur indignation. Ils apprirent avec tranfport que les Français venaient de remporter des avantages confidérables fur le Comte de Flandre, allié du Roi Edouard. Jean fut obligé de confentir au rappel de fon coufin, Jean d'Avennes, qui, crainte des Flamands ou des Anglais, s'embarqua à Bruges, dont les Français étaient alors maîtres. Le Comte & la Comteffe le reçurent avec tous les témoignages extérieurs de fatisfaction. Le crédit du nouveau régent fut fi rapide, fi abfolu, que comme il était arrivé à la mort de Florent V., il fit brifer le fçeau du Comte, revêtit tous les actes du fien propre, tandis que Jean n'y appofait que fon petit fceau. On li- D'Avennes rappellé.

Boxh. Reig. 104. Handv. v. Enkh. 1. fait dans les actes: Nous Jean Comte de Hollande, de Zéelande & Seigneur de Frise, faisons savoir, que par *l'autorité* & *aveu* du très-haut Jean d'Avennes notre cher cousin par *la puissance duquel nous faisons tout.* D'Avennes fit enrégistrer, dans toutes les villes, ses patentes de Régent. Telle était l'influence que les cités prenaient dans l'administration, que Dordrecht, Middelbourg, Ziriczée, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar, & Geertruidenberg, alors les principales villes des Etats des Comtes, entrainerent le régent

Bal. Dord. 726. dans une ligue, où ils s'engageaient à ne faire aucune paix avec les meurtiers de Florent ni avec leurs enfans mâles jusqu'au septieme dégré. Dans la réconciliation des Westfrisons avec le Comte, l'acte est passé au nom du Consul, des Echevins & des communes

Ong. Kerk. 184. de Westfrise & revêtu des sçeaux* de ceux de Hoogtwoude, Nieuwdorp, Drecht & Geertman. Dans les libertés municipales accordées alors à Enkhuisen, on rencontre non-seulement le sceau des nobles suivant la coutume, mais celui des *Echevins* & des *Conseillers*

Privil. Enkh. 3. des villes d'Alkmaar & de Haarlem: nouvelle preuve du crédit que les villes acquéraient tous les jours.

D'Avennes partit aussitôt après pour la France, laissant à Haarlem le jeune Comte

Comte, attaqué d'une fièvre qui, s'étant changée en dissenterie, le moissonna à la fleur de l'âge le 10 Novembre 1299. Cette mort précipitée, ce voyage fait dans une conjoncture si équivoque donnerent lieu aux soupçons les plus étranges. On disait que d'Avennes avait employé le poison. Mais comme on n'a point de preuve d'une imputation si atroce; on sait ce qu'on doit penser de ces bruits insensés trop souvent, trop aisément adoptés par la malignité du cœur humain, si enclin à supposer les grands capables d'un forfait, dont-ils recueillent le fruit.

Mort du Comte.

M. Stok.

Meyer. an. 1303.

L'exemple d'un duel offert sous ce règne, nous fournit une occasion favorable de parler des procédures légales, alors usitées. De toutes les épreuves que nous avons mentionnées*, il paraît qu'on n'avait conservé que le combat judiciaire, dont un auteur ingénieux* développe ainsi l'origine." Les peuples de Germanie n'avaient point de villes, ils habitaient les forêts; la crainte des bêtes féroces les obligeait d'être toujours armés; le premier mouvement d'un homme armé lorsqu'on l'insulte est de porter la main sur son arme." En rédigeant leurs loix, nos sauvages ancêtres conserverent une pratique qu'ils regardaient comme le droit

Combats judiciaires.

* *P.* 136.

* *M. de St. Foix. Ess. I.* 226.

de tout homme libre. Ne doutant pas que Dieu ne fut intéressé à donner la victoire à celui qui avait le bon droit, ils introduisirent l'étrange procédure du duel dans les contestations civiles, criminelles, temporelles & même ecclésiastiques. Les gens d'église, les femmes, les enfans mineurs, les vieillards & les infirmes produisaient des champions, qui combattaient à leur place. On voit en ces païs des éxemples de duels autorisés dans le 14e. dans le 15e. & même dans le seizieme siècle. Un Arnhemois combattit alors contre trois Espagnols. On donna encore dans le même tems au Palais de l'Evêque de Cologne à Bruhl un combat entre un lion qui désignait le Duc d'Albe & un taureau, qui réprésentait le Prince d'Orange. On ne s'attendait à rien moins qu'à ce qui arriva. Le Prince d'Orange saisit le Duc d'Albe par les oreilles & la criniere; il le secoua avec une violence horrible, & après l'avoir poursuivi, harcelé, lassé autour des barrieres, il le terrassa & l'étendit roide mort sur l'arêne. Cependant les conséquences pernicieuses d'un usage, où l'adresse & la vigueur prévalaient visiblement sur le bon droit, devinrent si sensibles, que dès le douzieme siècle, les communes eurent soin dans ces païs, de stipuler l'exemp-

Robertson Chart. V. intr.

Esp. des L.

Hum. hist. d'Angl.

Leeuw. R. Holl. Regt. D. 33. p. 4.

Reid. Ned. gesch. 1. p. 4.

Alk. Kamp. 90. volg.

tion de paraître à un ajournement en champ clos.

La découverte des pandectes de Justinien retrouvées en Italie, en 1137, avait fait une révolution dans la Jurisprudence. On ne saurait douter que ce code n'ait remplacé dans ces païs les novelles & l'abrégé du code Théodosien qu'on y suivait déjà, & n'ait rectifié les idées sur l'administration de la justice. Les Frisons qui avaient des écoles à Rome dès le tems de Charlemagne, enfin tous les habitans des Païs-bas qui voyageaient en foule en Italie, regardée comme le centre du christianisme, des études, & des sciences, dûrent connaître ces différens codes, les apporter & s'en servir dans leur patrie. On les voit même en usage dans l'Empire, dont nos provinces étaient membres & fiefs. On changea, on fixa peu-à-peu la forme des procédures. On commença à rédiger par écrit, à recueillir en corps, les règles qui devaient guider les jugemens. La jurisprudence étant ainsi devenue une science longue & difficile, la fonction de juge, qui n'appartenait anciennement qu'aux nobles, fut remise à des personnes exercées par des études préliminaires à la connoissance des loix. Voilà l'origine d'une nouvelle classe d'hommes qui décidant de la fortune,

Jurisprudence.

Espr. des Loix. Charles V. Intr.

de l'honneur & de la vie des citoyens, acquirent de la confidération, même hors la profeffion des armes, hélas! fi long-tems, regardée, comme la feule honorable.

Enfin le génie & les principes du droit canonique, où il y avait des loix fixes, des témoignages, des appels, prévinrent les efprits contre l'adminiftration féodale, où tout fe terminait, par la violence ou le hazard. On ne faurait douter que dans des fiècles qu'on peut appeller le règne des prêtres, la jurisdiction ecclésiaftique ne fe foit entroduite aifément dans un païs, dont l'Evêque d'Utrecht poffédait une partie, où les moines & les eccléfiaftiques avaient un pouvoir, qui les mit de bonne heure en état de s'affranchir de l'autorité des juges civils. On voit dans ces mêmes tems le droit canon enfeigné dans toute l'Europe. Philippe *a Leidis*, Hollandais, en était Profeffeur à Paris en 1369. Il y a plus: les Comtes ne pouvaient même fous peine d'excommunication faire faifir un homme d'églife. Les tribunaux eccléfiaftiques s'appellaient confiftoires; les juges, provifeurs; les Huiffiers, facriftains. (Kofters.) On y connaiffait de toutes les affaires relatives aux cas de confcience, aux mariages, facremens &c. enfin de tout ce qui regardait la

Mir. p. 153.

V. de Spiegel over 't Vaderl. Regt. III.

religion. On y jugeait auſſi des cauſes du for mixte.

Il n'eſt pas inutile d'obſerver ici que les premieres chartes conſervent une conformité frappante avec les loix des Francs & des Friſons, quant aux formes judiciaires, quant à l'ordre même & au ſtile. On voit que comme les capitulaires étaient examinés dans les aſſemblées générales, de même les chartes, redigées dans le conſeil, devaient être approuvées dans les premiers tems des nobles, enſuite les villes, auſſi bien que du Comte. Le Comte ne pouvait forcer le peuple à recevoir ſes chartes, ni les communes, excepté celles de Friſe, ſe faire des loix ſans l'aveu du Comte. Dans l'ancienne charte de Zéelande, le Tuteur Florent dit: j'ai permis à tous les nobles de ſe choiſir cette loi que nous & le Seigneur de Voorne confirmons. Les Comtes & les Baillis étaient obligés de jurer l'obſervation des chartes qui avaient force de loi.

Conformité des chartes avec les loix des Francs & des Friſons.

Chart. B. II. 48. *IV.* 105. 225. 456. 549.



JEAN II.

Jean II., de Hainaut proclamé Comte.

1299. AInsi après avoir été gouvernée depuis près de quatre cens ans par des Princes de sa propre nation, la Hollande tomba entre des mains étrangères. Nous l'allons voir dans la moitié du même période, passer successivement de la maison de Hainaut à celles de Baviere & de Bourgogne, monter ainsi de branche en branche jusqu'à celle d'Autriche, pour en être separé par la révolution, qui lui donna l'indépendance dont elle jouit encore. Outre que la régence était comme un pas vers la succession, Jean de Hainaut avait encore les droits les plus proches, étant fils d'Aleide, sœur de Florent IV. Ainsi à son retour de France, où il avait conclu une ligue offensive & défensive avec Philippe le Bel, fut-il reçu à bras ouverts par les nobles & les communes. Il passa dans les villes de Dordreçht, de Haarlem, de Delft, de Leiden, & d'Alkmaar, qui lui prêterent serment & le reconnurent pour leur Souverain par lettres patentes. Il est à présumer, que conformément à la coutume invariablement observée

Mart. & Dur. l. c. 1284.

Mier. II. 1. &c.

dans la suite, le Comte jura aussi le maintien des privilèges.

La Zéelande était pleine de mécon- Troubles tens. Elle était le refuge, & des par- en Zéelan- tisans de Borselen, & de ceux qu'on de. soupçonnait avoir trempé dans la mort de Florent. Renesse, un de ces 1300. derniers, banni sous le règne précédent, se présenta alors à Jean II. Mais n'ayant pu se disculper, faute de caution, il se retira en Zéelande, & s'unissant aux Borselen, il se forma bientôt un parti considérable. A la réserve de Ziriczée, l'Ile entiere de Schouwen se soumit à lui. Ce fut envain *M. Stok.* que Jean envoya une flotte nombreuse, elle fut ou dispersée par un ouragan, ou prise par les ennemis. Guy, frere du Comte qui la commandait, tomba même entre leurs mains & ne fut relâché que par un échange contre les fils de Borselen, que le Comte Jean détenait de la part du Roi de France, dont-ils étaient depuis longtems prisonniers de guerre.

Les Flamands, ne pouvant se dé- Mouve- fendre contre les Français, étaient in- mens de capables de soutenir les Rébelles. Le Reneffe. Roi de France tenta inutilement de ménager une paix. On vit Renesse passer à la cour impériale pour réprésenter que la Hollande était dévolue à l'Empire & que Jean II. n'était qu'un

ufurpateur. Il perfuada à l'Empereur qu'en fe préfentant feulement à la tête d'une armée, les nobles & les villes ne manqueraient pas de fe jetter aux pieds de leur Suzerain. L'Empereur affemble auffitôt des troupes à Cologne; il expédie fecretement des lettres aux villes de Hollande & de Zéelande. Il fe rend à Nimègue & cite le Comte fous promeffe d'un fauf conduit.

L'Empereur repouffé.

Jean vint lui-même avec fon fauf-conduit. C'étaient les milices de Hollande qui formaient une armée fupérieure à celle d'Albert. Il s'embarque fur le Waal & s'avance vers Nimègue. Les impériaux qui commençaient à descendre reculerent alors jufqu'à Kraanenburg. Le Comte débarqua fes troupes près de Nimègue, ils fe préparait même à engager l'action, lorfque Wigbald, Archevêque de Cologne, fe porta pour médiateur. L'Empereur promit, „ de laiffer à Jean la poffeffion „ libre de fes Etats; à condition qu'il „ en donnerait l'inveftiture." Cette propofition fauva la majefté de l'Empire. L'accord fut conclu le 15e. du mois d'Août.

La Zéelande ravagée & foumife.

Pendant que les Zéelandais, ignorant ce traité, accouraient pour s'unir aux troupes impériales, le Comte de Hollande faifait ravager leurs Iles par Witte de Haamftede & fon fils, Jean,

Comte d'Oostervant. Le dernier maltraita si fort les prisonniers, qu'on lui donna le sur-nom de *Jean sans merci.* La flotte Zéelandaise fut ensuite dispersée; on s'empara de Schoonhoven, dont le Seigneur tenait pour les factieux. Enfin le Comte, croyant avoir tout pacifié, congédia ses troupes, donna le gouvernement de Zéelande à Jean, son fils, celui de Hollande à Guy, son frere, & partit pour le Hainaut. Reneffe crut la circonstance favorable pour faire une descente dans le Sudbeveland, il vint mettre le siège devant le château de Ter Goes, où son armée fut entierement défaite & contrainte de se retirer en Flandre fort délabrée.

1301.

Troubles d'Utrecht.

L'Evêque d'Utrecht conservait toujours son esprit turbulent. Haï de ses sujets, persécuté par les nobles, qui l'avaient tenu long-tems prisonnier; il s'était enfin rendu à Rome, pour se démettre de son Evêché. Le pape, (c'était Boniface VIII.), refusa; il chargea même l'Evêque de Munster de secourir le Prélat malheureux, qui reparut bientôt dans le païs. Avec une armée, rassemblée à la hâte dans l'Overyssel, il se présente devant Utrecht dont les portes lui furent fermées. Il se jette ensuite sur les territoires d'Amstel & de Woerden, qui appartenaient

alors, sous la mouvance de l'Evêché, au frere du Comte. C'était Guy d'Avennes, alors en Zéelande, où sa présence paraissait nécessaire pour s'assurer de la soumission d'un peuple, trop enclin à la révolte. La Noblesse & les villes de Hollande, levent aussitôt des troupes pour prévenir les desseins d'un pontife devoré par la soif des conquêtes. Ils lui livrerent à Hoogewoerd, un combat des plus sanglans, où la victoire resta long-tems incertaine. Deux fois l'Evêque porta, à travers les rangs ennemis, le sang & le carnage; personne n'osait le toucher à cause de son caractere; étant enfin revenu une troisieme fois à la charge, il fut abbattu de cheval & tué par un païsan, qui ne put, dit un historien du tems, expier son crime que par une longue pénitence. L'armée épiscopale se dissipe; mais en mémoire de l'attentat commis sur l'Evêque, on érigea sur le champ de bataille, une croix qu'on y voyait encore avant la réformation.

L'Evêque tué.

Bek. 105.

Le Comte de Hollande accourt aussitôt du Hainaut pour faire placer son frere Guy sur le siège d'Utrecht. Son crédit entraina plusieurs des électeurs; une partie cependant se déclara en faveur d'Adolf de Waldek, qui fut reconnu dans l'Overyssel, mais bientôt

Guy de Hainaut élevé sur le siège d'Utrecht.

obligé de cèder à un compétiteur trop puissant. Guy s'attacha ensuite à rétablir les affaires de l'Evêché. Pendant seize ans qu'il gouverna, les Hollandais & les Trajectins vécurent dans la paix & l'alliance la plus intime.

Jean II, étant suivant sa coutume, rétourné dans son Comté de Hainaut, laissa le gouvernement de la Hollande à son fils, le Comte d'Oostervant, qui périt peu de tems après, en combattant contre les Flamands, dans la funeste bataille de Courtray. La Hollande n'avait pour défenseur que Guillaume, troisieme fils de Guy, qui ne pouvait quitter la Zéelande où les factions étaient plutôt étouffées qu'éteintes.

Guerre avec les Flamands.

Les Flamands se jetterent alors dans le Hainaut & prirent Lessines. Pour les éloigner de son païs, le Comte Jean engage aussitôt son fils Guillaume à insulter la Flandre, dont les côtes furent ravagées. Guillaume ayant eu l'imprudence de congédier ses troupes, les Flamands incités par les éxilés de Zéelande, conduits par Guy, fils de leur Comte, mirent plusieurs vaisseaux en mer. Cependant Guillaume fut bientôt en état de leur opposer une flotte considérable, lorsqu'un calme le contraignit de relâcher à Arnemuiden. Le vent changea ensuite, mais Guillaume ne pou- 1302.

vant rappeller à bord ses troupes débarquées, fut poursuivi & vaincu à Veere par les Flamands, qui à force de bordées, & louvoyant entre les Iles, avaient forcé le vent qui venait du Nord & atteint l'armée Hollandaise.

Middelbourg rendu.

Guy eut à peine le tems de se sauver à Middelbourg, où assiégé par le Flamand, il fut obligé de capituler la vie sauve & la liberté. On dit même que Guillaume l'aurait fait arrêter, si Renesse dont l'ame était élevée, ne lui eût exposé toute l'infamie d'une action si lâche. Cependant contre la foi de la capitulation, Guillaume fit détruire les forteresses de la ville & retint un plus grand nombre d'ôtages qu'il n'était convenu. Maître de l'Ile de Walcheren, il vint débarquer dans celle de Schouwen, pour surprendre Ziriczée où Guy s'était réfugié. Mais les Bourgeois prévenus firent une sortie si vigoureuse, que la plus grande partie de l'armée flamande périt sous leurs coups ou dans les eaux.

Siège de Ziriczée.

1303.

Traité avantageux aux Flamands.

Guy fut plus heureux en Hollande, où l'absence continuelle du Comte, la derniere défaite & l'antipathie qui règnait entre les Hennuyers & les Hollandais avaient indisposé ces derniers contre l'administration actuelle. En un mot l'arrivée des Flamands parût

éteindre tous les courages. Le Comte Jean, alors dans le païs fit un traité avec eux. Il cèda à Guy toute la Zéelande jusqu'à la Meuse, à la réserve de Ziriczée : il permit à tous les négocians, excepté aux éxilés, de venir & de commercer librement en Hollande. En cas de rupture, on ne devait commencer les hostilités que quatre mois après une déclaration de guerre.

Jean tombe malade. Le Flamand déclare la guerre.

1304.

On ne saurait dormir long-tems sur la foi d'un traité conclu avec un voisin ambitieux & inquiet. Le Flamand, c'était toujours Guy, fils du vieux Comte Guy, alors prisonnier de France, ayant appris que le Comte de Hollande était attaqué d'une dangereuse maladie, lui déclara la guerre. Avant d'aller chercher la source de la vie dans son païs natal, Jean remit la régence de Hollande à son fils Guillaume, avec l'agrément de la noblesse & des villes, qui firent bientôt éclater leur zèle pour la cause commune: les nobles en s'engageant à servir à leurs propres frais: ce qui s'était vu rarement; les communes en doublant leurs milices.

Guillaume vaincu par les Flamands.

Les Trajectins conduits par leur Evêque, les Kennemers, les Westfrisons joignirent l'armée Hollandaise, campée à Ziriczée. On faisait, dans ce tems-là, des Chevaliers avant & a-

près les batailles. Pour exciter la valeur dans une crise où elle était si nécessaire, Guillaume donna alors cet ordre militaire à quarante-huit nobles de sa suite. Les Flamands, sous la conduite de Guy & de Renesse vinrent camper au Duiveland. Entrainés, vraisemblablement, par une valeur présomptueuse, les Hollandais quittent leurs retranchemens. Guillaume s'efforce de les détourner d'une descente téméraire; rien ne peut les empêcher d'aller chercher l'ennemi, qui après les avoir engagés dans le païs par une retraite simulée, tombe sur leur arriere garde qui est mise en déroute. Le désordre se communique à toute l'armée; le champ de bataille est couvert des corps de plusieurs nobles, l'Evêque d'Utrecht demeure prisonnier; Guillaume peut-à-peine se dérober à l'épée des Flamands en se sauvant a Ziriczée. Les suites de cet échec furent des plus funestes. Le vainqueur passe aussitôt dans la Nord-hollande, qui comprenait alors tout le païs situé entre la Meuse & le Kennemerland. Le succès de ses armes, dont Renesse conduisait toutes les opérations, jette l'épouvante dans la plupart des villes. Delft, Leiden, Gouda, Schiedam & Schoonhoven ouvrent leurs portes aux Flamands. Il n'y eut

Conquête de la Nordhollande.

que Dordrecht & Haarlem, qui ſignalerent leur fidélité. Elles devinrent l'aſile de tous ceux qui reſtèrent citoyens.

L'ambition eſt toujours éveillée; elle ne manque jamais de prétextes pour profiter des dépouilles d'un païs dénué de défenſeur. Jean II, Duc de Brabant, auparavant allié du Comte, renouvelle auſſitôt les anciens droits de féodalité ſur Dordrecht, auxquels ſon pere avait renoncé*. Il traverſe le *Langeſtraat*, s'empare de Geertruidenberg, ſoumet tous les villages au ſud de la Merwe & vient aſſièger Dordrecht. Il s'abouche enſuite à Woudrichem avec Guy de Flandre touchant le partage du païs conquis. C'étaient deux lions acharnés ſur leur proie. Mais leur avidité fut cauſe qu'ils ne purent jamais s'accorder.

Expédition du Duc de Brabant en Hollande.

*V. p.

Ils dévoraient d'ailleurs trop vîte une conquête qui n'était rien moins que ſûre. Les Bourgeois de Dordrecht venaient de choiſir pour leur défenſeur, Nicolas de Putten, guerrier intrépide & capitaine expérimenté. Sous ſes ordres ils firent de vigoureuſes ſorties contre les Brabançons. Ils les pourſuivirent juſqu'à Waalwyk & même juſqu'à Bois le Duc. Ils ne s'en revinrent qu'après avoir porté la flamme dans l'une & l'autre place, & le dégat dans toute la campagne.

Han. 296. *Div.* 136.

Les Flamands s'emparent d'Utrecht.

Deux factions, qui depuis long-tems déchiraient la ville d'Utrecht, s'étaient renouvellées avec plus de fureur que jamais, depuis la détention de leur Evêque. Jaques de Ligtenberg & Lambert *de Frise* en étaient les chefs. Reneffe eut soin de fomenter ces divisions. Elles s'acrurent au point que les deux partis en vinrent à un combat. Ligtenberg & plusieurs autres ayant ensuite péri dans une émeute, Lambert se rendit maître de la ville, y introduisit Guy de Flandre qui changea la magistrature, & s'efforça, mais envain, de faire nommer Evêque, Guillaume de Gulik, son cousin.

Witte de Haamstede fait chasser les Flamands.

C'en était fait de la plus belle partie des païs dont nous faisons l'histoire; ils allaient être convertis en provinces flamandes; ou plutôt il n'y avait plus de patrie, lorsqu'un accident imprévu rappella à leur devoir, les villes qui avaient cedées, & rédoubla le courage de celles qui avaient résisté au torrent. Witte de Haamstede, fils naturel de Florent V, avait jusqu'alors fait éclater une valeur éclairée & un dévoûment inébranlable pour son Souverain. Il vole aussitôt de Zéelande en Noordhollande; & exhale son indignation contre les lâches, qui, sans résistance, s'étaient donnés à une domi-

nation étrangere. Il arrive à Haarlem, où l'amour du peuple pour le ſang d'un prince qu'ils avaient tant chéri, ſe déploie par des exclamations & des tranſports; tous les cœurs volent au-devant de Witte; tous ceux qui ſont en état de porter les armes, ſe rangent ſous ſes drapeaux.

En deux jours les villes à qui il avait écrit de retourner ſous leur maître légitime, ſe ſoulevent contre les Flamands. La révolution fut rapide. Les garniſons ennemies ſont chaſſées tout-à-coup de Delft, de Leide, de Vlaardingen, de Schiedam, où les femmes firent éclater leur patriotiſme. Les Habitans de Schoonhoven ſe ſaiſirent de Nicolas de Kats gouverneur pour les Flamands. Sécondés par le brave Witte, ils aſſiègent le château défendu par le fils de Kats, qui ſe rendit bientôt, ne pouvant ſe défendre qu'en riſquant de tuer ſon pere; que les aſſiègeans avaient attaché à une machine dirigée contre la place.

Conſtant à changer de politique ſuivant ſes intérêts, on vit le Roy Edouard, conclure avec les Français une alliance, offenſive & défenſive, où le Comte de Hainaut, ſon ancien ennemi, était excepté, quoique celui de Flandre, ſon ami, ne le fut

Rym. I. p. 4. p. 24. 25.

Les Français viennent au fecours les Hollandais avec une flotte.

pas. L'Anglais fit encore plus : il donna aux Français plufieurs vaiffeaux, pour croifer le long des côtes de Flandre, pendant que le Roy de France, foit pour faire diverfion ; car il était en campagne contre les mêmes ennemis, foit pour fecourir fon fidèle allié, le Comte de Hollande, lui envoya une flotte, commandée par Raignier Grimaldi, Amiral celèbre, qui s'était donné au Service de France avec feize galeres, auxquelles le Roy ajouta vingt autres vaiffeaux.

Les Flamands affiègent envain Ziriczée.

Cependant, Guy de Flandre, dont l'audace depuis la victoire de Courtray, n'était intimidée, ni par ces préparatifs formidables, ni par le foulevement des Hollandais, vient avec une flotte confidérable, affièger Ziriczée. Il commençe par boucher le port avec des gerbes de bled. Deux baliftes au nord, une au midi du port lançaient des pierres de trois cens livres contre les murs. Les affiégés munis de la même machine renvoyaient ces pierres, qui caufaient un ravage affreux parmi les ennemis. *Chats*, *Beffrois*, *Cavaliers*, enfin tout ce que l'art avait alors inventé, pour détruire ou prendre les villes, étaient employés contre Ziriczée. Plufieurs des machines devaient être énormes ; puifque les affièges ayant mis le feu à un ef-

pèce de château du haut duquel on lançait des traits dans la ville, la flamme fut si violente qu'on pouvait en discerner la lueur des côtes opposées de Hollande, entre Vlaardingen & Schiedam. Les fossés étant comblés, les Flamands monterent souvent à l'assaut, mais ils furent constamment répoussés. Les Femmes de Ziriczée signalerent leur courage, en fournissant des pierres pour la défense; leur activité en éteignant les torches allumées qui tombaient dans l'enceinte des murs, en arrêtant la flamme qui dévorait les maisons, enfin en détruisant celles qui étaient embrasées. Les assiègés commençaient cependant à sentir les rigueurs de la disette, lorsque les flottes combinées de Hollande & de France donnerent le signal du secours auquel la ville répondit par des feux.

Guy de Flandre, ayant laissé dix-mille hommes autour de Ziriczée, embarque le reste de ses troupes. Il rencontre les armemens des Français & des Hollandais entre Schouwen & Duiveland. Et comme la marée venait de monter sur le soir, on engagea alors l'action. Le feu, les pierres, les traits sont lancés de part & d'autre par les machines & les combattans. L'air en est obscurci. Leur sifflement horri-

Combat naval où les Flamands sont vaincus.

ble se fait entendre d'une lieue. *Hollande*, *Hollande*, *Paris*, *Paris*; tels étaient les cris de guerre redoublés, dont les confédérés faisaient retentir tous les rivages. Dès le premier choc les Flamands, s'étant emparés de trois vaisseaux, avaient fait main basse sur tout l'équipage. Les Hollandais exercerent la même répresaille sur un vaisseau Flamand. Enfin Grimaldi ayant, pour aborder, fait jetter le grapin; la flotte Flamande se dispersa de tous les côtés, une partie fut prise, plusieurs se sauverent par l'embouchure de l'Escaut; à minuit la victoire s'était déclarée entierement pour les confédérés.

Guy de Flandre prisonnier.

Guy de Flandre était encore le lendemain dans la Gouwe avec cinq vaisseaux; il cherchait à s'évader, lorsque Grimaldi l'attaqua avec quatre galeres, le fit prisonnier, après un abordage sanglant, & l'envoya en France. Il est cependant des historiens, mais c'est le petit nombre, qui font honneur à Guillaume de la prise de cet illustre ennemi. Les Rébelles de Zéelande, pris dans le combat, furent punis par une mort infamante. Les Flamands, qui étaient restés devant Ziriczée, se sauverent dans les Dunes de Schouwen, où les galeres françaises les ayant découverts, ils furent obligés de se rendre à Guillaume au nombre de six

mille. Middelbourg, delivrée de la garnifon flamande, reçut le vainqueur aux acclamations de la joie la plus vive. Toute la Zéelande fe foumit, & Guillaume fe vit bientôt paifible poffeffeur des deux comtés de fon pere (*).

La Zéelande fe foumife.

Cette révolution ne préfageait rien de heureux à Reneffe, qui était alors à Utrecht. Il fe fauvait déjà en Flandre, avec plufieurs de fes adhérans, lorfqu'il fut furpris en traverfant le Lek, à *Beufichem*, & tué par le Seigneur de Kuilenburg affifté de plufieurs gens armés. D'autres hiftoriens racontent cependant qu'il fe noya par accident dans la même riviere avec toute fa fuite.

Reneffe tué.

Le Comte Jean II. ne furvécut pas long-tems à la victoire de Ziriczée; il en eut cependant la nouvelle avant fa mort qui arriva le 22 Août 1304. On loue la pieté de ce Prince. La

Mort de Jean II.

(*) Ici Daniel (III. 314.) & Velly (VII. 573.) manquent également d'éxactitude & quant aux caufes, & quant aux détails de ce combat, par l'impoffibilité, fans-doute, où ils étaient de confulter le chroniqueur Hollandais, hiftorien auffi élégant que fidel, fur-tout par rapport à cette guerre, dont il était témoin.

bonté de son caractere dégénerait cependant en mollesse; il n'avait pas assez de fermeté pour maintenir la justice. Et l'on prétend que c'est pour avoir négligé de févir contre les meurtriers de Florent & les Rébelles de Zéelande, qu'il attira sur le païs les troubles que nous venons de raconter. S'il eut eu le génie de connaître les hommes, il n'aurait pas négligé de s'attacher le trop celèbre Renesse dont la vengeance & les talens politiques & militaires furent si funestes à sa patrie.
Ongen. Klerk. 187. L'idée que plusieurs auteurs se font formée de la Hollande, comme d'un païs pauvre, avant la révolution ne prouve pas des connoissances éxactes sur l'histoire ancienne de ce païs. L'inscription gravée sur la tombe de Jean II, à Valenciennes, parle de la Hollande comme d'un païs *plain de richesse*.

Usages. Sous le gouvernement de ce Prince, on remarque, pour la premiere fois, le nom de *Conseil* de Hollande pour désigner les nobles & les communes. Le nom d'*Etats* n'était pas encore en usage. On comptait encore par nuit suivant l'ancienne coutume des Germains & des Francs. C'était alors une faveur des plus insignes de porter les habits de son Souverain. Cette circonstance rend, chez le Histo-

Bal. Dord. 731. Huid. M. St. III. 336.

riens du tems, beaucoup plus criminels & l'attentât des meurtriers de Florent, & la révolte du fils de Borſelen contre Jéan II.



GUILLAUME III.

Guillaume III. proclamé Comte.

GUillaume, fils de Jean II, & de Philippine, fille de Henri, Duc de Luxembourg qui parvint enfuite à l'Empire fous le nom de Henri VIII,

1304. apprit la mort de fon pere à Ziriczée où il fut auffitôt proclamé Comte, ainfi que dans les autres villes de Zéelande. Il fe fit reconnaître fucceffivement à Dordrecht, où fon palais fut illuminé toute la nuit, à Schiedam, à Leiden, à Haarlem, à Alkmaar, où les Weftfrifons vinrent lui prêter hommage. On obferve qu'il ne négligea pas de fe faire inaugurer par les Habitans de la Campagne. Au printems fuivant, il fut reconnu à Geertruidenberg; de-là dans fes Etats de

M. St.

Bal. Dord. 732.

Mariage du Comte.

1305. Hainaut, d'où, s'étant rendu en France, il confomma fon mariage avec Jeanne, fœur de Philippe, qui occupa enfuite le trône Français, fous le nom de Philippe VI, de Valois.

Réglement pour les fubfides.

Guillaume, de retour, s'attacha à étouffer quelques diffenfions furvenues à l'occafion des fubfides. L'influence, que les villes avaient acquife dans le gouvernement, commençait à les éclairer fur les vrais principes d'égalité civile.

vile. Elles osaient trouver étrange que les nobles fussent exempts des impôts, dont elles étaient surchargées. Le poid leur paraissait d'autant plus insupportable qu'on voyait de riches bourgeois usurper le titre & les immunités de la Noblesse. Elles éclaterent en murmures. Enfin, dans une diète où se trouverent le Comte, les Nobles & les députés des villes; il fut arrêté „ que „ nul ne ferait exempt des charges „ publiques, s'il ne prouvait authen- „ tiquement la noblesse de son extrac- „ tion." *Boxh. Theat. 60.*

En 1308, l'Evêque d'Utrecht fut, par un traité conclu entre le Roi de France & les Flamands, échangé contre Guy de Flandre & mis en liberté. Il se porta ensuite avec Gauthier de Châtillon, Connétable de France, pour médiateur entre les Hollandais & les Flamands. La négociation n'aboutit cependant qu'à une suspension d'armes pendant quatre ans. Le Comte de Hollande ayant obtenu du Duc de Brabant le désistement de ses prétentions sur la Sudhollande, & une liberté entiere de commerce; aux horreurs de la guerre succèda de tous les côtés, pendant trois ans, un calme heureux. Guillaume donna alors des tournois qu'il aimait à la fureur & qu'il faisait souvent tenir à Haar- *Suspension d'Armes.* 1306. *Dord. Priv. 132.* *Boxh. Reig. 616.*

Différens avec l'Angleterre sur le commerce.

lem. Il travailla, en même tems, à assoupir les différens que le commerce avait fait naître. Quelques marchands Anglais accusaient les Hollandais de leur avoir causé sur mer une perte de douze cens livres sterlings, & les Hollandais se plaignaient à leur tour qu'on leur avait enlevé des cargaisons considérables de Harangs & de poissons. En 1308, Chrétien de Raaphorst, nommé par le Comte, partit avec les députés des villes de Dordrecht, de Middelbourg & de la *Brille*, pour la cour de Londres. Les demandes respectives firent qu'on ne put s'accorder. Le Roy même, en 1314, permit à ses sujets de s'indemniser en pillant les marchands Hollandais.

Rym. I. 120. 145. 150. 95. 114. *II.* 61. 130.

Les Hollandais & les Zéelandais refusent des troupes au Comte.

Dès que la trêve fut expirée, Robert, alors Comte de Flandre entra dans le Hainaut avec des troupes formidables. On observe que pour repousser cette invasion, le Comte s'étant addressé aux Hollandais & aux Zéelandais, ils lui refuserent des secours, sous prétexte que leurs propres côtes étaient aussi menacées par les vaisseaux Flamands. Les chroniques de Flandre ajoutent, que Guillaume forcé alors de conclure un traité désavantageux, céda au Flamand la suzeraineté des Iles de Zéelande à l'Ouest de l'Escaut, lui prêta hommage à genoux dans sa ten-

1310.

te & s'engagea à payer en espèces, à Guy, frere du Comte, tout ce qu'il tirait de la Zéelande, à renoncer à ses prétentions sur les quatre bailliages & sur le païs de Waas, à rappeller les exilés.

Destruction des Templiers.

Un évenement monstrueux attira alors l'attention de toute la chrétienté. Les Templiers, ordre religieux & militaire, établi en 1118, à Jerusalem pour la défense du S. sépulchre & des pélerins, s'étaient étendus dans tous les royaumes de l'Europe où ils avaient acquis de vastes possessions & d'immenses privilèges. De-là l'orgueil, l'indépendance, les dissolutions & ces plaisirs de la table qui ont donné lieu à ce proverbe: *il boit comme un templier.* Il est à croire que cette conduite, en leur attirant la haine des grands, du clergé & du peuple, fut la seule cause de leur malheur. Des chevaliers qui faisaient vœu de combattre pour Jesus Christ furent accusés de le renier, de cracher sur le crucifix, d'adorer une tête de cuivre, d'entretenir ensemble un commerce abominable, de tuer & de rôtir les bâtards de leurs confreres, enfin de plusieurs autres excès, également énormes, incroyables, propres seulement à montrer la barbarie, & du siècle, & des accusateurs. En France ils furent tous victi-

Velly VII. 456. mes de la vengeance cruelle de Philippe le Bel; & par complaisance pour ce même Roi, le Pape Clement V, dans le concile de Vienne, *sans observer les procédu-*
1312. *res Juridiques, supprima l'ordre entier par la plénitude de sa puissance pontificale.*

Ordre pour les massacrer à Ziriczée. On dit que le Bailli, les Bourguemaîtres, les Echevins & Conseillers de Ziriczée reçurent alors une lettre, avec ordre de détruire à l'instant tous les templiers. En conséquence on fit courir aux armes plusieurs satellites, qui enfoncerent les portes de l'ordre, & firent main basse sur tous ceux qu'ils rencontrerent. Deux templiers, s'étant alors trouvés chez des filles de joïe, furent les seuls qui échapperent à cette sanglante proscription. Les biens qu'ils avaient dans tout le païs furent donnés aux Hospitaliers ou Chevaliers de St. Jean, qu'on appelle aujourd'hui Chevaliers de Malte. Cette anecdote n'est heureusement appuyée que sur une faible tradition. Elle parait d'ailleurs opposée à la constitution civile du païs. On ne dit pas, si cette lettre venait du Comte de Hollande, du Pape, ou de l'Empereur. Il n'est pas d'exemple qu'aucun d'eux se soit jamais arrogé le droit d'envoyer ici des ordres aussi despotiques. On sait encore qu'en Angleter-

Boxh. Ned. Hist.

re, & en Allemagne les templiers furent traités avec douceur.

Il parait que depuis ſon élargiſſement, Guy, Evêque d'Utrecht était guéri de l'envie de tenter des expéditions militaires. On le voit ſe dévouer entierement aux affaires eccléſiaſtiques. En 1310, il aſſiſte au Synode de Cologne, où les immunités du clergé furent confirmées contre les attentats des laïques, & où l'on arrêta que, ſuivant l'uſage romain, l'année eccléſiaſtique ne commencerait plus à Paques, mais à Noël: l'année civile fut cependant toujours datée de Paques; elle fut appellée le *Style de Cour.* On raconte, on repréſente même comme un exemple unique, le modeſte refus que fit ce Prélat d'accepter, dans le concile de Vienne où il aſſiſta, le chapeau de Cardinal que le Pape lui offrait. On ajoute qu'il ſe contenta d'un revenu de cinq cens livres de la part de Philippe-le-Bel, Roy de France; dont il s'était concilié la faveur. Affaires d'Utrecht. *Beka.*

L'Evêque faiſait, depuis quelque tems, bâtir un fort à Stellingwerf, pour reprimer les Friſons. Ceux-ci avaient non-ſeulement inſulté la place, ils avaient encore pillé les égliſes & commis des hoſtilités ſi atroces que le Prélat fulmina contre eux les anathêmes de l'Egliſe. Ces foudres ſe Guerre entre l'Evêque & les Friſons.

perdirent dans les airs. L'absence de l'Evêque & même un faux bruit de sa mort réveillent l'insolence des Frisons. Ils attaquent la forteresse, la détruisent & mettent le siège devant Vollenhove. Ils pénétrent jusqu'à l'avant fort; mais accablés d'une grêle de pierres & de traits, ils sont obligés de déloger. Ils élevent aussitôt une tour à trois étages: du plus haut, ils lançent de grosses pierres, du second, des traits; ils combattent dans le plus bas à coup de haches. La machine était couverte de peaux de bœuf contre le feu, garnie de claies d'osier, pour amortir les coups de belier. La vigueur avec laquelle la place fut défendue par Herman qui en était châtelain ne rebuta pas les assaillans; déjà leur machine n'était plus qu'à cinq pieds des murs; lorsque l'Evêque parut sur le Zuiderzée avec une flotte considérable. A la premiere nouvelle de ce siège, il avait quitté la cour de France, & en passant par la Hollande, le Comte son neveu lui avait fournit les troupes. A la vüe de ce secours, les assiègés sentent redoubler leur courage. Ils lancent sur la tour ennemie, une barrique pleine d'étoupe, de lard, de salpêtre de souffre & d'autres matieres combus-

Paix.

1313. tibles. La flamme se développe avec violence & rapidité. Cinquante Fri-

ſons périſſent dans l'embraſement, cinq cens dans une ſortie que firent auſſitôt les aſſiégés. Cet échec intimida ſi fort les Friſons, qu'ils ne penſerent plus qu'à obtenir la paix. Pour indemniſer l'Evêque, ils lui cèderent, entr'autres poſſeſſions, quarante huit métairies, avec les domeſtiques & les ſerfs *attachés à la glebe*.

En Friſe ſerfs attachés à la glebe.

Frieſl. Chart.

L'Evêque partit enſuite pour la cour de France, & ce qui paraît bien contraire à ce qui arrive de nos jours, c'eſt qu'il s'y rendit pour éviter les frais de la réſidence. Il n'en revint que pour mourir, en 1317, dans ſon diocèſe, où quelques tumultes l'avaient rappellé. Les Seigneuries d'Amſtel & de Woerden que le Prélat avait reçu de Jean II, ſon frere furent, à ſa mort, réunies à la Hollande, ainſi qu'Amſterdam qui formait alors une Seigneurie particuliere & diſtinguée de l'Amſtelland.

Mort de l'Evêque.

Mier. Ch. II, 704.

Le traité déſavantageux que Guillaume avait fait avec les Flamands, ſon alliance avec les Français, l'envelopperent dans une expédition que fit le Roi, Louis X, en Flandre. Français, Hennuyers, Hollandais, Friſons, enfin tous les confédérés avaient déjà pénétré dans le païs ennemi, lorſque l'intemperie de l'air & les pluyes continuelles, les obligerent d'abandonner

Expédition de Guillaume en Flandre.

1315.

plusieurs conquêtes, non sans avoir essuyé quelques pertes.

Famine & peste. Les pluyes qui tombaient sans interruption causerent plus d'un fléau également funeste à tous les Païs-bas & aux états circonvoisins. Les moissons pourrirent sur pied: de-là le prix exorbitant des vivres & une peste cruelle qui fit périr le tiers des peuples entre l'Elbe & l'Escaut. Semblables aux animaux carnaciers, on voyait les pauvres déchirer avec leurs ongles sanglans, dévorer d'une dent affamée la chair crüe & puante des charognes. On les voyait extenués de faim tomber morts au milieu des rües. Enfin la providence eut pitié de l'espèce humaine. En peu de mois la mesure qui valait quinze sols de Hollande baissa à quinze derniers. Heureux effet soit d'une récolte abondante que la saison promettait, soit de l'arrivée des Oosterlings, qui ayant alors liberté de commerce dans tout le païs, y importerent une grande quantité de bled.

Will. Proc.

Dord. Priv. 137.

LA GUELDRE. En Gueldre, le Comte Reinoud I. ne put malgré ses liberalités envers les pauvres, regagner le cœur des peuples que sa faiblesse d'esprit avait aliéné. On pense que son cerveau était dérangé depuis le fatal combat de Woeringen, où il avait reçu une bles-

sure. On vit alors qu'un Souverain méprisé n'a plus de pouvoir. Nimègue fut la premiere ville qui secoua le joug. Les Echevins, les Consuls, les communes écrivirent au Comte en ces termes: „ Que votre grandeur sache que nous la délions absolument du serment & de la fidélité qu'elle devait à l'Empire de Nimègue. Nous nous regardons désormais comme hors de sa domination & protection. Nous la remercions de son gouvernement & de sa fidélité." Zutphen, Roermonde, Emmerik, Doesburg, entrerent dans la conspiration. Elles étaient excitées & soutenues par Reinoud, fils du Comte. La ville d'Arnhem resta non-seulement fidelle à son Souverain, elle le défendit même long-tems contre les rébelles. Le Comte tomba enfin entre leurs mains; le jeune Renoud s'arrogea toute l'autorité sous le titre de: fils du Comte de Gueldre. Il fit enfermer son pere dans le château de Montfort d'où la médiation & le crédit du Comte de Hollande parvinrent à le retirer, mais où l'ambition du jeune Prince le fit ramener bientôt; c'est-là qu'il finit des jours pleins d'amertume en 1326.

Le Comte Reinoud I. déposé.

Pont. 188.

Les Hollandais au contraire ne respiraient que la paix. Ils entamerent souvent les négociations avec la Flan-

Paix avec la Flandre.

dre. Enfin dans un traité ménagé par Charles IV, Roy de France, & signé à Paris le 13 May 1323, „ Louis Com-
„ te de Flandre se désiste absolument
1323. „ de toute suzeraineté sur la Zéelan-
„ de." Le traité fut confirmé par les
Meyer. villes de Gand, Bruges, Ypres, Valenciennes, Bergues, Maubeuge, Dordrecht, Ziericzée, Middelbourg, Delft,
Oudegh. Leide & Haarlem. On ne voit pas
346. qu'aucun Noble ait apposé à ce traité son sceau ou sa signature. Ainsi finirent les sanglantes contestations que l'ambition de posséder les Iles de Zéelande avaient causées. Elles avaient duré près de quatre cens ans. La paix fut dès-lors inaltérable entre les Flamands & les Hollandais; car on ne
Mat. An. doit pas regarder comme une rupture
s. 684, l'expédition où Guillaume & sa no-
687. blesse firent éclater leur bravoure à la bataille de Cassel, à la suite du Roi de France qui combattait les Flamands révoltés contre leur Comte.

Dépenses de Guillaume.

La paix n'étouffait pas les murmures. Les Hollandais paraissaient sentir que le peuple devient d'autant plus misérable & méprisé que le Souverain augmente son faste & son crédit personnel. Loin de se laisser éblouir par des alliances illustres, avec l'étranger & la pompe éclatante des fêtes & des tournois, bien différens en cela de ces na-

tions que le defpotifme a plongées dans la ftupidité & l'abjection d'efprit, ils ne voyaient pas, fans chagrin, l'argent, deftiné aux befoins publics, prodigué à de vains divertiffemens. Le clergé ôfait même déclamer contre les jeux militaires. En 1322, le Comte affifta au couronnement du Roi de France, avec une fuite de Seigneurs, plus jaloux de briller que de ménager leurs revenus. Une Zéelandaife fixa alors les yeux de toute la cour. Elle était d'une taille fi haute, que les plus grands hommes ne paraiffaient auprès d'elles que des enfans: elle était fi forte qu'elle portait de chaque main un tonneau de bierre de Hambourg. *Polit. Reg. v. d. Briel. 230.* Elle promenait à fon aife une poutre que huit hommes ne pouvaient lever. Cependant Guillaume ayant exigé de nouvelles taxes à l'occafion du mariage de fes filles, plufieurs habitans faifirent cette occafion de lui faire des offres qui furpaffaient fon attente, afin qu'on leur accordât de nouveaux privilèges. Les Kennemers préfenterent au Comte, le triple de ce qu'il leur demandait, à condition qu'il leur confirmerait quelques franchifes. *Mat. An. ib. 627. 629.* Ils furent cruellement trompés. Bien loin de leur accorder de nouveaux privilèges le Comte leur fupprima les anciens.

Dordrecht privée du droit d'Etape.

Le despotisme de Guillaume n'est pas moins frappant à l'égard de Dordrecht. Les privilèges dont cette ville jouissait exciterent la jalousie de toutes les autres. Son droit d'étape, par lequel elle attirait chez elle toutes les richesses, révolta sur-tout les Nord-Hollandais. Ils frémissaient d'indignation de ne pouvoir commercer sans être obligés de vendre ou d'acheter toutes les marchandises dans une seule ville. Le premier effet de leur fureur, fut de piller des marchands de Dordrecht. Ceux-ci trouverent bientôt l'occasion d'éxercer la même ré- (*Ib.* 640.) présaille sur leurs aggresseurs. Cette tempête présageait déjà les horreurs d'une guerre civile. Le Comte envoya aussitôt son frere Jean de Beaumont, Seigneur de Gouda & de Schoonhoven contre Dordrecht. Ce ne fut qu'a- (1325.) vec bien de la peine, que cette ville vint à bout de fléchir un maître irrité. Privée de son droit d'étape, à peine pût elle conserver ses anciens privilèges.

Guillaume marie sa fille à l'héritier d'Angleterre.

On voit que Guillaume avait suffisamment établi sa réputation chez les puissances voisines. Isabelle, brouillée avec Edouard II, Roi d'Angleterre, son mari, passa alors en France auprès du Roi, son frere. Sous prétexte de faire la paix entre les deux

couronnes, elle follicitait des fecours pour détroner fon époux, qu'elle haïffait, parce qu'il était gouverné par des mignons, & qu'elle facrifia enfuite à fes égaremens & à fon ambition. Le Roy de France n'ofant foutenir ouvertement fa fœur, elle fe retira dans le Hainaut. C'eft-là que Jean, frere du Comte qui fe piquait d'avoir toute la valeur & toute la grandeur d'ame des anciens chevaliers errans, s'attendrit au récit de fes malheurs. La *Frois. 6. 7.*
pitié le fit *larmoyer :* la générofité *Velly VII.*
lui infpira les moyens d'y rémédier. 171.
Envain le Comte fon frere lui répréfenta combien les hauts Barons d'Angleterre étaient divifés, la nation *envieufe fur toutes manieres de gens étrangiers ;* il répondit conftamment que *tous chevaliers devaient aider à leur loyal pouvoir à toutes dames & pucelles déchaffées & defconfeillées.* Plufieurs Chevaliers Teutoniques volerent au fecours d'Ifabelle. C'eft à Dordrecht qu'Edouard, héritier préfomptif de la couronne d'Angleterre, fut fiancé avec Philippine, fille 1326.
du Comte de Hollande. La Reine s'embarqua enfuite à la Brille. Arrivée en Angleterre, elle mit prefque toute la nation dans fes intérêts. Edouard II. fut détrôné, fon fils proclamé Roy. Les auxiliaires de Hollande

Thoiras III. 142. & de Hainaut, eurent la plus grande part à cette révolution. Leur discipline & leur habileté firent naître dans les troupes anglaises une noire jalousie ; elle éclata par des hostilités, on se battit ; il y eut beaucoup de sang répandu. Après avoir suivi le Roi dans son expédition d'Ecosse, Jean fut congédié avec ses troupes, comblé de gloire.

Guillaume impliqué dans les affaires de l'Empire. Elle était achetée bien cher ; c'était par des exactions toujours nouvelles sur le peuple. La funeste passion qu'avait Guillaume de se lier avec les puissances étrangeres se développa toute entiere dans les affaires d'Allemagne : théatre éternel de troubles & de révolutions. Un interrègne de près de quatorze mois avait suivi la mort de l'Empereur Henri VII. Enfin les élections s'étaient divisées entre Frédéric, Duc d'Autriche & Louis, Duc de Baviere. Celui-ci manda aussitôt au Comte Guillaume, „ qu'il renon- *Vadetl. Hist. III. 214.* „ çait à tous les droits des Empereurs „ sur la Hollande, la Zéelande & la „ Frise, à la charge seulement de „ l'hommage dû à lui & à l'Empire." Guillaume se déclara pour Louis, qui vainquit ensuite son compétiteur. Il fit plus encore : il lui donna Marguerite, sa fille en mariage. L'Empereur de son côté ne cessait de solliciter le

ſecours de Guillaume, qu'il lui devait, diſait-il, en qualité de beau-pere & de membre du St. Empire. Auſſi l'Empereur en avait-il beſoin pour réſiſter à la fureur du Pape Jean II, qui des bords du Rhône l'avait déclaré hérétique & déchu de toute autorité. Après avoir rendu la pareille au Pape, l'Empereur s'acheminait vers l'Italie, où il était appellé par les Princes & les Romains. Il mande alors à Guillaume de marcher à ſon ſecours; il lui rappelle qu'il n'a entrepris cette expédition que par ſon conſeil. Il l'exhorte encore à ne pas ſouffrir que le Pape *ſoi-diſant*, leve une taxe ſur le clergé de ſes états. Guillaume ſe propoſait de marcher en perſonne, il s'était déjà aſſocié les Comtes de Gueldre & de Gulik, il avait fait aſſembler les députés des villes à Katwijk pour remettre pendant ſon abſence le gouvernement de ſes états à ſon fils Guillaume; lorſque pluſieurs incidens & la répugnance des nobles firent avorter cette entrepriſe. Guillaume voyagea enſuite pluſieurs fois en Allemagne; il avait même conçu le deſſein d'aller trouver le Pape à Avignon pour l'engager à la paix. Mais le S. Pere ayant fait rompre tous les ponts ſur le Rhône & ayant envoyé menacer le médiateur de l'excommu-

1327.

Mat. An. ib. 659. &c.

1330.

nication, le Comte revint dans ses états.

Guillaume se rend maître dans l'Evêché.

Ces expéditions étrangeres ne faisaient pas négliger à Guillaume ses intérêts dans le païs. Fréderic II, son parent qu'il avait fait nommer Evêque d'Utrecht, étant mort, en 1322, Guillaume tenta de faire tomber l'élection sur Jacques, Evêque de Suden & commandeur de l'ordre de St. Jean. Le peuple d'Utrecht éclata aussitôt en murmures & même en ménaces. Jacques de Oudshoorn réunit presque tous les suffrages, & sur-tout celui du Prévot de la cathédrale nommé Florent, dont par vengeance Guillaume brûla le château de Doorne, & ravagea les terres adjacentes. Au nouvel élu que la mort enleva la même année, les électeurs se presserent de substituer Jean de Bronkhorst. Le Duc de Brabant, les Comtes de Hollande & de Gueldre engagerent le Pape à nommer Jean de Dieft qui se fit installer à main armée. A cette époque le Comte de Hollande disposa toutes choses dans l'Evêché.

Bek. Hed.

En 1324, il fit promettre à l'Evêque & à la cathédrale de réparer la digue du Lek. Les quatre autres chapitres d'Utrecht ayant réfusé de signer l'acte, le Comte les y força en enlevant les bestiaux & ravageant les

terres, qu'ils avaient à Mydrecht. Il ſe fit céder le château de Vreeland; enfin l'Evêque ne pouvant acquitter les dettes dont-il était obéré, Guillaume ſaiſit ſes revenus, & lui aſſigna deux mille livres de penſion. Il envoya un détachement contre Henri, châtelain de Hageſtein, petit tartare qui paſſait ſouvent le Lek pour détrouſſer les paſſans ſur les chemins. Tout le territoire d'Utrecht était infeſté par ſes incurſions & ſes pillages. On diſſipa ce Brigand, on raza ſon château ou pour mieux dire ſon repaire. On vit enſuite Guillaume ſe liguer avec Reinoud II, Comte de Gueldre, prendre l'Yſſel pour limite & partager enſemble tout l'Evêché.

Mier. II. 554. p. 71. 36. 91. 92.

1333.

La puiſſance du Comte devint aſſez formidable pour en impoſer aux Friſons. C'était ſans doute afin d'en arrêter les effets, que les Grietmans, les Juges, les Eccléſiaſtiques & les députés des communes de Friſe, s'étaient, en 1323, aſſemblés pour renouveller les loix faites anciennement près d'Aurik ſous trois chênes appellés *Upſtal-boom.* „ Ils jurerent alors de „ ſacrifier unanimement leur ſang pour „ la défenſe de leur liberté contre „ quiconque entreprendrait de les „ plier au joug de l'eſclavage, fut-il „ Evêque ou Comte." Ils ne purent

Les Friſons ſoumis au Comte.

Sicc. leg. Friſ. Bening. Hiſt. v. Ooſtfr. 142.

cependant se dérober à l'ambition active, à l'ascendant politique de Guillaume. Il nomma, en 1225, deux Escoutets ou Juges à Staveren & dans les lieux d'alentour. La populace excitée par l'Abbé de St. Odulphe, ayant chassé ces officiers, jetté à bas leurs maisons bâties de pierre; ce qui était alors très-rare, le Comte devint furieux. Il équippe une flotte, il croise le Zuiderzée, détruit ou enleve tous les bâtimens Frisons, fait des descentes sur la côte, porte la flamme & la désolation dans le village de Marden & les lieux voisins. Les cœurs des Frisons s'ouvrent alors à la crainte. L'Abbé de St. Odulphe vint lui-même avec plusieurs députés à Haarlem. Ils firent hommage au Comte, ils lui donnerent le pouvoir de nommer dorénavant les Baillis, Echevins & autres Juges en Frise. L'ancien cérémonial qu'on dit avoir été alors présenté à Guillaume sur ce qu'il devait observer en se faisant inaugurer en Frise, porte, que „ le Comte doit „ montrer ses patentes scellées par le „ Roy d'Allemagne. De Staveren il „ se rendra à *Hofland* dans le Kam„ penesse, de-là à Aldanen, à Vroon„ akker, à *Groenendaal* où est l'assem„ blée générale. Là, quatre des plus „ nobles l'éleveront (sur un bouclier);

Mat. An. 676.

Friesl. Ch. 136.

„ il fera dès-lors reconnu pour *Sei-*
„ *gneur*. Il fe placera fur le tribunal,
„ il jugera toutes les difputes, délits,
„ trahifons, & prononcera fentence d'a-
„ près le jugement de fes hommes."

Guillaume n'oubliait rien pour cimenter fa puiffance en Frife. On le voit établir par-tout des Grietmans, des Baillis, des Préteurs. Il fe faifait reconnaître non-feulement dans les villes & les Cantons, mais encore par de fimples particuliers. Trop politique pour ignorer qu'il eft néceffaire d'adoucir & de déguifer le premier joug à des peuples éternellement jaloux de leur liberté, il s'attacha à les traiter avec confidération; il les appelle fouvent fes amis. Après une inondation violente dont-ils furent principalement les victimes, le Comte en impofant une taxe de deux fous fur chaque arpent de terre dans le Kennemerland, province qui avait le moins fouffert, déclare que c'eft afin de foulager les Frifons.

Ib. ufq. ad p. 192.

Inondation.

1334.

Les accès rédoublés d'une goute cruelle, les approches même de la mort ne purent arrêter la funefte envie qu'avait Guillaume de prendre part aux affaires étrangeres. Son gendre, Edouard III, Roi d'Angleterre, entrainé par une ambition qui n'avait, ni la juftice pour baze, ni l'utilité pour objet,

Traité avec l'Angleterre.

Hume II. 334. 319. resolut alors, de détrôner Philippe de Valois, Roi de France, beau-frere de Guillaume. Edouard était par sa mere petit-fils du Roi défunt, Philippe n'en était que neveu; mais une pratique constante, la loi fondamentale de l'état qui exclut du trône, & les femmes & leur postérité, une possession tranquille depuis neuf ans, l'aveu implicite du compétiteur (*), enfin le plus beau, le plus concluant de tous les titres: le consentement unanime de la nation, avaient légitimé & affermi les droits de Philippe qui descendait de la ligne masculine. Edouard, résolu à faire valoir ses prétentions, n'épargna *Mat. An. II. 691.* rien pour se procurer des alliés, surtout dans les Païs-bas. Il s'ouvrit d'abord au Comte de Hollande, son beau-pere: il le gagna d'autant plus aisément, que Guillaume était piqué contre le Roy Philippe, qui avait donné une de ses filles au fils du Duc de Brabant: alliance que le Comte avait déjà menagée pour Elisabeth, la quatrié- *Rym. II. 168.* me de ses filles. „ Sous prétexte de „ défendre les frontieres de l'Empi- „ re, dont-il était membre; Guillau- „ me & son fils qu'il avait investi du

(*) Il avait, en 1729, rendu hommage de la Guyenne à Philippe comme à son Suzerain.

„ Comté de Zéelande s'engagerent „ par un acte à fournir chacun mil- „ le homme d'armes & plus au „ du Roy d'Angleterre." Guillaume survécut à peine deux semaines à la conclusion du traité. Il mourût à Valenciennes le 7 Juin, 1337.

Mort de Guillaume III.

1337.

Jamais la Hollande n'avait été gouverné par un Prince si savant dans l'art d'augmenter son autorité. Il assura pour toujours la Hollande & la Zéelande contre les attaques des Flamands & des Brabançons; l'Empereur, les Rois de France & d'Angleterre, étaient ses alliés. Il soumit les Frisons, il tint les Trajectins sous sa dépendance. Il parait cependant, que, quoiqu'on l'ait surnommé le *Bon*, il fut plus redouté que chéri. Un auteur contemporain désire „ que le „ Comte n'abandonne pas la Hollan- „ de fertile pour le Hainaut qui ne „ donne que des fleurs; qu'il suive „ l'exemple de Jacob qui était plus „ souvent avec la féconde Lia qu'avec „ la belle Rachel." Le même historien parle encore plus hardiment des rigueurs exercées par le Comte dans l'Évêché. Il répréfente le Prélat comme prêt à empêcher que ses brebis ne soient tondues par l'étranger & abandonnées à la gueule du loup. Pour

Caractere de Guillaume.

Mat. An. ib. 611. 602. 632.

tant d'actes tiranniques, le Comte, dit-il, doit-être non-seulement puni par le juge ecclésiastique; il sera même ainsi que ses adhérans, plongé dans le plus profond des enfers, s'ils ne reviennent tous à résipiscence. En parlant de l'expulsion des officiers du Comte à Staveren; Guillaume dit-il, devrait bien ne point se mêler des affaires d'autrui, laisser le clergé en repos, s'il ne veut pas être condamné dans ce monde & dans l'éternité. Il ne parait pas d'ailleurs que le Comte ait recherché la faveur des hommes consacrés à Dieu. En 1320, il rendit une déclaration par laquelle il défendait qu'on vendit aux Ecclésiastiques & aux Moines des immeubles qui, en passant à de tels propriétaires exempts de taxes, diminuaient ses revenus. Cette ordonnance était en effet bien nécessaire dans un tems, où les Ecclésiastiques avaient absorbé des territoires entiers: on prétend même qu'ils possédaient en Frise jusqu'aux deux tiers des terres. Ainsi il n'y a pas d'apparence que le titre de *Bon* ait été conféré à Guillaume par les Ecclésiastiques; peut-être lui fut-il donné, parcequ'il avait entrepris une croisade, qui, par bonheur, n'eut pas lieu. Marinus Sanuto, Vénitien lui dédia même un livre sur les moyens

Petit Chr. 263. 264.

de gagner & de conſerver la terre Ste.

La liberté civile du peuple, les prérogatives de la nobleſſe & du clergé, la puiſſance des Comtes avaient quelque tems auparavant rencontré leur équilibre; mais comme ce contrepoids n'avait ni baſe fixe, ni principes certains de réaction, l'aſcendan ſupérieur de Guillaume avait fait pancher la balance vers le pur deſpotiſme. C'eſt auſſi parce qu'on ne connaiſſait ni les vraies limites, ni les règles ſures de la puiſſance ſouveraine, que tous ces différens pouvoirs ſe combattaient, & que chacun d'eux l'emportait tour-à-tour ſuivant les circonſtances plus ou moins favorables. Ainſi les fréquentes abſences du Souverain paraiſſaient laiſſer quelque-fois les ſujets à leur propre indépendance; on les voit refuſer des ſecours, laiſſer échapper des fougues de liberté. Ainſi on voit les Gueldrois s'aggrandir de la faibleſſe de leur Comte, lui parler en Souverains, le combattre, le dépoſer. On rencontre d'une maniere ſi frappante tous les caracteres de la pure démocratie, ou du deſpotiſme oriental, que ſuivant les principes de ces deux ſortes de gouvernement les nobles paraiſſent à peine ſur la ſcène. C'eſt peut-être afin qu'ils ne fuſſent pas tout-à-fait oubliés,

Adminiſtration politique.

Voy. Petit chr. 267. Bal. Dord.

que la liste de leurs noms fut alors dressée.

Anecdote du Bailli.

Enfin conformément aux principes de la puissance absolue asiatique, on voit la tête du dernier sujet en sureté & celle des Bachas toujours exposée.

Esp. des Loix. 8. 9.

Quoique les circonstances de la punition du Bailli paraissent un peu romanesques, le fond cependant est analogue aux usages du tems, à cette impartialité inéxorable qui ne distingue point les grands des petits dont on loue Guillaume; l'anecdote même ne manque, ni d'autorités, ni d'autenticité. Dans le Kennemerland ou selon d'autres, dans la Sudhollande vivait un Païsan qui avait une vache d'un rapport étonnant. On sait qu'il s'en trouve en Hollande qui donnent vingt pôts de lait par jour & plus. Celle-ci en fournissait suffisamment pour nourrir une famille nombreuse dont le bon homme était chargé. On en parlait dans tout le canton avec tant d'enthousiasme que le Bailli la *convoita*. C'était un de ces visirs inhumains qui croyent, parce qu'ils sont assez loin de l'œil du maître, pouvoir tout sur les autres citoyens, si toutefois un pauvre est tel à leurs yeux. Il trouva bientôt le moyen d'enlever la vache. Le pere de famille désespéré porta sa plainte à Valenciennes où le Comte était malade. Le ravis-

Goudsch. 98. Bal. Dord. 735. 159. Mat. An. III. 238.

Hed. Petit chr. 267.

raviſſeur eſt auſſitôt mandé à la cour avec l'Eſcoutet de Dordrecht, ſon couſin. Il fut d'abord condamné à réparer le dommage par une forte indemniſation envers le plaignant. „ Le pauvre eſt ſatisfait, dit alors le Comte, mais la juſtice ne l'eſt pas; l'oppreſſeur qui a devoré la ſubſtance d'un citoyen, qui n'a pas reſpecté la propriété de l'indigent, doit payer ſon délit de ſa vie.“ Le Comte dégaine lui-même l'épée terrible, il la remet au bourreau qui trancha la tête à la victime dans la chambre où le Comte était couché. Les deux quartiers du cadavre furent enſuite portés à Dordrecht; & tous les Eſcoutets & Baillis reçurent ordre d'aſſiſter à l'enterrement. On ſait que les anciens chefs Germains avaient la puiſſance civile militaire & exécutrice, qu'ils en faiſaient même toutes les fonctions. On en voit au commencement du douzième ſiècle un exemple frappant dans les Païs-bas. Baudouin VII, Comte de Flandre, fit alors arrêter douze Nobles qui avaient commis des rapines & des violences ſur des marchands. On les conduiſit tous dans un appartement ſpacieux; on les fit monter ſur une ſeule table fort haute, avec la corde au cou qui fut attachée à la voute. Lorſque tout fut prêt, le Comte s'avança lui-même de la table, & la ren-

Staats-R. Idſinga 174.

verſant d'un coup de pied, il fut ainſi l'exécuteur des brigands qui, ayant perdu leur point d'appuy, reſterent ſuſpendus perpendiculairement entre ciel & terre. On pourrait rapporter encore pluſieurs faits qui prouvent que non-ſeulement les trois pouvoirs réſidaient eſſentiellement dans les Comtes des Païs-bas, mais qu'ils les éxerçaient ſouvent.



GUILLAUME IV.

CE Prince portait déjà le titre de Comte de Zéelande, lorsqu'à l'âge d'environ dix-neuf ans, il succèda à son pere dont-il avait promis de suivre les engagemens avec l'Anglais. Il tint parole; mais à condition qu'Edouard se ferait donner par l'Empereur le titre de Vicaire de l'Empire: ce qu'il obtint facilement, en faisant agir son épouse, sœur de l'impératrice, & surtout en avançant quelques arrérages sur la promesse d'une pension considérable. La plupart des autres Princes des Païs-bas éblouis par ce titre, par les négociations du Comte de Hollande, par l'or & les espérances qu'Edouard prodiguait par-tout, entrerent dans la même ligue. Mais un des plus illustres fut le Comte de Gueldre, Reinoud II, surnommé *le Noir*, qui avait épousé Eléonore, sœur d'Edouard.

Guillaume IV. se ligue avec l'Anglais.

1337.

Rym 168. 179.

Outre les nœuds du sang, ce Prince pouvait encore être lié au Roi d'Angleterre par des rapports frappans. Tous deux avaient combattu & détrôné leur pere, sans que cette conduite révoltante eut ralenti l'amour de leurs su-

REINOUD II. Comte de GUELDRE.

Pontanus. jets. Tous deux entretinrent la paix dans leurs états, augmentèrent leur crédit perſonnel en faiſant trembler leurs voiſins & leurs ennemis. Dès l'an 1327, Reinoud avait volé en Italie à la ſuite de l'Empereur, qui faiſait alors la guerre aux Guelfes & au Pape, à la tête de Gibelins & d'une foule de moines excommuniés pour avoir ſoutenu que leur capuchon devait être pointu, & que leur boire & leur manger ne leur appartenaient pas en propre. Rappellé bientôt dans le païs, Reinoud remporta une victoire des plus meurtrieres ſur les Liègeois revoltés contre ſon couſin, Adolphe, leur Evêque, auquel il les força de ſe ſoumettre. En 1332, à l'occaſion d'une guerre avec le Brabant, il ſe rendit maître de la ville de Thiel, qu'il annexa pour toujours à la Gueldre. Le fort de Vollenhoven, qu'il s'était fait donner en partageant l'Evêché avec le Comte de Hollande occaſionna enſuite une querelle ſanglante avec les Friſons. Ils accuſaient la garniſon Gueldroiſe d'avoir fait des courſes & le pillage ſur leurs terres. De-là des hoſtilités atroces de part & d'autre. On voit par les plaintes que les Friſons porterent au Comte de Hollande qu'ils n'avaient pas été les plus forts. „ Quand tous „ nos membres, diſent-ils, ſeraient

Ann. de l'Emp. en 1327.

Pont. 223. Friesl. Ch. 192.

„ changés en langues, nous ne pourrions „ exprimer les ravages, les incendies, „ les meurtres de l'infolent Comte „ Reinoud." Cependant la Gueldre devenait tous les jours plus puiffante au-dedans, plus refpectée au dehors. Bornée auparavant à ne fe faire connaître que par des alliances & des déprédations autour de fes frontieres, on voyait alors fon alliance recherchée par les plus grandes Souverains, & fon influence contribuer aux révolutions les plus éclatantes:. Heureux effet de l'encouragement donné au commerce, fans-doute, la fource de ces richeffes étonnantes, que le Comte diftribuait avec profufion, pour acheter des titres d'honneur & la poffeffion des plus vaftes territoires.

La Gueldre érigée en Duché.

Ce ne peut-être en effet que l'appât d'une recompenfe en efpèces qui détermina l'Empereur à ériger le Comté de Gueldre en Duché. La cérémonie fe fit à Francfort le 19 Mars 1339. 1339.
Les lettres patentes portent ; qu'en conféquence de fa naiffance royale, de fon inébranlable fidelité & des fervices rendus & à rendre à l'Empire, Reinoud eft créé Duc & Prince du St. Empire; avec le privilège de fe choifir quatre officiers : un *Maître d'Hôtel*, un *Maréchal*, un *Chambellan* & un *Echanfon*; mais c'eft à con-

dition que le Duc & ses successeurs resteront soumis & fidels à l'Empire. On leur permet encore de battre monnoye à la même valeur que celle des Comtes de Hollande, qui jouissaient depuis long-tems de cette prérogative*. Enfin on donne au nouveau Duc le droit de revêtir, lorsque le cérémonial l'éxigera, l'Empereur de son manteau impérial & de lui mettre la couronne sur la tête: on ne voit cependant pas que ni Reinoud, ni ses successeurs aient fait usage de cette marque d'honneur, ni de la cession qui lui fut faite trois jours après des droits & des revenus impériaux sur l'Oostfrise; quoiqu'elle eut été payée avec la somme exorbitante de 40 mille marcs d'argent.

*Voy. p. 321.

Friesl. Ch. 197.

Le Comte de Hollande passe du côté des Français.

Le Duc Reinoud se joignit bientôt, ainsi que le Comte de Hollande au Roi Edouard, qui commença la guerre par le siège de Cambray qu'il fut obligé de lever. Les Confédérés entrerent ensuite en Picardie; mais le Comte de Hollande refusa de les suivre, alléguant qu'il ne s'était engagé à servir que sur les frontieres de l'Empire. Edouard dissimula d'abord son ressentiment; mais il en donna bientôt des marques, en faisant passer les troupes par le Hainaut où elles commirent beaucoup de dégat. Le Comte devint furieux. Il vole aussitôt accompagné de cinq

Froissart. Nangis.

cens lances à Vironfoffe au camp des français où il fut reçu à bras ouverts. Après divers mouvemens, les deux armées fe trouverent vis-à-vis l'une de l'autre; elles fe feparerent cependant fans combat.

Il rentre dans la ligue.

1340.

L'année fuivante les Habitans de Hafpre, petite ville de Hainaut ôferent, fans ordre, commencer les hoftilités, en faifant une courfe dans le Cambrefis. Les Français, ne refpirant que la vengeance, envoyerent un détachement qui réduifit leur ville en cendres. Le Comte irrité convoque auffitôt à Bergues le confeil de Hainaut, de Hollande & de Zéelande. La guerre fut réfolue contre les Français; l'Abbé de St. Crépin en porta même la déclaration au Roi de France qui répondit „ que le Comte de Hainaut fon „ neveu était un fou."

Le fou fe vengea en ravageant les frontieres françaifes: aveuglé cependant par fon reffentiment, il vole en Allemagne & en Angleterre, pour hâter l'ouverture de la campagne, abandonnant le Hainaut à la furie des Français, qui y éxercerent d'horribles réprefailles. Après avoir gagné la bataille navale de l'Eclufe, Edouard réunit toutes les forces de fes alliés à Vitvoorden où le Comte Guillaume fe trouva. Mais ce fut envain que l'armée confédérée

assiègea St. Omer & Tournay; par-tout les Français la tinrent en échec; enfin Jeanne de Valois, Comtesse Douairiere de Hollande, sœur de Philippe, belle mere d'Edouard, mere de Guillaume, se porta pour médiatrice. Elle voyait d'un côté son fils & son gen-
1341. dre, de l'autre son frere prêts à s'entrégorger. Elle réussit à faire signer aux deux Monarques une trève de neuf mois. Cependant soit douleur d'avoir vu tant d'animosités entre des Souverains unis l'un à l'autre & à elle même par des liens si proches; soit dégout des vanités de ce monde elle alla ensevelir sa grandeur dans l'Abbaïe de Fontenelle près de Valenciennes.

Froiss. 72. Nangis an. 1341.

Avanture singuliere du Duc Reinoud.

Telle fut la conclusion inutile de deux campagnes, où, les Hollandais, les Zéelandais & les Gueldrois, avaient été plutôt entrainés par l'humeur guerriere de leurs Comtes, que par leur propre penchant & l'intérêt de l'Etat. Le Comte de Gueldre ne s'attacha plus qu'à fortifier ses frontieres & à se faire adorer de son peuple par des priviléges, & des actes de bienfaisance & de piété. On raconte sur ce Prince une anecdote un peu romanesque. On dit que des conseillers pervers lui firent remarquer certains signes sur le visage de la Duchesse & qu'en conséquence on la sépara du lit nuptial comme

atteinte de lèpre; maladie; alors commune, seul fruit des pieuses extravagances de nos ancêtres dans la Palestine. Cette indisposition affectait surtout la peau. Elle en parsemait la surface de larges couches blanches, & de pustules de différentes couleurs. Un jour que le Duc était au milieu de son conseil, environné des premiers Seigneurs de sa cour, la Duchesse infortunée se présenta tout-à-coup au milieu de l'assemblée. Elle n'avait sur son corps qu'une chemise de la soie la plus fine & par dessus un large manteau. Elle fait tomber ses vêtemens jusqu'à la ceinture & découvre une peau blanche, propre, polie & nette. Tous les assistans avaient l'œil fixé sur cette scène touchante; ils éclataient en sanglots: Le Duc se repentit lui-même de sa précipitation, il renoua avec son épouse. Il mourut peu de tems après d'une chûte à Arnhem en 1343. *Pontanus.*

Guillaume marche contre les Lithuaniens infidèles.

Animé, sans doute par son humeur martiale, echauffé aussi par le fanatisme du tems, non moins que par l'envie de protèger le commerce de ses sujets dans la Baltique, dont les bords étaient alors habités & les parages infestés par des Brigands Guillaume marcha contre les Lithuaniens infidèles. Loin de pouvoir éxécuter ses projets utiles

Alb. Arg. 131. ou pieux, ſes offres furent même refuſées par les Chevaliers Teutoniques: Il revint dans le païs où il fut plus heureux en combattant les Trajectins.

Troubles d'Utrecht. A la mort de Jean de Dieſt, en 1341, le Pape s'était preſſé de nommer à l'Evêché d'Utrecht, Nicolas de Caputio, noble Romain, qui élevé aux Cardinalat ſe démit de ſa prélature la même année, après avoir fondé à Perouſe en Italie un collège de Théologie & de Droit & deux bourſes pour deux éleves Trajectins. *Beka.* Jean d'Arkel, protégé par le Comte de Hollande s'étant alors trouvé à la cour d'Avignon, engagea aiſément le pontife à lui expédier ſes bulles. Le zèle de ce nouveau Prélat à retablir les affaires de l'Evêché, eſt au-deſſus de tout éloge. En deux ans il vint à bout de recouvrer pluſieurs châteaux, & tout le païs

1343. d'Overyſſel engagé pour dette au Comte de Gueldre. Voulant enfin ménager ſes revenus, l'Evêque réforma ſa cour & alla vivre en ſimple particulier à Grenoble, après avoir laiſſé le gouvernement temporel de l'Evêché à Robert d'Arkel, ſon frere.

Siège d'Utrecht. Soit pour faire ſervir cette circonſtance à des deſſeins ambitieux, ſoit pour faire valoir le privilège de Tuteur pendant la vacance du ſiège que

l'Empereur lui avait confirmé, Guillaume vint investir Utrecht. Il avait déjà donné de rudes assauts à la ville, & loin d'être découragé par la blessure d'une flèche qui l'atteignit au talon, il pressait le siège avec acharnement, lorsque le Prélat, volant de sa retraite, obtint une trève par la médiation de Jean de Beaumont, oncle du Comte. Guillaume exigea que quatre cens Bourgeois vinssent tête & pieds nuds lui demander pardon à genoux dans sa tente. 1345. *Mat. An. V. 369.*

Aussi avide d'expéditions étrangeres que négligent à gouverner ses propres états, Guillaume ne pensa qu'à voler chez les Frisons si animés contre ses éxactions insolentes, qu'ils avaient chassé & maltraité les collecteurs. Il entre dans le Zuiderzée avec une flotte nombreuse qui fut ecartée & dispersée par les vents d'automne. Jean de Beaumont eut à peine abordé le premier aux environs de Staveren, que sans songer qu'il n'avait que quelques soldats harassés d'une navigation pénible & orageuse, il fond avec impétuosité sur une troupe de Frisons. Ceux-ci frais, dispos & bien campés, firent une défense si vigoureuse qu'une grande partie des Hollandais resta étendue sur la poussiere. Le Comte débarque en même tems. Em- Guillaume marche contre les Frisons. *Froiss.*

Les Hollandais vaincus.

porté par une espèce de vertige, il attaque aussitôt sans ordre, sans discipline, & présente pour ainsi dire ses lignes dispersées à la merci des Frisons qui les attirerent dans des défilés & en firent un horrible carnage. Le Comte périt lui-même au fort de la mêlée. Cette sanglante défaite couta aux Hollandais trois mille sept cens combattans; on y perdit un grand nombre de Seigneurs Hollandais, Zéelandais, Hennuyers: Jean de Beaumont ne dût son salut qu'au zèle de son écuyer qui l'entraina malgré lui sur un bâtiment.

Le Comte tué.

Horrible vengeance.

La nouvelle de cette sanglante catastrophe répandit en Hollande & en Zéelande un deuil universel. La consternation fut extrême. Dans le premier transport de son ressentiment, la Comtesse confisqua tous les biens que les Frisons avaient en Hollande. Elle envoya dans l'Ile de Marken, dont-elle avait cedé la moitié à des moines Frisons, un détachement qui livra le monastere aux flammes, & noya tous les religieux, l'un après l'autre, dans le Zuiderzée.

Mat. An. 258.

Caractere de Guillaume IV.

Guillaume ne déploya pas, durant sa courte administration, la science de règner. Il est vrai que ses sujets obtinrent & recouvrerent quelques privilèges; mais ils ne les dûrent qu'à

l'indolence politique de leur Comte & à cette fureur de combattre, fouvent fans objet, à la quelle il facrifiait tout. N'ayant que la paffion de la guerre, fans en avoir les talens, il crut pouvoir foumettre des peuples que fon pere beaucoup moins belliqueux avait fu dompter. Mais il fut immolé à la fleur de fon âge; victime par fon imprudence des atteintes que fon pere avait donnés à la liberté des Frifons. On obferve que ce Prince fut le premier, qui, pour recompenfer un plus grand nombre de perfonnes, partagea les fiefs qui rentraient dans le domaine des Comtes: ufage qui devint la fource de plufieurs procès relativement aux droits Seigneuriaux.

Progrès d'Amfterdam.

Amfterdam fut une des villes qui tira le plus d'avantage des befoins d'argent où le Comte fe précipitait pour foutenir fes expéditions militaires. Entre les privilèges qu'elle acquit non point par faveur, mais par argent & conféquemment de la maniere la plus légitime, ceux de 1342 font les plus remarquables. On y voit encore les anciennes formalités des peuples barbares fur le meurtre, les bleffures, les batteries, les fractures de maifon; telles qu'on les trouve au même fiècle dans les loix d'Upftalboom. Pour avoir crevé un œil, coupé une main, un pied, on

Emm. p. 194.

Amst. gesch. II. payait dix livres d'amende. Et quoique la peine de mort fut alors adoptée dans quelques endroits contre les meurtriers, il parait cependant que cette procédure ne devint générale qu'à la suite des guerres civiles, sans doute afin de prévenir les meurtres sans nombre qui se commirent alors de particulier à particulier. Ce qui montre qu'Amsterdam était encore une ville petite & nouvelle, c'est qu'il fut ordonné que dans les contestations que les Echevins ne pourraient terminer, on irait à Haarlem ou à d'autres endroits où les juges étaient plus éclairés. Ce qui prouve la barbarie des tems, c'est qu'on fut obligé d'infliger des peines pour arrêter le droit que croyaient avoir les Bourgeois de piller, de brûler, de faire des prisonniers dehors la ville.

Amsterdam dont les commencemens sont très-obscurs, quoiqu'elle soit une ville des plus nouvelles, après avoir dans les troubles qui suivirent la mort de Florent V, vu ses tours & ses ponts de bois livrés aux flammes, s'était rélevé peu-à-peu sous l'administration de Guy, Evêque d'Utrecht qui lui donna plusieurs privilèges. Ce fut pour elle un avantage de passer entre les mains des Comtes de Hollande, alors maîtres de la Westfrise. Sa position sur l'Am-

ftel dont, par le moyen des digues & de éclufes, ceux d'Amfterdam conduifaient les eaux dans la Baye du Zuiderzée, appellée l'Y, la rendit propre pour la navigation. Et la mer s'étant enfuite avancée dans les terres, & ayant ouvert de nouvelles bouches au Zuiderzée, ou élargi les anciennes, le commerce de cette ville fit des progrès rapides. Dordrecht, d'ailleurs trop proche d'Anvers, ne put foutenir, d'un autre côté, la concurrence d'une ville dont la fituation était infiniment plus commode, l'abord plus facile & plus fûr pour le trafic du Nord.

En général tous les habitans de nos différentes Provinces s'étaient rendus célèbres dans la navigation, dont la bouffole déjà connue accélerait les progrès. Ils étendirent leur induftrie & leur réputation jufqu'à Venife, fi fameufe alors par fon commerce avec l'Orient d'où elle tirait toutes les productions des Indes. Marinus Sanuto, Auteur Vénitien, vantait dès-lors l'adreffe des Frifons, des Hollandais & des Zéelandais, dans la navigation des rivieres & des mers. Il témoigne que plufieurs d'entr'eux ont tranfporté leurs établiffemens à Vénife. Enfin les Italiens, connus alors fous le nom de Lombards, formaient dans ces païs,

Etat du Commerce.

Secreta fidel. Cruc. 72. 74.

ainſi que dans les autres états de l'Europe, des ſociétés de commerce avec
Dord. Priv. p. 180. les privilèges les plus étendus. On les trouve établis à Leiden & ſur-tout à Dordrecht. Ils étaient, comme on ſait, les agens, les facteurs, les banquiers de toute l'Europe. L'argent devenait entre leurs mains non-ſeulement un ſigne de valeur, mais encore un objet de commerce. Les matieres premieres étaient ſans doute les productions du païs, telles que les toiles connues de tems immémorial, & d'autres denrées. Les draps fabriqués avec les laines d'Angleterre, les munitions navales, le Harang & d'autres ſortes de poiſſons formaient encore de nouvelles branches de commerce. Staveren & Dordrecht avaient auſſi bien que Bruges & Anvers, des magazins pour les marchands du Nord. Ce ſont ſans doute les tréſors acquis par l'indu-
Ib. 197. ſtrie, qui introduiſirent une ſorte de luxe, contre lequel les Magiſtrats de Dordrecht firent même des loix ſomptuaires, où, entr'autres réglemens, on défend aux Bourgeois de porter des fourrures: ornement alors affecté aux grands Seigneurs. Le commerce, en développant les facultés de l'ame, en procurant la communication des idées, des rapports & des beſoins, aurait eu ſans doute une influence heureuſe ſur

les mœurs encore grossieres, si les guerres civiles qui agiterent tout-à-coup & dans le même tems toutes les différentes Provinces, n'eussent replongé les peuples dans leur ancienne férocité.



MARGUERITE.

Les droits de Marguerite confirmés par l'Empereur.

IL'Exemple du passé semblait faire pressentir les horreurs civiles, que la succession de Guillaume IV, décédé sans enfans allait exciter dans l'Etat. Ceux de Dordrecht crurent se précautionner contre l'orage en faisant de

Ib.

nouveaux réglemens. Ils créerent deux Officiers extraordinaires pour veiller sur l'administration de la ville, pour protèger les veuves & les Orphelins. L'ambitieux Edouard négociait de tous côtés, pour faire tomber à son épouse

1345. un héritage si brillant ou du moins une partie. Mais les peuples n'avaient que trop de motifs d'être prévenus & contre la nation & contre la domination anglaises, depuis le meurtre de Florent V & le règne de Jean I. L'Im-

Beka Mat. An. 234. *Corps dipl.*

pératrice Marguerite produisait les titres les plus légitimes; elle était sœur ainé du Comte défunt. Et comme la Hollande, le Hainaut, la Zéelande & la Frise dépendaient de l'Empire, Louis

1346. V. en donna l'investiture à son épouse. Il fit plus. Il déclara que ces quatre Provinces ne pourraient être demembrées l'une de l'autre; disposition

visiblement dirigée contre les prétentions de l'Anglais.

Marguerite fit aussitôt alliance avec le Roi de France qui avait le plus grand intérêt d'arrêter les projets ambitieux d'Edouard. Craignant de tomber entre les mains de l'Anglais, elle traversa la Lorraine & se rendit par la France dans le Hainaut où elle fut inaugurée ; mais à condition qu'elle ne percevrait les revenus, que lorsque les dettes de son frere feraient acquittées. Elle passe ensuite en Hollande où la crainte du Roi Edouard lui fit précipiter ses démarches aux dépens de ses vrais intérêts. Les Habitans profiterent de cette circonstance pour vendre leurs suffrages en se faisant donner les privilèges les plus étendus. Ils firent jurer à leur nouvelle Comtesse de n'entreprendre aucune guerre étrangère sans l'aveu des Nobles & des bonnes villes ; & si le cas arrivait, elle promettait de ne mener à sa suite, que des volontaires (*). Les villes d'Amsterdam, d'Oudewater & de Woerden fu-

Marguerite inaugurée.

Alb. Arg.

Elle prodigue les Privilèges.

Zie versch. Handv.

(*) Des privilèges, qui limitaient si fort la puissance souveraine, étaient sans doute l'effet d'une aveugle précipitation ; aussi furent-ils bientôt revoqués. *Zie v. d. Wall, Dord. Priv.* 201.

rent réunies à perpétuité au Comté de Hollande.

Elle établit son fils Guillaume pour son Lieutenant.

Sans doute qu'Edouard, alors tout occupé de la conquête de France que les succès les plus brillans semblaient lui promettre, ne pût soutenir que faiblement ses prétentions sur la Hollande. Après s'être fait reconnaître partout, Marguerite vola en Baviere au secours de l'Empereur, son Epoux, à qui le Pape avait suscité un nouveau concurrent dans la personne de Charles, fils du Roi de Bohême. Elle laissa le gouvernement au Duc Guillaume d'Oostervant, son second fils, que l'Empereur avait déjà désigné pour succéder à sa mere. On observe que, pour se dérober aux émissaires de l'Anglais, le jeune Duc fit le voyage travesti en domestique. Il ne prit que le titre de Lieutenant (Verbeider) des Comtés de Hollande & de Zéelande.

Alb. Arg.

Guerre avec les Trajectins.

Un des premiers soins de Marguerite avait été d'appaiser l'Evêque d'Utrecht & de conclure avec lui une trêve de deux ans. Aussitôt qu'elle fut expirée, le Prélat croyant profiter de l'absence de la Comtesse & de l'autorité chancelante du jeune Guillaume, ne pensa plus qu'à vanger les injures qu'il avait reçu des Hollandais. Il assemble des troupes, & fait rentrer sous ses loix les Habitans du village d'Emmenes, qui

dans la derniere guerre avaient fécoué le joug épifcopal pour fe donner à la Hollande; ils avaient même pris le nom d'Ooft-hollandais. Pourfuivant le cours de fes conquêtes, le Prélat fond enfuite fur la Hollande, prend, pille & brûle Oudewater. Cette invafion fut auffi rapide qu'imprévue. Pour la repouffer Guillaume fe hâte de lever une armée nombreufe; il vient camper près de Schoonhoven & fuivant l'ufage du tems, il envoye ajourner l'Evêque à une bataille rangée. „ Révérend pere „ en Dieu, dit-il dans fon Cartel de défi, „ nous vous faifons favoir que nous „ fommes arrivés avec les nôtres à Hopeneffe, dans l'intention de combattre contre vous, contre votre „ ville & contre tous vos auxiliaires; „ à caufe du mal que vous nous avez „ fait par vos pillages & vos incendies; & comme il vaut mieux terminer le différend en un feul jour „ que de ruiner à la longue les pauvres peuples; en conféquence nous „ vous fommons de vous rendre demain ou mardi prochain au plus tard „ entre Iffelftein & Jutfaes. Il y aura „ des furêtés & des ôtages de part & „ d'autres. Songez à nous répondre „ au plutôt par des lettres fcellées du „ fceau de votre ville." Le défi fut accepté; il fe livra un combat fanglant

1348.

Anon. de Reb. Traj.

où les Hollandais furent défaits. On ménagea enſuite une ſuſpenſion d'armes pendant deux mois. Mais l'Evêque ſe trouva ſi fort epuiſé quoique vainqueur, ſes finances étaient tellement dérangées, qu'il ſe crût obligé de ſe retirer avec un petit équipage à Rome, laiſſant l'adminiſtration temporelle de l'Evêché entre les mains de ſix nobles.

Marguerite céde ſes droits à ſon fils, Guillaume.

La mort précipitée de Louis V, qu'une attaque d'apoplexie avait conduit au tombeau, fit craindre à Marguerite que le nouvel Empereur, Charles IV, ne favoriſât les trames ambitieuſes de l'Anglais. Preſſée d'ailleurs par les ſol-

1349 licitations de Guillaume, elle lui abandonna entierement la Hollande, la Zéelande & la Friſe. Les lettres furent expédiées à Munic. Dordrecht, Middelburg, Ziericzée, Geertruidenberg, Leiden, Delft, Haarlem, Alkmaar Amſterdam & Oudewater, y appoſerent leurs ſceaux, auſſi bien que les Nobles. L'impératrice ne ſe réſerva que le Hainaut avec une penſion proportionnée à ſa dignité & au ſacrifice qu'elle faiſait. Guillaume prit auſſitôt le titre de Comte & fut inauguré dans pluſieurs villes.

Plac. Boek. Mat. An. V. 561.

Bal. Dord. 741.

Elle reprend le Gouvernement.

Il ne jouit pas long-tems de ſon autorité. Marguerite ne pouvant ſe faire payer la penſion qu'elle s'était réſervée, ſe rendit en Hollande, où elle

força Guillaume à lui remettre le gouvernement. Il semble même qu'elle s'associa Louis le Romain, son fils aîné, en faveur duquel elle avait sans doute intention de dépouiller Guillaume. 1350.

Celui-ci parût céder à l'orage; mais comme on ne renonce pas aisément à l'habitude de règner, il eut soin de cultiver ses partisans. Quantité de nobles, plusieurs villes même, souffraient impatiemment la domination d'une femme. Les mécontens devinrent bientôt si nombreux, que le jeune Prince se rendit à Gorinchem où ceux de Delft furent les premiers à le proclamer Comte. Son parti devenant tous les jours plus formidable, l'effroi de Marguerite fut tel, qu'elle eut recours à son ancien ennemi, le Roi d'Angleterre, qu'elle gagna en lui faisant des promesses très avantageuses.

Guillaume se fait reconnaître de nouveau.

Cependant l'esprit de faction gagnait toute la masse des citoyens. Les amis du Duc Guillaume se donnerent par orgueil, le titre de Cabeliaux, parce que le poisson qui porte ce nom est connu pour dévorer les plus petits. L'emblême du *Hoek** ou Hameçon, instrument perfide avec lequel on attrape le Cabelliau, flatta l'esprit de leurs adversaires qui prirent de-là le nom de *Hoek*. Pour se distinguer, les premiers

Origine des Cabeliaux & des Hoeks.

*Merlus.

*Prononcez Houk.

Beverw. Dord. 309.

portaient des bonnets gris, les autres des blancs. On ajoute que lorſque l'un des deux avait terraſſé ſon adverſaire, il lui arrachait ſon bonnet; ce qui s'appellait *arracher le foie.*

Troubles à Utrecht.

Par une fatalité ſinguliere la ville d'Utrecht s'était déjà partagée en deux factions, en *Liechtembergs* & en *Gunterlings.* Ces derniers paraiſſent avoir été particulierement déclarés contre l'autorité de l'Evêque. Il lui livrerent même ſur la place un combat où ſans doute ils eurent le deſſous; puiſqu'on les châtia d'une maniere terrible. Plus de quatre vingt factieux furent bannis, pluſieurs livrés au bourreau. Ces punitions exemplaires n'étoufferent pas les révoltes. Trop inſtruits que l'Evêque n'avait ſur eux qu'un pouvoir ſubalterne & dépendant de l'Empereur, il paraît que le peuple & les nobles cachaient ſous ce voile leur eſprit turbulent & ſéditieux. Ils étaient attentifs à toutes les démarches de l'Evêque, de peur qu'il ne ſurpaſſât ſon autorité. Ainſi l'inquiétude & l'indépendance d'un côté, & la ſoif de dominer de l'autre, ne pouvaient produire que de cruelles diſſenſions. En 1349, il y eut un appel à l'Empereur d'une ſentence portée par l'Evêque. Soutenus enſuite par le Duc de Gueldre, les Nobles prirent

Mat. An. III. 604. *De jure glad.* 495. *Heda* 252.

rent ouvertement les armes contre leur Prélat. Ils refuſerent abſolument de ſe déſaiſir des domaines de l'égliſe qui leur étaient engagés ou confiés. Arnoud, Seigneur d'Yſſeiſtein fut le premier à lever l'étendard de la révolte. L'Evêque fut obligé de lever des troupes. Il attaqua les rébelles, il les preſ- 1349.
ſa avec tant de vigueur, les uns après les autres, dans les châteaux où ils s'étaient cantonnés, qu'ils furent bientôt réduits. Pluſieurs furent bannis & leurs biens confiſqués; on contraignit le reſte à venir demander pardon. Nous verrons, dans le volume ſuivant, comment les uns & les autres firent éclater, par la trahiſon, les feux de la vengeance qu'ils nourriſſaient contre leur Evêque.

La fureur épidémique des factions offrait des ſcènes non moins horribles & plus ſcandaleuſes en Gueldre. Reinoud III, fils & ſucceſſeur de Reinoud II, était un Prince d'un caractere indolent & d'un eſprit borné. Son frere Edouard, au contraire, avait un génie actif, hardi, ambitieux. Il ne ſe voyait pas, ſans chagrin, privé du commandement que la naiſſance paraiſſait avoir donné, par mépriſe, à Reinoud. Il ne négligea rien pour corriger la deſtinée. Les villes de Gueldre ſemblerent preſſentir l'orage qui

Factions des Bronkhorſt & des Hekeren en Gueldre.

Pontanus.

ménaçait l'Etat. Elles entrerent dans une confédération réciproque, elles s'engagerent ſolidairement à ſe ſoutenir les unes les autres, contre tout ce qui pourrait donner atteinte au maintien des privilèges & à l'adminiſtration de la juſtice. Toutes les villes formerent une ligue commune: Nimègue, Ruremonde, Zutphen, Arnhem, Gueldre, Emmerik, Thiel, Salt-boemel, Harderwyk, Doesburg, Goch, Dotichem, Lochem, Venloc, Nieuſtad, Gent, Maas-bommel, Wageningen, Elburg, Hattem, Erkelens & Echt. Nimègue fit même, en 1344, confirmer & jurer ſes privilèges. Des deux familles les plus conſidérables de la Gueldre, *Hekeren* & *Bronkhorſt*, qui avaient, chacune, leurs partiſans, la premiere avait ſû ſe concilier la faveur du Duc. Dévorés de cette noire jalouſie qui règne éternellement chez les grands, les Bronkhorſt éloignés de la cour, ſe jetterent du côté d'Edouard qu'ils ne trouverent que trop diſpoſé à dépoſſéder ſon frere. La Gueldre fut bientôt déchirée par deux partis. Le lien d'aſſociation, qui réuniſſait toutes les villes pour le bien commun, fut rompu. Les cités, les villages, les châteaux ſe partagèrent pour leur propre ruine. Le détail des maſſacres, des déſolations, des violences, des atrocités

en tous genres que ces troubles causerent dans le païs, fait frémir. L'œil humain ne peut soutenir le tableau hideux des horreurs alors exercées. Les campagnes désolées, les forêts, les rivieres, les villes n'offraient que des monumens de vengeance & de barbarie: les restes insensibles des citoyens pendus, noyés, massacrés, brulés par d'autres citoyens, étaient épars ou entassés dans les rues & les champs, sur les chemins & les rivages. Quelques traits peindront la fureur des partis dans ces tems affreux. Les partisans du Duc ayant pris d'assaut la ville de Thiel brulerent l'église de St. Walburg & cent quarante personnes qui s'y étaient réfugiées. Le propre jour de pâques, ils poursuivirent un de leurs adversaires nommé Emmerik de Druyten, jusques dans une chapelle, où il s'était sauvé. Là, sur l'autel où le malheureux cherchait un azile; entre les bras du prêtre qui le couvrait de l'hostie consacrée, comme d'une égide vénérable, ces forcenés immolerent leur victime & l'autel fut inondé de sang. D'un autre côté, Edouard, ayant enlevé vingt cinq soldats d'une garnison qui tenait pour son frere, ordonna de sang froid qu'on les décapita tous. Leurs têtes furent exposées autour d'une montagne près de Nimè- *Teschemaker Ann. II. 516.*

gue qui a conservé le nom de *Hoofdberg : le mont des têtes. Guerre de la liberté :* tel était le fatal tocsin, le nom sacré, profané alors pour justifier ces éxécrables tragédies.

Hostilités. La Hollande n'était pas agitée par des troubles moins sanglans. Les annales de tous les tems & de tous les païs attestent les funestes effets des simboles caractéristiques arborés par des factieux. On peut dire que les dénominations distinctives, les bonnets rouges & les bonnets gris furent pendant un siècle & demi la source & le signal de toutes les scènes atroces qui désolerent le païs. Dans la premiere année des factions, les Cabelliaux renverserent dix-sept châteaux qui appartenaient à des Hoeks. L'activité de ces guerres affreuses de citoyen contre citoyen, fut telle, qu'on se servit alors, & il parait que c'est pour la premiere fois, d'artillerie : invention déjà connue en France depuis 1338, où l'on avait commencé à s'en servir à l'attaque du château de Puyguillaume en Auvergne. Nous verrons dans la suite comment cette fatale nouveauté perfectionnée, peu-à-peu, à l'aide du tems & de l'industrie, fit tomber la chevalerie & changea tout l'ancien systême, tant militaire que politique de l'Europe.

Invention de l'Artillerie.

Vaderl. Hist.

Velly 8. 450.

Marguerite parût à la hauteur de

Veere dans l'Ile de Walcheren avec une flotte composée d'Anglais, de Hennuyers & de Zéelandais. Elle engagea bientôt l'action avec la flotte Hollandaise. Le combat fut rude & sanglant; mais enfin la victoire se déclara pour la mere; le jeune Duc fut contraint de se sauver en Hollande. Bien loin que cette déroute diminuât ou ralenti ses partisans, il vint à bout de réunir quantité de Nobles & de villes dans une même ligue; tous jurerent de poursuivre les fauteurs de Marguerite. Guillaume nomma en même tems, Albert, son frere, pour son successeur, au cas qu'il vint à mourir sans enfans. Il comptait dans son parti Dordrecht, Delft, Leiden, Haarlem, Amsterdam, Alkmaar, Medenblik, Oudewater, Geertruidenberg, Schiedam, Rotterdam & Vlaardingen, ainsi que toutes les villes de Westfrise & du Waterland. Les Seigneurs d'Arkel, d'Egmond, de Waterland, de Heemskerk, de Wateringen, de Moolenaar, de Bloemenstein de Cuilenburg, de Noordeloos & de Toloisen épouserent aussi la même querelle. Les Hoeks avaient à leur tête, quantité de Seigneurs; mais on ne voit aucune ville dans leur parti. On pense que Jean de Beaumont maintint Gouda & Schoonhoven dans la neutralité.

Marguerite victorieuse sur mer.

1351.

Beka. Mat. An. III. 408.

Ligue des Cabelliaux contre Marguerite.

Boxh. op Veld. 181. *Plac. B. III.* 3.

Second Combat où Marguerite est vaincue.

Enfin Guillaume se trouva bientôt en état de réparer sa défaite. Il livra près de la Brille un second combat naval où sa mere fut vaincue, & le capitaine Anglais tué avec plusieurs Seigneurs Hollandais. Marguerite n'eut que le tems de se sauver, avec les débris de sa flotte, en Angleterre, implorant la médiation du Roi. Guillaume se rendit ensuite à la cour de Londres où il épousa Mathilde, fille de Henri, Duc de Lancastre. Cependant, Edouard, ne se trouvant pas en état de terminer les différens, renvoya l'affaire à Jean de Beaumont & à Wolraven de Luxembourg. „ Il fut arrêté, que le Duc Guillaume demanderait pardon à sa mere, qui, de son côté, serait tenue de l'accorder de bonne grace, & de faire une nouvelle cession de la Hollande, Zéelande & Frise: provinces dont-elle ne devait tirer qu'un revenu annuel. On lui laissait seulement le Hainaut pendant sa vie." Guillaume publia ensuite une amnistie générale pour tous les attentats que les derniers troubles avaient rendus communs. Meurtres, pillages, incendies, extorsions, batteries, emprisonnemens, fractures de maisons & de châteaux; tous ces délits furent spécifiés, & les auteurs pardonnés, avec défense de les inquiè-

Traité entre la mere & le fils.

1354.

Ib. 4.

Amst. Handv. 4.

Mort de Marguerite.

1355.

ter. Cependant Marguerite ne survécut pas long-tems à ses chagrins; elle mourut le 23 Juin 1356 à Valenciennes où elle avait fixé sa résidence.

Velden. D'outreman. Hist. de Valenc. 448.

C'est ainsi que par une suite de démarches constamment fausses, la fille & l'épouse des deux Princes les plus politiques de leur siècle, laissée à elle-même, ourdit la trame de ses propres malheurs. Le problême le plus singulier de sa vie, c'est que ses priviléges en faveur des villes, lui firent seulement des ennemis, ses bienfaits envers son fils, un ingrat; victorieuse sans être plus puissante, elle fut terrassée au premier revers, sans pouvoir jamais se relever. Elle montra, que les bienfaits ne sont souvent que l'effet d'une pusillanimité de cœur plutôt que d'un esprit généreux & éclairé. D'ailleurs, dans une constitution ébauchée, informe, où les peuples n'aspiraient qu'à être libres, sans savoir ce qu'ils devaient à leur maître, l'ascendant du Souverain formait toute son autorité. Et alors sa faiblesse échappait d'autant moins à l'œil fier & curieux des citoyens, qu'il était obligé de descendre jusqu'à eux, de s'incorporer, pour ainsi dire, à eux pour les besoins les plus pressans. A présent les Princes, ceux-mêmes dont l'autori-

Réflexions sur l'administration de Marguerite.

té est la plus bornée, sont si fort éloignés du peuple, ils se tiennent tellement hors de sa sphere, le sceau de l'étiquette couvre si bien leurs défauts personnels, qu'ils peuvent être imbécilles & stupides impunément. Les ministres, dont chacun a son département assigné, font tout; on ne connait que les Souverains dont le génie brise les entraves des formalités, qui sont eux mêmes leur propre conseil & dont l'esprit conquérant veut bouleverser l'univers. Mais alors la faiblesse du Souverain était d'une conséquence d'autant plus dangereuse pour lui, que tous les citoyens étaient encore dans cette crise violente que produit le passage de l'esclavage à la liberté, de la barbarie à la civilisation, de l'ignorance aux lumieres, de la pauvreté aux richesses, de la simplicité au luxe.

Changemens. *Dord. Priv.* 185. 209. 215.

Le commerce & les immunités avaient d'ailleurs introduit dans le service des changemens aussi avantageux au peuple, que funestes au Souverain. Au lieu qu'autrefois tout homme libre était soldat, obligé en conséquence à servir la patrie à ses propres dépens, on voit à présent des troupes soudoyées, on voit les milices éxiger le remboursement de leurs frais dans les expéditions militaires. Dès-lors les Princes ne peuvent plus faire la guerre sans se pré-

cipiter dans des dettes. Cette institution était sans doute l'effet de l'industrie qui n'est dans le fond que l'emploi le plus lucratif du tems. Ainsi pendant que les Comtes étaient obligés à de nouvelles dépenses, sans ôser inventer une nouvelle branche de revenu, les villes augmentaient de plus en plus leurs richesses, leur population & par conséquent leur fierté & leur liberté. On observe enfin que chacune se regardait comme un état indépendant, faisant la paix ou la guerre sans s'embarasser des autres.

Les annales de tous les peuples sont alors souillées par l'horrible récit d'une contagion dont l'histoire fournit peu d'exemples. Du Nord de l'Asie elle parcourut successivement tous les états de l'Europe, promenant en tous lieux la mort & la désolation. En Frise les vivans ne pouvaient suffire à enterrer les morts. Les maisons religieuses, gouffres funestes, où, contre toutes les loix de la nature & de la raison, l'espèce humaine va s'entasser & s'ensevelir, souffrirent le plus. Il y eut dans le seul monastere de Claircamp jusqu'à deux cent moines & plus, emportés par la peste. Les hommes, conduits naturellement par la terreur à la superstition, ne s'appliquerent qu'à détourner les traits de la colere céleste. On re-

Peste.

Vossius An. X. 118. Pont. 260. Ravinga Oostfriesl. Chron. 12.

Fanatisme.

Pontanus, 260. 261. Schotanus 185.

leva en Friſe plufieurs monafteres détruits par l'injure des tems. On vit courir dans les villes & les campagnes une ſecte de Flagellans nuds juſqu'à la ceinture, ſe déchirant les épaules avec des cordes armées de fer & de nœuds; criant que c'était pour effacer les péchés du monde. Les femmes, dont l'imagination eſt aiſément frappée, ſe mêlerent même parmi ces fanatiques. Cependant les excommunications eccléſiaſtiques, les pourſuites ſéculieres & ſur-tout le mépris général, firent bientôt rentrer, dans les ténébres, ces hordes d'inſenſés, à qui on aurait pardonné de ſe rendre, ſuivant la folie du tems, agréables à la divinité en pratiquant ces violences ſur eux-mêmes; s'ils n'euſſent tenté d'en exercer pieuſement ſur les autres, ſi leurs ſociétés n'euſſent dégénéré en attroupemens ſéditieux. Ces différens orages étaient comme les avant coureurs des diſcordes civiles dont nous n'avons vu que le prélude, mais dont l'épidémie ayant gagné de proche en proche toutes les autres Provinces, n'en fit plus que des théatres d'anarchie & d'horreurs. Tels ſont les triſtes auſpices ſous leſquels la maiſon de Baviere commença à gouverner.

Fin du Tome premier.





